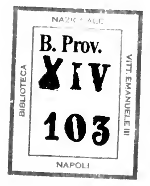



FONDO PIZZOFALCONE


NAZIONALE
B. Prov.
XIV
103
BIBLIOTECA
VITT. EMANUELE III
NAPOLI



ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES,

DEPUIS 1780 JUSQU'À NOS JOURS.

VI.




IMPRIMERIE DE D'HAUTEL.



T. 6. P. 176.



Vue du port de Nangasaki.





ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES,

DEPUIS 1780 JUSQU'A NOS JOURS,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les pays où les voyageurs ont pénétré; les mœurs des habitans, la religion, les usages, arts et sciences, commerce et manufactures.

PAR M. EYRIÈS,

l'un des principaux rédacteurs des Annales des Voyages, etc.

TOME SIXIÈME.

A PARIS,

CHEZ ÉTIENNE LEDOUX, LIBRAIRE,

RUE GUÉNÉGAUD, N°. 9.

1823.

ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES.

LIVRE I.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET DANS LE GRAND OCÉAN.

Suite du voyage de Nicholas à la Nouvelle-Zélande.

En revenant du lac, on s'arrêta pour prendre un repas dans le village dont j'avais admiré les belles cultures ; ayant examiné les champs avec plus d'attention, j'y observai le tacca, ou tarro, dont la racine sert de nourriture. Je crois que cette plante n'est pas indigène à la Nouvelle-Zélande, mais qu'elle y a été apportée, soit par Cook, soit par quelque autre navigateur européen. On la cultivait ici avec le plus grand soin.

Nous fûmes de retour le 11 sur le bord de la mer. Douaterra nous rejoignit dans notre trajet pour regagner le vaisseau ; il nous apportait des

provisions. M. Kendall et M. Hall s'étaient établis avec leurs familles dans la maison que l'on avait construite pour eux ; ils y étaient passablement bien logés. Tout le monde était occupé à la construction du grand bâtiment. En contemplant la scène d'activité qui m'entourait, je pensai à la tâche que les missionnaires allaient entreprendre et qui devait leur assurer la reconnaissance des hommes de bien de tous les pays. Amener par la persuation et le bon exemple des hordes barbares à des habitudes d'ordre et de paix, c'est une entreprise réellement honorable et glorieuse pour ceux qui l'ont conçue et qui essaient de la mettre à exécution en bravant les dangers dont elle est accompagnée.

Nous voulions aller reconnaître l'embouchure du Thames et visiter le pays voisin; comme notre équipage n'était pas assez fort pour protéger notre navire, nous prîmes le parti de nous confier à la bonne foi des naturels. Ayant donc engagé Douaterra et Korra-Korra à nous accompagner avec un nombre suffisant de leurs gens pour détourner les tribus voisines de l'idée de nous attaquer, ils vinrent à bord avec d'autres chefs et plusieurs guerriers : ils étaient ving-huit, nous n'étions que sept ; cette disproportion ne nous causa pas un moment d'inquiétude, parce que nous savions que ces sauvages, quoique canibales,

déterminés, ne dévorent que leurs ennemis, et que l'on peut compter sur l'amitié qu'ils ont une fois jurée.

On mouilla le 13 janvier entre la grande terre, et la plus considérable des îles Cavallès; le vent contraire ayant empêché d'aborder l'embouchure du Thames. Bientôt deux pirogues se détachèrent de l'île et se dirigèrent vers le navire avec une vitesse extraordinaire. Douaterra qui était décidé à prendre dans cette occasion une attitude formidable, et à déployer toutes ses forces, se chargea du commandement en chef de ses compatriotes; il distribua des fusils aux uns, des pistolets aux autres, des sabres et des lances à tout le reste; puis il leur dit de se cacher en se couchant sur le pont, jusqu'à ce que les pirogues nous eussent accostés; alors à un signal, ils devaient se lever tous à la fois, et se précipiter sur les côtés du vaisseau en poussant des cris de défi. Ces ordres furent ponctuellement exécutés. Que l'on se figure, si l'on peut, l'étonnement et la terreur des Indiens qui étaient dans les pirogues, en entendant les hurlemens horribles, les gestes épouvantables et les menaces sanguinaires de ceux que nous avions sur notre vaisseau. Les premiers étaient de nos amis; déjà nous les avions vus à bord, lorsque nous avions laissé tomber l'ancre dans ce même endroit;

n'ayant rien fait qui pût leur attirer notre ressentiment, ils ne savaient à quoi attribuer tout ce qui se passait. Ils nous regardèrent quelque temps d'un air alarmé et tremblant, et semblaient hésiter entre une prompte fuite et l'attente de ce qui pouvait leur arriver. A la fin, les démonstrations hostiles et les clameurs furibondes ayant cessé, ils reprirent confiance et s'empressèrent de grimper le long du bâtiment. Ayant demandé à Douaterra pourquoi il avait fait une réception si étrange à ces hommes paisibles, il me dit que c'était pour qu'à leur retour ils apprissent aux autres insulaires que le vaisseau était bien garni de monde et en état de se défendre contre toute attaque, ce qui inspirerait une frayeur trop grande pour qu'on essayât la moindre tentative contre nous.

Mais il y avait des fripons parmi nos amis. Quand ils furent partis, on s'aperçut que le ciseau du charpentier manquait. Je ne pus m'empêcher de sourire de l'indignation manifestée par leurs compatriotes, lorsque nous leur eûmes annoncé ce vol; leurs imprécations unanimes contre le larron auraient fait croire que jamais ils ne s'étaient rendus coupables de la même faute. Douaterra nous dit que si nous voulions lui prêter le canot, il s'engageait à recouvrer le ciseau. On lui accorde sa demande; aussitôt mettant le sabre à

la main, il s'embarque avec douze de ses gens armés de fusils et de pistolets. Curieux de voir l'issue de cette affaire, je me décide à les suivre; j'examine les fusils, ils n'étaient pas chargés; je le dis à Douaterra, qui me répond que c'est égal, parce que ses compatriotes à la vue seule d'un fusil qui les couche en joue, prennent la fuite. Nous arrivons à une île éloignée de deux milles du navire, et où ils disent que les pirogues ont abordé. Une pointe de terre s'avançait assez loin en mer; l'impatience de mes compagnons leur fait prendre le parti de se jeter à la mer pour franchir plutôt cet obstacle. Il n'en reste que deux avec moi. Ce n'est pas sans peine que nous parvenons à doubler la pointe, car un de ces deux hommes était d'une maladresse et d'une stupidité inconcevables. Nous arrivons devant un village où l'on supposait que le voleur demeurait. Sur ces entrefaites la nuit était venue, la seule lumière des étoiles nous guidait au milieu de l'obscurité. Je descends à terre, et je marche vers l'endroit où j'entends de grands cris. J'y trouve une demi-douzaine de ceux qui nous ont rendu visite le matin, entourés de leurs compatriotes indignés; ces pauvres gens, en proie à la terreur, s'approchent de moi pour me prendre la main; ils m'assurent qu'ils n'ont rien emporté, et m'indiquent une île où demeure celui qui a dérobé le ciseau. Je

leur dis qu'il est très-mal de nous voler, puisque nous donnons volontiers ce qu'on nous demande, et que nous punirons sévèrement les coupables; ils s'écrient que je suis très-bon, et maudissent l'auteur du délit. Douaterra et tout son monde, persuadés que ces villageois ne sont pas coupables, veulent aller à l'autre île : je les en dissuade parce que je pense qu'il vaut mieux ne pas prolonger une recherche qui sera infructueuse, et nous revenons sans accident à bord.

Le vent nous ayant favorisé, nous fîmes route pour l'embouchure du Thames. Pendant toute la route, la gaîté des gens de Douaterra nous amusa beaucoup. Ils dansaient, ils chantaient, ils luttaient, quelquefois ils se terrassaient les uns les autres; nous nous imaginions que dans leurs jeux ils allaient se fendre la tête avec leurs massues; mais tout se terminait sans effusion de sang. Korra-Korra et ses gens chantèrent des couplets sur un ton lugubre; ils nous dirent que c'était une chanson composée pour célébrer la mort tragique d'un homme de sa tribu, qui avait été tué par des habitans des bords du Thames; ils avaient coupé son corps en petits morceaux, et l'avaient mangé. Rien de plus mélancolique que l'air de ce chant qui fut exécuté en chœur sur un ton très-bas.

Etant arrivés vis-à-vis de Bream-Bay, une pi-

rogue se détacha du rivage : elle portait un vieux chef, une femme et trois rameurs. Le chef allait monter à bord lorsque Douaterra et ses gens qui s'étaient cachés, recommencèrent la scène dont ils nous avaient déjà rendus témoins en pareille occasion. Ils effrayèrent tellement le vieillard, qu'il tomba à la renverse dans sa pirogue et faillit à la faire chavirer. Il resta dans cette posture, regardant d'un air effaré nos guerriers hurlans comme des maniaques. Korra-Korra qui le connaissait, lui dit de n'avoir pas peur et de venir sûr le navire. Le vieillard hésita ; enfin il s'y décida ; mais il tremblait de la tête aux pieds. J'eus bien de la peine à lui persuader d'entrer dans la chambre pour parler à M. Marsden. Rien ne put rassurer ce pauvre homme qui ne fit qu'une visite très-courte et qui eut l'air bien content de pouvoir s'en aller. La femme resta dans la pirogue sans manifester le plus léger symptôme de frayeur. Les rameurs s'étaient remis aisément de celle qu'ils avaient d'abord éprouvée. J'adressai des remontrances à Douaterra sur le mal qu'il avait fait au vieillard qui était presque mort de peur, qu'il aurait dû épargner à cause de son âge, et qui d'ailleurs semblait absolument hors d'état de nuire. Il justifia sa conduite par les mêmes raisons qu'il avait déjà alléguées, et ajouta que le vieillard méritait de mourir de peur, répétant

mes expressions d'un ton d'aigreur. Quoique Douaterra connût mieux que nous ses compatriotes, je crois pourtant que dans cette occasion comme dans beaucoup d'autres, il voulait relever son importance aux yeux des autres insulaires, en leur montrant qu'il était chargé de la défense du navire, et par ces démonstrations effrayantes produire une forte impression sur leur esprit, et leur inspirer du respect pour son autorité.

Deux heures après une autre pirogue accosta le navire; elle était montée par six jeunes guerriers. On les accueillit avec les mêmes cris et les mêmes manœuvres hostiles que ceux qui nous quittaient; mais trois d'entre eux étaient déjà venus à bord, et reconnaissant plusieurs de leurs amis, leurs alarmes cessèrent bien vite. Il n'en fut pas de même de leurs compagnons qui restaient pétrifiés d'étonnement et de crainte. Enfin un peu plus tard on vit trois pirogues arrivant de Bream-Head, et l'on reconnut dans la plus grande une pièce de toile de coton imprimée que M. Marsden avait envoyée en présent au chef de ce canton, pendant que nous étions mouillés à peu de distance de chez lui. Douaterra eut garde de ne pas répéter ses hurlemens et ses gestes menaçans. Les hommes qui étaient dans les pirogues nous regardèrent quelque temps d'un air

plus surpris qu'alarmé. Ils nous apportaient du poisson, et nous dirent que si nous voulions tirer un coup de canon, leur chef viendrait à bord : nous le fîmes ; personne ne parut.

Le 16 nous sommes entrés dans le Thames ; l'embouchure en est très-large et forme un bon port. Choupah qui est l'ériki de ce canton, vint nous voir ; mais ne connaissant pas nos intentions, il se tint d'abord à une certaine distance. Un des chefs qui étaient à bord lui parla long-temps, et sur ces entrefaites Korra-Korra, à la prière de M. Marsden, invita Douaterra à s'abstenir de ses vociférations. Celui-ci n'était pas homme à se départir de l'habitude qu'il avait prise, et dont l'efficacité lui semblait infaillible. Cependant il hurla et gesticula moins long-temps qu'à l'ordinaire. Ensuite la conférence recommença, et Choupah, assuré qu'il n'avait rien à craindre, monta sur le navire avec son fils. Jamais je n'ai vu de vieillard aussi beau et d'un air aussi vénérable que ce chef ; pour la taille il égalait les plus grands de ses compatriotes : il était encore très-robuste. Il avait dans son maintien quelque chose de grave et de solemnel qui imposait. M. Marsden lui fit présent, ainsi qu'à son fils, de toile de coton peinte, de fer et de quelques hameçons. Ils lui donnèrent en échange deux très-belles nattes.

D'après ce que nous apprîmes de nos amis à bord, Choupah était le chef le plus considérable que nous eussions vu jusqu'alors. Son autorité s'étendait depuis le lieu où nous étions, jusqu'à Bream-Bay dans le nord, territoire immense pour un pays tel que celui-ci. Il commandait lui-même ses guerriers, et malgré son âge avancé, on le regardait comme un des hommes les plus braves de l'île; son nom était redouté dans toute la partie septentrionale. Il devait le lendemain partir pour une expédition contre des tribus du cap oriental; il avait pour auxiliaire un corps considérable d'hommes de la côte occidentale dont nous vîmes les pirogues le long du rivage. Douaterra nous dit que ceux-ci étaient extrêmement belliqueux et féroces, et qu'il n'y aurait pas de sûreté pour nous à nous aventurer au milieu d'eux; car certainement ils nous tueraient tous sans hésiter, leur cruauté ayant passé en proverbe chez leurs compatriotes. Jadis ils faisaient des incursions dans le territoire de Choupah. Enfin, cet ériki conclut une alliance avec eux en donnant sa fille en mariage à leur chef. Depuis, ils lui ont été fidèles, et l'ont toujours aidé dans ses guerres. La persévérance de ses gens à supporter la fatigue paraît incroyable. Ils avaient transporté leurs pirogues par terre de plus de cinquante milles de distance, à travers un pays

inégal et raboteux, en les tirant avec des cordes sur des rouleaux. Elles étaient chargées de leurs provisions. Quelle constance dans un travail aussi ennuyeux que pénible ! Pour doubler le cap oriental ils avaient à ramer pendant au moins cent milles, et ils venaient si loin pour attaquer un peuple qui probablement n'avait jamais rien fait qui pût provoquer leur ressentiment, et qu'ils ne haïssaient que parce qu'il était capable de leur opposer quelque résistance. Ainsi l'ambition peut être portée à l'excès, même chez les sauvages, et leur fait surmonter gaîment des difficultés incroyables par le seul désir du pillage et de la dévastation.

Etant descendu sur la côte occidentale de la baie avec M. Marsden, et quelques guerriers indigènes, Gonnah, l'un d'eux, fit l'achat d'une natte très-fine. Il donna en échange des plumes de goëland que les individus des deux sexes portent généralement, mais que l'on ne prépare que dans la baie des Iles. On les transporte delà dans les divers territoires, et elles forment un objet important de commerce. Chacune a le gros bout entouré d'un petit morceau de bois qui sert à la fixer dans les cheveux.

Assis au milieu de toutes les femmes du village, il ouvrit la boîte qui contenait les plumes, et où

elles étaient rangées aussi artistement que si la marchande de modes la plus expérimentée de l'Europe les y eût placées. Leur vue charma les regards avides de toutes ces belles. Il en prit quelques-unes, et les posa sur la tête des femmes qui l'entouraient. Ainsi parées elles se félicitaient les unes les autres avec des transports de joie, qui laissaient percer le sentiment d'amour-propre qu'elles éprouvaient. Alors il compta douze plumes, et les déposa galamment aux pieds de la jeune fille qui avait la natte, et lui donna en même temps un gros paquet de duvet de goëland qui sert d'ornement pour les oreilles. Ayant reçu la natte, il ferma soigneusement sa boîte, et s'en alla débiter ailleurs sa marchandise. M. Marsden acheta aussi une natte. Ensuite toutes ces femmes se mirent à chanter et à danser.

Ayant continué notre promenade vers le village de Choupah, nous n'y avons trouvé que des femmes et des enfans, tous les hommes étaient partis pour l'expédition au cap oriental. Nous vîmes la belle-fille de Choupah, jeune femme d'une physionomie intéressante et fort belle ; mais elle pleurait la mort de son fils, et pour marque de sa douleur, elle s'était tellement découpée la peau de la tête aux pieds, que l'on n'y apercevait qu'une suite continue de plaies ouvertes et de balafres couvertes

de sang caillé. La pente de la colline sur laquelle s'élevait le hippah, offrait des champs de pommes de terre cultivés avec soin.

Dans notre course le long de la côte, nous avons essayé de nous procurer des pommes de terre et des cochons, car nous avions besoin de viande fraîche. La belle-fille de Choupah nous dit qu'elle ne pouvait pas nous fournir un seul de ces animaux; ceux que son beau-père possédait étant dans l'intérieur du pays. M. Marsden lui en ayant montré quelques-uns que nous aperçûmes dans une étable, elle répondit qu'ils appartenaient à un homme qui demeurait fort loin, et qu'elle n'en pouvait disposer. Dans un autre village les habitans étaient moins avancés dans leurs idées sur le droit de propriété; car en nous indiquant un endroit où il y avait des cochons, ils observèrent que nous pouvions les emporter sans payer, idée que nous avons naturellement rejetée. Dans ce même village Douaterra demanda s'il ne pourrait pas acheter un esclave; on n'en avait qu'un seul âgé de douze à quatorze ans, qu'il trouva trop jeune. Ce lieu doit être très-peuplé; nous apercevions des cabanes éparses de tous les côtés. Le terrain des environs est uni. Nous fûmes frappés de la grandeur d'un hangar, qui avait près de cent pieds de long, et était partagé dans le milieu par une séparation. Les insulaires nous dirent qu'il

était destiné pour une étable à cochons. Cependant il n'y en avait pas un seul.

A mon retour à bord, j'achetai d'un naturel une natte qui était la plus belle que j'eusse vue jusqu'alors ; le possesseur hésita long-temps à l'échanger contre une grande hache. On ne sera pas surpris de la valeur qu'ils attachent à ce produit de leur industrie, lorsque l'on saura qu'il faut quelquefois employer deux ou trois ans pour en fabriquer une natte très-fine et très-ornée de dessins.

Douaterra nous parla des insulaires de ce canton comme de gens enchantés de la bonne réception que nous leur avions faite à bord, et disposés à être nos amis ; un autre chef de nos compagnons nous les peignit au contraire comme des hommes perfides et habiles à feindre, qui, si l'occasion s'en était présentée, se seraient emparés du navire et nous auraient tous égorgés.

Le 19 janvier nous avons quitté cette partie de la Nouvelle-Zélande, qui avait particulièrement attiré l'attention de Cook ; depuis ce grand navigateur, trois navires anglais seulement étaient venus mouiller à l'embouchure du Thames ; l'un d'eux était un petit brig dont des malfaiteurs déportés à la Terre-van-Diemen s'étaient emparés. Ces brigands commirent toutes sortes de ravages le long de la côte, et eurent la cruauté d'enlever la fille de Choupah. Ce chef ne leur échappa qu'en

prenant la fuite. Doit-on être surpris qu'après des événemens de ce genre, les sauvages essayent quelquefois de surprendre un bâtiment où ils voyent des hommes semblables à ceux qui les ont maltraités ! Sont-ils donc privés du droit de représailles que les européens exercent sans scrupule! Toutefois un navire qui vint dans ces parages quelque temps après les bandits, n'eut qu'à se louer des naturels : ils aidèrent aux Anglais à couper et à charger des bois dont ils formèrent leur cargaison, et leur rendirent tou sles services possibles.

Dans le cours de ce voyage, je voulus voir jusqu'à quel point un sauvage peut porter la colère quand il est irrité; mon essai, qui réussit au-delà de mon attente, faillit à me coûter cher, et me causa un vif repentir. Korra-Korra était assis sur le pont et causait avec ses compagnons; je m'approchai et lui jetai quelques éclats de bois; il n'y fit pas la moindre attention; enfin je l'attrapai à la jambe avec un tronçon plus gros; la douleur qu'il ressentit le mit en fureur; il me lança de toute sa force un morceau de poix qui me frappa la joue. Je n'avais que ce que je méritais : je m'en allai sans rien dire dans la chambre. Korra-Korra me suivit : content de m'avoir rendu la pareille de ce que je lui avais fait, il était de bonne humeur; mais j'eus la fantaisie d'éprouver

encore son caractère ; je pris donc mes pistolets en lui criant que j'étais décidé à lui brûler la cervelle. Sans manifester le moindre signe d'irritation, il me répliqua du ton le plus calme : « Ce « n'est pas M. Korra-Korra qui a commencé le « premier ; c'est M. Nicholas. » Je lui montrai ma joue, qu'il avait meurtrie, en ajoutant que sa mort seule pouvait apaiser mon ressentiment. L'air fâché et décidé dont je prononçai ces mots lui inspira de la crainte, et sautant sur moi, il m'arracha mes pistolets des mains, malgré ma résistance. Je lui dis que je plaisantais, il me les rendit et alla sur le pont. Alors il saisit une barre de bois, et m'appelant, me défia au combat avec mes pistolets. J'acceptai le cartel ; j'ôtai les balles et la moitié de la charge de poudre des pistolets, et je le rejoignis. Il parlait à M. Marsden. Je fis semblant de me plaindre à celui-ci de ce qui s'était passé, ajoutant que Korra-Korra s'était si mal conduit que j'étais venu pour lui faire sauter le crâne. Mon ami sourit et me prit le pistolet en disant : « C'est moi qui vais tirer sur Korra-Korra. » Il me le remit après avoir ajusté l'Indien ; celui-ci fondit sur moi pour me l'enlever ; je me défendis : l'arme partit dans cette lutte, et l'explosion de la poudre brûla la veste de Korra-Korra. Il devint furieux, frappa des pieds, hurla ; rien ne put l'apaiser : il tenait le pistolet par le bout ;

je crus qu'il allait me frapper avec la crosse ; je lui présentai l'autre en le menaçant de tirer s'il avançait ; et je lui représentai que je n'avais pas agi sérieusement et que l'autre pistolet n'était pas chargé ; en même temps je tirai la balle que j'avais mise dans la poche de mon gilet. M. Marsden de son côté essaya de le calmer : Korra-Korra, sourd à toutes les remontrances, se livrait à son emportement en répétant que j'étais un méchant et que j'avais voulu le tuer. Je regrettais d'avoir poussé les choses si loin, et je ne savais à quoi ses transports aboutiraient. Cependant je lui répétais que j'avais plaisanté, et je tenais toujours la balle dans la main. Enfin il s'adoucit peu à peu, pleura amèrement et s'accabla lui-même de reproches d'avoir agi avec tant de violence contre quelqu'un qui jouait avec lui. Voyant le sang couler de mon doigt qui avait été blessé par le pistolet qu'il voulait m'arracher, il déchira un morceau d'un bandeau de toile qui entourait sa tête, et en enveloppa la plaie. Sa physionomie exprimait le plus vif chagrin de ce qu'il m'avait fait du mal. Son émotion me toucha ; je lui pris la main et nous redevînmes bons amis.

Tandis que Korra-Korra était dans son accès de colère, ses compatriotes restèrent tranquilles spectateurs de ce qui se passait. Je demandai ensuite à Douaterra s'il croyait que Korra-Korra

m'aurait frappé ; il me répondit que non. Ce dernier avait semblé disposé à jeter mon pistolet dans la mer ; Douaterra, interrogé à ce sujet, me dit que Korra-Korra était trop bon soldat pour se porter à une telle extrémité.

Étant au-delà de Bream-Head, nous reçûmes la visite de Moyhangher, insulaire mené en Angleterre vers 1804 par M. Savage, qui a publié une relation de la Nouvelle-Zélande, et qui fait un grand éloge des bonnes qualités et de l'esprit de cet Indien. Il nous parut en effet très-intelligent ; mais les charmes de la vie civilisée n'avaient pas produit des impressions assez fortes sur lui pour le décider à les goûter de nouveau. Content de sa condition actuelle, il ne se montra nullement disposé à la quitter. Il entendit d'un air très-indifférent les nouvelles qu'on lui donna de M. Savage. Il n'était occupé que des choses qu'il pouvait nous demander. Des clous ne le satisfirent pas entièrement ; enfin il eut si grande envie d'un des chats du bord, qu'on lui permit de l'emporter. Il nous quitta en nous promettant de nous faire fournir par son chef tout ce que nous pouvions désirer.

Le séjour de Moyhangher en Angleterre n'a été d'aucune utilité, soit pour lui-même, soit pour son pays : ceux-ci n'ont pas dû avoir beaucoup d'égards pour les avis que leur donnait un

simple *couki.* Il aurait fallu, pour que les leçons fussent profitables, qu'elles vinssent de plus haut. Il revint chez lui comblé de présens : s'il eût été un chef, ils lui eussent donné un haut degré d'importance aux yeux de ses compatriotes; mais dénué des moyens de les défendre, je suis persuadé qu'après en avoir été bientôt dépouillé, il aura été réduit à son premier état d'indigence. Quand nous le vîmes, rien ne le distinguait du commun des coukis, et il n'avait aucune marchandise d'Europe. La vérité me force à raconter un fait qui diminue la bonne opinion que le récit de M. Savage nous avait donnée de cet homme. Peu de temps après son retour d'Angleterre, Topia, frère de Tarra, dont il était alors sujet, apprit qu'il avait volé une hache à bord d'un navire anglais mouillé dans la baie des îles. Ce chef sévère en fut si indigné qu'il fit fustiger Moyhangher, et persuada à l'ériki de le bannir à jamais de son territoire. Depuis cette époque ce malheureux demeurait dans le pays du chef où nous l'avions trouvé.

Le vent contraire nous força de nous arrêter vis-à-vis de Bream-Head pour tâcher de nous y procurer des vivres. Nous ne savions pas combien de temps il pouvait durer, et déjà nos guerriers se plaignaient que leur provision de racine de fougère touchait à sa fin. Ces insulaires sont de

tous les peuples les moins susceptibles de supporter patiemment le besoin de la faim. Ils se résignent aisément à toutes les autres privations; mais se passer de manger, autant qu'ils en ont l'habitude, les dérange tellement qu'ils ne peuvent rien faire jusqu'à ce que leur appétit soit satisfait. Si une circonstance quelconque y met un obstacle momentané, ils murmurent, s'impatientent et deviennent turbulens.

Nous étant embarqués avec Korra-Korra, les naturels qui nous virent approcher, vinrent au-devant de nous. Moyhangher était dans une des pirogues; il parut charmé de ce que nous tenions notre promesse. Comme le ressac était très-violent le long du rivage, il nous guida de la manière la plus obligeante vers le point où nous pourrions débarquer le plus facilement. Nous fûmes très-bien accueillis par les habitans. Moyhangher nous prit, M. Marden et moi, chacun sous un bras; d'autres naturels en firent autant, et nous marchâmes ainsi pendant un mille jusqu'à la demeure du chef. Cette route fut très-fatigante, parce que le terrain était extrêmement inégal et rocailleux, et qu'il fallut finir par traverser un ruisseau qui entourait presque entièrement le village.

Kioutcha, chef de ce village, nous reçut de l'air le plus affable, fit apporter une natte pro-

pre ; et nous pria de nous y asseoir. Moyhangher nous servait d'interprète. M. Marsden ayant exposé nos besoins à un chef auquel il présenta en même temps trois haches, celui-ci nous dit qu'il avait beaucoup de cochons ; mais qu'ils couraient dans les bois ; cependant il promit d'y envoyer le lendemain des gens pour en prendre autant qu'il nous en fallait, si le navire restait le long de la côte, et ajouta que nous pourrions nous fournir de toutes les provisions que son canton produisait. Disposés à profiter de cette offre amicale et généreuse, si la circonstance le permettait, nous lui dîmes que si le vent ne nous favorisait pas pour gagner la baie des Iles, nous arborerions notre pavillon, et nous nous approcherions de la côte.

Ce chef était un homme très-âgé; son visage grave et austère lui assurait l'obéissance de ses sujets, et le respect des étrangers. Son chef de guerre passait pour un des hommes les plus vaillans du nord de l'île.

Moyhangher parlait beaucoup ; mais le pauvre garçon avait oublié presque entièrement l'anglais, de sorte que nous le comprenions très-difficilement. Il finit par nous être à charge. Il avait changé d'idée depuis la veille ; il voulait nous accompagner en Angleterre. Je me gardai bien d'encourager cette fantaisie, persuadé que

j'étais qu'il ne pouvait être nulle part mieux que dans son pays. Je le priai de rassembler la plus grande quantité de phormium qu'il pourrait, et de l'apporter à la baie des Iles, où les missionnaires la lui acheteraient. Cette proposition sembla lui faire plaisir, et il me le promit.

Nous étions dans ce lieu depuis une heure, lorsque nous entendîmes un coup de canon, signal dont nous étions convenus avec le capitaine pour nous rappeler si le vent changeait. Nous eûmes beaucoup de peine à retourner à bord, où nous brûlions d'impatience d'arriver. Nos gens avaient fait entrer le canot dans la rivière. Il n'y avait plus assez d'eau pour qu'il flottât; il fallait attendre le retour de la marée, qui n'eut lieu qu'au bout de trois heures; la nuit était survenue sur ces entrefaites. Les naturels, assis en groupes séparés autour du feu, m'invitaient alternativement à me joindre à eux. On me plaçait au milieu du cercle. Je me divertissais de la curiosité avec laquelle ils examinaient ma redingotte, mon chapeau, mes bottes, et en un mot chaque partie de mon vêtement. Un vieillard m'amena une jeune fille de douze ans, je supposai qu'il en était le père. Il me la présenta en faisant son éloge, et me dit de la regarder comme ma femme. Malgré tous les avantages dont son intarissable éloquence me promettait que la pos-

session de cette belle serait accompagnée, je déclinai sa proposition, en lui donnant pour excuse que j'étais tabou. Il répondit du ton d'un homme déconcerté, que je ne pouvais être que fort peu tabou. Je lui assurai gravement que je l'étais au contraire beaucoup. Il n'insista pas davantage.

Tous ces insulaires me donnèrent des preuves non équivoques de leur caractère amical et hospitalier. Ils s'empressaient de m'offrir quelque chose à manger. Jamais je n'avais vu des hommes si peu intéressés. Kioutcha nous présenta du cochon salé que nous acceptâmes avec plaisir. Notre troupe reçut en don cinq paniers de poisson sec, et une quantité de racine de fougère. Nous avions donc de quoi satisfaire les besoins de notre estomac avant d'arriver à la baie des Iles.

Lorsque la marée eut fait flotter le canot, nous dîmes adieu à Kioutcha et à ses obligeans villageois, bien décidés à ne pas attendre les provisions que l'on nous promettait pour le lendemain, puisque ce qu'il nous avait donné nous suffisait jusqu'à notre retour à Ranghihou. Un obstacle nous arrêta soudainement à l'embouchure de la rivière. Elle était si étroite, et tellement resserrée de chaque côté par une rangée de rochers pointus que l'eau y formait des brisans d'une violence extrême ; des écueils cachés faisaient courir des dangers encore plus grands. Si les naturels ne

fussent pas venus nous montrer dans quels endroits ils se trouvaient, notre canot eût certainement coulé à fond. Le sang-froid et l'adresse de Korra-Korra pour éviter ces rocs quand on les indiqua, et son attention à guider ses gens pour les faire ramer avec force ou avec lenteur selon l'exigence du cas, nous furent surtout utiles pour nous sauver de notre situation critique. Ce fut à lui que nous fûmes surtout redevables de sortir sans accident de ce pas périlleux. Nous nous attendions si bien, M. Marsden et moi, à voir le canot brisé en pièces, ou chaviré, que déjà nous avions défait nos habits pour pouvoir nager plus aisément.

On était fort inquiet de nous à bord; comme on ignorait la cause de notre long retard, on craignait que nous n'eussions été victimes de la perfidie des naturels; Douaterra lui-même nous dit qu'il croyait bien que ses compatriotes nous avaient assommés pour nous manger. Il ne rendait pas justice à ces braves gens qui nous avaient au contraire donné des preuves signalées de leur bonne foi. On en eut la preuve quand on vit les provisions dont ils nous avaient gratifiés.

Dans la matinée du 21, six pirogues nous accostèrent; les naturels qui les montaient nous apportaient du phormium et des lignes à pêcher; ils avaient la plus grande envie de trouver des chalans. Douaterra et sa troupe qui avaient en-

core une provision de vieux fer et d'hameçons, achetèrent toutes les lignes; ils laissèrent le phormium qui n'était pas mis en œuvre. Depuis notre départ de l'embouchure du Thames, nos guerriers discontinuaient la réception alarmante qu'ils avaient faite précédemment aux pirogues qui s'approchaient : nous étions très-contens d'être délivrés de cet horrible vacarme. Ils nous dirent qu'ils omettaient ces démonstrations de fureur, parce qu'il n'y avait plus de motif d'épouvanter de nouveau les tribus hostiles auxquelles ils avaient déjà inspiré de la crainte.

Nous avons passé à midi entre le cap Bret et un rocher immense qui en est éloigné d'un quart de mille; son sommet est surmonté de rocs pointus, qui offrent une singulière apparence; sa base est percée et forme une arcade, ce qui lui donne de la ressemblance avec le portail d'un vieux château. Les naturels y viennent en grand nombre dans la saison de la pêche pour faire leur provision d'hiver. La quantité de poisson qui se rassemble dans cet endroit, est incroyable; elle pourrait former une branche importante de commerce, si l'on fondait une colonie dans cette île. Nos guerriers avaient à bord du poisson séché dans la saison précédente; il était rempli de vers, ce qui le rendait beaucoup plus délicat pour eux. J'en goûtai,

je ne le trouvai pas mauvais, mais les vers me dégoûtaient.

A quatre heures après midi nous avons laissé tomber l'ancre à notre ancien mouillage, vis-à-vis de Ranghihou, dans la baie des Iles. Les missionnaires et leurs familles étaient en très-bonne santé, ils s'occupaient à rendre leur maison commode; nous vîmes avec plaisir les progrès que ce petit établissement avait faits pendant notre absence. M. Hall était aidé dans ses travaux à la forge par deux naturels très-dociles, très-intelligens et très-honnêtes : ils ne lui avaient jamais volé la moindre chose. M. Kandall avait déjà deux écoliers qui montraient de l'aptitude, et promettaient de le récompenser des soins qu'il prenait de les instruire.

Le dimanche 22 on célébra le service divin; nous fûmes surpris d'y voir un petit nombre de naturels, tandis qu'auparavant ils y avaient assisté en foule. Douaterra, ordinairement si ponctuel, ne s'y trouvait pas. Korra-Korra et Chounghi, suivant leur usage, n'y manquèrent pas et s'y comportèrent très-bien. Bientôt nous conçûmes la cause de l'absence de Douaterra. Pendant notre dîner, nous entendîmes tout-à-coup un bruit et un tumulte extrêmes parmi les naturels; quelques-uns se précipitant dans le lieu où nous étions, nous dirent que l'on se battait, et parurent étonnés

que nous n'en eussions pas été instruits plus tôt. Nous écoutâmes cette nouvelle avec indifférence, nous imaginant qu'ils s'amusaient par un combat simulé, et nous en avions déjà vu assez. Cependant il en survint d'autres ; ils nous parlèrent des préparatifs que l'on faisait et qui nous semblèrent d'une nature formidable ; ils ajoutèrent qu'il arrivait des pirogues de différentes parties de l'île. Pour le coup nous craignîmes que des tribus ennemies ne fussent venues pour nous attaquer ; or l'issue du combat pouvait être douteuse, car malgré les efforts des habitans de Ranghihou pour nous défendre, leurs adversaires plus nombreux pouvaient les accabler. Justement inquiets, nous sortîmes ; les naturels couraient de tous côtés, et préludaient aux hostilités. Nous vîmes Douaterra et Chounghi descendre d'une colline qui dominait le port ; ils nous apprirent qu'un corps nombreux venant du cap Nord, et dont ils ne connaissaient pas les intentions, ne tarderait pas à paraître ; peu disposés à nous en aller sans connaître l'issue de l'affaire, nous résolûmes de rester tant qu'il n'y aurait pas de danger pour nous ; mais nous tînmes tout notre bagage prêt à être embarqué.

Cependant tous les guerriers de Douaterra s'étaient rassemblés autour de lui ; ils étaient équipés au grand complet, et barbouillés d'huile et d'ocre rouge. Après mûre réflexion, M. Marsden

pensa qu'il valait mieux contempler de loin que de près la bataille qui pouvait se livrer; en conséquence nous nous retirâmes tous à bord.

Bientôt nous aperçûmes trois grandes pirogues remplies de monde qui se dirigeaient vers la côte. Ayant demandé à Touaï, qui était avec nous, si elles avaient des intentions hostiles, il répondit qu'il ne le croyait point, ajoutant que c'étaient des gens de son frère. Cet avis nous rendit la sécurité. Nous revînmes donc à terre, pour être témoins de la conférence qui allait avoir lieu, et apprendre le sujet des apparences formidables que nous observions de chaque côté, quoique aucun n'eût l'intention d'attaquer l'autre.

Douaterra et ses guerriers se levant brusquement de l'endroit où ils étaient assis, coururent au rivage lorsqu'ils virent approcher les pirogues, et les lances et les fusils en avant, mouvement qu'ils accompagnèrent de hurlemens affreux et de gestes de fureur, firent mine d'empêcher les arrivans de débarquer. Ensuite ils dansèrent au son de la chanson de guerre, puis comme épuisés de leur excès de turbulence, ils s'assirent vis-à-vis des pirogues, en regardant leurs antagonistes d'un œil fixe. Ceux-ci avaient cessé de ramer, et les considéraient. Ils restèrent ainsi en présence pendant au moins un quart d'heure. A la fin un vieux chef se levant d'un air grave au milieu d'une

des pirogues, s'entretint d'abord avec quelques-uns des siens; ensuite il adressa la parole à Douaterra. Tous les autres les écoutaient en gardant un silence respectueux. Voici le sujet de la conférence tel qu'on nous l'expliqua. Des tribus ennemies qui habitaient près du cap Nord avaient tué trente des gens de Douaterra dans un canton qui lui appartenait près de la baie Doubtless. Son ami venait lui annoncer cet événement, et l'engager à user de représailles. Douaterra invita tous ces guerriers à débarquer. Dès qu'ils furent à terre ils halèrent leurs pirogues sur la grève, pour qu'elles fussent hors de la portée de la marée.

Les préparatifs de la bonne chère succédèrent à ceux de la guerre, et bientôt les cuisiniers furent seuls occupés. Parmi les nouveaux arrivés il y avait des femmes et des enfans; ils amenaient avec eux leurs chats et leurs chiens, et apportaient aussi une bonne provision de poisson et de racine de fougère.

Les dépenses du navire étaient très-fortes. M. Marsden pensa qu'il fallait avoir recours à tous les moyens possibles d'en couvrir une partie, et qu'un des meilleurs était de saler du poisson, qui se vendrait facilement à Port-Jackson. Nous partîmes donc le 23 pour Parro, village de Korra-Korra, situé près du cap Bret, où la mer est très-poisonneuse. Korra-Korra et Touai nous

aidèrent dans notre entreprise. Le filet rapporta une grande quantité de poissons qui ressemblaient beaucoup aux harengs. Les femmes les ouvrirent, et les nettoyèrent. On les sala, et nous en emplîmes deux barils. A notre départ de Parro, le 25, nous y laissâmes un matelot pour préparer tout ce que les naturels pêcheraient. La chaleur excessive nuisit à notre opération. Une partie de ce qui avait été pris et salé la veille était rempli de vers le lendemain matin. C'est un désagrément très-fréquent dans ces contrées.

Durant notre court séjour à Parro, nous vîmes un nouvel exemple des alarmes continuelles auxquelles ces insulaires sont sujets. Nous dormions tranquillement dans une des maisons du chef; lorsque vers minuit nous fûmes réveillés brusquement par Korra-Korra et Touaï. Ils nous dirent qu'ils étaient obligés de nous quitter à l'instant pour aller combattre, et ajoutèrent qu'ils ne tarderaient pas à revenir. On peut aisément se figurer nos anxiétés. Quant à moi, je regardais notre position comme très-critique. Si tard, il était impossible de songer à regagner le navire. Que deviendrions-nous dans le cas ou le chef et son frère seraient tués au commencement de l'action? Nous restions exposés à la vengeance de cannibales altérés de sang. Telles furent les réflexions qui m'assaillirent constamment pendant la nuit. Tou-

tefois, la promesse de nos amis de ne pas être long-temps absens, me rendait un peu de courage. Effectivement ils reparurent dans la matinée, accompagnés de Benni leur oncle, et d'un grand nombre de guerriers. M. Marsden en les félicitant de ce qu'ils étaient de retour sains et saufs, les pria de nous expliquer la cause de leur départ subit. Touaï nous apprit que c'était une fausse alarme. On leur avait annoncé qu'une tribu ennemie arrivait de l'intérieur pour attaquer quelques-uns de leurs amis. Ils s'étaient naturellement empressés de voler à leur secours; mais ils n'avaient pas rencontré d'ennemis à combattre. Touaï nous assura que, fatigué de vivre dans cet état perpétuel de dangers et de désagrément, il se fixerait à Port-Jackson, et ne songerait plus à son pays. Ce n'était pas la première fois que Touaï manifestait son antipathie des usages barbares et des pratiques cruelles de ses compatriotes, et admirait les coutumes des Européens régis par des lois. Il en avait vu les effets dans notre colonie, où cependant ils n'ont pas pour résultat des mœurs bien supérieures à celles des sauvages.

Lorsque nous étions partis pour la pêche, nous avions avec nous quatre naturels. Touaï ne manqua pas de nous apprendre que c'étaient des rongatidas. Ces insulaires ne manquent jamais de vous instruire de leur dignité personnelle, et de celle

de leurs amis. Je ne crois pas qu'il y ait un pays au monde où l'orgueil de famille domine plus qu'à la Nouvelle-Zélande ; je n'en excepte aucune des contrées de l'Europe où l'on se targue le plus de la noblesse de ses ancêtres.

Malgré cette vanité les insulaires sont les gens les plus importuns pour demander, et quelques-uns sont de plus si avides que rien ne peut les satisfaire. Benni, oncle de Korra-Korra, était, par exemple, le mendiant le plus obstiné de l'île. M. Marsden lui donna un gros hameçon et d'autres bagatelles, qui pour lui étaient des présens d'une valeur considérable ; cela ne l'empêcha pas de nous fatiguer de ses demandes qu'il répétait même après avoir obtenu l'objet qu'il désirait avoir ; il en était devenu insupportable. Je vins à bout de le guérir de ce défaut en me moquant de lui, et il nous ennuya moins de ses sollicitations. C'était un homme imbu du véritable esprit aristocratique. Il avait un si profond mépris pour toute personne travaillant à un ouvrage manuel, que nous ayant aperçus, M. Marsden et moi, occupés avec les ouvriers qui nettoyaient et salaient les poissons, il nous lança un regard dédaigneux, puis détournant les yeux comme s'il eût craint de se dégrader par la seule vue de notre besogne, il s'écria d'un ton ironique : « M. Marsden et M. Nicholas sont de vrais coukies. » Puis avec un

sourire de complaisance pour lui-même, il ajouta : « M. Benni est un vrai rongatida ». Ses idées sur son rang élevé étaient aussi extraordinaires que ridicules ; tout en faisant fi de nous, parce que nous salions du poisson, il se dégradait volontairement jusqu'à l'humiliante démarche de mendier un clou. Le sot orgueil de Benni rappelle celui de certains habitans des pays civilisés.

Avant notre départ de Paco, Korra-Korra reçut la visite d'un homme très-âgé ; Touaï nous dit d'un ton emphatique qu'il était né depuis très-long-temps. Ce vieillard était arrivé au dernier degré de la décrépitude et en portait toutes les marques. Le grand nombre de gens très-âgés que j'ai rencontrés dans cette île, me donne lieu de conclure que le climat et la manière de vivre y sont favorables à la longévité de l'espèce humaine, et que les guerres n'y sont pas aussi meurtrières qu'on pourrait l'imaginer.

Arrivés à notre navire nous avons changé de vêtemens et nous sommes bien lavés : cette opération était très-nécessaire ; car j'avais rapporté de la maison de Korra-Korra des insectes très-incommodes. Étant allé à terre pour dîner avec M. Kendall, je trouvai sa porte complètement assiégée par une foule de naturels ; ils étaient si curieux d'observer les actions des blancs qu'ils restaient là depuis le matin jusqu'au soir sans bou-

ger, à moins que la faim ne les en chassât; c'est un mobile auquel ils ne peuvent jamais résister. Les chefs entraient généralement dans l'intérieur et laissaient toujours de la vermine, au grand désagrément de madame Kendall qui m'adressa ses doléances sur la malpropreté des ces gens. Toutefois, malgré l'importunité de ces chefs, elle avait, ainsi que son mari, trop de bon sens pour ne pas la supporter avec résignation ; d'ailleurs les circonstances et l'avancement du dessein important pour lequel ils ont été envoyés dans cette île leur en faisait un devoir. J'espère que leur exemple et leurs avis apprendront dans quelque temps aux naturels à prendre des habitudes de propreté.

M. Kendall avait apporté d'Europe un très-bon orgue à cylindre. Il essaya l'effet de la musique sur ses sauvages auditeurs; c'était un spectacle curieux de les voir avancer leurs visages balafrés dans la maison, et regarder avec étonnement pendant qu'ils écoutaient très-attentivement ces sons auxquels leurs oreilles n'étaient pas accoutumées. Il y en eut trois surtout qui avaient l'air d'être ravis en extase.

De tous les artisans qui nous avaient accompagnés aucun n'attirait autant la curiosité des insulaires que le forgeron : ils s'asseyaient pendant des heures entières dans son atelier et se

regardaient les uns les autres d'un air ébahi toutes les fois qu'une partie de ses opérations leur semblait plus difficile qu'une autre;la malléabilité du fer dans son état d'imandescence, leur parut d'abord tenir du miracle. Ils avaient toujours soin de se tenir à distance convenable des étincelles qui partaient du fer rouge quand on le battait ; et ils en paraissaient très-effrayés.

Les bois que Pomarri nous avait promis de faire couper étaient prêts ; le navire fut conduit près de son village ; pendant que l'on portait la cargaison à bord , nous recevions journellement de nombreuses visites des insulaires. Le 31 janvier entre autre, ils nous cernèrent si complètement avec leurs pirogues , que s'ils avaient eu le dessein de manquer à la confiance que nous avions dans leur bonne foi , rien n'aurait pu les empêcher de s'emparer du bâtiment. Mais j'espère qu'un événement aussi tragique ne se renouvellera plus dans cette île. Tous les habitans nous ont témoigné le regret le plus sincère de ceux qui avaient eu lieu.

Au milieu de la foule qui couvrait les ponts malgré tous nos efforts pour nous en écarter , j'aperçus avec beaucoup de surprise un Indou. Sa petite stature et sa taille mince le faisaient paraître comme un pygmée au milieu de géans. Il me dit qu'il avait déserté d'un navire anglais

arrivé dans cette baie quatre ans auparavant. Il avait adopté sans peine les habitudes et les mœurs des insulaires, se trouvait très-heureux avec eux, et ne se souciait nullement de retourner dans son pays. Il s'était marié : je lui offris du riz ; il préférait la racine de fougère. On ne le forçait pas à travailler beaucoup, et on lui fournissait toujours des vivres en abondance.

Le chef Tekoki nous pria de mener son fils avec nous à Port-Jackson ; nous y consentîmes d'autant plus volontiers, que de tous c'était le plus doux, le plus aimable et le moins embarrassant. Non moins actif et intelligent que les autres, il ne prenait jamais cet air d'importance bruyante qui rendait ceux-ci incommodes et ridicules. Son fils était âgé de quinze ans et prévenait en sa faveur par une belle figure.

Le bruit courut le 5 février qu'une grande bataille allait se livrer dans le courant de la journée entre Ouiviêh et Henaou dont il avait séduit la femme. Thémorangha, chef de nos amis, ayant annoncé qu'il voulait être spectateur neutre de ce combat, je n'hésitai pas à l'accompagner, et et il me promit que je ne courrais aucun risque. Il prit avec lui treize de ses compatriotes, et nous partîmes. J'étais le seul Européen de cette troupe. Impatiens d'arriver au lieu de l'action, les naturels ramèrent avec tant de vigueur qu'en

trois heures nous atteignîmes le Ouicaddi sur le bord duquel était le territoire de Henaou, et le rendez-vous général des combattans.

Quoique l'endroit où l'on débarqua soit à peu près à une demi-lieue du village, l'on nous avait aperçus de loin, et deux Indiens courant le long du rivage avec de longs patou-patous, nous les montraient pour nous défier, cela n'empêcha pas mes amis qui étaient tous armés de sauter à terre à l'instant. Les deux opposans prirent aussitôt la fuite, et toute la troupe se mit à leurs trousses, excepté Themorangha. Ses attentions obligeantes pour moi ne lui permettaient pas de me laisser en arrière. Il voyait bien que malgré mes efforts pour aller vite, je ne pourrais jamais égaler la célérité de ses compatriotes. Avant d'entrer dans le village, nous rencontrâmes une bande nombreuse de guerriers parmi lesquels nos gens s'étaient mêlés amicalement. Le village était rempli d'hommes armés qui le parcouraient en désordre : c'était une confusion, un tapage à étourdir. J'y reconnus Topi et d'autres chefs que je connaissais, assis sur le toit d'une maison. Du moment où le premier m'aperçut, il me fit signe de me placer à côté de lui. Je le rejoignis donc et j'eus la facilité d'observer de ce point la force des combattans de chaque côté. Il y avait vis-à-vis de nous un grand enclos dont nous étions séparés

par le Ouicaddi, et où Henaou et son monde étaient campés. Cette troupe, forte au moins de deux cents hommes, et composée de différentes tribus commandées chacune par leur chef, était assise à terre et partagée en plusieurs troupes : tous avaient les yeux fixés sur un vieux guerrier qui s'était levé pour adresser un discours à Ouivièh et à sa troupe. Il m'offrait un échantillon de l'éloquence populaire du pays. La véhémence belliqueuse de ses gestes me fit supposer qu'il parlait pour la guerre : ses paroles n'étaient pas sans effet sur l'esprit de ses auditeurs. Il parlait en courant le long d'un pal qui bordait le rivage opposé, et nous l'entendions distinctement, puisque nous n'étions éloignés de lui que de cent pas. Quelquefois il remuait la tête comme pour fortifier ses raisonnemens, et brandissait sa lance comme si d'un coup il eût pu exterminer Ouivièh et toute son armée. On l'écoutait dans le plus profond silence : sa harangue terminée, deux guerriers de notre côté se levèrent pour lui répondre.

Les personnes nommées d'un consentement unanime à cet effet, furent Topi et Thémorangha : ils s'exprimèrent avec autant de douceur et de calme que le vieillard avait mis de fureur et de turbulence dans son discours. Toutefois ils défendirent leur cause avec autant de force que de fermeté : la

partie opposée semblait les écouter avec une grande attention. Topi se leva le premier, et ne parla que pendant quelques minutes; quand il se rassit Thémorangha lui succéda, et donna plus de développement aux argumens pacifiques que son compagnon avait exposés avec une sorte de précision. Je fus frappé de la tranquillité parfaite et du bon ordre qui régnèrent des deux côtés pendant que ces harangues se prononçaient. Lorsque Themorangha eut fini, je croyais que sans plus discourir les deux troupes allaient fondre l'une sur l'autre et faire agir le patou-patou au lieu de la langue. Au contraire, il me parut qu'ils étaient décidés à vider la querelle avec la dernière de ces armes; détermination qui me causa un grand contentement, car je préférais être témoin de ces dispositions à la conciliation plutôt que d'avoir ma curiosité satisfaite par le spectacle d'une bataille réelle entre ces insulaires.

Un autre guerrier du parti de Henaou, répondit à Topi et à Thémorangha. Il y avait dans la manière de cet homme une sorte de dignité naturelle qui le distinguait des orateurs par lesquels il avait été précédé. Il parla long-temps; je ne puis m'empêcher d'admirer l'élégance de son maintien et de ses gestes. Le ton calme de sa réplique, dont je ne comprenais pas grand chose,

me fit penser que son discours tendait à une réconciliation.

Topi, Thémorangha et deux autres chefs de notre côté, prirent tour à tour la parole; et un troisième orateur, du parti opposé, prononça aussi un discours : ce fut le dernier. Je saisis cette occasion de demander à Topi quel était le résultat de ce débat : il me dit que les antagonistes s'étaient ajustés à l'amiable. Des cérémonies préliminaires avaient eu lieu entre Ouiviêh et Henaou avant mon arrivée. Malgré l'impétuosité du vieux chef qui avait insisté pour que l'on eût immédiatement recours aux armes, je suis persuadé que ces raisonnemens furent réfutés par les autres que le même esprit d'inimitié implacable n'animait pas. Un insulaire me raconta que l'on avait commencé par se décocher mutuellement des zagaies; mais suivant des renseignemens que j'obtins ensuite, je regardai ce récit comme inexact.

Ouiviêh, que je n'avais pas encore vu, s'avança vers moi de la manière la plus amicale, me prit la main; puis il retourna parmi ses compagnons. Il paraissait âgé de trente-cinq ans; il était de taille moyenne, bien fait et d'une figure agréable; une jolie natte ornée de plumes entourait ses reins : la partie supérieure de son corps

était nue et barbouillée d'ocre rouge détrempée dans l'huile ; ses cheveux étaient proprement relevés sur le haut de sa tête, et fixés par un grand peigne aussi blanc que l'ivoire, fait d'un ossement de cétacée, et artistement découpé en filigrane ; ses joues peintes en rouge rehaussaient le feu et la vivacité de ses yeux, et formaient un contraste singulier et nullement choquant avec sa barbe noire et touffue. Tel se présentait ce chef dont la galanterie avait failli causer la guerre ; il faut convenir que tout son extérieur ne pouvait manquer d'attirer l'attention des belles du pays qui le regardaient comme le modèle de l'élégance masculine.

Topi me dit que les troupes de Ouiviêh et de Henaou lui appartenaient, quoique dans cette occasion elles fussent obligées de suivre des partis opposés, d'après les circonstances dans lesquelles elles se trouvaient comme obéissant immédiatement à ces chefs inférieurs, qui les avaient menées les unes contre les autres. Il voulait dire que tous ces guerriers reconnaissaient l'autorité de son frère Tarra, et qu'étant l'homme des combats de cet ériki, il avait en cette qualité des ordres à leur donner.

Toutes les difficultés étant heureusement applanies, on consomma la réconciliation par un banquet. Topi me conduisit du côté de Henaou;

je traversai la rivière sur les épaules d'un naturel; d'autres nous suivaient portant une provision de pommes de terre en présent à Henaou de la part de Ouiviêh. Je trouvai Henaou et son fils Temouti assis au milieu de ses guerriers; ayant frotté nos nez l'un contre l'autre, je me plaçai à côté de lui; c'était un homme déjà avancé en âge, et il n'était pas surprenant que sa femme lui eût préféré son rival : son fils était de l'âge de Henaou; celui-ci me regarda fixément et ne me dit pas un mot. Je le quittai bientôt et je me mêlai aux différens groupes répandus dans l'enclos. Je fus naturellement l'objet de leur curiosité; quoiqu'ils fussent passablement importuns, je ne jugeai pas qu'il convînt de les repousser rudement, même lorsqu'ils ouvrirent mon gilet pour examiner ma poitrine; ils se regardèrent les uns les autres comme si j'eusse été quelque créature singulière d'une organisation différente de la leur. Leur ayant fait voir ma montre, dont le bruit excita leur vive admiration, les chefs s'écrièrent avec le ton dédaigneux qui leur est ordinaire, que ceux dont je m'amusais à contenter les regards avides étaient des gens du commun, auxquels je ne devais pas faire attention; je n'en restai pas moins avec ces coukis que ma montre ravissait.

J'observai dans un de ses groupes un bossu

qui avait les jambes tortues. Ce fut le seul exemple de difformité naturelle que je découvris chez ce peuple.

De tous les guerriers que je vis, le plus remarquable était Ouarri, le séducteur de la femme de Douaterra. Je le rencontrais pour la seconde fois depuis qu'il s'était échappé de notre navire. Quoiqu'il ne fût pas habillé comme ses compatriotes, son aspect n'était ni moins formidable, ni moins imposant. Aucun n'avait l'air plus martial et plus déterminé. Vêtu d'une veste et d'un pantalon de matelot, il tenait un fusil à la main; une giberne pendait à son côté. Il me tendit la main, je la pris. J'étais en train de le questionner sur plusieurs points dont je voulais m'instruire, lorsque Themorangha accourant secoua la tête, et d'un ton qui indiquait un vif ressentiment, lui reprocha sa conduite dans les termes les plus forts. Ouarri m'expliqua lui-même les mots dont l'autre faisait usage, et qui exprimaient l'horreur qu'il ressentait de son crime. Cependant Themorangha voyant que j'étais disposé à causer familièrement avec Ouarri, se calma par degrés, et me demanda s'il était miti (bon). Je répliquai que certainement il s'était mal conduit; mais que j'espérais qu'il se comporterait mieux à l'avenir. Alors Themorangha, en signe de réconciliation, frotta son nez contre celui d'Ouarri.

Les paniers de pommes de terre furent apportés au milieu de l'enclos, sous les ordres d'un guerrier du parti d'Ouiviêh. On marmotta un certain nombre de paroles que je ne compris pas, ensuite les tribus firent différens mouvemens, et les paniers furent distribués entre elles. Les cuisiniers allumèrent bientôt un si grand nombre de feux, que la fumée qui s'en élevait manqua me suffoquer. Je quittai donc l'enclos, et traversant de nouveau la rivière, je rejoignis la troupe d'Ouiviêh. On se régalait de pommes de terre. J'offris du biscuit au chef; il refusa d'y toucher, parce qu'étant sous l'interdiction du tabou, il ne pouvait pas toucher aux mets dont il se nourrissait. Toutefois, il dit à ses gens de le poser à côté de lui, en attendant qu'il fût débarrassé de sa gêne religieuse.

Un de ses guerriers, homme de grande taille, et d'un aspect imposant, était équipé d'une manière très-singulière. Il avait autour du corps une natte bordée de plumes d'oiseaux de différentes couleurs, réunies ensemble en un tissu très-serré, et soigneusement cousues au vêtement; par dessus il portait une autre natte qui pendait avec beaucoup de grâce sur l'épaule droite: une pièce de toile peinte de l'Inde couvrait cette parure, et un morceau du même tissu ceignait son front. De longues plumes blanches comme la

neige formaient à sa chevelure un ornement extrêmement bizarre. Ses joues étaient peintes en rouge; il portait à la main une énorme pique en fer; un grand patou-patou était fiché dans sa ceinture. Il marchait d'un air fier, tenant sa tête comme le grenadier le mieux dressé, et réglant ses pas d'après une sorte de cadence militaire que sans doute il répétait en lui-même. Je lui pris la main, et pour flatter sa vanité, je lui dis qu'il était très-beau. Le compliment ne manqua pas son effet. Il me regarda avec beaucoup de complaisance, et répondit que j'étais un très-bon Européen.

Dans la circonstance actuelle les chefs se distinguaient principalement des guerriers subalternes par leurs vêtemens de peau de chien; le mélange des couleurs était extrêmement varié et bariolé d'une manière étrange. Jamais je n'avais vu tant de parures déployées, ni une assemblée de guerriers aussi nombreuse.

Le repas fini, la réconciliation fut scellée par une répétition des évolutions militaires. Henaou ayant rassemblé tous ses gens, les forma en deux divisions. La première armée de lances très-longues, s'avança précipitamment jusqu'au pal en poussant des cris affreux; l'autre la suivait de près. Ayant fait halte, elles se remirent en une phalange compacte. Il était réellement effrayant

de contempler la violence des mouvemens de leurs charges feintes contre leurs ennemis supposés. Les chefs toujours les premiers au poste du danger excitaient par leur exemple le courage furieux de leurs guerriers. J'en frémissais, tant cette scène ressemblait à la réalité. Après avoir répété cette charge une seconde fois, ils dansèrent et entonnèrent le chant de guerre. Trois femmes se joignirent à la danse au milieu des applaudissemens de l'assemblée. Leur présence fit disparaître l'apparence même de la discorde, et leurs mouvemens gracieux attirèrent seuls l'attention des guerriers muets d'étonnement. Quand ces femmes eurent achevé leur représentation, toute la troupe s'assit, et celle d'Ouiviêh donna le même spectacle.

Ensuite les orateurs parlèrent : le vieillard que j'avais déjà entendu s'exprima de nouveau avec une véhémence plus fougueuse : il semblait que la scène belliqueuse à laquelle il venait de prendre part, eût excité son esprit martial, ou qu'il regrettât que l'on s'en fût tenu à des simulacres de combat ; il finit par se démener comme un enragé. Ouviêh lui répondit par un discours d'une certaine étendue, et fut suivi de deux autres orateurs ; enfin Henaou, le chef offensé, parla d'un ton fort doux à Ouiviêh, qui répliqua de même. Enfin les trois femmes de celui-ci prirent

la parole pour s'interposer comme médiatrices entre les deux partis qui toutefois n'entretenaient plus de sentimens d'inimitié l'un contre l'autre. Les guerriers écoutèrent très-attentivement leurs discours qui étaient très-animés ; il me sembla qu'elles prenaient un ton très-décidé : elles gesticulaient avec feu et regardaient le chef du parti opposé avec un air sévère qui contrastait singulièrement avec sa douceur. La réconciliation était complétée ; les adversaires ne montraient plus que de l'amitié les uns pour les autres. Heureux ces insulaires si toutes leurs querelles pouvaient s'ajuster ainsi à l'amiable. Je crois, que malgré leur inclination pour la guerre, ils ne sont nullement insensibles à la voix de la paix. Cette disposition à laisser la force de la raison l'emporter sur la violence du ressentiment, même au milieu des mouvemens de leur fureur, prouve que ce peuple est très-sensé et susceptible de profiter des bienfaits de la civilisation pour améliorer son état.

Henaou et sa troupe quittèrent alors le champ de réunion, et s'en allèrent chez eux. Il était heureux pour Ouiviêh qu'ils ne l'eussent pas attaqué, car ils l'emportaient de beaucoup sur lui par le nombre des hommes. Après leur départ, nos guerriers se dispersèrent aussi ; quant à moi, je rentrai dans ma pirogue avec ma petite bande et Topi qui voulut nous accompagner jusqu'au

navire. Pendant que nous descendions la rivière, le soleil en se couchant derrière les montagnes dans le lointain, les éclairait de ses derniers rayons. Je suivais de l'œil la marche sinueuse des guerriers indiens le long des hauteurs : la vue en était si imposante et si singulière, surtout au milieu d'un paysage très-pittoresque, que je la contemplais avec admiration, et que dans ce moment encore je me rappelle ce tableau avec un grand plaisir.

Le temps de notre départ approchait, et comme la bonne intelligence entre nous et les naturels n'avait pas été interrompue un seul instant, M. Marsden ne voulait pas les fâcher en les renvoyant du vaisseau, durant le reste de notre séjour, quoiqu'ils y fussent en si grand nombre qu'ils nous gênaient extrêmement, et pouvaient même devenir dangereux si notre amitié avec eux n'eût pas été si fermement établie. Les chefs s'emparaient sans façon de la chambre, et nous incommodaient beaucoup par leur malpropreté. Nous fûmes obligés d'en chasser un qui avait poussé le manque d'égards à l'excès. Il prit d'abord de la mauvaise humeur; mais ses compagnons lui ayant remontré l'indécence de sa conduite, il nous demanda pardon, et nous lui rendîmes notre amitié.

J'avais eu envie d'acheter le beau peigne que portait Ouiviêh. Je lui donnai en échange une

serpe ; il en fut très-content, mais il me pria d'attendre jusqu'au lendemain pour me remettre ce qui me revenait. Il paraît qu'il attachait à ce peigne une très-grande importance dans laquelle il entrait quelque chose de religieux. Craignant de se rendre coupable de profanation s'il s'en défaisait aussi promptement que des autres objets, il ne me le délivra qu'après un certain délai et avec les cérémonies requises en pareil cas. Il vint à bord avec trois autres chefs qui étaient ses assistans, et me pria d'entrer dans la chambre pour qu'il pût me mettre convenablement en possession du peigne. Il est bon d'observer à ce sujet qu'Ouiviêh, de même que le vieux Tarra et quelques autres chefs, étaient revêtus du double caractère de prêtres et de chefs ; devant agir dans la première qualité, il prit un air plus grave qu'à l'ordinaire, pour se préparer à ses fonctions mystiques. M'ayant d'abord invité à tourner vers lui mes mains ouvertes, il les appliqua l'une contre l'autre ; ensuite tenant mes doigts d'une main, il trempa l'autre dans une cuvette pleine d'eau et la passa sur la mienne en formant une croix ; durant tout ce temps, il répétait avec une volubilité incroyable des paroles qui me semblèrent des formules de prières. A mesure que la cérémonie se prolongeait, toutes ses facultés paraissaient absorbées par l'enthousiasme le plus ardent. Il mit de la salive à ses

doigts, avec lesquels il traça une croix sur la paume de mes mains, prit un morceau de poisson sec, les en toucha légèrement, l'appliqua successivement sur la bouche de ses trois assistans qui en mordirent chacun un petit morceau. Cette partie de la cérémonie fut répétée par trois fois. Alors un des chefs s'approchant d'Ouiviêh d'un pas solemnel, lui ôta le peigne de la tête, et me le donna sans proférer une parole. J'en étais finalement en possession : je n'aurais pas pu l'obtenir sans toutes ces formalités. J'allais le déposer dans mon coffre ; Ouiviêh m'en empêcha et me conjura de n'en rien faire ; il me dit de l'envelopper soigneusement dans un morceau de papier ; m'indiquant une petite armoire qui était au-dessus de mon lit, il m'engagea de l'y placer exclusivement. Je me conformai à ses désirs, et je vis que ma condescendance sur ce point lui causait une satisfaction infinie, son profond respect pour ce peigne ne cessant pas même après qu'il ne lui appartenait plus.

Le 13 février Douaterra éprouva un malaise si subit, qu'il ne put pas, suivant son usage, venir à l'établissement : je ne découvris pas à l'instant la nature de sa maladie ; mais je résolus de m'en assurer le plutôt possible, afin de lui administrer les secours dont il aurait besoin. Le lendemain j'allai chez lui ; il avait une fièvre vio-

lente et souffrait beaucoup. Il me sembla que son mal était la suite d'un rhume très-fort. Tous les symptômes annonçaient une violente inflammation. Je courus lui chercher de la rhubarbe ; les missionnaires, qui partageaient ma sollicitude pour ce chef auquel nous avions tant d'obligations, m'accompagnèrent à mon retour à son hangar où il était couché, et lui apportèrent diverses choses qu'ils jugeaient propres à le soulager ; il prit de la rhubarbe sans la moindre hésitation, et parut très-reconnaissant de nos attentions pour lui. Sa femme principale et les autres personnes de sa famille, accablées de douleur, entouraient sa misérable couche : leurs regards affligés annonçaient qu'ils pressentaient la mort prochaine de ce chef qu'ils aimaient. Cette scène nous causa une vive émotion. Après avoir administré au pauvre malade tous les secours qui étaient en mon pouvoir je me retirai. C'était par une faveur insigne et spéciale qu'on nous avait permis d'approcher de Douaterra, un homme dans son état est soumis au tabou et toute communication avec les profanes lui est défendue. Sans doute la famille avait rempli quelques pratiques expiatoires avant de nous admettre. Douaterra était aussi exclus de toute fréquentation avec son habitation principale : cette interdiction est commune au chef et au plus mince de ses sujets ; il n'est cependant pas obligé

de prendre lui-même sa nourriture ; des personnes sont désignées pour la lui donner.

Je revis Douaterra le 15 ; les symptômes étaient devenus plus alarmans. Je donnai à ceux qui le soignaient les instructions nécessaires sur la manière de le traiter ; mais, ou ils ne me comprirent pas suffisamment, ou bien le tabou les empêcha de faire ce que j'avais recommandé. Il s'ensuivit que son état empira ; et en peu de jours son mal ne laissa plus aucun espoir.

Je revenais de chez lui le 16, lorsqu'un enfant du pays accourut au-devant de moi en me disant que si je voulais le suivre il me montrerait un grand bateau qui venait d'arriver le long de la côte. Effectivement il me conduisit au rivage vis-à-vis de la maison des missionnaires, et j'y vis une chaloupe de navire baleinier halée sur la plage : des matelots anglais se tenaient auprès, et des groupes de naturels entouraient ces nouveaux débarqués. M. Kendall me présenta un M. Jones, premier lieutenant du *Jefferson*, qui faisait la pêche dans ces parages. Ce bâtiment était commandé par le capitaine Barnes, qui, dans plusieurs occasions, avait donné aux insulaires sujet de se plaindre de sa conduite. M. Jones nous dit que le *Jefferson*, mouillé en ce moment devant Corroraddicki, était parti de Port-Jackson depuis quatre mois, et d'Angleterre depuis vingt-

six. Malgré la longueur de ce voyage, il ne s'était encore procuré que la moitié de sa cargaison.

Ce jeune homme qui, dans un voyage précédent à cette partie de l'île, avait fait la connaissance de Douaterra, apprit, avec beaucoup de chagrin, la maladie de ce chef; et comme il témoigna un vif désir d'aller le voir, je consentis à l'accompagner. Douaterra était enveloppé d'une couverture de laine d'Europe; il éprouvait une forte transpiration; la maladie faisait chez lui des ravages rapides, mais il avait encore toute sa tête. Il reconnut M. Jones, parut très-content de le revoir; il dit que dans deux ou trois jours il serait mieux, et irait lui rendre visite sur son vaisseau. Hélas! le pauvre homme se berçait d'une espérance qui ne devait jamais se réaliser; pendant qu'il parlait avec cette confiance, son visage annonçait qu'il approchait de son dernier moment.

D'après l'invitation pressante de M. Jones, nous sommes allés à son navire, et nous y avons passé la nuit et la matinée du lendemain. Topi vint à bord. Le capitaine se plaignait beaucoup de ce chef et de son frère Tarra, qui avaient nui à son commerce avec les autres naturels disposés à lui vendre des vivres; il prétendait qu'il les avait excités à en demander un prix exhorbitant, de

sorte qu'il avait été obligé ou de s'en passer, ou d'acheter les choses à plus de quatre fois leur valeur. Je ne doutai pas de son assertion, puisque j'avais éprouvé la même chose dans plusieurs occasions, de la part de Themorangha et de quelques autres chefs; mais jamais les deux frères ne s'étaient conduits envers nous de manière à mériter nos reproches. Nous nous assîmes pour déjeûner; Topi devait en faire autant après nous; soit qu'il considérât cet arrangement comme un affront, ou que le souvenir soudain d'une affaire à terminer eût occasioné son départ, il nous quitta précipitamment, et l'on conjectura que son amour-propre était blessé.

Bientôt après un canot fut envoyé à terre pour y couper du bois à brûler; il ne tarda pas à revenir, et les matelots nous racontèrent que les naturels les avaient empêchés, les armes à la main, d'en emporter le moindre morceau. Je pensai que cette apparence d'hostilité était peut-être due à quelque ressentiment de la part de Topi, qui avait saisi avec plaisir cette occasion de se venger de l'injure qu'il croyait avoir reçue. J'allai donc à terre avec M. Marsden pour avoir une explication avec ce chef et avec son frère l'ériki. Tous deux étaient sur le rivage; je leur représentai combien il était désobligeant de leur part de ne pas vouloir laisser prendre du bois

dont on leur offrait le paiement : ils me répondirent que les matelots en avaient pris auparavant trois charges sans leur donner rien en retour, et auraient probablement continué à faire de même, si on ne leur eût pas opposé de la résistance. Les naturels n'avaient donc pas tort; cependant M. Jones ne méritait pas non plus le reproche d'avoir voulu faire enlever leur bois sans les payer. Ayant donné aux naturels, lorsqu'ils étaient venus à bord, des objets au moins équivalens à ce qu'il faisait prendre chez eux, il pensait qu'ils auraient consenti à laisser prendre le bois en échange. Fort heureusement pour tout le monde l'établissement des missionnaires se trouvait dans cette partie de la côte; leur présence empêcha les matelots de se livrer à leurs déprédations ordinaires, parce que les naturels n'auraient pas pu se rassembler promptement en nombre suffisant pour repousser leur attaque. Les Européens, qui se conduiraient équitablement envers ces sauvages, et qui en même temps commenceraient par convenir avec eux des termes du marché, éviteraient toute espèce de contestation avec eux : c'est ce qui nous est arrivé. Quoique nous ayons eu des rapports multipliés et assez compliqués avec ces peuples, nous n'avons pas éprouvé de leur part la moindre difficulté; ils ont toujours été d'une ponctualité rigoureuse à rem-

plir les clauses des marchés passés avec eux. A cet égard ils valent mieux que beaucoup de peuples très-civilisés.

Ayant invité Topi à retourner à bord avec nous, il ne le voulut pas, s'excusant sur ce qu'il était très-occupé de la construction d'une maison. Je devinai que ce n'était qu'un prétexte; mais je ne pus découvrir le véritable motif de sa répugnance à répéter sa visite. Son frère Tarra, auquel j'adressai la même invitation, s'expliqua plus ouvertement; il nous dit que jamais il ne retournerait au navire du capitaine Barnès, parce qu'un matelot lui avait appliqué un pistolet sur la poitrine en le menaçant de le tuer; il ajouta qu'il avait défendu à tous ses sujets de porter des vivres à bord du *Jefferson* et d'avoir aucune communication avec l'équipage de ce bâtiment. Je ne pus qu'approuver la détermination de l'ériki; la conduite du capitaine Barnès envers ces hommes, qu'il appelait sauvages, était celle d'un être grossier, barbare, cruel même, et faisait honte à la nation anglaise; elle causait un grand préjudice à Barnès lui-même, et pouvait aussi avoir des conséquences fâcheuses pour les navires qui viendraient après lui dans ce port; mais que peut-on espérer d'un individu mal élevé qui ne connaît d'autre droit que celui du plus fort?

Nous rendîmes avec M. Kendall une visite à

Douaterra; elle fut très-courte pour ne pas le fatiguer en le faisant parler. Le lendemain 18 j'y allai seul ; je le trouvai plus faible ; je recommençai alors à perdre tout espoir de lui voir recouvrer la santé. L'après-midi j'y retournai ; on refusa de m'admettre auprès de lui ; la superstition avait fini par l'emporter ; il était absolument défendu de laisser voir le malade à aucun étranger, et même de recevoir pour lui les choses que les missionnaires avaient coutume de lui envoyer pour son soulagement. Je suis persuadé que les parens de Douaterra m'auraient assommé si j'avais essayé d'enfreindre leur injonction de ne pas m'approcher de lui. Ils se reprochaient leur impiété de m'avoir laissé auparavant pénétrer jusqu'à lui, lorsque déjà il était soumis au tabou ; ils étaient persuadé qu'ils avaient par-là encouru le déplaisir de l'étoua qui les en avait punis en aggravant le mal. J'insistai ; j'essayai de leur remontrer qu'ils avaient tort de me renvoyer ; peine inutile : ils s'écrièrent tous que le tabou était absolu, et qu'ils se garderaient bien de le rompre en me permettant d'avancer vers le hangar.

On s'attendait à le voir bientôt expirer, et en conséquence on désirait de le transporter dans une île voisine où l'on avait le projet de l'enterrer ; Douaterra, malgré sa faiblesse, s'opposa efficace-

ment à son exécution ; il avait constamment auprès de lui des pistolets que nous lui avions prêtés ; il en avait chargé un jusqu'à la bouche du canon, et menaça de brûler la cervelle au premier qui essaierait de l'enlever de sa place. Tous ses parens et ses domestiques furent si effrayés qu'ils ne tentèrent pas l'aventure : cependant ils auraient pu en venir à bout pendant qu'il dormait.

M. Marsden, que ses occupations à bord avaient empêché de voir Douaterra, descendit à terre le 19, expressément pour aller chez lui. Comme il avait plus de crédit qu'aucun de nous sur l'esprit des naturels, il parvint, après des explications très-sérieuses, à pénétrer jusqu'au malade, et même à obtenir pour les missionnaires la permission de lui apporter des médicamens. Toutefois il ne se fit pas illusion sur son état, et l'amitié qu'il avait pour lui l'obligea d'abréger sa visite, afin de ne pas laisser éclater la profonde affliction que lui causait sa position désespérée.

Les sauvages sont si capricieux dans toute leur conduite, qu'étant allé le 20 chez Douaterra pour profiter de la faculté que M. Marsden nous avait fait accorder; ils refusèrent de me laisser entrer. Le lendemain mes efforts furent également infructueux. Ayant demandé comment il se trouvait,

on me répondit que l'étoua se nourrissait de ses entrailles, et que lorsqu'il aurait fini de les dévorer, le chef serait tué.

Les inquiétudes de M. Marsden pour Douaterra, le ramenèrent le 23 à Ranghihou. Cette fois on lui refusa l'entrée du hangar où le malade était gisant : les sauvages se montrèrent sourds à tous les raisonnemens qu'il employa pour qu'on lui permît d'y pénétrer. Comme il n'était pas homme à se laisser rebuter par les obstacles, il voulut essayer si les menaces réussiraient mieux que les remontrances à le faire venir à bout de ce qu'il désirait. Il les prévint donc que s'ils persistaient dans leur obstination, il allait à l'instant donner ordre au canon du navire de tirer sur la ville, pour les punir de cette défense insensée. La frayeur opéra soudainement sur leur esprit; ils ne se départirent pas de leur refus, mais ils présentaient leurs objections avec un certain air de défiance; ils s'efforcèrent de calmer la colère de M. Marsden, et cherchèrent par leurs instantes prières à le dissuader de son projet; ils lui remontrèrent que soumis au pouvoir de l'étoua, dont ils avaient peut-être déjà provoqué le courroux en violant ses commandemens sacrés, ils craignaient de l'offenser de nouveau. Tandis qu'ils étaient ainsi partagés entre les terreurs de la superstition et la crainte des coups de canon, car M. Marsden

insistait pour être admis; Gonnah, jeune chef qui avait assez d'esprit pour mépriser les absurdes préjugés des autres, prit le parti de M. Marsden, et combattit avec les armes de l'ironie, non-seulement l'inconvenance de ne laisser personne approcher de Douaterra, mais aussi le tabou en lui-même, disant qu'il ne produisait que du mal et que l'on ne devait y avoir aucun égard. Les autres naturels regardèrent Gonnah comme un blasphémateur, toutefois comme il était rongatida, ses paroles furent de quelque poids pour eux; mais la menace de M. Marsden fut encore plus efficace, leurs scrupules insensés plièrent devant ses argumens, ils cédèrent.

M. Marsden trouva Douaterra étendu à terre, exposé aux rayons d'un soleil brûlant, et entouré comme auparavant de ses femmes et de ses parens qui attendaient en silence le moment où il expirerait. Le prêtre qui était avec eux leur indiquait tout ce qu'ils devaient faire. Quoique le malade fût si faible qu'il pouvait à peine articuler une parole, en voyant M. Marsden, il manifesta un mouvement de joie; ses yeux languissans brillèrent de plaisir; hélas, cet homme si robuste n'était plus qu'un squelette; changement très-naturel, puisqu'on s'était scrupuleusement abstenu de lui donner à manger. Il pria M. Marsden de lui envoyer un peu de vin; celui-ci le lui

promit et se retira. M. Kendall le lui porta. Douaterra en but quelques gouttes et parut ranimé, ce n'était qu'un soulagement passager; il retomba bientôt dans son abattement.

Comme il n'avait pas remis à M. Marsden tout le fer que celui-ci lui avait confié, il donna ordre à ses gens de nous le délivrer exactement, ceux-ci refusèrent sous prétexte du tabou. M. Marsden, bien loin d'admettre cette raison, insista pour qu'il lui fût apporté à l'instant; grâces à la frayeur salutaire qu'il avait su leur inspirer, ils obéirent.

Le 24 février nous rendîmes notre dernière visite à Douaterra. Sa femme était baignée de pleurs; le chagrin l'avait fait maigrir à un tel point, qu'on la reconnaissait à peine; l'enfant qu'elle nourrissait souffrait du dépérissement de sa mère; ainsi cette famille naguère la plus heureuse de la Nouvelle-Zélande, était en proie à la douleur et à l'affliction.

Quelques-uns de nos gens qui étaient venus avec nous, se préparaient, par nos ordres, à emporter les bouteilles vides qui avaient contenu le vin et les autres cordiaux envoyés à Douaterra. Alors jetant sur moi un regard où se peignait l'angoisse, il me pria de laisser ces objets dans l'endroit où ils se trouvaient, parce qu'ils étaient taboués, et que l'étoua qui se trouvait en lui le tuerait à l'instant où on les enlèverait. Son état

nous affligeait trop pour songer à combattre une idée superstitieuse qui, malgré les progrès qu'il avait faits dans la civilisation, était encore si profondément inculquée dans son esprit. Je lui dis adieu pour la dernière fois, et je me retirai le cœur navré de voir ainsi mourir à la fleur de l'âge un homme que la Providence avait choisi pour aider à répandre parmi un peuple de cannibales les premières lueurs de la vérité.

Une de ses femmes nous conduisit ensuite à un magasin pour y prendre les présens qu'il nous avait destinés. C'étaient cinq nattes fort élégantes pour M. Marsden, et trois pour moi. Pendant que nous retournions à l'établissement, la femme que Douaterra avait répudiée pour cause d'infidélité m'apporta un cochon de sa part. Je fus très-surpris de la voir chargée de ce message. Probablement elle avait trouvé le moyen d'apaiser son ressentiment.

Le 25 M. Marsden alla voir Douaterra. Il respirait encore; mais il avait entièrement perdu connaissance. Ainsi l'on put enlever le pistolet qu'il gardait obstinément à côté de lui.

Etant sur le point de partir de cette île, nous nous sommes occupés de terminer tout ce qui devait être réglé avant notre départ. Nous conclûmes un marché en règle avec Gonnah et son frere Ouarri pour l'achat du terrain sur lequel la

maison des missionnaires avait été élevée. M. Marsden avait apporté de Port-Jackon deux actes dressés en forme sur parchemin, au nom de la société des missions. Il ne s'agissait plus que de les rendre valides de la part des deux propriétaires du fond. L'esprit inventif de Chounghi trouva un moyen de remplir la formalité. Il dessina sur les parchemins une représentation exacte du tatouage de la figure de Gonnah. Ce dernier y apposa sa marque, ce qui fut le symbole de la ratification du marché. M. Kendall et moi nous servîmes de témoins pour les colons. Un naturel dessina le tatouage d'une de ses joues comme témoignage pour ses compatriotes. Alors Gonnah et Ouarri déclarèrent que le terrain, dont la surface était de deux cents acres, serait tabou pour tout le monde, excepté pour les blancs; et que personne ne pourrait y entrer sans la permission des missionnaires.

Avant de nous embarquer M. Marsden baptisa, en présence des naturels, un enfant dont la femme de M. King, un des missionnaires, était récemment accouchée. La cérémonie leur causa beaucoup d'étonnement, mêlé d'une sorte de crainte pour la santé du nouveau-né. Du reste, ils s'y comportèrent avec la plus grande décence.

Les Indiens étaient accourus de plusieurs milles à la ronde pour nous voir mettre à la voile. Nous fîmes nos adieux aux familles des missionnaires,

qui marquèrent un vif regret de se séparer de nous. Ne pouvant plus compter sur l'appui de Douaterra, qui peut-être n'existait plus, M. Marsden recommanda l'établissement aux autres chefs, qui réitérèrent les assurances les plus positives de leur amitié pour nous, et promirent de défendre nos compatriotes contre toutes les attaques des ennemis.

Nous emmenions avec nous dix insulaires qui nous avaient demandé à nous accompagner à Port-Jackson. On remarquait parmi eux Topi, Themorangha et Theouranghi, frère de Korra-Korra, Etou, fils de Tekoki, et Kyterra, fils de Pomarri. Ces Indiens et leurs parens qui les avaient suivis à bord du navire, en se disant adieu, se regardaient d'un air aussi désespéré que s'ils n'eussent jamais dû se revoir. Ils exprimaient une douleur si vive et si sincère, que même le matelot le plus dur en était attendri. Tekoki me recommanda particulièrement son fils, âgé de quatorze ans. L'excès de l'affliction était peint sur son visage. Il versait un torrent de larmes.

Pomarri ne montra pas tant de sensibilité. Il dit adieu à son fils avec toute l'indifférence imaginable, et sautant dans sa pirogue, se hâta de regagner le rivage.

A une heure après-midi, étant arrivés à l'entrée

de la baie, les trois missionnaires nous quittèrent. Nous les vîmes partir avec une vive sensation de regret, malgré la satisfaction que nous éprouvions en songeant à l'œuvre méritoire qu'ils entreprenaient. Quel généreux sacrifice que celui de consentir à demeurer isolés au milieu des hordes barbares pour les instruire, les amener à désirer le bienfait de la civilisation, et leur inspirer l'amour d'une religion sainte qui doit régler leur conduite!

On leva l'ancre le 25 février à six heures du soir. Les insulaires embarqués avec nous n'étaient pas encore remis des émotions qu'ils avaient ressenties. Pendant toute la journée du lendemain ils furent mornes et pensifs. Peu à peu ils reprirent leur bonne humeur. Un autre se joignit à eux près du cap Nord, où nous touchâmes pour prendre plusieurs paniers de filasse de phormium que le Taïtien établi dans cet endroit nous fournit, conformément à sa promesse.

Le 21 mars nous eûmes connaissance de la côte de la Nouvelle-Galles; le 23 nous revîmes nos amis à Port-Jackson.

Quatre jours après que l'*Actif* eut quitté la baie des Iles, Douaterra rendit le dernier soupir. Dahou, sa principale femme, conçut un si grand chagrin de sa mort qu'elle se pendit à l'instant. Ses parens et ses amis applaudirent à cet acte de déses-

poir, et à cette marque d'affection conjugale. Il paraît que dans les îles de la Nouvelle-Zélande ce témoignage d'attachement pour un mari défunt, est recommandé aussi rigoureusement que dans l'Inde, où il est en usage depuis un temps immémorial.

La nouvelle de la mort de Douaterra, que l'on apprit à Port-Jackson par le retour d'un navire venant de la Nouvelle-Zélande, fit beaucoup de peine à M. Marsden, quoiqu'il s'y attendît. Douaterra était réellement un homme extraordinaire. Il ne songeait qu'aux moyens à employer pour civiliser ses compatriotes. La première fois qu'il revint dans son pays, il y rapporta des grains de froment, et dit à ses amis, et à différens chefs du voisinage, que c'était avec cette substance que les Européens faisaient le biscuit qu'ils avaient vu et mangé à bord de leurs vaisseaux. Il distribua des grains à six chefs, et à quelques hommes de la classe inférieure, en leur indiquant comment il fallait les semer et les cultiver; il en garda aussi pour lui-même et pour son ami Chounghi. Tous ceux qui avaient reçu du froment le mirent en terre. Il poussa bien; mais quelques-uns impatiens d'en obtenir le produit, et s'imaginant que les grains se trouvaient à la racine, comme le tubercule des pommes de terre, arrachèrent les plantes avant qu'elles fussent complétement mûres,

et n'y découvrant rien, les brûlèrent. Chounghi seul ne suivit pas cet exemple. Les autres chefs se moquèrent de Douaterra. Ils lui dirent que parce qu'il avait beaucoup voyagé, il croyait pouvoir abuser de leur crédulité en leur racontant des fables. Il eut beau leur parler, il ne put les convaincre que le froment servait à faire du pain. Cependant sa récolte et celle de Chounghi étant parvenues à maturité, ils firent la moisson, puis battirent les épis, et montrèrent le grain aux autres chefs. Toutefois, ceux-ci ne pouvaient revenir de leur prévention sur l'usage du froment.

Vers ce temps le *Jefferson* vint mouiller dans la baie des Iles. Douaterra animé du désir de guérir ses compatriotes de leurs absurdes préjugés, pria le capitaine de lui prêter un moulin à café ou à poivre pour moudre quelques grains. L'expérience ne réussit point ; le moulin était trop petit. Bientôt il profita du retour d'un navire de la Nouvelle-Zélande à Sydney pour demander à M. Marsden des houes et d'autres instrumens d'agriculture. Celui-ci s'empressa d'acquiescer à un dessein si raisonnable. Par malheur le bâtiment qu'il chargea de porter ces objets, ainsi que du grain à la Nouvelle-Zélande, n'attérit pas à ces îles, et continua sa route pour Taïti, où il fut pillé par les naturels.

A l'époque du premier voyage de l'*Actif* à la

baie des Iles, M. Marsden fit passer à Douaterra un petit moulin à bras, un tamis, des grains pour semer, et d'autres présens. Le moulin fit le plus grand plaisir à Douaterra : il ne tarda pas à en faire usage. Il se mit à moudre du blé devant ses compatriotes, et fut ravi de joie quand il vit la farine. Il me dit qu'il en avait pétri un gâteau qu'il avait fait cuire dans une poêle à frire, et en avait distribué à ses compatriotes qui en avaient mangé et l'avaient trouvé excellent. Ils furent alors convaincus que le froment servait à faire le pain. Alors les chefs demandèrent des grains qu'ils semèrent, et probablement ils ne tardèrent pas à apprécier complètement l'utilité du froment. J'en vis au mois de janvier 1815 qui croissait avec vigueur : les épis étaient bien pleins et de belle couleur, ce qui me donne lieu de penser que le climat de la Nouvelle-Zélande convient parfaitement à la culture des céréales.

« Lorsque j'arrivai à la Nouvelle-Zélande avec Douaterra, dit M. Marsden, il semblait avoir accompli le grand objet qui était le sujet constant de ses entretiens : les moyens de civiliser ses compatriotes ; il me dit d'un air triomphant de joie : « J'ai introduit la culture du froment dans la « Nouvelle-Zélande ; dans deux ans elle deviendra un grand pays : je pourrai exporter du grain « à Port-Jackson pour l'échanger contre des

« houes, des haches, des bêches, du thé, du « sucre, etc. » Plein de ces idées, il fit des arrangemens avec ses compatriotes pour une culture étendue, et forma un plan pour bâtir une ville nouvelle avec des rues régulières, à la manière européenne. Je l'accompagnai à l'endroit où il voulait la placer : il était très-bien choisi et commandait l'entrée du port ainsi que le pays voisin. Il devait, avant mon départ, désigner l'emplacement de l'église et des rues. Au lieu d'effectuer ce projet, il était étendu sur son lit de mort à l'instant où nous quittâmes son île. Sa perte a été pour moi, et pour quiconque s'intéresse au bien-être de ses compatriotes, un vif sujet de regret. »

Quoique Douaterra eût vécu près de trois ans dans la maison de M. Marsden où il s'était très-bien conduit, et avait en toute occasion manifesté le désir de recevoir l'instruction religieuse, toutefois les idées superstitieuses dont il avait été imbu dans son enfance, étaient trop profondément enracinées dans son esprit pour qu'il pût s'en défaire : on en a vu un exemple dans le récit de sa maladie. Il croyait, comme ses compatriotes, qu'elle était causée par l'étoua qui, voulant le détruire, avait pris possession de lui et s'était logé dans son estomac d'où aucune puissance humaine n'était assez forte pour l'expulser. Ces insulaires pensent que l'étoua ne quitte

pas sa position et augmente les souffrances du malade, jusqu'à ce qu'il juge à propos de mettre un terme à son existence. Ainsi la crainte de contrarier l'étoua, empêche les parens de donner le moindre secours à l'être qu'ils aiment le mieux : ils croiraient commettre un sacrilége s'ils essayaient de résister à la volonté du dieu. Ce préjugé funeste coûte la vie à beaucoup d'infortunés que des soins ordinaires rappelleraient à l'existence.

Ces insulaires croient à un être suprême dont ils ont une notion confuse, et à un grand nombre de dieux inférieurs qui ont chacun un pouvoir distinct et des fonctions particulières. L'un préside aux élémens, un autre aux oiseaux de l'air et aux poissons de la mer. Il y en a une infinité d'autres dont les fonctions sont si multipliées et si compliquées, que leur description remplirait un gros volume.

Le plus grand des dieux est Maouhirangaranga; mais les insulaires ne connaissent ni sa dignité, ni ses attributs. Tipockho, dieu de la colère et de la mort est ensuite celui qu'ils paraissent les plus empressés d'apaiser. Maouhibotaki a la direction et la surveillance de toutes les actions des hommes ; il a même le pouvoir de donner la vie. Heckotoro est le dieu des larmes et de la douleur. Les insulaires racontent qu'ayant perdu sa femme,

il quitta le ciel pour la chercher ; enfin il la trouva dans la Nouvelle-Zélande. Ravi de la rencontrer, il l'embarqua dans une pirogue, attacha une corde à chacune des extrémités et fut ainsi transporté avec elle dans le ciel, où pour signaler leur réunion ils furent transformés en un groupe d'étoiles nommé *Ranghi*.

Ces insulaires croient que le premier homme a été créé par trois dieux, savoir : Maouhiranga-ranga, ou Topourcali, ou le Grand'Père; Maouhir-mouha et Maouhibotaki ; le premier y eut la principale part ; ils ajoutent, et cette particularité est fort curieuse, que la première femme a été faite d'une côte de l'homme, et ce qui est encore plus singulier, *hévi* est le terme général pour désigner un os.

D'après une autre tradition ils racontent qu'autrefois, avant que la lune éclairât l'homme, et lorsque les nuits étaient enveloppées d'une obscurité totale, un de leurs compatriotes nommé *Rona* sortit pour aller chercher de l'eau à un puits voisin, et qu'en marchant à tâtons il heurta son pied contre un rocher avec tant de violence qu'il devint boiteux et ne put pas retourner chez lui. Tandis qu'il tremblait de frayeur et gémissait de douleur, la lune s'avança vers lui ; il s'attacha fortement à un arbre pour lui échapper ; mais l'arbre fut déraciné et transporté avec Rona dans

la région où il a été replanté, et où tous deux existent encore aujourd'hui.

Douaterra nous assura que tous ses compatriotes regardent toute infraction aux commandemens de leurs dieux comme impie ; ils croient qu'ils sont présens partout. La partie du ciel où ils résident s'appelle Taghinga-Attoua; ils la représentent comme un séjour charmant et rempli de tous les délices que l'imagination peut inventer.

Lorsqu'un enfant vient au monde, on le porte au tohounga, ou prêtre, qui lui jette de l'eau sur le visage avec une feuille qu'il tient exprès à la main; ils croient non-seulement que cette cérémonie est utile à l'enfant; mais aussi que, si on la négligeait, elle aurait pour lui des conséquences fâcheuses; ils pensent que dans ce cas l'enfant doit mourir aussitôt; ou bien s'il lui est permis de vivre, il aura des inclinations perverses.

Pendant que nous étions dans la baie des îles un parent de Gonnah mourut. Un grand nombre de naturels se rassemblèrent à Tippounah pour assister à ses funérailles ; j'y allai avec M. Kendall. Le corps du défunt, après qu'on eut rapproché les genoux de la tête, avait été enseveli dans les vêtemens qu'il portait à l'instant de son décès, et que l'on avait liés fortement avec une ceinture; ensuite on l'avait placé sur un banc suspendu entre deux perches, et il avait été ainsi

transporté sur la plage. Dans quelques parties de l'île on se sert d'une espèce de cercueil sur lequel sont sculptées des figures d'une obscénité révoltante.

Quoique le rassemblement fût considérable, peu de personnes paraissaient affligées ; parmi toutes celles qui étaient près du défunt, je ne vis verser des larmes que par la veuve de Tippahi et par une autre femme; elles prirent bien garde de ne pas nous laisser approcher de trop près du corps, nous disant d'un air alarmé qu'il était tabou, et donnant de vives marques d'inquiétudes si nous avions l'air de dépasser la limite prescrite. Les autres naturels, bien que défigurés de la manière la plus hideuse, en signe de deuil, ne ressentaient pas, j'en suis persuadé, un chagrin réel. Un jeune homme, probablement un proche parent du défunt, s'était horriblement déchiré le visage; il répandait un torrent de larmes; mais m'étant avancé vers lui, j'observai une transition bien brusque, car il sourit aussitôt; je lui pris la main, il se mit à rire de bon cœur. Ainsi son violent témoignage d'affliction n'était qu'une simagrée pour se conformer à l'usage.

Bientôt une pirogue chargée de pommes de terre s'approcha du rivage ; parmi les personnes qui en débarquèrent je reconnus la femme de Gonnah ; elle ne paraissait pas plus affligée de la mort

d'un parent de son mari, que ne l'étaient les autres femmes qui n'appartenaient nullement à sa famille. L'assemblée commença alors à faire cuire des provisions que l'on avait apportées, et ce ne fut qu'après le repas qu'on alla enterrer le corps. Nous ne pûmes accompagner le convoi; on nous opposa le mot tabou : nous nous soumîmes à cette interdiction. Il nous fut même impossible d'apprendre si, avant notre arrivée, on avait pratiqué quelques cérémonies. Nous vîmes de loin que le corps était soutenu par deux perches portées sur les épaules de deux hommes; quatre autres formaient le cortége. Je supposai que tout le reste de la foule ne s'était pas soucié d'assister à l'inhumation, ou plus probablement en avait été comme nous empêché par le tabou.

Les tombeaux sont de même soumis au tabou. Peu de temps après notre arrivée, me promenant avec un jeune chef le long du rivage, je vis au pied d'un grand arbre un morceau de bois grossièrement sculpté et peint en ocre rouge, qui était fiché en terre. Je m'en approchai pour examiner ce que c'était; aussitôt mon compagnon s'arrêtant et s'écriant : tabou! me fit comprendre qu'un homme était enterré dans cet endroit, et me pria de m'en éloigner : je m'empressai de le satisfaire. D'après l'air alarmé de ce jeune

homme dans cette occasion, je pense que ces insulaires ont un respect profond pour la dernière demeure des morts.

Le tabou s'étend habituellement à plusieurs autres objets; les naturels ne prennent jamais leur repas dans la cabane où ils demeurent, et obligent les étrangers auxquels ils donnent l'hospitalité à observer la même règle. Un jour qu'il pleuvait nous voulûmes nous appuyer, pendant que nous mangions, contre le mur d'une maison, afin d'être à couvert sous le prolongement du toit, parce qu'il n'y avait pas de hangar à portée; nos hôtes ne s'y opposèrent pas, mais on voyait bien qu'ils étaient en proie aux scrupules et aux inquiétudes de ce que nous étions tellement rapprochés d'un lieu taboué, action éminemment impie. Durant tout ce temps ils nous observèrent avec le plus grand soin, de crainte que nous ne nous rendissions coupables de quelque profanation capitale; toutes les fois que nous buvions à même d'une calebasse que nous avions apportée avec nous, nous étions obligés d'avancer nos têtes au-delà de la saillie du toit, quoiqu'il tombât des torrens de pluie.

Ces insulaires ont aussi beaucoup d'autres observances superstitieuses relativement à leurs maisons; ils attribuent toutes ces pratiques à leur crainte d'offenser l'étoua, qui, disent-ils, les

punirait d'une manière cruelle, s'ils souillaient leurs cabanes par certaines actions qu'ils regardent comme profanes : voilà pourquoi ils n'y mangent pas ; lors même qu'une maladie les met hors d'état de bouger de place, on les porte sous le hangar pour prendre leur repas, quand même la température est froide ou pluvieuse, et ensuite on les ramène dans la cabane : les femmes en mal d'enfant sont également soumises à cette règle. C'est sous le hangar qu'elles sont délivrées lorsque le temps est mauvais ; comme le climat est généralement très-doux, l'accouchement a ordinairement lieu en plein air.

Pendant qu'un naturel construit ou répare sa maison, il est soumis à un tabou-tabou qui est dans ce cas une espèce de quarantaine pour lui-même, et ne s'étend pas à ses rapports avec les autres ; ils restent les mêmes qu'auparavant. Il ne peut pas se donner à manger lui-même, il faut que des personnes désignées exprès lui mettent les morceaux dans la bouche s'il est chef ; s'il est couki, on lui pose sa nourriture à terre, et il est obligé de se baisser et de prendre les morceaux avec la bouche sans pouvoir s'aider de ses mains ; s'il s'en avisait, l'étoua lui ferait sentir sa vengeance, et lui causerait la mort par une maladie de langueur. Fortement prévenu de cette idée, l'insulaire se soumet sans murmurer à ces régle-

mens absurdes, tant les préjugés et la superstition ont de pouvoir sur l'esprit humain.

En effet la superstition est naturelle à l'homme, et on la retrouve sous des formes différentes suivant les divers pays. Les nations civilisées ne sont pas exemptes de son influence, et l'on ne doit pas espérer qu'elles puissent s'y soustraire tant qu'il y aura des hommes à tête plus faible que d'autres; toutefois sa marche a été arrêtée dans tous les lieux où les sciences ont fait des progrès. La Nouvelle-Zélande, de même que toutes les contrées où les habitans sont complétement étrangers aux premiers principes des connaissances, est en proie aux erreurs les plus grossières, et le mot tabou décide souvent les actions de toute une génération; suivre ce mot dans ses diverses acceptions, serait décrire avec le détail le plus minutieux tout ce qui concerne l'existence politique et morale des naturels. Il règle non-seulement leurs institutions; mais aussi leurs travaux journaliers, et il n'est peut-être pas une seule de leurs actions dans laquelle ce mot mystérieux n'intervienne. Mais bien qu'il les soumette, ainsi que le lecteur l'a vu, à un grand nombre de restrictions absurdes et pénibles, on ne peut nier qu'il ne soit d'une grande utilité chez des hommes dont l'état social est encore si peu régulier. Il supplée à l'absence des lois pour protéger

la sûreté des personnes et des propriétés ; et leur imprime un caractère sacré que personne n'ose violer ; son autorité puissante arrête les brigands les plus cruels et les plus avides. Il serait heureux pour ces insulaires d'être tous sous la sauve-garde de cette garantie mystique ; mais elle ne s'étend qu'à un certain ordre d'individus, pour lesquels elle est révocable à volonté, quoique pour les diverses actions le tabou plane sur l'ensemble de la population. Cette superstition contribue beaucoup à consolider le pouvoir limité des érikis sur les chefs inférieurs : par exemple si un des premiers juge à propos de tabouer un navire qui entre dans le port, nul des autres n'ose avoir la moindre communication avec ce bâtiment. Le même effet a lieu pour tout ce que l'ériki veut exclure de la fréquentation générale ; personne ne pense à élever la moindre objection contre la prohibition. Je suppose que lorsqu'ils vont à la guerre, le tabou est suspendu pour un temps quelconque, ou bien qu'il permet les hostilités ; le tohounga ou prêtre étant l'arbitre de toutes leurs croyances, je pense qu'il a soin de les adapter au génie et peut-être à la convenance de ceux qui le consultent. Ces insulaires ne façonnent pas d'idoles, et n'ont aucune forme de culte extérieur, leur idée d'un pouvoir suprême ne se manifestant que par leur respect absolu pour la superstition du tabou,

car on peut dire que dans ce mot sont renfermées leur religion et leur morale.

Le New-Zélandais s'applique rarement à son ouvrage pendant un certain temps de suite; le temps n'ayant pour lui aucune valeur, il lui est très-indifférent d'avoir terminé sa tâche plutôt à une époque qu'à une autre; il lui suffit de l'avoir finie. Inconstant dans sa manière de vivre, cet insulaire n'a pas d'heure fixe pour régler ses démarches; ne suivant que la nature, excepté pour la modération qu'elle prescrit, il mange avec excès lorsqu'il a faim, dort lorsqu'il a sommeil ou qu'il se sent fatigué, et danse ou chante lorsque l'effervescence de ses sens l'y excite. Les chefs avancés en âge, passent ordinairement la journée à causer, assis à terre en plein air, au milieu d'un cercle d'amis; à des intervalles désignés, les coukis apportent des pommes de terre et de la racine de fougère qui se distribuent dans l'assemblée. Les femmes, quoique vouées à un état de servitude avilissante et fatiguante, ne sont soumises à aucune gêne en présence des chefs; elles se mêlent à leurs divertissemens dans les instans de relâche, et semblent oublier ainsi leur infériorité; dans ces occasions, il ne se passe rien qui la leur rappelle. Pour terminer en peu de mots le portrait de ces Indiens, dont on trouve des traits épars dans ma relation, je remarquerai

que dans la paix ils sont sociables, gais, bienveillans, hospitaliers, obligeans et fidèles à tenir leurs engagemens; mais la guerre opère chez eux une métamorphose totale; l'homme est alors transformé en un sauvage cruel, furieux et indomptable.

Douaterra nous apprit que ses compatriotes passaient beaucoup de temps à observer certaines étoiles et constellations qu'ils aiment singulièrement à contempler. Ils ont donné des noms à chacune, et leur ont attaché des traditions curieuses qu'ils révèrent avec un respect superstitieux. Elles se sont perpétuées parmi eux depuis un temps immémorial, et ont été soigneusement conservées et transmises par leurs prêtres, seuls dépositaires des secrets de la religion. En été les insulaires veillent ordinairement pendant la plus grande partie de la nuit, examinant les mouvemens des cieux, et faisant des questions sur l'époque à laquelle telle ou telle étoile se montrera. Si celle qu'ils cherchent ne paraît pas, ils s'informent avec inquiétude des causes de son absence, et répètent aussitôt ce que le prêtre leur a raconté à son sujet. Lorsqu'on fait réflexion que les progrès de la civilisation, et toutes les découvertes dans les sciences, sont dûs à l'action persévérante de l'esprit de recherche, on ne peut s'empêcher de s'intéresser à l'ardeur de ces In-

diens contemplant les merveilles du firmament, et s'efforçant de les expliquer par les rêves extravagans de leur imagination. Douaterra nous indiqua les noms donnés à certaines étoiles par ses compatriotes. Ils appellent la ceinture d'Orion le *ouacka*, ou *la pirogue;* ils croient que les pléïades sont sept de leurs compatriotes placés après leur mort dans région partie du ciel, et qu'un œil de chacun d'eux paraissant sous la forme d'une étoile, est la seule partie qui en soit visible. Les deux groupes d'étoiles qui composent les nuées magellaniques sont nommés *ériti* et *faïrebone*. « Dans deux mois, nous dit Douaterra le 2 décembre 1814, se levera un groupe d'étoiles, dont quelques-unes représentent l'avant, et d'autres l'arrière d'une pirogue; et tout auprès se montrera une étoile que nous nommons *l'ancre*, qui se couchant le soir, et se levant au point du jour, règle nos heures de repos et de travail. » Douaterra ignorait d'ailleurs les traditions relatives à la plupart des étoiles.

Nous reçûmes de Douaterra des renseignemens précis sur plusieurs points du régime intérieur de ses compatriotes. Un chef peut requérir, lorsqu'il lui plaît, le service de sa tribu; alors tous ceux qui en font partie s'équipent et se réunissent, sans même s'informer de l'objet pour lequel on les rassemble. Montrant l'attachement le plus vif

pour leurs supérieurs, ils sont prêts à les suivre sur le théâtre du carnage et de la destruction, ou à exécuter en toute occasion des travaux pacifiques.

A certaines époques de l'année se fait un dénombrement, ou plutôt une revue de toute la population masculine adulte. Des rongatidas aident à compter les coukis de la même manière qu'un sergent fait dans sa compagnie. La grande revue a lieu après la récolte des pommes de terre. Le champ d'où on les a tirées est débarrassé des pierres et des mauvaises herbes, et bien uni. Les hommes, les femmes et les enfans s'y rassemblent. Les hommes sont rangés en ligne sur six à sept de profondeur. Un rongatida se met à les compter, non pas en les appelant par leurs noms, mais en passant devant les lignes, et répétant leurs numéros. A chaque centième homme il place un autre rongatida, et continue ainsi jusqu'au bout. Ainsi, dix rongatidas dans une troupe, indiquent qu'elle est composée de mille hommes. Les femmes et les enfans ne sont jamais dénombrés.

Nous fûmes fréquemment incommodés à bord du navire par le nombre des naturels qui s'y portaient en foule, et qui, par un effet de leur malpropreté, laissaient des traces désagréables de leur séjour. Il y eut quelquefois de petit vols commis. Un jour entre autres, M. Marsden fut forcé

d'adresser des reproches à Ouiviêh sur la conduite inconvenante de ses gens ; celui-ci en exprima son chagrin, et déclara qu'il ne trempait en rien dans leurs larcins. Craignant de plus qu'ils n'eussent par là provoqué notre colère, et que nous ne prissions le parti de leur infliger un châtiment signalé, il présenta deux belles nattes à M. Marsden comme une offrande expiatoire, et l'assura en même temps qu'il userait de tous les moyens pour découvrir les larrons, et qu'il les punirait sur-le-champ d'une manière exemplaire.

En général, nous eûmes peu à nous plaindre des naturels sous le rapport de l'honnêteté. Certes, si notre navire eût été encombré d'une quantité égale d'Européens, et que nous leur eussions montré la même confiance qu'à ces insulaires, je suis persuadé que nous eussions perdu une bien plus grande quantité d'objets, et peut-être même que nous eussions été dépouillés de tout ce que nous avions. Les chefs, malgré leur vanité ridicule sur la distinction des rangs, ont un certain orgueil louable dans son genre. Il dérive moins d'un principe inné, que de l'idée qu'il est un attribut nécessaire de leur dignité, et bien qu'ils descendent quelquefois jusqu'à la bassesse des conkis, c'est toujours dans des circonstances différentes, et telles qu'elles leur font croire quils ne dérogent nullement à leur qualité. S'estimant

beaucoup comme appartenant à la plus haute classe des rongatidas, ils disent aux Européens qu'un rongatida n'est pas un voleur; mais qu'il demande ce qu'il désire avoir. Cela est vrai, avec quelques exceptions.

En quittant la Nouvelle-Zélande nous avions relâché, ainsi qu'on l'a vu plus haut, à la côte voisine du cap Nord pour y prendre des paquets de phormium que le Taïtien Jem tenait en réserve. Nous reconnûmes que c'était un jeune homme très-sensé, très-poli, et bien plus intelligent que nous ne l'aurions supposé, même en sachant qu'il avait vécu avec les Européens. Il nous communiqua plusieurs renseignemens curieux sur sa nouvelle patrie; il nous dit entre autres qu'il avait fait partie de l'expédition de Choupah au cap Oriental, et que l'armée de ce chef se montait à mille hommes. Partant dans leurs pirogues de l'embouchure du Thames, où était le rendez-vous général, ces barbares s'avancèrent contre des gens qui ne leur avaient fait aucun mal. Ils en massacrèrent un grand nombre qu'ils dévorèrent, après avoir ravagé leur pays, et brûlé leurs maisons. Je demandai à Jem s'il avait participé à cet horrible banquet. Cette idée seule le révolta, et il protesta que rien au monde ne pourrait le décider à manger de la chair humaine. Il ajouta qu'il n'avait nullement été un agent vo-

lontaire dans cette scène de carnage; il avait été obligé de se déclarer pour Choupah, qui, s'il eût agi autrement, l'eût rendu victime de sa colère. Il nous raconta que les habitans du cap Oriental étaient les plus industrieux et les plus actifs de ces insulaires; que leurs maisons étaient plus grandes et mieux bâties, et leurs champs cultivés bien plus étendus que chez les autres tribus; qu'ils fabriquaient les meilleures nattes, et les instrumens de guerre les plus parfaits. Le patou-patou en jade en est le plus remarquable. Jem observa de plus que ces naturels du cap Oriental, quoique très-nombreux, n'étaient pas d'un caractère belliqueux, et préféraient les occupations paisibles, et les habitudes régulières, à la manière de vivre désordonnée, et aux brigandages de leurs compatriotes. Malheureusement ces inclinations et leur supériorité dans les arts industriels, ne contribuaient qu'à les exposer davantage aux incursions de leurs voisins avides et doués d'un esprit plus martial.

M. Marsden visita de nouveau la Nouvelle-Zélande en 1819. Il attérit le 12 août à Ranghiou. Chounghi accueillit cet homme zèlé avec le même empressement que dans le premier voyage. Les missionnaires restés dans l'île n'avaient eu qu'à

se louer des chefs et de leurs sujets. Les premiers témoignaient constamment un vif désir de s'instruire. Ils eurent de longs entretiens avec M. Marsden sur les avantages de l'éducation, de l'agriculture et de la navigation. Mais combien il faudra travailler encore pour arracher ces insulaires à leurs préjugés absurdes et à leurs pratiques barbares.

On avait déjà eu des preuves de l'orgueil de ces chefs. M. Marsden en cite de nouveaux exemples. « Un jour, dit-il, que je me promenais avec un New-Zélandais, les rayons du soleil perçant à travers un nuage, doraient le sommet d'une montagne lointaine. « C'est Oui-dona, ou l'esprit du « père de Chounghi, me dit l'insulaire, en me « montrant cet effet de lumière. » J'appris que plusieurs chefs prennent le titre de divins pendant leur vie, et sont qualifiés de dieux par le peuple après leur mort. Lorsque Chounghi s'approche de quelqu'un, celui-ci s'écrie: « Viens ici, ô mon dieu! » Il en résulte que l'on a la plus profonde vénération pour les hommes à qui l'on rend de si grands honneurs. A leur mort leurs enfans leur adressent des prières, puisqu'ils les regardent comme des dieux.

M. Marsden causant un jour avec les chefs du territoire de Tiami sur l'origine de la coutume de manger de la chair humaine, l'un d'eux lui dit: « Les grands poissons de la mer avalent les pe-



« tits ; les petits poissons se repaissent des in-
« sectes ; les chiens dévorent l'homme, et l'homme
« dévore les chiens ; les oiseaux dans l'air se man-
« gent les uns les autres, et un dieu même dé-
« vore un autre dieu. » M. Marsden ne pouvant comprendre cette dernière partie de la phrase, Chounghi lui dit que se trouvant un jour dans un canton où il avait tué beaucoup d'hommes, et craignant que leur dieu ne voulût prendre sa revanche, et user du droit de représailles sur lui, qui se regardait comme un dieu, il prit leur dieu, qui était un reptile, en mangea une partie, et réserva le reste pour ses amis. Comme c'était un mets sacré, ils furent à l'abri de son ressentiment.

M. Marsden partit de Ranghihou le 9 novembre, et à la fin du mois fut de retour à Port-Jackson.

L'on a eu depuis cette époque des nouvelles plus récentes de la Nouvelle-Zélande. Dans le courant de l'année 1820, Chounghi ayant appris que durant son absence un de ses parens avait été tué à la baie de Mercure, déclara aussitôt la guerre aux habitans. Le chef demanda inutilement à se réconcilier. Chounghi ayant rassemblé trois mille combattans, attaqua ses ennemis. Après une lutte sanglante, la victoire se déclara pour lui. Mille

soldats de ses adversaires furent tués. Les siens en rôtirent et en mangèrent trois cents avant de quitter le champ de bataille. Chounghi ayant tué le chef de sa propre main, lui coupa la tête, et but le sang qu'il en laissa découler dans sa main.

VOYAGE

DE LA FRÉGATE LE BRITON A L'ILE PITCAIRN

PAR J^mes. SHILLIBEER,

Lieutenant des troupes de la Marine royale.

(1813 A 1815).

Le 31 décembre 1813, la frégate le *Briton*, commandée par sir Thomas Staines, partit de Spithead avec un grand nombre d'autres bâtimens destinés pour les Indes et pour l'Amérique méridionale; elle doubla le cap Horn le 3 mars 1814. Ses exploits dans le grand Océan où elle courait après les croiseurs américains, auraient fort peu d'intérêt pour nos lecteurs : nous les passerons donc sous silence.

Après avoir prolongé les côtes du Chili et du Pérou jusque dans le voisinage de l'équateur, on quitta le continent et l'on fit voile à l'ouest avec la frégate le *Tage* pour visiter les îles Gallapagos. Le 25 juillet on accosta ce groupe; on s'y pour-

vut de tortues, dont la chair fut d'un grand secours pour l'équipage qui commençait à éprouver de mauvais effets de la continuité de la nourriture en viande salée. Au bout de dix jours on quitta ce petit archipel où les traces d'éruptions volcaniques se montrent partout, et l'on cingla vers les Marquésas.

En approchant de Noukahiva le 19 août, on fut accosté par un canot qui paraissait être de construction européenne, et qui en effet avait appartenu à un des navires baleiniers pris par l'*Essex*, frégate des Etats-Unis de l'Amérique. Elle l'avait laissé en partant de cette île à T. Wilson, matelot anglais qui, après avoir déserté d'un navire marchand, s'était fixé depuis dix ans à Noukahiva. Wilson apprit à ses compatriotes que la vue de leurs frégates avait causé de vives inquiétudes aux Noukahiviens. Ils s'étaient imaginé que ce pouvait être l'*Essex* qui revenait, et craignant la vengeance du capitaine parce qu'ils avaient lapidé quelques-uns de ses matelots, en représailles des ravages qu'ils avaient commis dans leur île, ils s'étaient enfuis dans les parties hautes. Quand ils eurent reconnu que le bâtiment était d'une nation différente, ils revinrent. « Nous les aperçûmes, dit le narrateur, qui couvraient le rivage, tenant tous à la main une branche de cocotier en signe d'amitié.

Les Anglais furent très-bien accueillis : le roi leur demanda de quelle quantité de cochons, de fruits à pain et de cocos ils avaient besoin ; il leur fit même une offre d'une nature singulière. Comme les deux bâtimens avaient des équipages très-nombreux, il désira savoir combien il faudrait envoyer de femmes à bord, parce qu'il craignait que la vallée sur laquelle sa puissance s'étendait, n'en fournît pas assez, et dans ce cas il enverrait chercher un supplément dans une vallée voisine. Cette marque de politesse fut appréciée comme elle le méritait.

Depuis une vingtaine d'années le port d'Anna-Maria ou Touhouaï où l'on jeta l'ancre, est fréquenté par des navires européens qui viennent y charger du bois de sandal. Ce port, est dans le territoire des Païtis, le plus considérable de l'île. Au-delà des montagnes habitent les Haoupaîs, et dans une autre vallée les Taïpis : on dit que ceux-ci sont les plus belliqueux de l'île, ils passent même pour anthropophages. M. Shillibeer ne le croit pas ; il dit qu'ayant fait une incursion dans l'intérieur de leur pays, il n'aperçut pas la moindre trace de cette horrible coutume. Il a d'ailleurs observé que les mœurs de ces trois tribus n'offrent pas de grandes différences, mais que peut-être les naturels de Touhouaï sont les

plus civilisés par leurs rapports multipliés avec les bâtimens qui arrivent chez eux.

Chaque territoire contient à peu près 2000 habitans, et a son roi héréditaire. Ils sont fréquemment en guerre entre eux. « On en vient rarement, dit M. Shillibeer, à une bataille rangée qui n'est pas très-sanguinaire, mais on va pendant la nuit dépouiller de leur écorce les arbres à pain et les cocotiers : les premiers restent alors cinq ans sans produire de fruits; et les cantons où ces ravages ont été exercés, sont pour leur nourriture à la discrétion de leurs voisins.

Le capitaine de l'*Essex* avait, suivant le récit de M. Shillibeer, voulu agir en maître dans Noukahiva ; les habitans s'y étaient opposés : il y avait eu du sang répandu. L'Américain, demeuré maître du terrain, avait construit des retranchemens, des murs en pierre et des maisons. Ennuyé de sa position, il l'avait quittée. Aussitôt après son départ, les insulaires avaient démoli une partie des ouvrages et brûlé le reste. Les Anglais, pour les consoler des contrariétés qu'ils avaient éprouvées, prirent possession de leur pays au nom de sa majesté britannique. « Ce fut, dit M. Shillibeer, du consentement de toutes les tribus réunies, à l'exception néanmoins de celle de Taïpis. Ces farouches insulaires déclarèrent qu'ils ne voulaient ni

consentir à aucune cession de leur territoire, ni reconnaître le pouvoir d'aucune nation étrangère. Nonobstant cette notification formelle, l'île fut dès ce moment regardée par les équipages des deux frégates, comme appartenant à la Grande-Bretagne; elles tirèrent chacune le nombre de coups de canon déterminé pour le salut royal : le pavillon anglais fut arboré sur le palais du roi. Après cette cérémonie imposante, les deux frégates appareillèrent. Le 31 août, elles mouillèrent dans une baie de l'île Sainte-Christine. « Les naturels, dit M. Shillibeer, ne tardèrent pas à nous visiter : ils ressemblaient en tout à ceux de Noukahiva; mais ils montraient un penchant excessif pour le vol. » Ce fut probablement cette inclination vicieuse qui les priva du bonheur d'être agrégés au nombre des sujets du roi George. On ne se soucia probablement pas d'augmenter le nombre des larrons qui infestent ses états épars dans les diverses parties du monde. Ce fut la seule punition que l'on jugea convenable d'infliger à ces Marquésans. Le 2 septembre on leur dit adieu.

Jusqu'alors le voyage du *Briton* et de sa conserve n'avait offert rien de très-remarquable : le capitaine et les officiers n'avaient eu à écrire sur leur journal que des observations qui différaient très-peu de celles que d'autres navigateurs avaient faites et répétées avant eux. Ils suivaient tran-

quillement leur route vers Valparaïso, ne s'attendant nullement à rencontrer quelque chose digne d'attention. Le hasard les servit mieux qu'ils ne l'espéraient, en les mettant à même d'effectuer une découverte sur laquelle ils ne comptaient pas, et d'acquérir des lumières sur un fait que jusqu'alors on avait inutilement cherché à éclaircir.

Les Anglais avaient pensé qu'ils laisseraient au moins à trois degrés dans l'ouest l'île Pitcairn, située par 25° 4′ de latitude sud et 130° 22′ de longitude ouest. Ils furent donc bien surpris lorsque le 7 septembre, vers minuit, elle se présenta tout à coup à leurs yeux. A la pointe du jour on s'en approcha pour l'examiner de plus près. Alors l'étonnement remplaça la surprise. Carteret qui avait découvert cette île le 2 juillet 1767, jugea d'après son apparence qu'elle était inhabitée, quoiqu'elle fût bien boisée, et arrosée d'un ruisseau d'eau douce qui se jetait dans la mer. Il n'était pas probable que depuis cette époque elle eût été peuplée : aussi les équipages des deux frégates restèrent-ils ébahis, quand le jour leur fit apercevoir sur cette île qu'ils croyaient déserte, des cabanes, des champs cultivés, enfin des hommes dont les uns leur faisaient des signes, et les autres lançant leurs petites pirogues à travers les lames qui brisaient sur le rivage, s'y

embarquèrent avec beaucoup d'adresse et s'avancèrent vers les frégates.

Mais l'on n'était pas au bout des rencontres extraordinaires. « En voyant ces étrangers se diriger vers nous, dit M. Shillibeer, nous nous préparions à leur adresser des questions dans la langue des îles que nous venions de quitter. Ils arrivent.... Non, il est impossible d'exprimer la stupéfaction qui se peignit sur toutes les figures, quand nous entendîmes ces hommes nous héler en très-bon anglais. Nous osions à peine en croire le témoignage de nos oreilles. Ces gens nous demandent le nom du bâtiment et celui du capitaine qui le commande. Sir T. Staynes répond à ces questions, et une conversation suivie s'engage de chaque côté. Il les invite à nous accoster. « Nous « n'avons pas de gaffe pour nous accrocher le « long du bord, répondent-ils ? » — « Je vais vous « jeter un bout de corde. » — « Nous n'avons rien « pour l'amarrer. » — Enfin ils sont à bord : ils ne montrent pas la moindre crainte; mais leur étonnement était extrême.

« Le premier qui se présente nous souhaite le bon jour, et nous dit que son nom est Mackey, puis il nous demande si nous connaissons un nommé Guillaume Bligh en Angleterre? Cette question est pour nous un trait de lumière. Nous nous enquérons à notre tour s'il connaît un

nommé Christian ? Sa réponse annonçait une candeur parfaite. « Oui, très-bien, reprit-il : son fils est dans le canot qui vient ; il se nomme Friday-Fletcher-October Christian ; le père a été tué par un nègre. » — Sur ces entrefaites, plusieurs autres compagnons de l'interlocuteur étaient montés sur la frégate. La scène avait pris un grand degré d'intérêt ; chacun de nous montrait la plus vive curiosité d'être instruit du sort de Christian, sur la fin duquel tant de bruits vagues avaient couru. Ceux d'entre nous qui n'interrogeaient pas les nouveaux venus, recueillaient avidement la moindre parole qui offrait quelque éclaircissement sur la fin mystérieuse du malheureux *Bounty*.

Voici le résultat des informations que nous reçûmes et de celles que l'on a recueillies depuis.

Peu de jours après que le *Bounty* fut parti de Taïti pour la première fois, le capitaine Bligh eut une querelle avec Christian, peu de temps avant d'aller se coucher. Celui-ci étant venu sur le pont, appela Quintal, un des quartiers-maîtres de quart, et lui dit qu'il avait le dessein de quitter le bâtiment, parce que la conduite du capitaine était devenue insupportable ; il pria Quintal de l'aider à construire un radeau, ajoutant qu'il voulait absolument se séparer de ses compagnons et ne pas leur causer de chagrin, ni déranger l'expédition en

emmenant quelqu'un avec lui. Quintal lui fit des remontrances, ajoutant en même-temps que s'il partait tout le monde le suivrait; puis il lui proposa d'arrêter le capitaine et de le jeter dans la chaloupe. Ce projet fut agréé par tous les hommes qui étaient de garde en ce moment, et mis aussitôt à exécution.

On a vu dans la relation du second voyage de Bligh, que les révoltés après avoir essayé de s'établir à Toubaï étaient revenus à Taïti. Quand ils furent arrivés à cette île, ils partagèrent entre eux les voiles, les agrès et les apparaux du *Bounty*. Ce vaisseau échut par le sort à Christian et à huit autres, qui après avoir pris à bord des bestiaux, deux naturels de Toubaï qui les avaient suivis et plusieurs Taïtiens ainsi que des femmes, partirent de l'île pendant la nuit. Christian n'instruisit ses camarades du lieu où il avait le dessein d'aller, que lorsqu'on eut perdu Taïti de vue. Alors il leur communiqua son plan, ils l'approuvèrent; et en conséquence on fit voile pour l'île Pitcairn. Sur leur route ils rencontrèrent Vivinaï, île basse entourant une lagune, ils s'y procurèrent des oiseaux, des œufs et des cocos. Ils passèrent aussi entre deux îles montagneuses; la violence du vent les empêcha d'y aborder.

Lorsqu'ils eurent débarqué à l'île Pitcairn et porté à terre tous les objets dont ils pouvaient

tirer parti, ils échouèrent le bâtiment. Christian voulait le conserver; Mat ou Mattheu était au contraire d'avis de le détruire, de crainte que la vue de la carcasse ne les fît découvrir; en conséquence il fut brûlé. Ils poussèrent les précautions au point de tuer tous les chiens pour que les aboiemens de ces animaux ne trahissent pas leur retraite.

Ils se bâtirent des cabanes temporaires avec des branchages; ils en élevèrent ensuite de plus solides qu'ils couvrirent, comme celles de Taïti, en feuilles de cocotiers. On trouva l'arbre à pain dans cette petite île qui est montueuse au centre et offre partout des terrains propres à la culture. On s'empressa de planter des ignames, du tarro, des bananes; enfin des mûriers dont l'écorce sert à fabriquer des vêtemens.

Ils construisirent de petites pirogues, ils pêchèrent beaucoup de poisson. Ils gravirent sur les flancs escarpés de l'unique montagne qui est au centre de l'île, et obtinrent une grande quantité d'oiseaux et d'œufs. Au milieu de ces travaux utiles, un des Anglais conçut la funeste idée de distiller une liqueur spiritueuse avec la racine d'ava.

Plusieurs enfans naquirent de l'union des Anglais avec les Taïtiennes qu'ils avaient emmenées. Les Taïtiens et les autres Indiens qui les avaient suivis, sont morts sans postérité. Quatre ans après

l'arrivée de cette troupe dans l'île, la femme d'un Anglais décéda ; les autres convinrent de lui donner en remplacement celle de Terero, un des Taïtiens. Ce fut la première source des troubles qui déchirèrent cette petite colonie. Terero pleura en se séparant de sa femme et en eut du chagrin ; il chercha à se venger ; ayant laissé connaître son dessein, il fut tué avec un autre Indien ; un troisième fut mis aux fers pendant quelque temps, ensuite on le relâcha. Mais le ressentiment fermentait chez lui et chez les autres Indiens ; après avoir bien concerté leur plan, ils profitèrent du moment où les femmes étaient à la montagne pour ramasser des œufs, et où les Européens étaient épars de côté et d'autres : ils tuèrent cinq de ceux-ci à coups de fusil. Christian était du nombre ; il fut assassiné pendant qu'il travaillait à son champ d'ignames. Adams Smith, quoique blessé au visage et aux mains, parvint à s'échapper ; une Taïtienne sauva la vie à un Anglais son mari ; les autres femmes et deux Anglais s'enfuirent à la montagne.

Trois ans après, de nouveaux troubles éclatèrent. Enflammé par la liqueur spiritueuse, et dévoré par la jalousie, un des Taïtiens tira un coup de fusil à travers le corps d'un autre. Les Européens et les femmes l'assommèrent à son tour. Un Taïtien refusa de travailler et fit des

menaces; on le dépêcha avant qu'il pût causer beaucoup de mal, cependant il blessa Adams à l'épaule. Enfin le dernier Indien fut égorgé pendant son sommeil, par les femmes, parce qu'elles craignaient qu'il ne méditât quelque mauvais coup contre les Européens auxquels elles étaient plus attachées qu'à leurs compatriotes. Il ne restait plus des premiers colons que quatre Européens. L'un se noya dans un accès d'ivresse, les deux autres moururent naturellement vers le commencement du dix-neuvième siècle.

Adams fut donc seul chargé du soin de tous les enfans de ses compatriotes; il les éleva le mieux qu'il put, et leur inculqua les principes de la religion chrétienne, d'une manière qui faisait honneur à ses soins et à sa persévérance.

Voici les réponses que firent les insulaires aux questions qui leur furent adressées : « Adams nous a dit que le *Bounty* aborda cette île il y a vingt-cinq ans, le nombre des habitans est aujourd'hui de quarante-huit. Après Adams, Fletcher-October Christian est le plus âgé, il est né dans l'île. Nous ne nous marions pas avant d'avoir atteint dix-neuf à vingt ans. Nous n'avons qu'une femme; il est mal d'en avoir plus d'une; Adams nous a enseigné sa religion, et nous a dit que c'était par l'ordre de Christian; cette religion est très-bonne. » — Lorsqu'on les questionna sur leur

croyance, ils récitèrent le symbole des Apôtres. Ils ajoutèrent que tous les jours à midi ils répétaient cette prière : « Je vais me lever, j'irai trouver mon père et je lui dirai : Mon père, j'ai pêché contre le Ciel et contre vous, et je ne mérite plus d'être appelé votre fils. » — Jamais nous n'y manquons, continuèrent-ils : nous parlons toujours anglais, nous comprenons aussi le taïtien, mais nous ne le savons pas si bien. Les vieilles femmes parlent anglais, mais moins facilement qu'elles ne l'entendent, et le prononcent mal. Nous nous nommons Anglo-Taïtiens, nous reconnaissons pour souverain le roi George, nous avons vu passer quatre navires devant notre île; un seul s'y est arrêté pendant deux jours. Lorsqu'on demanda au jeune homme qui avait parlé jusqu'alors s'il voulait aller en Angleterre, il répondit qu'il ne le pouvait, parce qu'il était marié et père de famille.

L'heure du déjeuner étant arrivée, nous avons invité nos demi-compatriotes à nous suivre dans la chambre et à prendre part au repas; ils acceptèrent sans cérémonie. Ayant aperçu un petit chien noir : « Je sais que c'est un chien, dit l'un d'eux en le montrant du doigt, quoique je n'en aie vu aucun. En s'exprimant ainsi il avait l'air effrayé, car il s'était mis derrière un officier par-

dessus l'épaule duquel il regardait. Il était fort inquiet que l'animal ne le mordît.

Tous ces jeunes gens nous accablaient de questions; elles étaient toutes, ainsi que les remarques qu'ils nous adressaient, fort sensées, et décélaient beaucoup d'esprit naturel. Ils étaient surpris de voir dans notre vaisseau tant de choses qu'ils n'avaient pas dans leur île.

Toutes ces questions et ces observations sur chaque objet qu'ils apercevaient, avaient retardé notre marche vers la table du déjeûner. Ce fut à notre tour d'éprouver un mouvement de surprise, quand nous fûmes sur le point de nous asseoir : j'avoue que pour ma part je rougis de honte lorsque je vis ces enfans de la nature s'acquitter mieux que nous de leur devoir de chrétiens envers leur Créateur; ils se mirent à genoux, et les mains levées au ciel, ils demandèrent à Dieu de bénir le repas qu'ils allaient prendre; de même lorsqu'il fut terminé, ils lui rendirent grâce avec la même ferveur exemplaire. Ils furent frappés de ce que nous ne remplissions pas la même formalité, et Christian me demanda si ce n'était pas notre coutume. J'avoue que je fus très-embarrassé pour lui faire une réponse convenable, et j'éludai la question en fixant l'attention du jeune homme sur une vache qui regardait par-dessus l'écoutille;

comme c'était la première qui se montrait à ses yeux, elle lui causa une satisfaction infinie.

La haine de tous ces jeunes gens pour les hommes de couleur noire ou bronzée, est extrême et doit sans doute son origine aux anciens démêlés que Christian et ses compagnons avaient eus avec les Taïtiens, et qui avaient produit tant de massacres.

J'aurais désiré qu'il nous eût été possible de prolonger notre séjour devant l'île pendant quelques jours, à cause des services que nous étions dans le cas de rendre à son intéressante population; mais l'état de nos vivres ne nous le permettait pas, et nous forçait au contraire à gagner au plutôt la côte de l'Amérique méridionale.

Le capitaine fut le seul des officiers qui allât à terre; je regrettai beaucoup de ne pas avoir pu l'accompagner. Voici ce que me raconta sir T. Staines: « Ayant débarqué et gravi sur une petite éminence, nous sommes arrivés imperceptiblement par un bosquet d'arbres à pain et de cocotiers, à un joli hameau formé de maisons bâties autour d'une place en parallélogramme, et entremêlées de différentes espèces d'arbres; elles étaient petites mais bien bâties, commodes et fort propres. La fille d'Adams nous reçut à la montée du coteau; sans doute elle était venue pour nous épier; si elle m'avait vu avec des hommes de mon équi-

page ou les armes à la main, elle en aurait averti son père qui aurait eu le temps de s'échapper; mais ayant reconnu que j'étais seul étranger, elle attendit notre arrivée, et nous conduisit à son père. C'était une fort belle fille, elle témoigna en m'apercevant plus de timidité que de surprise.

« John Adams est un vieillard de bonne mine; il paraît âgé de soixante ans. Je m'entretins long-temps avec lui sur la révolte de l'équipage du *Bounty* et sur la mort de Christian. Il protesta qu'il n'avait eu aucune part au complot, et que même il n'en avait pas été instruit d'avance. En même temps il témoigna une horreur extrême de la conduite du capitaine Bligh envers ses matelots et ses officiers.

« Je lui demandai s'il avait le désir de retourner en Angleterre, et à ma grande surprise, il me répondit affirmativement, quoiqu'il n'ignorât pas que sa conduite passée l'exposait à toute la rigueur des lois; il me dit que rien ne lui ferait tant de plaisir que de revoir avant sa mort le pays qui lui avait donné la naissance, et dont il était séparé depuis si long-temps.

« Le ton de sincérité qui régnait dans ses discours m'intéressa si vivement, que je lui offris le passage à bord de la frégate pour lui et pour toute sa famille, si elle voulait l'accompagner. Cette proposition parut lui plaire, et comme aucun des

siens n'était présent, il envoya chercher sa femme et ses enfans. Le reste de cette petite société entourait la porte. Ayant annoncé ses intentions à sa famille et demandé son consentement, cette nouvelle non moins imprévue que contraire à leurs vœux, causa une telle surprise qu'on ne savait que répondre.

« Sa fille, les yeux baignés de larmes, me conjura de ne pas la priver de son père, le meilleur, le plus cher de ses amis : la voix lui manqua, elle ne put achever, et appuyant sa tête sur sa main, donna un libre cours à sa douleur. Sa femme, qui était une Taïtienne, manifesta de même une affliction extrême. Le dessein d'Adams fut bientôt connu de tous les autres habitans de l'île, qui unirent leurs sollicitations pathétiques pour qu'il ne les abandonnât pas; tous pleuraient; jamais je n'avais été si attendri. Enlever cet homme du milieu de tels amis, eût été indigne d'un homme doué de la moindre sensibilité; le leur arracher par force et en opposition à leurs prières unanimes, eût été outrager l'humanité.

« J'assurai donc ces insulaires que nous n'avions ni le désir, ni l'intention d'emmener Adams contre son gré : alors leurs craintes se calmèrent. De mon côté, oubliant l'évènement malheureux qui a placé ce vieillard sur cette île écartée, ne le considérant que dans sa position actuelle, à la

tête d'une petite colonie, adoré de tous ceux qui l'entourent, les instruisant de leurs devoirs envers Dieu et envers leurs semblables ; leur enseignant à travailler, je me disais que son état est réellement digne d'envie, et l'on est naturellement porté à espérer que son zèle infatigable à gouverner et diriger dans la voie de la morale cet établissement d'un genre si singulier, finira par être regardé comme expiant suffisamment sa participation à un acte condamnable, et s'il revenait jamais en Angleterre, par lui assurer la clémence de ce même souverain qu'il a si grièvement offensé. »

Les jeunes femmes ont toutes de beaux yeux, des dents superbes, une physionomie ouverte et très-agréable, un air d'innocence et de sensibilité vraiment enchanteur ; leur esprit et leurs manières sont parfaitement d'accord avec cet extérieur si aimable. Quelle différence de ces femmes à celles des autres îles que nous avions visitées dans le grand Océan !

Christian nous apprit que l'île Pitcairn est très-fertile, et que partout le terrain récompense amplement les peines que l'on prend à le cultiver. La côte est bordée sur tous les points d'une barrière de rochers ; les habitans sont donc obligés, toutes les fois qu'ils reviennent de la mer, de transporter à leurs villages leurs petits canots ;

heureusement les matériaux qui entrent dans leur construction sont si légers, qu'un homme peut aisément supporter le fardeau de la plus grande de ces embarcations.

Chaque famille cultive son champ dont les bornes sont fixées, et cherche à l'emporter sur les autres par les soins qu'elle apporte à cette occupation. La récolte principale consiste en ignames ; jamais je n'en avais vu d'aussi belles que celles qu'on nous présenta. Les arbres à pain et les cocotiers ont également très-bien réussi. Les cochons, les chèvres et la volaille, se sont abondamment multipliés. Cette petite colonie n'a pas de pigeons, et je suis fâché d'ajouter que personne d'entre nous n'eut l'idée de leur laisser quelques-uns de ceux que nous avions à bord.

Les cochons se sont répandus dans les bois, et plusieurs de ces animaux sont devenus sauvages. La mer autour de l'île est très-poissonneuse ; les ustensiles de pêche de ces insulaires sont tous de leur fabrique ; leurs hameçons quoique faits avec de vieux cercles de fer, étaient très-bien façonnés. C'est avec les mêmes matériaux qu'ils se sont fait des aiguilles.

Tous les hommes qui vinrent à bord étaient grands et bien proportionnés, et avaient une figure mâle ; leur taille était de cinq pieds dix

pouces ; ils avaient les cheveux noirs et longs, ils les portaient généralement en queue tressée. Leur tête était coiffée d'un chapeau de paille semblable à ceux des matelots, et orné de quelques plumes ; leur vêtement consistait en un manteau pareil au poncho des Chiliens, il descendait jusqu'au genou ; une ceinture comme celle des Marquésans le fixait autour du corps ; ils les tirent de l'écorce d'un arbre commun dans toutes ces îles. Ils nous dirent qu'ils avaient des habits à l'européenne ; ils n'en font pas usage.

Je m'entretins particulièrement avec Christian du vieil Adams ; ce jeune homme me dit que tous avaient pour lui le plus grand respect ; que jamais on ne faisait rien qui pût lui déplaire ; il ajouta que lorsqu'ils le perdraient, sa mort causerait un deuil général.

Les mariages qui ont eu lieu entre les différentes familles, ont formé des liens de parenté entre tous les membres de cette petite colonie. Rarement une querelle, même la plus légère, s'élève parmi ces insulaires ; alors ce n'est guère, pour me servir de leurs expressions, qu'une dispute de mots, et l'on a recours à Adams pour ajuster la difficulté.

Plusieurs livres appartenant au capitaine Bligh étaient entre les mains d'Adams, on nous apporta à bord le premier voyage du capitaine



Cook. Christian avait écrit sur le titre son nom au-dessous de celui de Bligh, sans l'effacer. Des notes étaient écrites au crayon en marge de plusieurs passages du livre; je suppose qu'elles étaient de la main de Bligh qui en les traçant ne s'attendait pas à la funeste catastrophe qui l'attendait.

Ravis de la découverte que nous venions de faire, et contrariés de ne pouvoir nous arrêter plus long-temps avec nos nouveaux compatriotes, nous leur dîmes adieu. Notre traversée de l'île Pitcairn à Valparaïso fut de trente jours. A notre arrivée sur la rade de cette ville, il ne nous restait ni un morceau de biscuit, ni une goutte de vin.

Après différentes relâches aux ports du Chili et du Pérou et aux îles de Juan-Fernandès, le *Briton* quitta le grand Océan le 13 avril 1815, et le 7 juillet il laissa tomber l'ancre devant Plymouth.

La nouvelle de la découverte d'une colonie d'Anglais fondée dans une petite île du grand Océan par les descendans des révoltés du *Bounty*, causa naturellement une vive sensation parmi les habitans de la Grande-Bretagne. Malheureusement ces nouveaux compatriotes demeuraient à une si grande distance de la mère-patrie que tous ceux qui prenaient intérêt à eux ne pou-

vaient, malgré leur bonne volonté, leur en donner des preuves efficaces : cependant la Société des Missions s'occupa d'eux, et profitant de l'occasion d'un navire qui devait aller d'Angleterre à la côte du Chili et ensuite à Calcutta : elle confia une caisse de livres au capitaine Henderson qui le commandait. Il eut connaissance de l'île Pitcairn le 1er. janvier 1819. Etant à moins de trois milles de la côte, il aperçut un petit canot qui s'en détachait ; il leur avait été donné dix-huit mois auparavant par un capitaine américain qui avait abordé chez eux. « S'étant approchés de nous, dit Henderson, ils nous demandèrent si nous montions un vaisseau de guerre ou un navire marchand, si nous étions Anglais ou Américains : quand ils eurent appris que notre bâtiment était anglais et naviguait pour le commerce, ils nous accostèrent et montèrent à bord ; ils étaient au nombre de neuf, tous jeunes gens. »

Henderson après leur avoir donné à déjeûner, descendit à terre et fut reçu par le vieil Adams et par les autres habitans ; mais ce ne fut qu'après que ceux qui étaient dans le canot eurent annoncé par un cri particulier que c'était un ami. Henderson leur remit une caisse de livres que leur faisait passer la Société des Missions de Londres ; il était aussi porteur d'une lettre adres-

sée à Adams par son frère. Les détails qu'on lui donnait sur sa famille lui arrachèrent des larmes, il répéta plusieurs fois qu'il n'avait jamais espéré revoir un jour si heureux, qui lui procurait le plaisir de converser avec un de ses compatriotes.

On apprit par Henderson que le vieil Adams faisait tous les dimanches soir, une lecture de la bible à ses jeunes compagnons; il n'avait pu leur apprendre à lire faute d'un livre à épeler dont il ne lui restait que quelques feuillets. Les insulaires manquaient d'outils, et même d'ustensiles de cuisine. Henderson leur avait donné sa marmite à faire bouillir le goudron, deux bêches, une scie, quelques couteaux, des souliers et un verre de son sextant pour Adams, dont la vue avait baissé. Enfin il leur laissa un bélier, deux brebis et un agneau de race américaine, des pommes de terre et du paddy.

La population avait éprouvé du changement depuis la visite du *Briton*. Deux enfans étaient nés, de sorte que le nombre total des insulaires s'élevait à quarante-trois; il ne restait des habitans primitifs que cinq Taïtiennes et le vieil Adams.

Dès qu'Henderson eut fait connaître ces détails à Calcutta, une souscription fut ouverte pour fournir aux habitans de l'île Pitcairn des

instrumens d'agriculture et d'autres objets utiles. Il fut chargé de leur remettre les choses dont il avait donné la note, et dont la valeur se montait à 5,000 roupies (9,000 fr.). Indépendamment d'outils de tout genre, on leur envoyait des bestiaux, deux caisses d'arbres fruitiers, bien conditionnées pour supporter un long voyage ; un baril de petit pois, enfin un assortiment de graines de jardinage convenables pour le climat et le sol de leur île, et un canot solidement construit. On y joignit plusieurs ouvrages élémentaires, des bibles et des livres de prières.

Un navire américain aborda l'île Pitcairn après Henderson ; une Taïtienne s'y embarqua, elle fut conduite au Chili, puis laissée à Noukahiva : au bout de trois mois de séjour dans cette île, elle s'embarqua sur un bâtiment anglais qui allait à Taïti, et revit ainsi sa patrie après trente ans d'absence. Elle communiqua des détails sur l'île Pitcairn à un des missionnaires anglais qui les transmit à un de ses amis à Sydney, et ils parurent dans la gazette de cette ville. Ils étaient conformes à ceux que l'on avait déjà appris. Les insulaires craignant que l'alambic qui avait servi à distiller les liqueurs spiritueuses, sources de

tant d'événemens fâcheux, n'en occasionât encore de semblables, le donnèrent au capitaine américain, il leur fit présent en échange d'un canot qui leur fut d'un grand secours.

En 1822, un autre navire américain, commandé par le capitaine Arthur, visita l'île Pitcairn; il en eut connaissance le 8 mars au point du jour. « Nous n'en étions plus qu'à trois milles, dit le capitaine, quand nous fûmes accostés par un canot que conduisait un équipage de jeunes gens les plus intéressans que j'eusse jamais vus. J'avais auparavant fait afficher à l'avant du bâtiment un avis qui recommandait à tout mon monde la plus grande réserve dans les discours et les actions, et invitait chacun à montrer aux insulaires de la politesse et la bonne foi la plus stricte.

« Le lendemain j'allai à terre dans un de mes canots; celui des insulaires avait besoin de réparations, on le hissa à bord et l'ouvrage fut fini dans la journée, à leur grande satisfaction. Ils vinrent avec nous dans une autre de nos embarcations : grâce à l'habileté de ces nouveaux pilotes, nous débarquâmes plus aisément que nous n'eussions pu le faire sans leur secours.

« Ces jeunes gens nous aidèrent aussi à gra-

vir sur la falaise qui borde l'île ; seul, je n'aurais pas pu en venir à bout en moins de deux heures. Arrivés au sommet, j'estimais que nous étions à 300 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. John Adams vint au-devant de nous, il était accompagné de la plupart des femmes et des enfans, et nous reçut de la manière la plus amicale, mêlée d'une certaine dignité. Lorsque nous nous fûmes un peu reposés, les insulaires nous invitèrent à visiter leur village éloigné d'un demi-mille ; il est situé sur un coteau à pente douce, l'on y va sous l'ombrage de cocotiers et d'autres grands arbres. La propreté des maisons répondait parfaitement à l'idée que nous nous en étions faite d'après les descriptions que nous avions lues. Nous dinâmes avec ces bons insulaires au coucher du soleil ; ils n'avaient pas voulu manger plus tôt, parce que c'était jour de jeûne.

Nous passâmes la soirée à causer avec John Adams, enfin à minuit nous nous endormîmes dans des lits qu'il nous avait fait préparer. Le lendemain matin le déjeûner fut prêt à sept heures. Après diner, je retournai à bord, pénétré de gratitude de l'accueil bienveillant que m'avait fait cette petite peuplade, la plus heureuse peut-être et certainement la plus vertueuse qui existe sur la surface du globe.

« Le 12, je descendis de nouveau dans l'île; lorsque je regagnai mon bâtiment, John Adams m'y accompagna avec un jeune insulaire et sa femme. Ils nous avaient donné une bonne provision de cocos et de volailles; je leur offris à mon tour différens objets entre autres une grande hache, deux plus petites, deux coutelas, un sac de biscuits, quelques bouteilles de vin, un rouleau de vieille toile à voiles, une petite pierre à aiguiser et une montre.

« Ayant terminé l'objet pour lequel j'étais venu, je dis adieu aux bons insulaires; ils nous souhaitèrent un bon voyage et un heureux retour dans notre patrie; et revinrent chez eux.

« Le nombre des habitans de l'île était de cinquante-trois; quand je l'abordai tous se portaient très-bien. Parmi eux onze jeunes gens vigoureux et actifs, sont toujours disposés à rendre service aux navires qui mouillent le long de leurs rivages, et à leur procurer l'eau et le bois dont ils ont besoin, et en général les choses que leur pays fournit.

« John Adams nous raconta, et nos remarques nous confirmèrent la vérité de son assertion, que l'île avait été habitée autrefois, mais il est difficile de former quelque conjecture relativement à l'époque. Il nous dit qu'en y arrivant, ses compagnons et lui y trouvèrent divers em-

placemens où il y avait eu des maisons, des cimetières, des figures sculptées à la ressemblance de l'homme, et d'autres marques indubitables du séjour d'une population antérieure. Toutefois l'émigration de ces aborigènes a du avoir lieu à une date très-reculée ; car les arbres qui couvraient les espaces où s'élevaient jadis des habitations, n'avaient pu parvenir à leurs dimensions actuelles en moins de cent ans, et peut-être même de cinq cents ans.

« L'île Pitcairn est haute, on peut l'apercevoir d'une quinzaine de lieues en mer. La côte en est saine, les vents sont ordinairement variables, ce qui facilite la navigation pour s'en approcher et s'en éloigner. Le village est situé sur la côte du nord-ouest ; quand on vient du nord, on en distingue les maisons à une distance de quatre lieues. »

VOYAGE
DE BILLINGS ET SARITCHEV,
DANS LE GRAND OCÉAN BORÉAL.

(1785 A 1794.)

Des aventuriers russes avaient graduellement découvert une partie des côtes de la Sibérie ; Béring avait ensuite trouvé le détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique, et auquel la reconnaissance publique a donné son nom. Il avait même poussé ses courses le long des côtes de ce continent; mais dans les navigations entreprises le long de la Sibérie, plusieurs points n'avaient pas été déterminés avec précision, et malgré les détails contenus dans le dernier voyage de Cook, la côte de l'Amérique au nord du détroit de Béring, pouvait encore fournir matière à des observations nouvelles. Ce fut pour remplir ces lacunes, que le gouvernement russe conçut le projet d'un voyage dans lequel on devait explorer les parages de la mer glaciale, compris entre l'Asie et l'Amérique.

L'idée lui en avait été suggérée par le célèbre naturaliste Pallas, qui avait consacré plusieurs années à parcourir la Sibérie. Le commandement de l'expédition fut confié à Joseph Billings, Anglais de nation, capitaine-lieutenant de la marine impériale; les principaux officiers de la marine sous ses ordres étaient Robert Hall et Gabriel Saritchev. Les instructions furent rédigées par Pallas.

Toutes les personnes qui faisaient partie du voyage, partirent de Saint-Pétersbourg par petits détachemens. Bellings quitta cette capitale le 25 septembre 1785. Le rendez-vous général était à Irkoutsk, en Sibérie. Billings y arriva le 14 février 1786. Saritchev était allé aussi par terre directement à Okhotsk pour y faire construire deux vaisseaux. Une partie de la troupe se rendit à Okhotsk; Billings y était le 3 juillet; l'autre était restée à Iakoustk, sur les bords de la Léna, pour gagner les bords de la Kovima. On partit au commencement d'août pour ce fleuve; le 8 septembre on atteignit ses rives à Verkhnoï-Kovima. Cette route à travers la partie orientale de la Sibérie fut extrêmement pénible.

On passa l'hiver à Verknhoï-Kovima, méchante bourgade qui ne compte qu'un petit nombre d'habitans, et où l'on était dépourvu de beaucoup d'objets de première nécessité. Le froid fut d'une

rigueur excessive ; le thermomètre de Réaumur descendit quelquefois jusqu'à 40° au-dessous de zéro. Malgré ces obstacles on travaillait gaîment à la construction de deux navires pour descendre le fleuve. Quelques-uns des chefs firent, pour se divertir, une petite excursion chez les Youkaghirs, peuplade qui habite un canton éloigné d'un cinquantaine de verstes de Verkhnoï-Kovima.

Enfin le 15 mai 1787, le fleuve fut débarrassé de glaces ; le 17 on lança le plus grand des deux navires, qui fut nommé le *Pallas*, en honneur du savant naturaliste ; le 19 on mit à l'eau le second, que l'on nomma l'*Yasakhnoï* : celui-ci fut destiné à Saritchev. Le 25 mai, tout le monde étant embarqué, on descendit le fleuve ; la navigation fut pénible, on touchait souvent sur des îles couvertes par les eaux. Le 20 juin on parvint à l'embouchure de la Kovima, située par 69° 27′ de latitude boréale. Il ne croît d'autres arbres dans ces pays affreux, que des saules et des bouleaux chétifs. Le temps était souvent brumeux ; les glaces bordaient fréquemment le rivage ; cependant elles n'étaient pas assez abondantes pour empêcher de faire voile droit au nord, et la diminution du brassiage faisait penser que l'on ne tarderait pas à rencontrer une île ; on conseilla donc à Billings de s'avancer de ce côté. Il ne le voulut pas, sous prétexte qu'il craignait d'être en-

fermé par les glaces, et que ne voyant pas le *Yasakhnoï*, il ne pouvait laisser ce lougre assez peu solide, couvrir seul les dangers d'une navigation périlleuse. Ce navire reparut bientôt ; les deux bâtimens marchèrent alors de conserve.

Billings, parvenu le 26 juillet au-delà du cap Chaularov, déjà découvert par un navigateur russe, qui lui avait donné son nom, donna ordre de revenir à la bouche de la Kovima. Saritchev lui représenta vainement que la mer n'était pas assez obstruée par les glaces pour que l'on ne pût pas doubler le cap septentrional de l'île Sabedei, aller ensuite plus au nord, jusqu'au Chelatskoï-Noss, et continuer à suivre la côte à l'est, jusqu'à l'extrémité orientale de l'Asie. Il offrit même de s'embarquer dans un baïdar avec six matelots, et de procéder ainsi à la reconnaissance prescrite par les instructions du gouvernement. Son dessein était de descendre à terre tous les soirs pour laisser reposer ses gens. La longueur des jours devait faciliter l'exécution de ce plan, puisque le soleil était constamment sur l'horizon. D'autres officiers ne doutaient pas de la réussite. Billings fut sourd à toutes les remontrances, et fit en conséquence signer par la plupart de ses officiers, une délibération portant qu'il était plus prudent de regagner la Kovima, que de s'avancer dans le nord.

On rebroussa donc chemin. Le 29 on avait déjà remonté le fleuve Kovima jusqu'à Nijneï, situé à 25 lieues de la mer. Ainsi, par l'entêtement du capitaine Billings, cette expédition qui avait occasioné une dépense énorme et des peines infinies, s'était bornée à explorer, sur une longueur de quarante lieues, une côte déjà connue. Les bâtimens furent remis au commandant du lieu.

On avait trouvé sur le rivage de ces dents immenses d'éléphans, telles que l'on en rencontre quelquefois en Sibérie ; l'une pesait cent dix-huit livres. On tua beaucoup d'oies, ainsi que de beaux renards, des phoques et des baleines bélanga. Toutefois ces parages sont peu poissonneux, car on ne prit qu'une seule fois de petites espèces de saumons ; on aperçut des goëlands, des canards, des plongeons, et sur terre des lagopèdes, des ortolans de neige, des alouettes, des corbeaux et des éperviers, des ours noirs, des renards, des isatis, des loups, des moutons sauvages et des marmottes. On découvrit sur la côte une assez grande quantité de rennes ; on ne put en approcher à portée de fusil.

La côte que l'on avait prolongée est peu élevée, elle est dentelée par des caps et par des baies remplies de hauts-fonds et exposées à tous les

vents. Pendant tout l'été les sommets des hauteurs restent couverts de neige ; la partie qui se fond, grossit de petits torrens qui tombent dans la mer ; les montagnes sont composées de granit mêlé de veines de quartz, et qui alterne avec du schiste. On n'observe sur leurs flancs qu'une petite plante légumineuse du genre de la vesce, dont on mange la racine, des saules rampans et des saules qui n'ont pas plus de dix pouces de haut, enfin de la mousse.

Le rivage est couvert, jusqu'au Baranoï-Kamen, de bois flotté que la mer y apporte ; plus à l'est on n'en trouve pas. Des restes de cabanes et des vestiges de foyers indiquent que des chasseurs visitent quelquefois ces bords inhospitaliers.

L'eau de la mer glaciale est peu salée, même à une grande distance de l'embouchure de la Kovima. On essaya plusieurs fois de se servir de celle qui provenait de glaçons fondus, elle était toujours saumâtre ; on ne remarqua ni flux ni reflux ; les courans y sont très-irréguliers.

L'air était toujours froid et piquant : il ne parut chaud que le 15 juillet ; il tonna plusieurs fois ; le thermomètre de Réaumur monta jusqu'à 16° au-dessus de zéro, quand le vent soufflait du sud-est ; dans les momens de calme il retombait à 6 degrés. Le 12 juillet il descendit à 2 degrés

au-dessous de zéro. Souvent les manœuvres étaient couvertes de givre, quand il marquait un degré au-dessus de zéro.

Les brouillards restaient continuellement suspendus à peu de hauteur au-dessus de la glace; on croirait voir des îles enveloppées de brumes et parfois d'énormes colonnes de fumée. Plus il faisait froid, plus l'horizon de la mer glaciale était clair. Les chasseurs et les autres personnes qui ont fréquenté ces parages, disent que la glace n'y est jamais complètement brisée avant le 1er. août.

La Kovima gèle à Nijneï dès le 20 septembre; elle redevient navigable vers le 24 mai; à cette époque elle inonde tout le pays plat des environs; elle ne rentre dans son lit qu'à la fin de juin. On ne voit pas le soleil à Nijneï, du 25 novembre au 1er. janvier; le temps où il commence à remonter au-dessus de l'horizon est celui des plus grands froids.

L'on revint à Iakoutsk, puis à Irkoustk, où Billings s'occupa des préparatifs de la continuation de l'expédition dans les mers de l'est. Le 6 septembre 1788 tout le monde était arrivé à Okhotsk. Comme les vaisseaux que l'on construisait ne pouvaient pas être prêts avant le mois de juillet de l'année suivante, Billings prit le parti de retourner passer l'hiver à Iakoutsk.

Cependant Saritchev proposa de s'embarquer dans une chaloupe découverte, et de relever les côtes du golfe d'Okhotsk jusqu'aux frontières de la Chine. Billings y consentit en lui promettant d'aller le joindre au mois de juin à l'embouchure de l'Aldani.

Au mois de mai 1789 on partit d'Iakoutsk pour l'embouchure de l'Aldani ; mais les colons sibériens, que l'on rencontra, représentèrent le chemin comme si mauvais, que Billings renonça au dessein d'y aller. Il écrivit à Saritchev, pour lui faire connaître ce changement de détermination, et le prier de venir le joindre à Okhotsk. Ce dernier y arriva vers la fin de juin.

A la mi-juillet le plus grand des deux vaisseaux en construction fut lancé à l'eau très-heureusement : puis il alla mouiller à cinq milles au large. Le 8 août le second vaisseau mis à la mer fut gréé. Le 8 septembre on voulut le faire sortir de la baie, malgré les représentations de Hall et de Saritchev qui pensaient que la grosse houle du large l'exposerait à de grands dangers. Leurs appréhensions furent malheureusement confirmées ; le bâtiment, quoique remorqué par plusieurs chaloupes, fut jeté à la côte, et y échoua : une embarcation, emportée dans les brisans, perdit tout son équipage, à l'exception d'un seul homme ; d'autres matelots furent noyés.

On se hâta de couper les mâts pour alléger le vaisseau, ce fut inutile, la mer baissait; bientôt il resta à sec, il n'y avait pas de temps à perdre, on en enleva tout ce qui pouvait servir, et l'on y mit le feu le lendemain; c'était le moyen le plus prompt d'en retirer le fer. Alors on prit le parti d'aller au Kamtchatka avec le seul bâtiment qui restait.

Le 19 septembre il tomba de la neige, la terre en fut couverte à quatre pouces d'épaisseur. On fit voile au sud-est, on eut connaissance le 22 d'une petite île rocailleuse éloignée de quarante milles d'Okhotsk, elle n'était marquée sur aucune carte, on lui donna le nom d'île Jonas. Le 1er. octobre on laissa tomber l'ancre dans le port Saint-Pierre-Saint-Paul au Kamtchatka. L'air y était très-doux. On y passa l'hiver.

Le 9 mai 1790, on mit à la voile. Billings rassembla tous ses officiers et leur communiqua ses instructions, en leur annonçant en même temps que l'archipel des îles Aléoutiennes étant placé sur les cartes avec beaucoup d'inexactitude, il était décidé à l'explorer avec soin. Tous les soirs on diminuait de voiles, et quelquefois on mettait en panne; le temps était généralement nébuleux, et l'horizon brumeux. Le vent soufflait ordinairement avec violence,

il était très-variable ; quelquefois il neigeait.

On vit la terre le 23. C'était l'île d'Amtchika ; une des Aléoutiennes, la neige couvrait ses montagnes ; on n'y découvrait pas un seul arbre. On eut ensuite connaissance d'Amli dont l'aspect n'était pas moins triste. Le 1er. juin on aperçut les montagnes d'Ounalachka. Un grand nombre d'Aléoutes vinrent à bord, et conduisirent le vaisseau dans le port.

Ces insulaires sont de taille médiocre, leur teint est basané ; ils ont le visage rond, le nez petit, les yeux noirs, les cheveux de même couleur, rudes et touffus ; peu de barbe, mais la moustache bien fournie. Ils se percent généralement la lèvre inférieure, ainsi que la cloison du nez et y portent comme ornement de petits os façonnés, ou des grains de verroterie. Les femmes ont le menton, les joues et les bras tatoués ; elles sont peu jolies, mais assez bien faites, douces et très-propres.

« Autrefois, dit le narrateur, ces insulaires étaient vêtus de peaux de loutres de mer ; ils ont cessé de porter ces fourrures précieuses, depuis que les Russes fréquentent leur pays ; ils s'habillent en peaux de phoques dont ils mettent le poil en dehors ; des bandes de cuir recouvrent les coutures ; leurs extrémités sont pendantes et ornées de grains de verroterie, et de

becs d'oiseaux aquatiques ; ces robes sont faites commes les blouses des rouliers, excepté qu'elles n'ont pas de fente sur la poitrine. Les femmes portent de plus des bracelets de peau de phoque noir, des bagues, des pendans d'oreille en verroterie. Leurs jambes sont revêtues de bottes de peau de phoque qu'elles garnissent en dedans d'herbe sèche. Dans quelques îles on a des blouses en peaux d'oiseaux dont les plumes sont tantôt en dedans, tantôt en dehors.

« Les hommes portent les cheveux courts, les femmes se coupent ceux de devant sur le front, et réunissent ceux du derrière de la tête en une touffe.

« Quand le temps est humide, ou lorsque l'on va à la mer, on passe par-dessus la robe une blouse faite d'intestins de grands animaux marins, elle a un capuchon, et serre le cou et les poignets ; de sorte que l'eau n'y peut pas pénétrer. Une toque en bois sert de coiffure aux hommes ; ils l'ornent de moustaches de grands phoques, et de filières de verroterie.

« Pour coudre et broder leurs vêtemens, ces insulaires ont des aiguilles faites d'os d'oiseaux aquatiques, ou d'arêtes de gros poissons. Les tendons des phoques tiennent lieu de fil ; ils en ont qui est aussi délié qu'un cheveu. Ils vont à la chasse et à la pêche avec des lances

et des dards garnis de pointes en os, simples ou barbelées.

« Leurs canots ou baïdars ont la membrure en os de phoques, elle est recouverte d'une peau quelquefois si transparente que l'on aperçoit ce qu'ils contiennent. Le dessus est revêtu d'une peau qui a une ouverture ; l'insulaire y entre jusqu'à la ceinture, autour de laquelle il attache cette peau, de sorte qu'il ne craint pas les lames, même lorsque la mer est très-houleuse. Ces embarcations sont si légères qu'on les porte aisément à la main, même à l'instant où elles sortent de l'eau. Lorsque les Aléoutes naviguent dans une mer tranquille, ils parcourent aisément dix milles par heure en pagayant ; quand le vent souffle bon frais, ils vont aussi vîte que la lame.

« Les femmes fabriquent avec beaucoup d'adresse des nattes et des corbeilles ; avec les nattes, elles font des rideaux, des siéges, des lits ; elles ont aussi de petits coffres en bois qu'elles ferment avec un couvercle à coulisse.

« Pour allumer du feu, on frotte un morceau de soufre natif contre un morceau de quartz, et on place au-dessous des feuilles ou de la mousse sèches.

« Les Aléoutes n'ont d'autre instrument de musique qu'une espèce de tambour au son du-

quel on danse. Les jours de fête qui ont lieu au printemps et en automne, se passent en festins et en danses; durant celles du printemps, ils se couvrent le visage de masques artistement sculptés et bizarrement ornés.

« Ils se nourrissent de poissons frais ou séchés et de racines. Ces insulaires vivaient contens, avant que les Russes eussent découvert leur archipel; depuis cette époque, ils traînent l'existence la plus malheureuse; soumis aux caprices et à la brutalité des chasseurs de cette nation, ils ne sont que les esclaves d'hommes d'une dépravation affreuse. »

Billings ayant pris à Ounalachka l'eau et le lest dont il avait besoin, en partit le 17, il s'avança ensuite au nord-est, et vit Ounimak, Saunakh, Choumagin, diverses autres îles, la côte d'Alachka qui appartient au continent de l'Amérique, enfin Kadiak. Toutes ces îles sont fréquentées par les Russes qui viennent y prendre des phoques. Ils emploient les habitans à cette pêche et à celle des poissons; les femmes restent à terre, occupées à nettoyer et à faire sécher ceux que l'on prend, à chercher et à préparer des racines comestibles, à cueillir des plantes et des baies, et à faire des vêtemens pour les insulaires ainsi que pour les Russes.

« Ceux-ci, observe le narrateur, retenaient

dans leurs comptoirs deux cents jeunes filles des principaux indigènes; c'étaient des otages qui leur répondaient de l'obéissance du reste de la nation. Nous étions mouillés assez près de l'endroit où on les gardait : il me sembla qu'elles n'étaient pas trop mécontentes de leur sort. Il n'en était pas de même des hommes. Du reste le Russe qui se trouvait à la tête de l'établissement, avait pourvu, par de sages réglemens, à l'approvisionnement général pour l'hiver. Auparavant l'imprévoyance des insulaires les exposait à souffrir de la disette, ou à être obligés de recourir aux ressources précaires que la mer pouvait leur offrir dans cette saison. »

Les maisons de ces insulaires sont moins enfoncées en terre que celles des habitans d'Ounalachka ; la porte fait face au levant; elle est fermée par une peau de phoque; le foyer est placé au centre de la hutte : directement au-dessus, une ouverture donne passage au jour et à la fumée. Les côtés sont divisés par compartimens, où l'on trouve des estrades pour s'asseoir et pour se coucher, qui sont couverts de nattes. Une petite cabane voisine sert de chambre de bains.

Billings instruit qu'une frégate espagnole était mouillée à l'entrée du Cook's-River, fit voile au nord le 7 juillet; le 19 il mouilla dans le canal du Prince-Guillaume, sur la côte d'Amérique.

Ayant fait transporter ses instrumens d'astronomie à terre, où l'on dressa une tente pour l'observatoire, il y fut visité par les indigènes. Il fallut user de beaucoup de précautions, à bord et sur le rivage, pour n'être pas volé par ces gens, dont l'avidité était sans cesse excitée par tous les objets qu'ils voyaient, même par ceux qui ne pouvaient leur être d'aucune utilité. Quelquefois ils réussissaient à s'emparer de différentes choses ; mais quand on les prenait sur le fait, ils les rendaient avec la plus grande tranquillité.

Le 24 juillet Saritchev s'embarqua dans une chaloupe armée, pour explorer le canal ; il revint le 27. Il avait navigué jusqu'à une distance de vingt-trois milles dans le nord ; le temps avait été constamment brumeux, ce qui l'avait empêché d'observer à-la-fois les côtes opposées de ces parages remplis d'îles. Il avait rencontré plusieurs canots d'Indiens, qui lui avaient dit qu'en plusieurs endroits les hauts fonds et les brisans rendaient la navigation dangereuse même pour les baïdars. Tous les Indiens qu'il rencontra s'étaient conduits très-amicalement envers lui, parce qu'ils reconnurent bientôt qu'il n'avait pas, comme d'autres navigateurs, des intentions hostiles contre eux. Toutefois il en vit quelques-uns dont la physionomie et les manières lui inspirèrent beaucoup de défiance; en conséquence il se tint bien

sur ses gardes pour ne pas être surpris. Ces mesures étaient très-nécessaires, car plus tard il apprit que l'interprète qui l'accompagnait n'avait pas ignoré le dessein formé contre lui. Ils s'efforçaient de l'attirer au fond du canal où sa chaloupe serait restée à sec; alors ils auraient eu la facilité de l'égorger avec tous ses gens. D'après cet aveu, Saritchev ayant demandé à l'interprète pourquoi il ne l'avait pas averti dans le temps du complot des sauvages; celui-ci lui répondit: « Si les Indiens avaient pu vous égorger, ils ne m'auraient rien fait; mais si j'avais découvert leur trame, ils m'auraient certainement tué. »

L'observatoire avait été placé à terre dans un endroit dont la longitude fut déterminée à 213° 42′ est, et la latitude à 60° 18′ nord. On resta dans cette position jusqu'au 30 juillet. Durant le séjour que l'on avait fait dans cette baie, on avait réuni le plus de renseignemens que l'on avait pu sur le pays voisin; ils étaient tous fort vagues. Les observations sur les mœurs des indigènes, confirmaient celles de Cook, de Meares et d'autres navigateurs.

Le 31 juillet on vit le mont Saint-Élie dans le nord-est. Bientôt le temps devint brumeux, et le vent très-variable. Il restait trop peu de provisions pour essayer de passer l'hiver dans des lieux où l'on n'aurait pas la certitude de pouvoir se

ravitailler. La saison était fort avancée, et l'on se trouvait loin du Kamtchatka. On se décida donc à y retourner, d'autres motifs puissans portaient aussi à prendre cette détermination. L'on n'avait qu'un seul vaisseau, et il en aurait fallu deux pour naviguer avec sécurité dans des mers où aucune île, excepté Ounalachka, n'était placée avec exactitude sur les cartes.

Un des principaux objets de l'expédition était d'explorer le Cook's-River, ainsi que les autres embouchures de fleuves, bras de mer et parties de la côte plus au sud; de reconnaître toutes les îles situées entre le Kamtchatka et l'Amérique, et de déterminer, par des observations astronomiques, leur véritable position. Pour effectuer cette entreprise, il fallait y consacrer tout l'été et tout l'hiver; l'été suivant devait être employé à faire le relèvement de la partie septentrionale de la côte, aussi loin qu'il serait possible d'aller.

Toutes ces considérations mûrement pesées, on convint de partir immédiatement pour le Kamtchatka; on fit donc route au sud-ouest; les vents contraires et les brumes épaisses gênèrent beaucoup la navigation. Le 1er. septembre le vent souffla avec violence de l'ouest nord-ouest. Pendant la nuit, et surtout dans la matinée, la mer fut excessivement grosse, le vaisseau fatigua beaucoup, tout-à-coup il éprouva un ébranlement

violent, comme si la quille eût touché rudement sur un fond raboteux. Ce mouvement dura plusieurs secondes; on pensa qu'il était l'effet d'un tremblement de terre, ce qui n'était pas surprenant dans des parages remplis d'îles volcaniques. Le 4 une bourrasque fit casser le mât d'artimon, et le mât de hune fut emporté à la mer; aussitôt le vaisseau qui était tellement penché, qu'un des bords était entièrement sous l'eau, se releva. Le vent sauta bientôt à l'ouest, et redoubla de fureur; il fallut mettre à la cape jusqu'au matin. Bientôt des indices de terre décidèrent à naviguer avec précaution, quoique l'on déterminât la position du navire par des observations, lorsque les embellis le permettaient. Cependant comme le capitaine pensait que sa montre marine s'était dérangée, on ne pouvait compter sur l'exactitude de ses indications.

Le 18 nous étions encore à six cent cinquante-cinq milles de la côte du Kamtchatka; nous n'avions plus de pain; il nous restait fort peu d'eau; il fallut diminuer les rations; déjà l'on avait renoncé volontairement aux salaisons. On se nourrissait de pois et de gruau d'avoine. Le 24 on vit la terre au nord et à l'ouest, c'était Amtchika. Le 10 octobre on découvrit l'entrée de la baie d'Avatcha; le 14 on mouilla dans le port: fort heureusement le scorbut ne s'était manifesté que

vers la fin du voyage; les malades guérirent après avoir passé quelques jours à terre.

On avait construit au Kamtchatka, une corvette dont le commandement fut donné au capitaine Hall. Le 19 mai 1791 Billings mit à la voile. Le 27 on vit l'île Béring; sa partie occidentale est couverte de montagnes que la neige revêtait encore; on n'en aperçut pas les cîmes que la brume enveloppait. Les environs en sont dangereux à cause des rochers dont la mer est parsemée. Quelquefois après les coups de vent du nord, les vagues jettent sur le rivage des petits morceaux de cuivre natif. Le 29 on eut connaissance de l'île de Cuivre, ou Mednoï qui est de même montagneuse.

Le 30 on découvrit Atton, la plus occidentale des îles Aléoutiennes, puis successivement les autres jusqu'à Ounalachka où Billings arriva le 24 juin. Hall n'y était pas encore rendu, ce qui fit craindre qu'il n'eût éprouvé quelque accident.

Billings annonça qu'il avait renoncé au projet de visiter de nouveau la côte de l'Amérique, au sud du Cook's-River; et qu'il se dirigerait au nord vers le détroit de Béring, pour bien déterminer la position de la côte des Tchouktchis.

« Rien, dit le narrateur, ne pouvait m'affliger davantage que cette résolution de Billings; car elle mettait un terme à une expédition pour

laquelle une souveraine amie des sciences avait déployé sa générosité ; expédition dont les nations de l'Europe attendaient le résultat avec autant d'espoir que d'impatience, jouissant d'avance de l'idée de lui devoir bientôt des notions certaines sur la géographie d'une partie du globe encore inconnue, et la conviction de l'existence ou de l'impossibilité d'un passage dans le nord-ouest de l'Amérique. Hélas ! après plusieurs années de fatigues et de dangers, après des dépenses excessives, il me semblait impardonnable d'abandonner la partie la plus importante de notre entreprise, à l'instant de l'exécuter, après être si avancé dans notre voyage, et à la veille de voir arriver notre conserve.

Billings avait toujours reçu avec une impatience déplacée et un dédain insolent les remontrances que Saritchev et les autres officiers lui avaient adressées. Depuis que Hall avait obtenu le commandement d'un vaisseau, Saritchev était le seul officier de la marine impériale, qui fît partie de l'équipage de Billings. Il était fort habile dans sa profession et animé de cette noble ardeur qui fait braver les dangers pour acquérir de la gloire ; d'ailleurs modeste, humain, sensible. Quand il connut la détermination de Billings, il ne put, quoique ce commandant l'eût fréquemment rebuté, s'empêcher de lui

faire de nouvelles représentations; il ne reçut que des réponses évasives. Il espéra néanmoins que dans le cas où le capitaine Hall arriverait, leurs efforts réunis pourraient engager Billings à changer de projet.

Après avoir débarqué les vivres et les objets destinés à la corvette de Hall, on fit route au nord le 8 juillet. Le temps était constamment brumeux. Le 12, on vit l'île Saint-George, puis l'île Saint-Paul, découvertes toutes deux quelques années auparavant par un Russe qui naviguait alors pour le commerce, et qui en ce moment était à bord du bâtiment de Billings. Elles sont toutes les deux inhabitées, montueuses et couvertes de débris volcaniques; leurs plages et les rochers qui les entourent servent de retraite à des quantités inombrables de phoques; les renards sont très-nombreux dans l'intérieur. On trouve beaucoup de dents de morses et de bois flotté sur le rivage.

Le 14 on aperçut l'île Mattoui ou Gore, qui n'est pas très-élevée : la neige en couvrait encore les hauteurs dont les sommités restaient entourées de brouillards; on y débarqua, ses côtes offraient le même aspect que celles des deux îles précédentes; elle a les mêmes habitans; elle offre un abri à des troupes innombrables d'oiseaux aquatiques et terrestres dont les œufs ser-

vent de pâture aux renards. Pendant que le vaisseau était à l'ancre, plusieurs ours blancs s'en approchèrent à la nage et essayèrent d'y grimper; quand ils reconnurent qu'ils n'y pouvaient réussir, ils regagnèrent la terre. Le vaisseau était mouillé entre l'île Gore et une autre située à quatre milles dans l'ouest; Cook qui avait aperçu l'île Pinacle au sud de l'île Gore, n'avait pas vu celle de l'ouest.

Le 17 on se trouva devant l'île Clerke, que la brume cachait par intervalles; ses montagnes parurent d'une hauteur excessive, elles s'élevaient en cône, leurs flancs étaient revêtus de neige. On distingua le 20 deux hommes qui marchaient sur la plage, ayant attaché quelque chose au bout d'une perche, ils l'agitèrent pendant quelque temps. Un officier voulut aller à terre dans un baïdar, le ressac était si violent qu'il ne put ni débarquer, ni parler aux indigènes. Le lendemain à midi, le capitaine alla dans l'île; il revint à neuf heures du soir, il avait eu la plus grande peine à mettre pied à terre; il suivit un sentier frayé qui se dirigeait vers l'intérieur. Le rivage était parsemé de débris d'animaux marins; on rencontra plusieurs chiens fort doux. A trois milles de distance on trouva des échafaudages hauts de six pieds; ils étaient sans doute destinés à faire sécher les poissons et les

phoques. Les matelots restés à la garde des canots aperçurent un grand baïdar monté par trente hommes, qui traversait une lagune voisine du rivage et marchait vers le point où Billings et ses compatriotes avaient porté leurs pas. Un matelot s'avança alors de ce côté, ne voyant pas le capitaine, et remarquant que le baïdar allait très-vite, il tira un coup de fusil pour avertir Billings et ses compagnons du danger qu'ils couraient. Aussitôt le baïdar s'arrêta et rebroussa chemin avec toute la célérité possible.

En naviguant le long de l'île, on observa que toutes ses montagnes étaient jointes par des terres basses ; au premier aspect on croirait qu'elles sont séparées par des bras de mer, et cette apparence explique comment le lieutenant Synd, qui explora ces parages en 1764, s'était imaginé qu'il avait découvert plusieurs îles sur cette partie de la côte. Avec l'aide des lunettes, on distingua bien les différentes vallées de l'île et les maisons des indigènes avec leurs échafaudages pour faire sécher le poisson. Plusieurs baïdars fort grands étaient halés sur le rivage ; tout annonçait que l'île était très-peuplée.

Les brumes ne discontinuaient pas, les coups de vent étaient fréquens. Le 28 on eut connaissance de la côte d'Amérique ; on mit à la mer plusieurs canots dans lesquels on fit entrer des

soldats armés, et l'on descendit à terre. Le lendemain matin un baïdar monté par neuf Indiens accosta le vaisseau, et ceux-ci y montèrent sans armes. Ils étaient grands, bien faits, robustes; ils avaient la physionomie ouverte, des traits réguliers et agréables; leurs vêtemens consistaient en blouses, en pantalons et en bottines de peau très-propres, artistement cousus et brodés avec élégance sur les coutures, avec des cuirs et des nerfs de différentes couleurs; ils avaient la tête absolument découverte et les cheveux coupés très-courts; ils regardaient d'un air étonné tout ce qui était à bord; ils ne montrèrent pas la moindre envie de voler. On leur fit présent de grains de verroterie; ils troquèrent contre ce qu'on leur offrit des haches de jaspe très-bien affilées, et n'eurent aucune répugnance à se défaire de leurs armes, et d'une partie de leurs vêtemens. L'un d'eux ayant cassé par mégarde un carreau de vitre, tous parurent très-effrayés, et il voulut donner sa lance en dédommagement. On leur fit entendre que ce n'était pas la peine, et on remplaça le carreau en leur présence. Leurs armes consistaient en arcs et en flèches; l'extrémité de celles-ci était munie d'une pointe en pierre ou en os; les arcs étaient garnis d'un bout à l'autre de nerfs de rennes bien tordus; leurs lances, longues de sept à huit pieds, avaient des

pointes ou en fer ou en dents de morses façonnées très-artistement. Ces Indiens, en quittant le vaisseau, annoncèrent par signes qu'ils retourneraient bientôt avec des objets d'échange.

Le capitaine et les officiers revinrent le soir à bord. Ils avaient fait du feu à terre avec le bois flotté qui était très-abondant sur la plage. On s'avança le long d'un sentier près du rivage; personne n'était armé; on aperçut bientôt deux Indiens qui s'arrêtèrent; on leur montra des grains de verroterie, et on leur en jeta quelques-uns; ils étaient armés de lances dont ils tenaient d'abord la pointe tournée contre les Européens; mais en voyant les verroteries et reconnaissant les signes d'amitié qu'on leur fit, ils relevèrent leurs armes et s'avancèrent sans hésiter. Ils embrassèrent l'interprète qui parlait la langue des Tchouktchis, et qu'ils comprirent parfaitement.

Ces Indiens accompagnèrent Billings jusqu'à ses canots; il leur donna à chacun une médaille de cuivre et de la verroterie; bientôt il en arriva deux autres avec lesquels on fit aussi des échanges. D'après leur invitation on les suivit à leur habitation, éloignée de quatre verstes; dès qu'on y fut arrivé, ils s'empressèrent d'étendre autour du feu des peaux de rennes sur lesquelles ils firent asseoir les Européens. « Quand nous fûmes placés, ajoute le narrateur, la maîtresse de la

maison nous servit du poisson et de l'élan bouilli, après nous avoir préalablement offert un petit morceau de peau de martre. L'odeur insupportable de la hutte nous ôtait tout appétit.

« Nous passâmes la nuit dans cette habitation; ce n'était qu'une tente isolée, habitée par une seule famille, et dressée dans cet endroit pour chasser et pêcher; elle était couverte en cuir, excepté d'un côté où l'on avait étendu des intestins d'animaux marins qui donnaient passage au jour.

« En revenant à nos canots, les matelots qui les gardaient nous dirent que plusieurs Indiens étaient venus avec des peaux de martre, de loutre et de renard qu'ils avaient échangées contre des verroteries, en invitant nos gens à les accompagner à leur habitation. Comme elle était dans la même direction que celle que nous quittions, nous y allâmes, elle était à cinq verstes du bord de la mer; nous y fûmes accueillis avec autant d'hospitalité que dans l'autre. Les Indiens troquèrent des peaux contre des grains de verroterie bleue, du fer et des boutons de métal. Billings observa chez ces Indiens de très-jolis vases en terre qui leur servaient à faire cuire leurs alimens; ils avaient aussi des gamelles, des seaux et des cuillers de bois. Quelques-unes de leurs cuirasses étaient également en bois et d'autres en

os, semblables à celles des habitans du canal du Prince-Guillaume.

Des Indiens qui s'approchèrent ensuite du vaisseau, chantèrent assez long-temps avant de l'accoster, et accompagnèrent leur concert de beaucoup de gestes. Ils tenaient en signe d'amitié une vessie élevée au bout d'un bâton. Ils ne voulurent pourtant pas monter à bord, et se bornèrent à y faire passer divers objets curieux, en échange desquels on leur donna des grains de verroterie et d'autres bagatelles.

On remit à la voile le 31 juillet, et l'on fit route à l'ouest. Le lendemain 1er. août on vit l'île King, qui est extrêmement haute; sa surface est inégale et hérissée de rochers aigus. Le 2 on eut connaissance des trois îles qui sont dans le milieu du détroit de Béring. A midi on découvrit à-la-fois les promontoires des deux continens. Le 4 on laissa tomber l'ancre dans la baie Saint-Laurent, sur la côte des Tchouktchis.

A peine le vaisseau était mouillé, que ces indigènes l'accostèrent en baïdar, et montrèrent des lettres qu'ils étaient chargés de remettre. On communiqua sans défiance avec eux. Ils avaient beaucoup de peaux de renard et d'autres belles pelleteries. Ils en tirent la plus grande partie d'Amérique, ainsi que leurs armes et leurs canots, et ils donnent en échange aux habitans de ce

continent, de la quincaillerie et de la verroterie, que leurs vendent des colporteurs russes. La plage était couverte de leurs baïdars, qui, posés à terre sur un des bords, la quille en haut, leur tenaient lieu de tentes; des peaux de rennes tannées et cousues ensemble, servaient de rideaux pour clore l'habitation dans laquelle toute la famille couchait.

Le négoce entre les Russes et les Tchouktchis était fort actif; ceux-ci vendaient leurs vêtemens en fourrures, des dents de morse, des mâchoires de baleines, des boyaux de rennes remplis de viande hachée et mêlée avec de la moelle et de la graisse. Les femmes trafiquaient de leurs faveurs. Les hommes étaient les premiers à les offrir; mais il est bon d'observer que c'étaient des prisonnières enlevées aux Américains leurs voisins, avec lesquels ils sont fréquemment en guerre.

Les Tchouktchis se divisent en deux tribus, les stationnaires et les errans ou rennes; les premiers occupent les lieux où l'on peut pêcher commodément. Ils sont extrêmement laborieux. Leurs baïdars, leurs lances, leurs arcs, leurs flèches, leurs vêtemens, leurs ustensiles sont faits avec beaucoup d'habileté; ils fournissent aux Tchouktchis errans, plusieurs de ces objets, et même les femmes qu'ils font prisonnières; ils reçoivent en échange des rennes, des chaudières de cuivre et de fer,

des couteaux, de la verroterie et autres marchandises provenant des Russes.

Les Tchouktchis serrent leurs provisions d'hiver dans des magasins creusés en terre ; elles consistent en chair de renne, de phoque et de morse séchée, en racines et en baies; ils gardent aussi l'huile de poisson et de phoque dans des outres de peau, et en vendent aux Tchouktchis errans.

Lorsqu'ils sont affectés de maladies graves, ils offrent des rennes en sacrifice aux esprits malfaisans ; quelquefois ils tuent un chien dans ces occasions ; le malade est promené autour de la victime, et on le frotte avec la graisse et le sang. A la mort d'un Tchouktchi son corps est brûlé, puis on élève sur le lieu où était le bûcher un tas de pierre auquel on tâche de donner la forme d'un homme. Une grosse pierre enduite de moelle et de graisse est à la place de la tête, et des bois de rennes sont placés auprès. Les parens du défunt visitent ce lieu une fois tous les ans, et rappellent les prouesses de celui dont ils honorent la mémoire ; ensuite chacun frotte de moelle et de graisse la pierre de la tête, et ajoute une ramure au tas qui est à côté.

Les Tchouktchis ne comptent que deux saisons, l'été et l'hiver ; au commencement de chacune ils immolent des victimes et célèbrent des fêtes. Les hommes des deux tribus sont très-

attachés à leurs femmes et à leurs enfans. Si une épouse est infidèle, tout le monde l'abandonne; le plus grand affront qu'on puisse faire à une femme est de la soupçonner d'accorder ses faveurs à un étranger.

Les Tchouktchis errans sont très-fiers; ils traitent de vieilles femmes tous les hommes des nations voisines, et disent qu'ils n'en voudraient que pour valets, et pour gardiens de leurs troupeaux. Les rennes sont leur seule richesse.

On fut assez surpris le 12 août, lorsque Billings annonça qu'il allait quitter le vaisseau pour gagner par terre les bords de la Kovima; il prit avec lui douze personnes de l'équipage, parmi lesquelles se trouvaient le naturaliste et le dessinateur, et emporta beaucoup de marchandises.

Le commandement du vaisseau échut alors à Saritchev qui était chargé d'aller à Ounalachka percevoir le tribut des Aléoutes. Il fit voile le 13 août directement pour Ounalachka où il espérait trouver Hall. Il y arriva le 29; celui-ci venait d'en partir, mais trois jours après, il fut de retour.

Les deux vaisseaux furent désarmés, et avec les mâts de hune, les vergues et des planches que l'on couvrit avec les voiles, on construisit sur le rivage une espèce de magasin où l'on serra les vivres et toutes les munitions. On forma un

hangar avec des mottes de terre, des espares et des avirons en firent le toit qui fut revêtu de joncs ; on pratiqua dans l'intérieur deux fours pour cuire le pain, et l'on y établit les ateliers du voilier, du charpentier et des autres ouvriers.

Les deux capitaines, les officiers et la plupart des matelots continuèrent à coucher à bord ; d'autres personnes se bâtirent des huttes semblables au hangar, parce que les cabanes des naturels étaient si petites et si peu commodes que l'on ne voulut pas y loger. Une partie de l'équipage était occupée continuellement à ramasser le bois flotté que les vagues jetaient sur la plage, mais il était tellement imbibé d'eau de mer qu'il ne brûlait que très-difficilement, et l'on n'en recueillait pas toujours assez pour la consommation d'un jour.

Les insulaires prévenus que l'on devait passer l'hiver chez eux, avaient fait sécher une grande quantité de poissons, et avaient réuni une bonne provision de petits fruits qu'ils avaient mis dans des barriques laissées à cet effet. Toutes les précautions étaient prises pour ne pas être au dépourvu de vivres frais pendant la mauvaise saison. Le bœuf salé était si vieux qu'il avait perdu ses qualités nutritives ; il ne restait presque plus de biscuit, heureusement on avait encore beaucoup

de farine; il ne manquait que du bois pour cuire du pain.

Plusieurs Ounalachkans s'empressèrent d'apporter pour tribut des peaux de renards noirs et rouges; Saritchev, pour leur témoigner sa satisfaction de la belle qualité de ces fourrures, leur fit des présens d'une valeur considérable à leurs yeux. En allant à la pêche ils firent part aux habitans des autres îles du motif du séjour des frégates dans l'archipel.

Saritchev reçut des messagers de la part des agens russes rétablis à Kadiak, qui demandaient divers objets qu'il ne put leur fournir, parce qu'il n'en était pas suffisamment approvisionné. Des Aléoutes qui accompagnaient ces émissaires, se plaignirent à Saritchev des mauvais traitemens que les chasseurs de sa nation leur faisaient éprouver; et demandèrent la permission de retourner chez eux. Cette requête était trop juste pour qu'un homme aussi humain que Saritchev ne l'accueillît pas favorablement; il avertit de plus les chasseurs qu'ils étaient responsables du tribut des insulaires qu'ils retenaient à leur service, et que s'ils se rendaient coupables d'injustices envers eux, ils en seraient punis sévèrement.

Durant le séjour des Russes à Ounalachka, le

ciel fut continuellement voilé par des brouillards; quelquefois ils se dissipaient pendant la nuit, et l'on apercevait les étoiles. On éprouva des coups de vent très-violens. Un ouragan fit casser les cables du vaisseau, et jeta la corvette à la côte.

Au commencement de 1792, tout l'équipage, à très-peu d'exceptions près, était grièvement attaqué du scorbut; les matelots étaient dans un état si déplorable que l'on n'en pouvait rassembler assez pour hisser à bord les barriques d'eau qu'il fallait embarquer. Vers la fin de février, on enterrait quelquefois jusqu'à trois hommes par jour. On commençait à craindre de ne pas pouvoir quitter l'île, lorsque la saison le permettrait.

Dans les premiers jours de mars, le vent, qui jusqu'alors avait constamment soufflé du nord, passa au sud; le temps n'en continua pas moins à être brumeux et pluvieux; cependant les brouillards étaient moins épais, les nuits devenaient plus claires. Le scorbut fit moins de progrès; la mortalité cessa. Dès les premiers jours d'avril, quand on put se procurer des végétaux nouveaux, les malades reprirent peu-à-peu la santé.

Lorsque l'on voulut mettre en mer, on s'aperçut que les agrès avaient extrêmement souffert du climat d'Ounalachka; tous les cordages

étaient entièrement pourris. Malgré le zèle avec lequel chacun travailla, on ne put faire voile que le 17 mai. Le capitaine Hall, qui était l'officier le plus ancien en grade, commandait le vaisseau; Saritchev le remplaça sur la corvette. Les deux bâtimens se perdirent de vue le 7 juin; le 16 on laissa tomber l'ancre dans la baie d'Avatcha.

Le vaisseau y fut désarmé. Hall et Saritchev s'embarquèrent sur la corvette, firent voile en juillet pour les Kouriles, où ils furent retenus jusqu'au commencement d'août, puis allèrent directement à Okhotsk, d'où ils revinrent par terre à Saint-Pétersbourg.

Le reste des personnes employées à l'expédition continua de séjourner au Kamtchatka jusqu'en 1793; à la fin de juillet une galiote russe, chargée pour le compte du gouvernement, ayant débarqué sa cargaison à Saint-Pierre-Saint-Paul, emmena tous les compagnons de Billings qui voulurent s'embarquer; le 19 août ils attérirent à Okhotsk, puis traversèrent la Sibérie et la Russie, et arrivèrent à Saint-Pétersbourg au mois de mars 1794.

Quant à Billings, on avait eu de ses nouvelles au Kamtchatka en 1792. Voici ce que raconta un de ses douze compagnons. « Le 13 août 1792 on s'embarqua dans des baïdars, et l'on se dirigea vers l'est; ces embarcations étaient traînées le

long du rivage tantôt par les Tchouktchis, tantôt par des chiens ; on avait passé devant trois villages, on s'arrêta dans un quatrième pour y passer la nuit Personne de notre troupe n'entendait un mot de la langue des Tchouktchis ; nous étions obligés de demander par signes toutes les choses dont nous avions besoin, à l'instant nos hôtes en exigeaient le paiement. Se prévalant de l'imprudence que nous avions eue de nous mettre en leur pouvoir, ils ne cachaient pas qu'ils trouvaient les boutons de nos habits très à leur gré, et les coupaient sans cérémonie ; ils nous volèrent également nos tabatières, et se mirent à fouiller dans nos porte-manteaux, espérant y trouver du tabac et du fer.

« Le 14 on se rembarqua; nos interprètes nous avaient rejoints; on entra dans la baie de Metchikma que l'on traversa, et l'on arriva dans un endroit où campaient les Tchouktchis-Rennes qui avaient promis de servir de guides pour le voyage par terre. Ils nous firent une réception fort étrange ; ils voulurent d'abord nous empêcher de débarquer en poussant de grands cris pour nous effrayer, et en jetant des pierres dans la mer. Enfin Imlèrant, leur chef, parut accompagné de quelques vieillards ; ayant allumé deux feux. il prit Billings par la main, et le fit passer sur l'un des bûchers ; ensuite il ôta sa blouse, dont il re-

vêtit le capitaine, qui en revanche lui donna une chemise blanche. Cet échange de vêtemens est considéré comme un pacte d'amitié et d'obligation de se défendre mutuellement. Nous subîmes tous successivement la même cérémonie, de traverser les feux, et on fit également passer par-dessus nos provisions et tout notre bagage.

« Cette formalité remplie, le chef plaça devant nous de gros morceaux de renne bouilli ; cette viande était extrêmement grasse. Pour lui témoigner combien nous étions sensibles à cette marque d'hospitalité, nous lui fîmes présent de tabac, de grains de verroterie et d'aiguilles. Ces Tchouktchis passèrent la soirée à lutter et à courir.

« Le lendemain on donna divers objets à Imlèrant pour les distribuer à ses gens. On lui dit qu'on espérait qu'en retour de ces présens, ils nous fourniraient des vivres, des vêtemens chauds, et qu'ils nous conduiraient sains et saufs au-delà de leur territoire.

« Le 20 les Tchouktchis sacrifièrent des rennes à leurs idoles, le 21 ils célébrèrent une grande fête : les vieillards dansèrent, ensuite Imlèrant s'avança vers Billings, et le prenant par la main, lui dit : «Nos vieillards annoncent que d'après ce que nous avons observé, vos entreprises seront heureuses et auront un plein succès.

C'est la première fois que Dieu a envoyé les Russes parmi nous avec des intentions pacifiques, et pour notre avantage ; ils veulent connaître nos mers et nous récompenser généreusement. Dieu les envoie pour que nous soyons à jamais alliés inséparables.

« Alors Billings passa au cou d'Imlèrant un cordon auquel était suspendue une médaille ; il assura les Tchouktchis que si leur conduite répondait au discours qu'ils venaient de tenir, ils pouvaient compter sur la protection de sa souveraine. » Soudain les Tchouktchis s'inclinèrent en répétant des exclamations en honneur de l'impératrice ; ensuite ils chantèrent et dansèrent.

« Le 22 Billings avec quatre de ses compagnons se réunirent au village de Metchikma ; l'un d'eux alla de là reconnaître la baie. Les autres gravirent le lendemain une montagne pour visiter les habitations d'hiver des Tchouktchis stationnaires qui étaient encore sous leurs tentes d'été. Ces maisons d'hiver étaient creusées en terre, l'entrée qui ressemblait à une guérite était faite avec des mâchoires et des côtes de baleine ; les mêmes matériaux composaient aussi la charpente de l'intérieur.

«Deux jours après les Tchouktchis errans transportèrent leurs tentes à plus de deux verstes plus

loin sur une montagne : Billings les quitta le 28. Une troupe de ces indigènes le joignit ; on resta dans le même endroit jusqu'au 4 septembre. Ensuite on marcha en faisant de petites journées et des haltes fréquentes jusqu'au 4 octobre. On avait commencé le voyage en baïdars le long de la côte, on le continua en traîneaux à travers le pays. Les lacs étaient déjà gelés, le thermomètre marquait 7 degrés au-dessous de zéro.

« Billings et un autre officier prirent les devans avec dix-sept traîneaux chargés de leur bagage. Les autres Russes eurent beaucoup à souffrir ; leurs conducteurs les laissaient manquer de vivres, et les volaient ; ils les forçaient d'aller ramasser des broussailles pour faire cuire leur souper. Cette besogne était d'autant plus pénible que le vent était très-fort et qu'il tombait abondamment de la neige. Le 14 octobre l'on arriva sur les bords de la baie de Kloutcheni, qui est sur la côte nord-est de l'Asie, et dont le cap septentrional qui s'avance dans la mer Glaciale forme une extrémité, ensuite on marcha vers l'ouest en s'éloignant de la baie.

« Le 21 on rejoignit Billings. Il distribua du tabac aux Tchouktchis qui promirent de mieux nourrir et mieux traiter ses compagnons qu'ils ne l'avaient fait jusqu'alors. Le 5 novembre on arriva sur les bords d'une grande rivière, près de

laquelle on trouva plusieurs bandes de Tchouktchis campées. Ces barbares essayèrent de massacrer leurs hôtes. Il est probable qu'ils ne tentèrent de commettre ce crime qu'à l'instigation d'un des interprètes, jaloux de la confiance que l'on accordait à l'autre. Celui-ci qui observait la conduite des Tchouktchis et prêtait l'oreille à leur conversation, soupçonna leur dessein et en avertit Billings; puis il rassembla les chefs des Tchouktchis et leur dit qu'il connaissait leur complot : ensuite il ajouta : « Nous sommes tous prêts à mourir, mais songez bien que vous aurez beau réduire nos os en cendres, les Russes les trouveront, et nous vengeront. » Les Tchouktchis tinrent alors conseil, et continuèrent leur route, promettant de ne plus tuer les voyageurs.

Enfin le 15 février 1792, l'on atteignit les rives de l'Angarka qui se jette dans la Kovima vis-à-vis de Nijneï. Les Russes avaient éprouvé pendant six mois et deux jours tous les maux imaginables. « Nous avions singulièrement souffert du froid, dit l'un d'eux, car nous étions sans cesse exposés à un vent violent du nord, contre lequel nous n'avions pas d'abri. Le pays désert que nous avons traversé ne produit pas un brin de bois, excepté sur le bord des rivières où croissent quelques saules nains.

« Nous étions obligés de vivre de chair de

renne, de baleine ou de phoque gelée; encore les Tchouktchis ne nous en donnaient que fort peu. Ces barbares ne se contentaient pas de vouloir nous faire périr de faim ; ils nous dérobaient sans cesse nos effets. Deux fois ils formèrent le complot de nous égorger ; heureusement le Tout-Puissant les a empêchés d'effectuer leur affreux projet. Nous devons lui rendre de sincères actions de grâces de ce que nous ne sommes plus en leur pouvoir. Ils ont brisé nos lignes à mesurer les distances, nos écritoires, nos crayons et nos plumes ; ils nous ont empêché d'écrire la moindre note sur leur pays et d'y rien dessiner. Quand même ces sauvages n'auraient pas eu recours à ces précautions, il nous aurait été impossible de prendre des relèvemens dans cette contrée ; la glace et la neige ne nous permettaient pas de distinguer les lacs de la terre. D'ailleurs nous ne nous sommes approchés de la mer que le long des baies de Metchikma et de Kloutcheni ; celle-ci était alors couverte de glaces, de sorte que nous ne pûmes pas faire les observations qui auraient éclairci différens points obscurs, ni nous assurer de la direction de la mer glaciale entre le cap Oriental et le point le plus éloigné que nous avions examiné en 1787. »

Billings parvint à gagner Iakoutsk, puis il revint à Saint-Pétersbourg, où le gouvernement lui témoigna le juste mécontentement qu'il ressen-

tait de sa conduite ; c'était en effet à son imprévoyance et à son entêtement que l'on devait le mauvais succès d'une expédition, qui dirigée avec sagesse, promettait des résultats brillans.

VOYAGE

DE KRUSENSTERN

AUTOUR DU MONDE. (1803 A 1806.)

Le peu d'extension du commerce extérieur de la Russie avait été long-temps l'objet des méditations du capitaine Krusenstern. Ayant servi dans la marine anglaise de 1793 à 1799, l'importance du commerce anglais aux Indes et à la Chine éveilla singulièrement son attention ; il ne lui parut pas impossible de voir sa patrie y prendre part. Il fit en conséquence deux voyages dans ce pays, et à son retour en Russie, il présenta un mémoire au ministre de la marine sur l'avantage que l'on retirerait en allant directement des îles Aléoutiennes, et de la côte nord-ouest de l'Amérique à Canton, et indiqua les moyens d'y parvenir. Ses idées obtinrent l'approbation du ministre, qui les communiqua au comte de Romanzov, ministre de la marine, ce dernier mit le plus vif intérêt à faire exécuter l'entreprise, qui par sa nouveauté, aurait pu rebuter un homme

moins ami du bien public. L'empereur Alexandre toujours porté à favoriser ce qui peut être utile et honorable à la nation qu'il gouverne, agréa le projet, et chargea M. de Krusenstern du commandement de l'expédition. Elle fut composée de deux vaisseaux que l'on acheta en Angleterre. Ils furent nommés la *Nadiejeda* (l'*Espérance*) et la *Nèva*. Le commandement de celui-ci fut donné à M. Lisianskoï. Il fut décidé qu'un ambassadeur s'embarquerait sur la *Nadiejeda* pour essayer de former des liaisons d'amitié avec le Japon; le choix tomba sur M. de Resanov, chambellan de l'empereur et membre de la compagnie russe du commerce de l'Amérique. On prit à bord, pour les ramener dans leur pays, des Japonais qui avaient fait naufrage en 1796, sur les îles Aléoutiennes, et qui depuis 1797 demeuraient à Irkoutsk. Des savans tels que M. Tilesius et M. Langsdorf naturalistes, et M. Horner, astronome, accompagnèrent M. de Krusenstern.

On fit voile de Cronstadt le 7 août 1803. L'équipage de la *Nadiejeda* était composé de quatre-vingt-cinq personnes, celui de la *Nèva* de cinquante-quatre. Après une relâche de plusieurs jours à Copenhague, on passa le Sund le 8 septembre; le 25 on débouqua du Pas-de-Calais; le 18 octobre on eut connaissance de l'île de Ténériffe; on s'y approvisionna de vin et de viande fraîche;

le 21 décembre on laissa tomber l'ancre dans le port de l'île Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil. Quand on fut à la hauteur du cap Horn, les coups de vent se succédèrent avec une violence extrême; ils étaient accompagnés de grêle et de neige, quoique l'on fût à la fin de l'été de ces régions. Le 5 mars 1804 on entra dans le grand Océan. Le 6 mai on aperçut les îles Marquésas, et le 6 on mouilla dans le port d'Anna Maria de l'île Noukahiva.

On avait été bien surpris de découvrir une pirogue hisser un pavillon blanc, en se dirigeant vers la *Nadiejeda*. Ce signal de paix fit soupçonner la présence de quelque Européen; effectivement il s'y trouvait un Anglais; mais au premier coup-d'œil il fut impossible de le distinguer des Indigènes dont il avait entièrement adopté le costume. « Il me montra, dit M. de Krusenstern, le certificat de deux capitaines américains qui attestaient sa bonne conduite et les services qu'il leur avait rendus; j'acceptai les siens avec plaisir, car j'étais fort content de rencontrer un aussi bon interprète dans un pays dont j'ignorais entièrement la langue. Cet Anglais, nommé Roberts, était à Noukahiva depuis sept ans, et en avait passé deux à Santa-Christina. Il nous avertit de nous défier d'un Français nommé Joseph Cabrit, qui ayant déserté d'un navire anglais, vivait



aussi à Noukahiva depuis plusieurs années ; il nous le dépeignit comme son ennemi mortel, qui employait tous les moyens possibles de lui nuire auprès des insulaires, et avait même attenté plusieurs fois à sa vie. Est-il possible que la haine des deux nations l'une contre l'autre se montre même en ces lieux séparés de l'Europe par la moitié du globe ! »

Les Russes vécurent en très-bonne intelligence avec les Noukahiviens ; elle faillit à être rompue d'après un faux bruit qui courut que le roi avait été retenu à bord de la *Nadiejeda*. La vérité ayant été reconnue, les relations amicales se rétablirent.

Un des lieutenans de M. de Krusenstern, en explorant la côte occidentale de Noukahiva, découvrit un beau port qui serait bien préférable pour les vaisseaux, à celui d'Anna-Maria, tant pour la facilité de l'aiguade, que pour l'avantage d'être protégé par une barrière de rochers escarpés, contre toute tentative de surprise de la part des habitans ; son seul inconvénient est d'avoir une entrée étroite. Ces insulaires ne le désignant par aucun nom particulier, on lui donna celui de l'amiral Tchitchagov. Le 18 mai on quitta Noukahiva.

M. de Krusenstern observe que le groupe des îles Washington, dont Noukahiva fait partie, n'offre de même que les Marquésas qui en sont

voisines, que peu de ressources aux navigateurs pour les vivres. Les seules choses que l'on peut espérer d'y trouver, sont le bois et l'eau; encore a-t-on besoin du secours des insulaires pour se les procurer, à cause de la violence du ressac; les naturels le traversent à la nage avec une facilité qu'un Européen admire sans pouvoir l'imiter. Mais le travail des Européens, indépendamment de la difficulté, peut aussi devenir dangereux, parce que le moindre mouvement parmi les insulaires couperait toute communication avec le bâtiment aux hommes qui seraient à terre, et ces tumultes sont toujours à craindre, le plus léger malentendu suffit pour les exciter.

Les habitans de Noukahiva ont paru à M. de Krusenstern, appartenir à une des plus belles races d'hommes que l'on puisse imaginer. Il partage à cet égard l'opinion de J. R. Forster, compagnon de Cook, qui regardait les Mendoçains comme les insulaires les mieux faits de tous ceux du grand Océan. Cette beauté physique n'y est pas, comme dans d'autres archipels, un privilége réservé par la nature aux Eris, elle est ici, à peu près sans exception, le partage de tous. Une plus grand égalité dans la division des propriétés peut y contribuer. Les Marquésans connaissent peu l'usage du cava, cette boisson enivrante si pernicieuse pour la santé.

« Les femmes sont en général très-belles ; leur tête surtout est admirable ; elles ont le visage plutôt rond qu'ovale, de grands yeux brillans, le teint fleuri, de très-belles dents, les cheveux bouclés naturellement ; elles les attachent avec beaucoup de goût par un ruban blanc qui leur sied à merveille ; enfin leur couleur est plus claire que celle des femmes des autres archipels. Toutefois on peut trouver que leur taille n'est pas bien prise, elles sont ordinairement petites et ne se tiennent pas bien ; leur démarche est mal assurée et comme traînante. Leurs idées sur la beauté doivent être fort différentes de celle des nôtres, car autrement elles s'étudieraient davantage à cacher ces défauts, que les compagnons de Mendoza et Marchand n'ont pas aperçus ou n'ont pas voulu voir. Un morceau d'étoffe de grandeur médiocre dont elles s'enveloppent fort négligemment, couvre assez mal leurs beautés et leurs imperfections. D'ailleurs on chercherait en vain chez elles cette expression aimable et douce, qui éclate dans les yeux des Taïtiennes et des Ovaïhiennes ; elles montrent une effronterie qui, pour des hommes doués de quelque délicatesse, détruit l'effet de leurs charmes.

« Parvenus à l'âge viril, les Noukahiviens se tatouent le corps avec une perfection qui, nulle part, n'est portée à un si haut degré. C'est une

véritable peinture composée de diverses couleurs. Le roi, le père du roi et le grand-prêtre étaient tatoués de la tête aux pieds; c'est peut-être une prérogative de leur dignité; les cheveux avaient même été rasés sur quelques parties de la tête, pour qu'elles pussent être ornées de la même manière. Les femmes ne sont tatouées qu'aux mains, aux bras, au lobe de l'oreille et aux lèvres. Les hommes de la classe inférieure sont beaucoup moins tatoués que les grands, quelques-uns même ne le sont pas du tout; il paraîtrait donc que cette parure est un apanage des gens de distinction.

« La croyance aux sortiléges est universelle; ces insulaires s'imaginent que l'on peut, par des maléfices causer la mort d'une personne à laquelle on en veut. On tâche de se procurer de la salive, de l'urine, ou des déjections de son ennemi; on y mêle une certaine poudre et l'on enferme le tout dans une bourse tressée d'une manière particulière que l'on enterre. L'effet du sort ne tarde pas à se manifester sur l'individu qui en est l'objet: il tombe malade, s'affaiblit graduellement, et meurt invariablement au bout de vingt jours. Mais parvenu même au dix-neuvième, il peut encore échapper à sa destruction inévitable en donnant à son adversaire ou un cochon ou un objet de prix; alors la bourse est déterrée et les

symptômes funestes cessent aussitôt. Le malade se rétablit, et en peu de jours il est complettement guéri. Les deux Européens croyaient à ce sortilége des prêtres, qui est connu sous le nom de *Kaha*.

« Roberts, dit M. de Krusenstern, me parut un homme d'un esprit exalté et d'un caractère indécis ; mais il avait du bon sens et n'était pas méchant. Il était parvenu, au milieu de ce peuple sauvage à s'acquérir la considération qu'on obtient aisément avec du jugement et de la réflexion. Il avait même obtenu plus de crédit que le guerrier le plus distingué ; il était devenu particulièrement nécessaire au roi. Je ne doute pas qu'il n'ait pu opérer plus de bien dans cette île que le missionnaire Crooks, que Wilson avait laissé dans le grand Archipel. L'unique but de celui-ci était d'y répandre le christianisme : mais il ne remarquait pas qu'il faut commencer par faire de ces insulaires des hommes à-peu-près civilisés avant de songer à les rendre chrétiens. Roberts me semblait plus propre que Crooks ou tout autre missionnaire à effectuer, par son exemple, par son habileté et par l'estime générale dont il jouit, ce changement si désirable. Il s'est bâti une jolie maison, il possède un terrain qu'il cultive avec beaucoup d'intelligence ; il ne cesse d'y faire des améliora-

tions ; enfin, de son propre aveu, il mène une vie heureuse et tranquille. Une seule idée le tourmente, c'est de vivre parmi des cannibales, chaque guerre le fait trembler. Je lui proposai de le conduire aux îles Sandwich, d'où il trouverait facilement une occasion d'aller à la Chine; il ne put se résoudre à quitter sa femme qui venait de lui donner un fils. »

« Si nous n'eussions pas rencontré dans cette île Roberts et Cabrit, nous eussions emporté l'idée la plus favorable de ses habitans; ils nous avaient constamment montré des égards, de l'obligeance et de la prévenance. Peut-être faut-il attribuer cette conduite à la crainte de nos armes à feu, et à l'espoir d'une récompense ; mais pourquoi chercher des motifs ignobles à des actions qui nous paraissaient louables de la part de peuples si peu familiarisés avec les Européens? Cependant les deux que nous y avons vus se sont accordés à dire que les Noukahiviens sont dépravés et cruels, et sans en excepter même les femmes anthropophages ; ils nous ont assuré que leur air de gaîté et de bonté, bien loin de leur être naturel, n'est chez eux qu'un masque perfide, et que l'espoir du gain et la crainte les ont uniquement empêchés de donner un libre cours à leurs passions féroces. Ces Européens décrivirent, comme témoins oculaires des scènes horribles qui avaient

fréquemment lieu chez ces insulaires, surtout en temps de guerre ; ils nous racontèrent avec quelle rage ces barbares tombent sur leur proie, lui coupent la tête, sucent avec une affreuse avidité le sang qui découle par une ouverture qu'ils lui font au crâne, et achèvent ensuite leur détestable repas. Les deux Européens qui nous ont fait ces récits, étaient ennemis jurés et cherchaient en se dénigrant et se calomniant réciproquement à se mettre plus en crédit dans notre esprit ; cependant ils ne se sont jamais contredit sur ce point. Roberts, avouant même que jamais son adversaire n'avait mangé sa part d'une victime humaine, imprime à ces rapports un plus grand caractère de vraisemblance ; d'ailleurs d'autres indices les ont confirmés. Chaque jour les Noukahiviens nous apportaient une quantité de crânes à vendre ; leurs armes étaient ornées de cheveux ; et des ossemens humains décoraient une grande partie de leurs meubles. Ils nous faisaient aussi connaître par leur pantomime leur goût pour la chair humaine. Toutes ces particularités se réunissent malheureusement pour prouver qu'ils sont anthropophages; et ce qu'il y a de plus révoltant c'est que dans les temps de famine ils tuent de sang-froid les femmes, les enfans et les vieillards, et se repaissent de leur chair.

« Ils nous ont prouvé qu'ils étaient inaccessi-

bles au plus léger sentiment d'humanité. Pendant notre séjour parmi eux ; nous avions fait notre possible pour leur inspirer de la reconnaissance ou au moins de la bienveillance ; néanmoins, au moment de notre départ, le bruit se répandit qu'un de nos vaisseaux avait échoué. En moins de deux heures les insulaires, armés de massues, de haches et de lances, se rassemblèrent en grand nombre sur la côte vis-à-vis de nous. Nous ne les avions pas encore vus dans cet appareil de guerre. Ils ne pouvaient avoir d'autre dessein que de nous dépouiller et de nous massacrer. Le Français Cabrit qui vint aussitôt à bord de la *Nadiejeda*, nous avertit des projets hostiles des insulaires. Il résulte de ces faits que les Noukahiviens sont des sauvages qui ne connaissent d'autre jouissance, que celle de satisfaire leurs besoins physiques, et qu'ils forment peut-être la race la plus vicieuse qui existe sur la terre. »

Le 18 mai les deux vaisseaux firent voile pour les îles Sandwich ; le 7 juin l'on eut connaissance d'Ovaïhy. Bientôt des pirogues se détachèrent de l'île, elles n'apportaient qu'une bien petite quantité de provisions, ce qui contraria beaucoup M. de Krusenstern qui était pressé de continuer sa route pour le Kamtchatka. L'astronome M. Horner calcula que la hauteur du Mona-Roa, le mont le plus élevé de cette île, était de 2254

toises au-dessus du niveau de la mer; une partie de sa masse est ordinairement enveloppée de nuages. Cabrit s'était embarqué sur la *Nadiejeda;* quoiqu'il possédât parfaitement la langue de Noukahiva, il ne put se faire entendre des Ovaïhiens et ne les comprit pas. Cependant le fond de l'idiome de ces deux peuples est le même. Peut-être une différence dans la prononciation empêcha-t-elle les interlocuteurs de se comprendre mutuellement.

On ne put se procurer à Ovaïhy des vivres comme on s'en était flatté. Les insulaires refusaient en paiement de belles haches, des couteaux, des ciseaux et même des pièces d'étoffes entières et des habillemens complets; ils voulaient absolument un grand manteau de drap, propre à envelopper un homme de la tête aux pieds; on n'était pas en état de le leur fournir. « Quel changement prodigieux, s'écrie M. de Krusenstern, s'est opéré dans cette île pendant le court espace de quinze ans! Tiana, dont il a été question dans la relation de Meares, s'informait à Canton en 1789 du prix des marchandises, en demandant quelle quantité de fer on exigerait pour tel ou tel objet, tant ce métal lui semblait précieux, après une année de fréquentation avec les Européens. Maintenant le fer est tellement tombé de valeur à Ovaïhy que les insulaires font

à peine attention aux outils les plus nécessaires ; il leur faut actuellement, pour les satisfaire, quelque chose qui flatte leur vanité.

Comme la saison avançait, M. de Krusenstern résolut de partir au plutôt pour le Kamtchatka, afin de pouvoir aller au Japon dans le courant de l'année. Le capitaine Lisianskoï, qui ne devait pas visiter cet empire, n'avait pas de motif de quitter sitôt Ovaïhy ; en conséquence il prit le parti de séjourner pendant quelques jours dans la baie de Karakakoa. Le 10 juin les deux bâtimens se séparèrent, et la *Nadiejeda* fit voile au nord ; le 14 juillet on aperçut le Kamtchatka, et le lendemain on laissa tomber l'ancre dans le port de Saint-Pierre-Saint-Paul.

Le général Kochelev était alors gouverneur du Kamtchatka ; il aida de tout son pouvoir la prompte expédition de la *Nadiejeda*, qui avait besoin d'être dégréée, et dont toute la cargaison fut déposée à terre, parce qu'il y avait beaucoup d'objets destinés pour le pays. Le 6 septembre, tout étant prêt ; on mit à la voile.

Durant tout le temps de la relâche, on avait constamment été enveloppé d'une brume épaisse accompagnée d'une pluie fine : ce temps continua pendant les dix premiers jours de la navigation ; enfin le soleil se montra, seulement pour quelques heures ; on l'attendait avec une grande im-



patience, pour sécher les lits et les vêtemens imprégnés d'humidité ; le 11 il plut abondamment et le vent souffla de l'est avec impétuosité : ce fut bientôt une tempête ; elle fut au plus haut degré de violence à cinq heures après midi ; elle diminua un peu vers minuit ; mais elle ne cessa entièrement que le lendemain matin. Pendant la tourmente le bâtiment avait fait eau à un tel point, qu'il fallut pomper sans interruption ; cependant il avait été calfaté soigneusement au Kamtchatka, ce qui donna lieu de supposer que la voie d'eau se trouvait sous le doublage en cuivre, conjecture qui fut vérifiée depuis. On vit dans la journée des baleines et beaucoup d'oiseaux aquatiques et terrestres : plusieurs exténués de fatigue venaient se reposer sur les manœuvres, et se laissaient prendre à la main. « Gore étant dans le parallèle de 45 degrés, où nous nous trouvions alors, dit M. de Krusenstern, avait aperçu également un grand nombre d'oiseaux qui lui firent soupçonner qu'il n'était pas loin des Kouriles.

On chercha inutilement des îles placées sur plusieurs cartes à l'est du Japon. Cette tentative vaine, rapprochée de celles de plusieurs autres navigateurs, prouva qu'elles n'existent pas au moins dans les parages où on les indique.

L'on a représenté les mers voisines du Japon

comme extrêmement orageuses ; les Russes reconnurent la vérité de cette observation. A peine ils furent engagés dans le détroit Van-Diemen, au sud de cet archipel, qu'ils éprouvèrent des coups de vent très-forts. Le 28 septembre à midi l'on aperçut pour la première fois les côtes du Japon ; le 29 à minuit une tempête éclata, le vent soufflait du nord-est. Le mauvais temps dura tout le jour suivant; le vent s'apaisa pendant la nuit et passa au sud-est. La position du vaisseau était d'autant plus critique, que l'on ne pouvait se fier aux cartes que l'on avait, quoique ce fussent les meilleures connues. Le ciel s'étant éclairci au point du jour. et le soleil se montrant même un peu, l'on se rapprocha de terre; cependant une grosse houle du sud-est, jointe à la baisse continuelle du baromètre, paraissaient les avant-coureurs d'une bourrasque qui exigeait des précautions à la vue d'une côte inconnue. « A midi les indices de la tempête devinrent plus menaçans. Des lames hautes comme des montagnes arrivaient du sud; le soleil était pâle et terne : il fut bientôt voilé par les nuages qui arrivaient avec rapidité du sud-est. Le vent qui augmentait à chaque instant, soufflait avec tant de violence à une heure, que nous ne pûmes qu'avec les plus grands efforts et beaucoup de dangers ferler les voiles, parce que les manœuvres, quoique neuves

la plupart, se cassaient à tout moment; nos matelots, pleins de courage et affrontant hardiment tous les périls, ne cessèrent de travailler que lorsqu'ils les eurent serrées toutes sans qu'une seule fût déchirée. A trois heures après midi la tempête, toujours croissante, avait mis en pièces toutes les voiles de fortune, les seules que nous eussions dehors. Rien n'égalait la furie du vent, ajoute M. de Krusenstern, elle surpassait tout ce que je m'étais figuré d'après les descriptions qu'on m'avait faites des typhons des mers de la Chine et du Japon; il faudrait la vive imagination d'un poète pour la peindre avec vérité. Comme il était impossible de placer une seule voile de fortune, le vaisseau fut entièrement abandonné aux vagues qui s'élevaient à une hauteur prodigieuse; je m'attendais à chaque instant à voir tomber les mâts dans la mer. L'abaissement du baromètre indiquait l'état de l'atmosphère. Le mercure, qui à midi était à vingt-neuf pouces trois lignes, tomba si brusquement, qu'à cinq heures il avait entièrement disparu sous l'échelle, de sorte que nous ne pûmes voir l'effet des secousses que l'instrument éprouvait. Il est vraisemblable que le mercure était descendu à 27 pouces et même au-dessous, puisqu'il n'a reparu qu'au bout de trois heures.

« Je ne craignais rien pour le vaisseau tant

que les mâts resteraient en place ; mais nous étions menacés d'un bien plus grand danger ; le vent qui soufflait de l'est-sud-est, nous poussait directement sur la côte qui n'est pas très-éloignée: j'estimais que nous n'avions que jusqu'à minuit tout au plus à parcourir l'espace qui nous en séparait. Le moindre choc contre le fond aurait mis le vaisseau en pièces ; et la mer était si grosse qu'il ne se serait pas sauvé un seul homme, notre salut dépendait d'un changement de vent. Heureusement à huit heures du soir il sauta tout-à-coup de l'est-sud-est à l'ouest-sud-ouest, et nous fûmes hors de danger : mais dans ce changement subit une lame frappa l'arrière du vaisseau avec tant de violence qu'elle emporta une partie de la galerie et inonda la chambre de trois pieds d'eau ; la plupart de mes cartes et de mes livres furent gâtés. Ce moment critique avait été précédé d'un calme qui, grâces à Dieu, ne dura que quelques minutes : nous en profitâmes pour placer une voile de fortune, afin de soutenir un peu le vaisseau contre le vent ; elle était à peine déployée qu'il souffla de nouveau avec violence. A dix heures il sembla s'affaiblir un peu, et à notre grande satisfaction le mercure se remontra. Nous en conclûmes que la tempête ne recommencerait plus avec la même fureur. Effectivement à minuit elle avait diminué, quoique le vent

soufflât toujours avec la même force ; c'était ce que nous pouvions désirer de mieux : car si après avoir changé il eût faibli, l'agitation des vagues n'eût pas pu s'apaiser si promptement, et nos mâts eussent été exposés à un danger plus grand qu'auparavant. »

« A cette tourmente succéda un très-beau jour qui permit de remettre tout en ordre. En avançant au milieu des îles, on rencontrait un grand nombre de jonques japonaises qui allaient et venaient dans différentes directions ; elles ne s'approchaient pas assez des Russes pour qu'ils pussent leur parler, elles s'en éloignaient au contraire avec le plus grand soin : on leur faisait des signaux ; les Japonais qui étaient à bord leur adressaient la parole ; tout fut inutile. Comme il est sévèrement interdit à cette nation d'avoir aucune communication avec les étrangers, et même de répondre à leurs questions les plus indifférentes, on ne voulut pas les exposer plus long-temps à se compromettre, mais on ne put s'empêcher d'admirer leur force d'abnégation. »

Cependant un bateau pêcheur que l'on aperçut le 7 à la pointe du jour fut plus hardi. « On lui fit signe d'approcher, dit M. Langsdorf ; les hommes qui le montaient étaient nus, à l'exception d'une ceinture autour des reins et d'une bande de toile autour de la tête ; ils en usaient

ainsi pour ne pas gâter leurs vêtemens dont ils s'étaient dépouillés. Malgré les défenses, ils nous accostèrent, et montèrent à bord, burent de l'eau-de-vie, et nous apprirent que depuis quatre jours on avait appris à Nangasaki, au moyen de feux allumés pendant la nuit, la nouvelle de l'approche d'un bâtiment à trois mâts, et que l'on établirait une garde d'observation sur la montagne la plus proche de l'entrée du port. Ils ajoutèrent qu'il s'y trouvait en ce moment deux navires hollandais arrivés depuis le mois de juillet. Ils nous indiquèrent la direction à suivre pour y parvenir; vers une heure nous nous sommes trouvés près de l'entrée. »

« On apercevait tout le long de la côte, derrière les rochers dont elle est bordée, plusieurs anses auxquelles aboutissaient de très-belles vallées. Tout annonce que le pays est cultivé avec le plus grand soin. Les points de vue étaient ravissans, le plaisir que l'on éprouvait à les contempler était augmenté par l'aspect d'allées d'arbres bien alignés qui s'étendaient jusqu'aux bornes de l'horizon. Au-delà des vallées, le pays s'élève au nord en une chaîne de montagnes.

« Bientôt, à un signal donné, un canot où se trouvaient des officiers japonais nous accosta; ils refusèrent de monter à bord, nous parlèrent du ton le plus poli et le plus amical et nous

adressèrent les questions les plus minutieuses ; on nous demanda entre autres qui nous étions, d'où nous venions, dans quelle intention : si l'ambassade était uniquement destinée pour le Japon ; si nous avions de l'artillerie ; quelle était la quantité de nos canons, de nos fusils et de nos autres armes ; combien de temps avait duré notre voyage, et quel était le lieu que nous avions quitté le plus récemment. Sous quel pavillon nous naviguions, etc. Nous avions à bord un écrit remis en 1792, par le gouvernement Japonais, au lieutenant Laxman ; il contenait la permission d'expédier un bâtiment russe au Japon. Cet écrit ayant été présenté, un des officiers le prit et en tira une copie, puis s'enquit du motif pour lequel on avait resté douze ans sans en faire usage, ajoutant que pendant quatre ans on s'était attendu à voir paraître le navire russe, et que des ordres avaient été envoyés en conséquence dans tout l'empire. L'interrogatoire de ces officiers avait principalement pour objet de s'assurer si nous étions réellement Russes : ils nous demandèrent donc en s'en allant un billet écrit en cette langue, n'importe son contenu ; alors ils se retirèrent.

« Deux heures après, un autre bateau monté aussi par deux officiers, nous accosta également ; il avait ordre du gouverneur de nous indiquer un mouillage ; ils ne nous quittèrent que lorsque

nous eûmes laissé tomber l'ancre à l'entrée de la baie, et que nous leur eûmes donné un certificat attestant qu'ils s'étaient acquittés de la commission dont on les avait chargés. Leur ayant représenté que nous ne pouvions le leur délivrer qu'en langue russe, ils répondirent qu'il y avait à Nangasaki des personnes qui l'entendaient parfaitement.

« On connaît, dit M. de Krusenstern, les précautions humiliantes que le gouvernement japonais prend envers les étrangers ; sans oser nous flatter d'être mieux accueillis que les autres nations, cependant nous pouvions supposer qu'ayant à bord un ambassadeur envoyé par le souverain d'une nation puissante et voisine au monarque de ce peuple si ombrageux, uniquement pour lui donner des assurances de son amitié, nous éprouverions une réception qui n'aurait rien d'offensant ; nous espérions même qu'on nous accorderait un degré de liberté suffisant pour rendre notre séjour moins ennuyeux, et nous dédommager d'une inaction de six mois par la possibilité de recueillir des renseignemens sur un pays si peu connu. Vain espoir ! nous n'avons pas même joui de l'espèce de liberté accordée aux Hollandais, le seul peuple européen auquel l'accès de l'empire est permis. Depuis le premier jusqu'au dernier moment de notre séjour dans

la baie de Nangasaki, nous avons été prisonniers dans notre vaisseau; l'ambassadeur, de même que le simple matelot, a été soumis à cette captivité. »

A peine on avait laissé tomber l'ancre, que d'autres officiers japonais vinrent encore interroger les Russes. A la nuit plus de vingt petits bâtimens et bateaux se placèrent à une distance de cinquante à cent pas autour du vaisseau; tous arborèrent une lanterne de papier, de couleur bariolée, ce qui produisait un effet assez agréable. Vers dix heures un plus gros vaisseau, orné de deux grandes lanternes, s'approcha. « On annonça, dit M. Langsdorf, que c'était un officier supérieur qui venait, de la part du gouverneur de Nangasaki, nous féliciter sur notre arrivée, et nous demandait la permission d'entrer à bord; elle lui fut accordée; nous vîmes arriver des officiers et des interprètes hollandais chargés d'examiner la chambre dans laquelle nous comptions recevoir les magistrats ou banios. Bientôt ceux-ci se présentèrent, accompagnés d'une suite nombreuse et de plusieurs interprètes; on les reçut avec tous les honneurs dus à leur rang, le tambour battit, et nos soldats se mirent sous les armes. Ils entrèrent dans la chambre où toutes les personnes attachées à l'ambassade et les officiers du vaisseau s'étaient rassemblés.

« Le principal banio s'assit avec son secrétaire sur le sofa, tous deux les jambes croisées à la manière du pays ; quoique la chambre fût très-bien éclairée, leurs domestiques placèrent devant chacun d'eux une lanterne, une boîte contenant un réchaud plein de charbon, une autre où était leur tabac, et une troisième où il y avait un crachoir. Les interprètes se mirent à genoux en demi-cercle autour du sofa.

« On ne tarda pas à s'apercevoir que les banios étaient venus moins pour saluer l'ambassadeur, que pour nous interroger; ils répétèrent dans le plus grand détail les questions auxquelles nous avions déjà répondu à satiété. Chacune de nos réponses fut écrite à l'instant ; on s'enquit de la manière la plus minutieuse de la route que nous avions suivie de Cronstadt à Nangasaki, et notamment, si du Kamtchatka nous étions venus par le détroit qui sépare la Corée du Japon, ou le long de la côte orientale de cet empire, et en combien de jours nous avions fait cette traversée. On parut entendre avec plaisir que nous avions passé de ce dernier côté.

« Les banios voulurent ensuite voir la permission originale remise à Laxman ; puis ils nous apprirent que, d'après les lois de l'empire, nous devions leur livrer, jusqu'au moment de notre départ, nos canons, nos fusils, nos épées et

notre poudre; ils nous promirent de nous envoyer des vivres le lendemain.

« L'ambassadeur demanda que le gouverneur lui accordât promptement une audience, pour lui montrer la permission; et promit de remettre la poudre ainsi que les armes qui ne faisaient point partie de l'uniforme des officiers. Il sollicita aussi un mouillage plus sûr dans l'intérieur du port, parce que nous étions trop exposés au vent. Nous reçûmes l'assurance d'une réponse pour le lendemain.

« Au bout d'une heure de conversation, le premier banio nous pria de permettre à M. Van-Doeff, chef du comptoir hollandais, et à quelques personnes de sa compagnie, de nous faire une visite; nous ne fûmes pas peu surpris de ce que ces Européens qui étaient dans un canot le long du vaisseau, eussent attendu la permission des Japonais plutôt que la nôtre pour venir à bord. M. Van-Doeff, son secrétaire, les deux capitaines, MM. Musquetier et Bellmar, et le baron Van-Pabst, voyageur hollandais, arrivés dans la chambre, furent appelés l'un après l'autre par un interprète pour faire leur révérence au banio. Ils s'inclinèrent profondément, en tenant leurs bras pendans, et restèrent dans cette position jusqu'à ce que l'interprète leur eût dit de se redresser.

« Chaque fois qu'un des interprètes agenouillés

sur le tapis de la chambre, devait adresser la parole à un banio, il tombait sur ses mains et parlait la tête baissée; quand il avait fini il aspirait l'air à plusieurs reprises avec une espèce de sifflement. Les banios s'exprimaient d'un ton de voix si bas, qu'il nous semblait impossible qu'on pût les entendre ou les comprendre; c'était comme un léger murmure qui produisait à peine quelque impression sur l'oreille. Les interprètes répondaient ordinairement par le monosyllabe : eh, eh! qui signifie probablement : oui ; ou bien : je comprends. A minuit tout ce monde se retira.

« Plus de vingt bateaux nous entourèrent pendant la nuit; ils étaient ornés d'un grand nombre de pavillons; on apercevait sur quelques-uns des arcs et des flèches, ainsi que des matelots impériaux, reconnaissables à leurs vêtemens blancs rayés de bleu. Le 9 après midi un petit bateau nous apporta des poules, des canards, des raves, du riz et du poisson ; c'était un présent du gouverneur; en même temps on nous annonça la visite de plusieurs personnages de haut rang.

« Bientôt une grande chaloupe ornée de plusieurs pavillons et de marques de distinction, munie de rideaux bleus et blancs, et suivie de plusieurs petits bateaux, s'avança au son des timbales vers la *Nadiejeda*; les rameurs faisaient mouvoir leurs avirons en cadence et en criant.

Les interprètes nous dirent que cette chaloupe portait le trésorier qui est égal au gouverneur, un secrétaire de celui ci, et l'ottona ou maire de la ville. Trois cavaliers de l'ambassade allèrent les saluer à bord de leur chaloupe; l'ambassadeur vint au-devant d'eux sur le pont; on leur rendit les honneurs militaires; le trésorier et le secrétaire s'assirent sur le sofa, le banio sur un siége à droite, tous à la manière européenne; du reste tout était disposé comme à la visite de la veille.

« L'objet de celle-ci était de nous demander notre poudre et toutes nos armes; l'ambassadeur y consentit avec la restriction que les officiers et lui garderaient leurs épées, partie essentielle de leur uniforme, et que de même sa garde d'honneur, composée de sept hommes, conserverait ses fusils; les Japonais consentirent au premier point; mais sur le second, ils représentèrent que c'était absolument contraire aux lois de l'empire; et ils offrirent de donner à l'ambassadeur une garde d'honneur à leur manière. M. de Resanov persistant dans ses prétentions, il fut convenu que ce point resterait en suspens jusqu'à nouvel ordre. Vraisemblablement un courrier fut expédié à Iedo pour exposer cette difficulté.

« Les Japonais demandèrent de plus l'écrit original remis à Laxman; il leur fut remis; enfin la lettre de l'empereur de Russie à celui du Japon,

déclarant en même temps que le vaisseau ne serait admis dans le port de Nangasaki, que lorsque le gouverneur connaîtrait le contenu de cette pièce. M. de Resanov donna aux interprètes une copie de la lettre pour la lire aux banios, en leur faisant observer que son souverain l'avait chargé de remettre l'original à l'empereur du Japon en personne, et la copie au gouverneur de Nangasaki.

« Les banios ayant examiné la lettre qui était écrite en russe, en japonais et en mandchou, assurèrent qu'ils ne pouvaient ni la lire ni la comprendre, parce qu'elle était composée en style commun et tracée en mauvais caractères; ils ajoutèrent que le gouverneur devait l'avoir entre les mains pour être instruit de son contenu et du but de l'ambassade. M. de Resanov demanda à avoir promptement une audience du gouverneur, en déclarant qu'il le mettrait au fait de la lettre et du motif de sa venue. Les banios ayant insisté, on leur dit que l'autocrate de la Russie désirait de former des liaisons d'amitié et de commerce avec le Japon, et avait à cet effet envoyé un ambassadeur chargé de présens pour l'empereur du Japon. Alors ils s'enquirent des conditions de cette alliance; on répondit que l'ambassadeur avait les pleins pouvoirs de son souverain, et qu'il réglerait les conditions en son nom, après y avoir réfléchi d'après l'état du Japon Cette parti-

cularité sembla produire une forte impression sur leur esprit.

« On nous enleva nos armes et on conduisit la *Nadiejeda* dans la partie de la rade qui est à l'ouest du Papenberg ; on refusa de nous conduire dans la partie orientale, sous prétexte qu'elle était occupée par les jonques chinoises, quoiqu'il n'y en eût que cinq. On leva l'ancre à minuit, plus de soixante bateaux nous remorquèrent ; ils étaient divisés en cinq lignes, chacun conserva si bien sa position qu'elle ne changea jamais.

« L'on permit aux Hollandais que nous avions vus la veille, de nous rendre encore visite ; comme ils parlaient bien allemand, anglais et français, ils nous rendirent des services essentiels pendant la négociation. Le capitaine Musquetier surtout était très-instruit. Leur conversation fut très-intéressante pour nous. Ce fut la dernière fois que nous jouîmes de leur société.

« Au moment où le principal banio m'adressait la parole, dit M. de Krusenstern, un des interprètes s'avisa de mettre sa main sur mon dos, en me poussant doucement pour me faire saluer à la hollandaise ; je le regardai fixement, et d'un air très-sérieux ; il n'alla pas plus loin, et ensuite n'osa pas renouveler son insolente tentative.

« Trente-deux bâtimens de garde formaient autour de la *Nadiejeda*, une ligne qu'aucun bâti-

ment ne pouvait passer ; trois autres se tenaient tout près de notre arrière pour recevoir nos ordres lorsque nous avions besoin des interprètes, de provisions ou d'un objet quelconque. Comme cette partie de la rade est passablement ouverte ; nos gardiens étaient souvent forcés d'abandonner leur poste lorsque le vent fraîchissait un peu trop ; ils revenaient aussitôt qu'il s'était calmé, ce qui arrivait fréquemment deux fois par jour.

« Dans notre captivité nous avions au moins la consolation de jouir d'une perspective fort agréable. Les montagnes de leur base à leur sommet étaient très-bien cultivées, leurs pentes offraient des champs disposés en terrasses et entremêlés de pelouses verdoyantes, de bosquets et de touffes d'arbres. Des villages et des maisons isolées répandaient de la variété sur le paysage, et les travaux des laboureurs animaient la scène. Sur le rivage le plus proche nous apercevions des murs revêtus de rideaux et ornés de pavillons, de même que les maisons voisines ; on nous dit que c'étaient des forts ou des batteries.

« Un banio vint nous voir avec son secrétaire et ses interprètes ; à sa demande, M. de Resanov remit aux interprètes la lettre à l'empereur du Japon, pour qu'ils la lussent attentivement et se pénétrassent bien de son esprit, parce qu'on devait expédier à Iedo un courrier chargé de faire

connaitre le motif de notre venue. Les observations critiques furent renouvelées, ensuite les interprètes nous prièrent de leur expliquer le sens des points principaux, afin d'éviter les malentendus, les ambiguités, et toutes les difficultés. Ils écrivirent chaque phrase en la répétant deux et trois fois pour rendre l'original le plus fidèlement possible.

« Le banio s'était conduit avec toute la politesse et la complaisance imaginables ; lorsqu'il eut fini, l'ambassadeur lui offrit la copie de la lettre qu'il lui avait si obstinément refusée la veille, pour qu'il la fît lire au gouverneur. Cette proposition causa une surprise très-agréable aux Japonais, et ils le manifestèrent par l'air de confiance qu'ils prirent avec nous. Les interprètes nous adressèrent des questions très-détaillées sur les productions de la Russie et sur son commerce; mais nous ne pûmes savoir si c'était par ordre du gouverneur ou par simple curiosité. Ils notèrent toutes les réponses; on ne leur en fit que de générales, en leur disant que lorsqu'il y aurait quelque chose de décidé sur les relations à établir, on s'expliquerait davantage; ils ne parurent pas mécontens.

« Quelques interprètes qui n'étaient pas occupés officiellement, commencèrent à se mettre au fait de la langue russe. Nous fûmes surpris de

la facilité, de la mémoire et de la curiosité de ces écoliers volontaires.

« Le 11, le 13 et le 15 octobre, les Japonais célébrèrent une grande fête; leur usage de toujours séparer les jours de fête par des jours de travail est très-sage. Nous ne reçûmes pas de visites.

« Le 12 au point du jour les jonques chinoises mirent à la voile, des bateaux japonais les remorquèrent jusque dans le voisinage de notre mouillage. Rien n'égale la difficulté de hisser les voiles de ces jonques faites avec des nattes; la maladresse de l'équipage est égale à la peine qu'il est obligé de prendre; nous avons vu cent hommes travailler pendant plus de deux heures, en poussant des cris affreux pour déployer une voile à l'aide du cabestan.

« Le 15 le temps fut très-beau, de sorte qu'une quantité innombrable de bateaux de plaisance, se promena dans la rade; ils n'avaient pas de pavillons, la plupart étaient remplis de femmes qui paraissaient être d'un rang distingué, et qui par curiosité venaient regarder de loin notre vaisseau. Les bâtimens de garde les forçaient de se tenir à la distance prescrite.

« Cent bateaux vinrent le 16 nous prendre à la remorque pour nous conduire à l'est du Papenberg. L'ambassadeur avait demandé que le vais-

seau mouillât dans le port intérieur, pour pouvoir réparer les dommages que l'ouragan lui avait causés et boucher sa voie d'eau : on fonda le refus, non sur la nécessité d'en obtenir la permission d'Iedo, mais sur un prétexte ridicule et qui ressemblait à un persiflage. On objecta qu'un vaisseau de guerre de l'empereur de Russie, ayant à bord un ambassadeur de ce monarque, ne devait pas se trouver confondu avec des navires marchands; on ajouta qu'aussitôt après le départ des Hollandais nous pourrions prendre leur place.

« Un interprète vint le 21 nous annoncer de la part du gouverneur que les deux vaisseaux hollandais passeraient le lendemain dans la rade du Papenberg, et que dans aucun cas nous ne devions envoyer de canot à leur bord.

« L'ambassadeur avait demandé à pouvoir communiquer avec les capitaines hollandais qui allaient partir, ou au moins la permission pour M. de Krusenstern, de leur parler, afin de profiter de cette occasion d'instruire par écrit son souverain de son heureuse arrivée au Japon. Les interprètes s'enquirent du nombre et de la grosseur des lettres que l'on voulait expédier en Europe, et deux jours après ils revinrent avec deux officiers; ils répondirent que, quoiqu'il fût expressément défendu et contraire aux lois, que les étran-

gers de nations différentes, qui étaient au Japon, entretinssent ensemble ou avec d'autres pays, un commerce de lettres, toutefois le gouverneur, par considération personnelle pour l'ambassadeur russe, lui permettait d'envoyer par les Hollandais des lettres en Europe, à condition qu'elles ne seraient pas cachetées. M. de Resanov avait rejeté cette proposition comme inadmissible. Enfin il fut convenu que la lettre ne contiendrait qu'une relation succincte du voyage du Kamtchatcka à Nangasaki, et de l'état de l'équipage. Cette lettre ayant été traduite par les interprètes, il en fut remis au gouverneur de Nangasaki une copie faite si exactement, que chaque ligne se terminait par les mêmes caractères que dans l'original; le gouverneur, après les avoir confrontés, renvoya celui-ci à bord par deux secrétaires, en présence desquels il fut cacheté.

« Lorsque les bâtimens hollandais mirent à la voile, M. de Krusenstern souhaita un bon voyage aux capitaines, et s'informa de leur santé; ils ne répondirent qu'en abaissant leur porte-voix. Le chef du comptoir ayant écrit à l'ambassadeur, avec la permission du gouverneur, pour lui accuser réception de sa lettre destinée pour la Russie, et lui assurer qu'elle serait certainement expédiée en Europe, excusa le silence des capitaines, en annonçant qu'il leur avait été rigoureusement dé-

fendu de répondre un seul mot aux questions des Russes.

« Depuis long-temps l'ambassadeur témoignait le désir d'avoir une maison à terre, où il pourrait habiter et déballer les présens destinés à l'empereur du Japon ; il exposait aussi que le vaisseau avait besoin d'être radoubé : on convenait de la justesse de ses demandes, mais on ne pouvait rien accorder avant d'avoir reçu la réponse d'Iedo sur tous les points.

« La ville de Nangasaki a deux gouverneurs qui alternent tous les six mois ; le second arriva d'Iedo quelques jours après que nous fûmes entrés dans le port ; son prédécesseur n'osa cependant pas se retirer, parce que nous étions venus pendant qu'il était encore en fonctions ; il fut ainsi obligé de rester à Nangasaki pendant tout notre séjour. Ils répondaient conjointement à tous nos messages.

Enfin le 28 octobre deux banios annoncèrent à l'ambassadeur que la maison et l'emplacement qu'on lui avait destinés étaient prêts ; il y alla en canot, suivi de plusieurs bateaux de garde ; le lieu destiné à la promenade était extrêmement resserré : il avait à peu près deux fois la longueur du vaisseau ; une palissade de bambous l'entourait de tous les côtés, on en avait arraché entièrement l'herbe et uni la surface que l'on avait couverte de sable ; une petite maison de plai-

sance ouverte du côté de la façade, était destinée à s'y reposer et à s'y réfugier en temps de pluie; l'appartement était élevé de deux pieds au-dessus du sol et revêtu d'un tapis de feutre rouge. L'ambassadeur pouvait venir s'y promener sans obstacle quand il en aurait la fantaisie, pourvu qu'il en avertît d'avance l'officier de garde, afin que celui-ci eût le temps de faire nettoyer la promenade, mais c'était dans le fond afin qu'il eût le loisir de poser ou de doubler à terre la garde nécessaire.

Les banios imposèrent aussi pour conditions, présentées sous la forme de prière à l'ambassadeur, de ne jamais amener plus de neuf officiers avec lui; de ne laisser aucun matelot aller à terre, ni personne y passer la nuit.

Ce lieu s'appelait Kibatch; M. de Krusenstern y étant descendu quelques jours après, avec plusieurs officiers et M. Horner, pour prendre hauteur, et pour reconnaître si l'anse était propre au radoub du vaisseau, les Japonais ne les empêchèrent pas de sonder, ils examinèrent l'opération avec beaucoup d'attention.

Le lendemain du départ des vaisseaux hollandais, des bateaux japonais remorquèrent la *Nadiejeda* plus avant dans le port, elle laissa tomber l'ancre à peu près à trois verstes de la ville de Nangasaki. On la dégréa; les mâts, les ver-

gues, les voiles, les agrès, etc., furent transportés à Kibatch ; le gouverneur promit de les faire garder par un poste particulier.

Quoique le capitaine désirât vivement de commencer le plutôt possible le radoub du bâtiment, il était impossible d'en ôter la cargaison, puisque l'ambassadeur n'avait pu encore obtenir la permission d'aller demeurer à terre, avec les présens. Le gouverneur, afin d'obvier à cet inconvénient, envoya le 15 novembre une jonque chinoise pour les y déposer, et servir de logement à l'ambassadeur jusqu'à l'arrivée de la réponse d'Iedo. Les officiers qui accompagnèrent M. de Resanov à bord de ce navire, en trouvèrent la chambre si petite et si incommode, que le capitaine témoigna sa surprise aux banios de ce que des hommes aussi raisonnables que les Japonais, avaient pu offrir à l'ambassadeur russe un logement qui ne serait pas même bon pour son valet de chambre, et annonça en même temps que l'on ne pourrait commencer le radoub du vaisseau que lorsque les présens en auraient été enlevés. En conséquence, la jonque fut renvoyée à Nangasaki, et tout resta dans le même état.

On dit à l'ambassadeur le 24 novembre, que s'il persistait à demander une maison plus grande que celle de Kibatch, en prétextant la rigueur de la saison, sa mauvaise santé, la nécessité d'exa-

miner les présens ; et l'urgence du radoub du bâtiment, les gouverneurs par considération pour lui, se décideraient à leurs périls et risques à lui en accorder une, pourvu qu'il consentît à n'y pas amener de soldats ; l'ambassadeur déclina la proposition, les gouverneurs promettaient en même temps qu'à l'arrivée du courrier d'Iedo, ils donneraient un logement plus spacieux.

« Il était évident, observe M. de Krusenstern ; qu'on nous avait leurrés, dès notre arrivée ; de paroles vaines. Les interprètes prétendaient qu'il fallait trois mois pour recevoir une réponse d'Iedo, cependant nous apprîmes depuis, et nous le savions par le témoignage de Kaempfer et de Thunberg, qu'elle peut arriver en trente jours, et quelquefois même l'on va de Nangasaki à la capitale en vingt-un jours ; les interprètes ne voulurent jamais en convenir ; ils soutinrent constamment qu'il fallait au moins trois mois pour ce voyage, en supposant même que les chemins fussent bons, et ajoutèrent que dans la saison actuelle il fallait un temps plus long. Ce que le gouverneur accordait pouvait donc le compromettre si sa conduite n'était pas approuvée, et il lui était impossible de fournir à l'ambassadeur une maison dans la ville sans en avoir reçu l'ordre positif de sa cour. L'inquiétude qu'il manifesta lorsqu'il fit tracer à Kibatch l'emplacement destiné à

notre promenade, prouvait assez combien son pouvoir à cet égard était borné. Il faut convenir en effet que notre arrivée à Nangasaki était un événement qui devait produire dans le Japon une sensation si grande, que le gouvernement ne pouvait manquer de se faire instruire de la moindre circonstance qui nous concernait; par conséquent je ne doute pas qu'à chaque visite d'un interprète à bord, il ne fût expédié sur le champ un courrier pour rendre compte de tous nos discours qui souvent étaient propres à augmenter la défiance d'un peuple fier et soupçonneux, et à blesser son orgueil. Nous fûmes instruits ensuite que le coubo ou empereur séculier n'avait rien voulu décider de son chef, dans cette affaire extraordinaire et importante, sans l'aveu du daïry ou empereur ecclésiastique, et qu'il lui avait envoyé une ambassade pour connaître sa volonté. Quoique celui-ci n'exerce pas la plus petite portion du pouvoir exécutif, les Japonais n'en conservent pas moins le plus profond respect pour son autorité spirituelle. Il est donc vraisemblable que le gouverneur de Nangasaki recevait plutôt ses instructions de Miaco, résidence du daïry, que d'Iedo.

Enfin le 17 décembre l'ambassadeur fut conduit à terre dans le bateau du prince de Fisen, duquel relève le territoire de Nangasaky. Ce bateau, le plus magnifique que les Russes eussent

vu jusqu'alors, avait cent vingt pieds de longueur; il était divisé en deux parties, l'une supérieure, l'autre inférieure; celle-ci était ornée de rideaux de soie de couleur lilas, sur lesquels étaient brodées les armoiries du prince; la supérieure brillait d'une belle tenture en damas de diverses couleurs. Les parois et les plafonds des nombreuses chambres resplendissaient de l'éclat du vernis le plus luisant; les escaliers en bois rouge avaient un poli si parfait, qu'ils ne le cédaient guères au vernis; des nattes fines et des tapis précieux revêtaient tous les planchers; des étoffes somptueuses formaient les portes. L'ambassadeur se plaça dans la chambre principale, située en bas, à-peu-près au centre du bateau; il était assis dans une chaise apportée du vaisseau, et avait devant lui une petite table sur laquelle il avait posé la lettre de l'empereur de Russie.

Dès qu'il eut mis le pied à bord, l'étendard impérial russe y fut arboré conjointement avec celui du prince; la garde de l'ambassadeur prit sa place sur le pont, à côté du pavillon. Les forts étaient tendus de rideaux neufs, dont on avait augmenté le nombre; les collines étaient occupées par des soldats richement vêtus; les interprètes le firent remarquer à l'ambassadeur, en lui disant que c'était en son honneur; le rivage était couvert d'une foule de spectateurs; une quantité

prodigieuse de bateaux entourait le bâtiment du prince, et l'accompagna jusqu'au rivage de Megasaki. Jusque-là tout était conforme aux égards dus au représentant d'un monarque puissant; mais à peine M. de Resanov eut mis avec sa suite le pied dans la maison, qu'on en ferma la porte au verrou, et les clefs en furent portées au gouverneur.

La maison était en bois, et ne consistait qu'en un rez-de-chaussée; elle était sur une pointe de terre, et si proche du rivage, que, de mer haute, l'eau montait jusque sous les fenêtres de deux côtés; celles-ci consistaient en une ouverture d'un pied carré, garnie de papier mince non huilé qui ne laissait pénétrer qu'un jour faible dans la chambre. Une cour longue de quarante pas, et large de trente, était entourée d'un côté par la maison de l'ambassadeur, et de deux autres par de vastes magasins; le quatrième donnait sur la mer. Une haute palissade de bambous formait l'enceinte, même dans cette partie; deux autres rangées de bambous s'étendaient de la porte jusqu'au point où l'eau arrivait de mer basse, afin que les canots russes ne pussent naviguer qu'entre deux haies; une grande porte à deux serrures fermait l'entrée sur la mer. La clef de la serrure extérieure était confiée à l'officier de garde, qui avait son poste dans le voisinage du vaisseau; celle de la serrure intérieure restait entre les

mains d'un officier qui se tenait à Megasaki. Quand un canot russe allait à terre, il fallait que l'officier chargé de la clef extérieure l'accompagnât pour ouvrir de son côté, et aussitôt, l'on en faisait autant dans l'intérieur; la même formalité avait lieu pour quiconque allait de Megasaki au vaisseau. Jamais la porte ne restait ouverte plus de cinq minutes. Les mêmes précautions avaient lieu du côté de terre; une porte rigoureusement fermée était à une extrémité de la cour. Une rangée de corps-de-gardes entourait l'enceinte de bambous; sur le chemin qui menait à Nangasaki, se trouvaient d'autres portes et des corps-de-gardes. Les deux premières finirent par rester ouvertes; mais les soldats ne s'en écartaient pas un instant. Chaque fois qu'un canot venait à terre, on comptait les personnes qui débarquaient; il devait ramener le même nombre au vaisseau. Si un officier avait envie de passer la nuit à Megasaki, il fallait qu'un de ceux qui y demeuraient le remplaçât à bord. De même, si un des officiers de la suite de l'ambassadeur voulait coucher à bord, il fallait envoyer à terre un matelot, pour compléter le nombre des hommes qui devaient y rester. Dans le commencement, on était obligé d'obtenir pour chaque fois la permission du gouverneur; cette restriction fut bientôt levée.

Le lendemain deux banios accostèrent la *Nadiejeda* avec un grand nombre de bateaux, pour y charger les présens de l'ambassadeur, qui furent portés à terre; quelques jours après, un autre banio vint annoncer au nom du gouverneur, qu'un courrier avait apporté d'Iedo la permission de conduire le vaisseau dans le port intérieur de Nangasaki, afin qu'il pût y être radoubé. Le jour suivant, malgré un vent très-frais et une pluie très-forte, il fut remorqué jusqu'au port où il jeta l'ancre entre Desima, où est le comptoir hollandais et Megasaki.

On passait fort impatiemment le temps en attendant des nouvelles d'Iedo; tout-à-coup la tranquillité dont on jouissait à Megasaki, fut interrompue par un événement malheureux. Le 16 janvier 1805 un des Japonais ramenés de Russie, ayant essayé de se couper la gorge avec un rasoir, on s'aperçut assez tôt de son dessein pour l'empêcher de l'exécuter entièrement; la blessure n'était pas dangereuse. Le docteur Langsdorf voulut arrêter le sang, la garde japonaise s'y opposa, parce que le gouverneur n'étant pas encore instruit de l'accident, le blessé devait rester baigné dans son sang jusqu'à ce que les banios qu'on avait expédiés à Nangasaki fussent de retour.

Au moment de l'arrivée de la *Nadiejeda*, le gouverneur avait demandé qu'on lui remît les

quatre Japonais; l'ambassadeur avait refusé, disant qu'il voulait les présenter lui-même à leur empereur. Quelques semaines après, le gouverneur renouvela sa réclamation; elle n'eut pas plus de succès. Les choses changèrent ensuite de face. Après le malheureux accident que l'on vient de raconter, l'ambassadeur fit prier le gouverneur de le débarrasser des Japonais; celui-ci fit dire qu'il ne pouvait plus les recevoir, puisqu'on les lui avait refusés deux fois, et qu'il devait attendre la réponse à un rapport qu'il avait adressé à Iedo sur cette affaire.

On ne put savoir avec quelque certitude quelle cause avait porté ce malheureux à vouloir s'ôter la vie; cependant on supposa que c'était l'idée désespérante de se revoir dans sa patrie sans pouvoir voler auprès des siens. Le bruit s'était répandu que les Japonais ramenés précédemment par les Russes, avaient été enfermés pour le reste de leurs jours, et même privés de toute communication avec leurs parens. Il était donc douteux que ceux qui étaient revenus avec M. de Krusenstern, pussent jamais retourner au sein de leurs familles. On assignait aussi un autre motif au suicide du Japonais. On raconta qu'immédiatement après l'arrivée de la *Nadiejeda* à Nangasaki, il remit aux banios un écrit dans lequel il se plaignait des mauvais traitemens qu'il prétendait avoir, ainsi

que ses compatriotes, essuyés en Russie, où il soutenait qu'on avait voulu plusieurs fois le forcer d'embrasser le christianisme. Cette pièce n'offrait d'un bout à l'autre qu'un tissu des plus affreuses calomnies ; car tous ces Japonais avaient été l'objet constant de l'humanité des Russes, et à leur départ on leur avait remis des présens de la part de l'empereur. Insensibles à tant de bontés, ils s'étaient fort mal conduits à bords, et avaient souvent occasioné des plaintes.

Sur ces entrefaites, les interprètes annoncèrent le 25 janvier qu'avant peu de temps le gouverneur espérait pouvoir donner des nouvelles agréables à l'ambassadeur. Ils nous dirent aussi en confidence que la réponse d'Icdo se faisait attendre si long-temps, parce que le coubo, ainsi qu'on l'a rapporté plus haut, avait envoyé un de ses premiers conseillers d'état au Daïry pour conférer avec lui, et qu'ils n'étaient pas d'accord sur la question de savoir si l'ambassade devait être reçue. Il croyait cependant que la décision finale ne pouvait manquer d'arriver au plus tard dans une vingtaine de jours.

Le 30 janvier, jour de la nouvelle année des Japonais, le gouverneur envoya à l'ambassadeur un présent, conformément à l'usage du pays, entre des personnes de qualité égale. Tous les habitans étaient vêtus de leurs habits de cérémonie ; ils se

firent des visites pendant trois jours. L'ambassadeur reçut les félicitations du gouverneur, par un interprète envoyé exprès.

M. de Resanov s'était plaint plusieurs fois de ce qu'on le trompait par de fausses promesses, et de ce que les jours, les semaines et les mois se passaient sans qu'on lui fît une réponse positive, ou qu'au moins on l'instruisît des motifs de ce long délai; il fit représenter au gouverneur que cette conduite était propre à lui faire perdre patience. On lui répondit que l'on regrettait infiniment de le voir déçu dans ses espérances; mais que le retard qui le contrariait tant venait uniquement de ce que l'oncle, le frère et un autre parent de l'empereur, qui demeuraient à une grande distance d'Iedo, avaient été appelés dans cette capitale pour délibérer sur la réception de l'ambassade, et qu'il devait considérer cette lenteur inattendue comme une marque de l'heureuse issue de l'affaire qui se terminerait suivant ses désirs; parce qu'une réponse négative ne se serait pas fait attendre si long-temps.

Malgré ces belles paroles, on commença bientôt à douter que l'ambassadeur fît le voyage d'Iedo. Les incertitudes à cet égard cessèrent entièrement, lorsque le 19 février les interprètes annoncèrent officiellement que l'empereur avait fait partir pour Nangasaky un plénipotentiaire et d'autres per-

sonnages de distinction, qu'il avait chargés d'entrer en négociation avec l'ambassadeur. L'envoyé de l'empereur était un homme d'une dignité si éminente, que selon l'expression des interprètes, *il osait regarder les pieds de sa majesté impériale;* honneur dont le gouverneur de Nangasaki ne jouissait pas. Il était évident qu'un personnage si distingué ne venait pas simplement pour conduire l'ambassadeur à Iedo.

D'un autre côté les Japonais mettaient le plus grand empressement à fournir tout ce qui pouvait hâter le départ du vaisseau; ils s'informaient du progrès des travaux, et montraient le plus vif désir de les voir terminer assez promptement pour qu'il pût partir vers le commencement d'avril. Cette insinuation fit très-grand plaisir à M. de Krusenstern, et il disposa tout pour effectuer son départ à l'époque indiquée.

Le 12 mars tous les doutes furent levés, le principal interprète dit que probablement l'ambassadeur n'irait pas à Iedo, et que le délégué de l'empereur qui devait arriver dans une quinzaine de jours à Nangasaki, terminerait entièrement l'affaire, de sorte que la *Nadiejeda* pourrait mettre à la voile en avril ou en mai. Il déclara en même temps que l'empereur avait ordonné de fournir au vaisseau tout ce dont il avait besoin et des vivres pour deux mois.

Le 30 le plénipotentiaire d'Iedo arriva ; on n'en instruisit l'ambassadeur que le 3 avril, en l'invitant pour le lendemain à une audience dans la maison du gouverneur ; en même temps les négociations sur le cérémonial commencèrent. De part et d'autre on y mit beaucoup de chaleur. Enfin on tomba d'accord. Il fut convenu que l'ambassadeur saluerait à la manière européenne le délégué de l'empereur ; il fallut cependant qu'il consentît à se présenter sans épée et sans souliers, et à s'asseoir sur le plancher, les pieds de côté.

Le 4 avril, l'ambassadeur accompagné de plusieurs officiers de sa suite, du docteur Langsdorf et d'un sergent qui portait l'étendard russe, s'embarqua dans un magnifique bateau du prince de Fisen, une multitude d'autres canots ornés du pavillon du prince, formaient le cortége. Arrivé à Okhatta, escalier grand et commode pour débarquer, M. de Resanov fût reçu par plusieurs Japonais de distinction; il entra dans un norimon ou sorte de chaise à porteur, et l'on se mit en marche. Toutes les maisons, de même que les forts et les corps-de-gardes, étaient revêtus de tentures, de sorte que ni les Russes ni les habitans de Nangasaki ne purent se voir les uns les autres. Dans les carrefours et les autres endroits où les tentures n'auraient pas suffi, des palissades de

bambous et des nattes bouchaient les issues. Les interprètes dirent aux Russes, que ces précautions avaient été prises pour empêcher le bas peuple de jetter ses regards sur un personnage d'une dignité aussi éminente que l'ambassadeur, et pour que celui-ci n'aperçût pas des gens si inférieurs à lui. Ce n'était que par hasard que l'on distinguait çà et là une tête de curieux qui tâchait de découvrir quelque chose entre les tentures.

Le cortége passa par plusieurs rues, toutes larges et propres, et pourvues de chaque côté d'une rigole pour l'écoulement des eaux ; quelques-unes seulement étaient pavées dans le milieu avec de petits cailloux ou de grandes dalles. La plupart des maisons ne consistent qu'en un rez-de-chaussée, et sont en bois ; les fenêtres et les portes sont munies de grillages.

Tous les Russes déſirent leurs souliers devant la maison du gouverneur, pour ne pas gâter le beau plancher vernissé et les nattes fines. Au bout d'un long corridor on entra dans un appartement où il n'y avait pas un seul meuble; les parois étaient ornées de jolis paysages peints sur des tapisseries: la boiserie des portes et des lambris était d'un travail délicat et revêtue d'un vernis brillant. Le jour n'y pénétrait que par le corridor ; au milieu de la salle il y avait des boîtes à tabac, des pipes et des réchauds; dès que les Russes se furent mis

en train de fumer, on leur servit du thé sans sucre ; ils le trouvèrent de qualité assez médiocre. Après une demi-heure d'attente, l'ambassadeur fut introduit dans la salle d'audience avec deux de ses officiers.

Le délégué de l'empereur du Japon et les deux gouverneurs étaient à genoux à peu près au milieu de la salle. Derrière eux, des gens de leur suite tenaient en l'air leur épée dans une position horizontale ; on avait donc trompé M. de Résanov en exigeant de lui qu'il parût sans épée, sous prétexte que les plénipotentiaires japonais n'en auraient pas. Il fit, ainsi que ses officiers, un salut à l'européenne, et tous trois s'assirent à peu près à six pas des gouverneurs. Les interprètes se mirent à genoux à côté de ceux-ci; des personnages de distinctions étaient accroupis tout autour de l'appartement.

Après des complimens respectifs, on adressa ces questions à l'ambassadeur: Pourquoi et dans quelle intention êtes-vous venus au Japon? Pourquoi l'empereur de Russie a-t-il écrit à l'empereur du Japon, puisque l'on avait positivement déclaré à Laxman que c'était sévèrement défendu et absolument contraire aux usages, aux lois et à la dignité de l'empire. Laxman s'est-il acquitté de cette commission et vit-il encore? Ensuite le gouverneur fit les observations suivantes : Le do-

cument avec lequel vous êtes venu au Japon, permet à un navire de commerce d'entrer à Nangasaki et de conférer relativement à des liaisons de commerce, mais il n'y est pas question d'ambassade. Enfin on demanda pourquoi l'on avait attendu si long-temps à faire usage de cette permission.

L'audience fut finie à une heure après midi, et l'on revint à Megasaki dans le même ordre que le matin. Le soir, les interprètes vinrent demander à l'ambassadeur s'il voulait en avoir une seconde le lendemain ; il y consentit.

Si M. de Resanov n'avait pas été content du résultat de la première audience, la seconde dut encore moins le satisfaire. Le délégué et les gouverneurs lui remirent en cérémonie un grand rouleau de papier, en le priant de se le faire expliquer par les interprètes. Ceux-ci le prirent avec beaucoup de respect, le portèrent à leur front en baissant la tête, le déployèrent avec une sorte de vénération religieuse, et dirent : « Ceci est une grande marque de bienveillance de l'empereur du Japon envers l'ambassadeur russe. Ce papier ne contient que des expressions amicales. Comme il est écrit en japonais, nous sommes chargés d'en faire connaître verbalement les points principaux à monsieur l'ambassadeur, et de lui notifier qu'ensuite nous aurons soin de le faire tra-

duire exactement, afin que le contenu en soit parfaitement connu. Ceci n'est pas un travail peu important et fait à la légère ; car il est le fruit de profondes réflexions, et d'une vaste instruction.»

Ce document rappelait «qu'à l'exception des Chinois et des Hollandais, il était défendu à toute autre nation d'aborder dans l'empire ; il ajoutait que pour ne pas en enfreindre les lois on avait refusé toutes les propositions de former des liaisons de commerce avec un grand nombre de pays. Lorsque Laxman était venu on l'avait bien reçu, et on avait fait tout ce qui était permis par les lois. L'empereur pouvait aussi et voulait considérer l'arrivée d'un second bâtiment russe comme une marque de la grande amitié de l'empereur de Russie pour lui. Ce riche monarque lui avait envoyé un ambassadeur plénipotentiaire et beaucoup de présens précieux. D'après les usages des nations qui équivalent à des lois, l'empereur du Japon devrait envoyer en retour à l'empereur de Russie un ambassadeur et des présens. Mais comme il est expressément défendu qu'aucun habitant de l'empire ni aucun bâtiment le quitte pour aller dans un pays étranger, et comme le Japon est une contrée si pauvre qu'il ne peut pas offrir de présens de valeur égale, il ne peut recevoir ni l'ambassadeur ni les présens.

L'ambassadeur représenta inutilement qu'il

n'était pas venu pour demander des présens en retour; il insista ensuite pour payer les vivres que l'on avait fournis aux Russes, et les matériaux employés au radoub du vaisseau. On lui objecta que ce n'étaient pas des présens que l'empereur du Japon faisait aux Russes, il avait rempli un devoir en leur donnant les choses dont ils avaient besoin. Les interprètes annoncèrent aussi qu'il avait ordonné de porter à bord de la *Nadiejeda* des provisions pour deux mois et en outre deux mille sacs de sel de cinquante livres chacun, cent sacs de riz de cent cinquante livres chacun, et deux mille pièces de capock ou de la plus belle ouatte de soie; ces derniers objets pour les officiers, le reste pour l'équipage. M. de Resanov ne voulait rien recevoir; il fallut qu'il y consentît.

Les interprètes, après avoir notifié la volonté de l'empereur de Russie, apportèrent un petit rouleau de papier adressé par le gouverneur à l'ambassadeur; il l'engageait lorsque le vaisseau serait parti de Nangasaki, à s'éloigner des côtes du Japon dont le mauvais temps et les écueils rendent l'approche très-dangereuse, et déclarait de plus que si à l'avenir des Japonais étaient jetés par la tempête sur les côtes de la Russie, on devait les remettre en Europe aux Hollandais, qui les feraient passer au Japon par Batavia.

Le 6 les interprètes vinrent à Megasaki inviter

l'ambassadeur à recevoir les provisions et la soie, assurant que le gouverneur ne pouvait rien décider à cet égard, qu'il était obligé de suivre les ordres de l'empereur, et qu'en cas de refus il serait contraint d'expédier un courrier à Iedo, ce qui prolongerait au moins de deux mois le séjour des Russes dans la rade de Nangasaki ; ce motif détermina M. de Resanov. Les interprètes lui demandèrent ensuite s'il lui convenait d'avoir le lendemain son audience de congé ; il s'empressa d'accepter.

Cette audience se passa en complimens, en protestations mutuelles d'amitié et en souhaits réciproques. Lorsque l'ambassadeur se retira, les interprètes lui firent remarquer dans un appartement voisin les pièces de soie que l'empereur avait envoyées en présent. Ils remercièrent beaucoup M. de Resanov de s'être décidé à les accepter, puisque s'il eût persisté dans son refus, on les eût accusés que c'était de leur faute pour n'avoir pas bien traduit l'ordre de l'empereur, et on les eût sévèrement puni.

« Telle fut, s'écrie M. de Krusenstern, l'issue d'une ambassade dont on était fondé à attendre des résultats plus importans. Bien loin d'y gagner quelque nouvel avantage, nous y avons perdu la faculté qui nous avait été accordée d'envoyer un navire à Nangasaki. La communication entre la

Russie et le Japon est interrompue pour toujours, à moins qu'il ne survienne un grand changement dans la forme du gouvernement de l'empire, événement qui n'est pas prochain, quoique les interprètes, sans doute pour flatter l'ambassadeur, prétendissent que le refus de l'admettre avait excité de la fermentation à Nangasaki et à Méaco. Au reste, je suis convaincu que cette interdiction ne causera pas un grand préjudice au commerce de la Russie.

Les Russes, en quittant le Japon, voulurent laisser aux interprètes des marques de leur reconnaissance; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils parvinrent à leur faire accepter quelques bagatelles. Les gouverneurs consentirent enfin à recevoir un petit globe portatif, des cartes géographiques et les costumes des différens peuples de la Russie. L'on n'avait eu généralement qu'à se louer de la conduite des fonctionnaires japonais. Les banios se comportaient toujours avec une gravité extrême; ils ne riaient jamais; ils se bornaient à témoigner de temps en temps leur approbation par un sourire de dignité. Toutes leurs démarches étaient compassées et avaient l'air calculé; sans doute la moindre faute leur eût coûté la vie, aussi montraient-ils dans leurs actions et leurs discours une prudence et une circonspection admirables. Plus leur rang

était élevé, plus leurs manières étaient aisées et polies; si ce n'avait été la différence du langage, on se serait cru au milieu d'Européens très-bien élevés.

Pendant que la *Nadiejeda* était mouillée près du Papenberg, tous les jours une incroyable quantité de canots de toutes les grandeurs venait aussi près que les bateaux de garde le permettaient, pour regarder les Russes; ils étaient généralement remplis de femmes, attirées par la curiosité de considérer les étrangers. Ce spectacle était extrêmement divertissant pour ceux-ci qui avaient l'occasion, au moyen de leurs lunettes d'approche, d'observer des physionomies si différentes de celles de la partie du monde qu'ils habitaient. Quelques-uns de ces bateaux n'amenaient souvent que des enfans de dix à quatorze ans; on aurait dit que toute une école avait voulu prendre part à une partie de plaisir. Dans d'autres barques, on reconnaissait les femmes riches, à la somptuosité de leurs vêtemens; on voyait des mères qui allaitaient leurs enfans, de jeunes filles qui jouaient d'instrumens à cordes; les femmes plus âgées n'étaient pas moins empressées que les autres; on fut privé de ce passe-temps lorsque le navire eut mouillé plus avant dans la baie, et qu'une partie des Russes eut été reléguée à Megasaki. Alors la foule se

porta le long de la palissade qui entourait la cour ; on voyait des personnes de tous les états regarder à travers les bambous ; il y venait surtout beaucoup de moines qui, de même que les médecins, avaient la tête complètement rasée.

La géographie semblait faire l'objet principal des études de plusieurs banios ; le premier interprète montra même des connaissances dans cette science. Cependant ils paraissaient peu instruits de ce qui concernait leur patrie ; peut-être était-ce une ignorance affectée. Tous désiraient obtenir des informations sur les différens pays qui composent l'empire de Russie et sur les peuples qui l'habitent ; ils suivaient sur la carte la route de la *Nadiejeda*, et s'enquéraient de la distance précise d'un lieu à un autre. Ils admiraient beaucoup les instrumens astronomiques, et quoiqu'ils n'eussent aucune idée de leur usage, ils voulaient par curiosité s'en servir pour regarder le soleil. Cette particularité est d'autant plus remarquable que l'on a prétendu que, par préjugés religieux, les Japonais n'osaient contempler ni le soleil, ni les étoiles.

M. Horner étant occupé à Kibatch à prendre la hauteur du soleil avec un horizon factice, tous les spectateurs le considérèrent avec une attention extrême, et se gardèrent bien de le déranger dans son opération. Il leur permit ensuite de re-

garder avec son sextant ; ils furent très-reconnaissans de cette complaisance.

Les Japonais portent constamment avec eux leur éventail. Toutes les fois qu'ils en trouvaient l'occasion, ils priaient les Russes d'y écrire leur nom, et les en remerciaient en se l'appliquant sur le front. Plusieurs les invitaient par signes à faire les lettres assez grandes pour couvrir tout le papier.

Le capitaine du navire du prince de Fisen était extrêmement poli et prévenant ; il pria chacun des Russes qui étaient à son bord de lui dire leurs noms, et les ayant écrits, il leur dit qu'il les conserverait soigneusement comme un précieux souvenir pour lui-même et pour sa famille.

La curiosité des Russes ne manqua pas non plus d'alimens à bord de ce bâtiment où tout était nouveau pour eux. Ils remarquèrent entre autres un homme qui, caché derrière ses compatriotes, était occupé à dessiner. « Nous avons aussitôt cherché, dit M. Langsdorf, à lui inspirer de la confiance, et nous l'avons engagé à copier les objets qui lui semblaient le plus intéressans, et à nous montrer son travail. Son talent était réellement digne d'admiration ; car, en très-peu de temps, il avait représenté avec beaucoup de vérité tout ce qui nous appartenait. »

On eut souvent sujet de se récrier sur l'hu-

meur soupçonneuse du gouvernement; il n'était pas permis d'acheter aux Japonais la moindre chose, ni de leur faire présent de la plus légère bagatelle; toutes les fois que les interprètes entraient dans l'enceinte de Mégasaki, ou en sortaient, ils étaient fouillés rigoureusement; ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté qu'ils purent apporter en cachette de l'encre de la Chine, des dessins, des éventails, des pipes, etc. S'ils eussent été découverts, peut-être ils eussent été punis de mort.

D'un autre côté les gouverneurs de Nangasaki donnèrent un exemple frappant de modération et de bonté. Le papier du Japon étant très-léger, très-mince et très-solide, M. de Langsdorf eut l'idée de l'employer à construire un ballon aérostatique, qui avait dix pieds de diamètre, sur quinze de haut. Plusieurs officiers japonais et quelques interprètes, assistèrent à l'expérience. Ce ballon, le premier qui ait été lancé au Japon, s'éleva à une hauteur considérable; mais sa partie supérieure s'étant déchirée, il tomba bientôt dans Nangasaki. L'esprit-de-vin brûlant, qu'il renfermait, y mit le feu. Quand il fut à terre il en sortit beaucoup de fumée, de sorte que les Japonais crurent que c'était une machine à incendier. Aussitôt on mit les pompes en mouvement, et le ballon éteint fut porté au gouverneur; les inter-

prètes lui expliquèrent toute l'affaire; certes si c'eût été un homme moins raisonnable, elle eût pu occasioner aux Russes de grands désagrémens. « Il se contenta de me faire dire, ajoute M. Langsdorf, que lorsque je voudrais à l'avenir enlever un autre ballon, je devrais choisir un moment où le vent ne soufflerait pas du côté de la terre. »

Le 16 avril à trois heures après midi, l'ambassadeur ayant reçu des interprètes la traduction en hollandais des documens japonais, ils lui annoncèrent qu'il obligerait beaucoup le gouverneur en quittant le lendemain son logement de Megasaki : celui-ci exprimait aussi le vif désir de voir le vaisseau appareiller aussitôt que l'ambassadeur serait rendu à bord. Chacun ne demandait pas mieux que de mettre à la voile le plutôt possible.

Le lendemain M. de Resanov étant arrivé à bord dans le bateau du prince de Tchingodzin, la *Nadiejeda* leva l'ancre. Le gouverneur en renvoyant la poudre et les armes à bord, eut l'attention d'y joindre des vivres pour deux jours, et plusieurs espèces de graines pour semer au Kamtchatka ; il fit aussi présent aux officiers de cent cinquante livres de tabac à fumer, et d'une grande quantité d'herbes potagères fraîches. Ainsi jusqu'au dernier moment les officiers du gouvernement japonais donnèrent des preuves d'une politesse remarquable.

Les banios et les interprètes prirent congé des Russes avec un air de cordialité qui semblait un peu étudié, il y en eut trois cependant qui paraissaient vraiment émus. Quant aux autres, dit M. de Krusenstern, ils nous souhaitèrent une heureuse traversée de Nangasaki à Batavia. »

Le 18 avril on profita d'un vent frais du sud-est, et l'on fit voile au nord-ouest. Le dessein de M. de Krusenstern était de faire route entre la Corée et le Japon, de reconnaître la côte nord-ouest de la principale île de cet empire, et de remplir les lacunes que La Pérouse avait été forcé de laisser, faute de temps, dans la géographie de ces mers qu'il a éclaircie le premier.

Le mauvais temps contraria singulièrement les plans de M. de Krusenstern, en l'empêchant de s'approcher de la côte aussitôt qu'il l'aurait voulu. Le 20 il vit l'île de Tsus; sa surface est couverte de hautes montagnes séparées par des vallées profondes; on en était trop éloigné pour distinguer si elle est cultivée avec soin.

Le 1er. mai on aperçut la terre par 39° 40′ de latitude nord. M. de Krusenstern en quittant Nangasaki avait promis de ne s'approcher des côtes du Japon, qu'en cas de force majeure; et surtout au-dessous du trente-neuvième parallèle. On avait voulu exiger de lui l'engagement de s'en tenir constamment éloigné; mais il avait repré-

senté que plus au nord il ne pouvait se dispenser de la reconnaître, parce que l'on ignorait la véritable position du détroit de Sangaar, et qu'il n'avait pu se procurer au Japon une carte assez exacte pour se diriger; ce qui le mettait dans la nécessité de se tenir à une petite distance de la terre pour chercher ce détroit; on s'en remit à sa discrétion, et il n'abusa pas de la confiance qu'on lui avait témoignée.

Un grand nombre de bâtimens à la voile naviguaient dans le voisinage de la terre que la *Nadiejeda* avait en vue; la brume ne permit pas d'y distinguer des maisons. Derrière la pointe la plus septentrionale d'un promontoire, que l'on nomma *cap des Russes*, la côte s'abaissant et formant une grande baie, on se dirigea de ce côté, croyant que c'était le détroit de Sangaar; on reconnut bientôt qu'il n'y avait pas d'ouverture. Les Japonais donnent au cap des Russes le nom de Rankaba ou Kamo.

Le 2 mai on était devant une ville assez grande, avec un port à l'embouchure d'un fleuve dans lequel plusieurs bâtimens étaient à l'ancre. La vallée voisine paraissait très-bien cultivée; des champs, des prairies couvertes de troupeaux, des groupes d'arbres ornaient le paysage. On découvrait des maisons le long du rivage; une chaîne de hautes montagnes couvertes de neige se pro-

longeait au nord de la vallée. Des baleines et une grande quantité de goemons entouraient la *Nadiejeda*. Vers le soir quatre bateaux montés chacun par une vingtaine d'hommes, se détachèrent de terre et s'avancèrent vers le vaisseau. Malgré les démonstrations amicales des Russes, qui les appelèrent en japonais, ils ne voulurent pas en approcher; après en avoir fait deux fois le tour à la voile, et l'avoir examiné avec beaucoup d'attention, ils rebroussèrent chemin. Ces bâtimens différaient totalement par la construction de ceux qu'on avait vus à Nangasaki; ils faisaient mouvoir leurs avirons à l'européenne, et non comme les Japonais. Le nombre d'hommes donna quelques soupçons sur leurs intentions, et le capitaine fit charger les canons à mitraille, quoique d'après la police sévère du Japon il ne fût pas probable qu'ils eussent des vues hostiles. On apprit ensuite qu'une ville située sur cette côte à peu de distance du détroit de Sangaar, est habitée par des pirates; c'était peut-être celle qu'on avait vue; s'ils étaient sortis pour attaquer la *Nadiejeda*, la grandeur de ce bâtiment, sans doute le plus fort qu'ils eussent vu jusqu'alors, les empêcha vraisemblablement d'effectuer leur dessein.

Le 3 après midi, l'on se trouva devant le détroit de Sangaar; l'on reconnut que la largeur de son entrée occidentale n'est que de neuf milles.

On apercevait sur la côte d'Ieso, la ville de Matzoumaï qui paraissait assez grande, et dont, avec des lunettes d'approche, on distinguait les temples et les maisons ; plusieurs bâtimens étaient à l'ancre près du rivage, on en voyait aussi en construction sur les chantiers.

La côte méridionale d'Ieso présente un grand contraste avec le Japon ; on n'y découvrait pas de traces de culture ; l'extrémité septentrionale de Nipon offre seule quelque ressemblance avec l'île voisine, par son aspect sablonneux et stérile. Les montagnes d'Ieso étaient encore couvertes de neige ; elles ont une apparence volcanique : elles sont nues, raboteuses, déchirées par des crevasses profondes ; l'intérieur de l'île, moins exposé à la violence des vents et au froid, doit renfermer des vallées fertiles.

En naviguant au nord, on eut connaissance d'Oko-Siri, île assez élevée et couverte de forêts ; elle parut inhabitée. La côte d'Ieso est très-remarquable par les caps nombreux et les profondes baies qui la découpent. On vit Teouriri et Ianikessirii, deux petites îles éloignées de dix milles, à l'ouest d'Ieso, dont on aperçut la pointe nord-ouest le 10, ainsi que le pic De Langle de La Pérouse.

Ce pic ne fait point partie d'Ieso, comme le navigateur français l'avait supposé ; il est situé sur

Rii-Chiri, île que M. Krusenstern laissa à l'ouest en se rapprochant d'Ieso ; la côte septentrionale de celle-ci paraît moins âpre que la méridionale. Depuis le bord de la mer jusqu'à un point assez éloigné dans l'intérieur, où commence la chaîne neigeuse qui traverse l'île du sud au nord, le terrain est bas, très-boisé et susceptible de culture ; les rivages, la plupart escarpés, sont rocailleux ou sablonneux. L'aspect de l'île est d'ailleurs aussi monotone que dans le sud ; cette côte fertile ne présente non plus aucune trace d'habitation, excepté à la pointe septentrionale, près de laquelle on distingua quelques cabanes de pêcheurs, et à l'extrémité, un grand poteau auquel était attaché un bouchon de paille.

« Comme nous ne découvrions plus de terre au nord, dit M. de Krusenstern, nous devions être à la pointe d'Ieso qui forme le cap méridional du détroit de La Pérouse. Nous nous étions assurés qu'entre ce bras de mer et le détroit de Sangaar, il n'en existe pas d'autre. Je fis donc route à l'est-sud-est, le long de la côte, pour chercher un mouillage commode, dans l'intention d'y passer quelques jours, tant pour recueillir des renseignemens sur cette partie du globe peu connue, que pour fournir à nos naturalistes l'occasion dont ils étaient privés depuis si long-temps, d'augmenter leurs collections. J'ai donné à la pointe sep-

tentrionale d'Ieso et à la baie voisine, les noms de *cap et de baie Romanzov*, en l'honneur du comte de Romanzov, chancelier de l'empire de Russie. Les indigènes désignent le cap par le nom de *Soya*.

« Nous n'avions pas achevé de doubler la pointe sur laquelle nous avions aperçu des cabanes de pêcheurs, qu'un bateau conduit par quatre hommes s'en détacha et se dirigea vers nous; ils restèrent un quart d'heure près du vaisseau, ne voulurent pas y monter malgré nos invitations réitérées, puis retournèrent à terre.

« Dès que l'on eut jeté l'ancre dans la baie, dit M. Langsdorf, plusieurs de ces insulaires accostèrent le bâtiment et y montèrent sans témoigner la moindre crainte : aussitôt qu'ils furent sur le pont, ils se mirent à genoux, appliquèrent la paume de leurs mains l'une contre l'autre, les élevèrent lentement et à plusieurs reprises vers le ciel, les ramenèrent ensuite le long de leur visage jusqu'à leur poitrine, puis s'inclinèrent profondément à la manière japonaise. Ils avaient tous un air de bonté très-caractérisé, d'assez grands yeux, les pommettes des joues un peu saillantes, le front avancé, le nez enfoncé et déprimé à la partie supérieure, les joues et le menton couverts d'une barbe longue, noire et forte. Ils parlaient un idiome particulier, comprenaient quelques

mots de japonais, et nous dirent qu'ils étaient des Aïnos.

« On leur demanda où était Matsmaï; ils montrèrent le sud, ce qui nous fit conclure qu'ils appliquaient ce nom seulement à la ville de la côte méridionale, et non à l'île entière. On leur donna du biscuit et de l'eau-de-vie, ils n'eurent pas l'air de les trouver de leur goût. On leur fit présent de couteaux, de miroirs, d'aiguilles et d'autres bagatelles, dont ils parurent très-contens. En s'en allant, ils donnèrent à entendre, par signes, d'aller les voir à terre. »

A deux heures après midi M. de Krusenstern ayant débarqué, avec la plupart de ses officiers, fut surpris de trouver, au milieu de mai, si peu de traces du printemps, dans un pays si peu élevé en latitude. Plusieurs endroits étaient encore couverts de neige. L'on ne voyait pas de feuilles aux arbres, ni de verdure sur la terre, excepté quelques brins d'ail sauvage, et un peu d'oseille. Quel contre-temps pour des hommes qui espéraient se dédommager de l'ennui d'une prison de six mois par une promenade au milieu d'une campagne riante! On ne pouvait marcher que le long du bord de la mer sur le sable et les cailloux; partout ailleurs des marais ou de la neige forçaient à retourner au rivage. On rencontra un Aïno qui, le matin, avait amené à la *Nadiejeda*

un bateau rempli de harengs excellens. A la demande des Russes, il les conduisit dans sa maison. M. de Krusenstern reconnut le bon accueil qu'il y avait reçu, en distribuant des préseus à toute la famille.

Pendant qu'il était à terre, un canot monté par des Japonais était venu à bord. Ils avaieut l'air de pêcheurs, ne parurent nullement embarrassés, et fireut beaucoup de questions. Quelques instans après il en arriva un autre mieux mis. Il dit qu'il était négociant, et offrit plusieurs marchandises à échanger, entre autres des livres avec des figures en bois. Au Japon il est défendu, sous peine de la vie, d'en vendre aux étrangers.

Le lendemain les Japonais, ayant un officier civil à leur tête, reparurent. « Celui-ci, dit M. de Krusenstern, parut très-effrayé de notre venue dans ce lieu, et nous pria instamment de partir sans délai, ajoutant qu'obligé d'instruire à l'instant le gouverueur de Matsmaï de notre arrivée, une flotte allait être envoyée contre nous. Pour donner plus de poids à ses menaces, il répéta plusieurs fois *boum*, *boum*, en gonflant ses joues, et soufflant de toute sa force, pour exprimer d'autaut mieux l'effet de l'artillerie qu'on ferait jouer. La pantomime, qui annonçait sa peur, était si comique, que nous ne pûmes nous empêcher d'en rire. Je cherchai néanmoins à le

tranquilliser, en l'assurant que nous ne tarderions pas à mettre à la voile, aussitôt que le vent, qui était très-nébuleux, s'éclaircirait. Cette promesse le calma, et il entra en conversation avec l'ambassadeur sur la géographie de ces contrées. Il avait connu Laxman; il avait une idée exacte de la position du Kamtchatka et d'Okhotsk, qu'il devait à ce Russe. Quant à la géographie des îles situées au nord d'Ieso, il ne la connaissait que par ouï-dire, et d'une manière confuse. Il désignait par le nom de *Karafouto*, l'île de Tchoka de La Pérouse. Le gouvernement japonais en compte la partie méridionale au nombre de ses possessions. Cet officier nous montra sur nos cartes le port où se trouve l'établissement japonais qui est commandé par un officier. Il nomma aussi quatre des Kouriles méridionales comme appartenant au Japon; enfin, plusieurs caps et rivières d'Ieso de la même manière qu'ils étaient marqués sur les cartes japonaises.

« La discipline japonaise conserve toute sa rigueur à cette extrémité de l'empire. Nous ne pûmes engager l'officier à accepter le plus petit présent. Il refusa également un verre de saki, ou vin du Japon, boisson favorite de ses compatriotes. Son emploi était de surveiller le commerce qu'ils font avec les Aïnos; ceux-ci échangent du poisson sec et quelques pelleteries

grossières contre des pipes, du tabac, du riz, des meubles de bois, des ustensiles de cuisine vernis, et de grosses toiles de coton. Les marchands ne fréquentent cette baie qu'en été ; l'officier se retire en hiver avec toute sa famille à Matsmaï. Il nous parla beaucoup de Laxman, dont il fit un grand éloge, et qui lui avait appris quelques mots de russe. Après avoir bu une tasse de thé, il la renversa comme nous, pour indiquer qu'il n'en voulait pas davantage.

« Cet officier employa son savoir dans notre langue à nous interroger pour s'assurer que nous étions effectivement des Russes. Il nous prenait pour des hommes d'une autre nation, parce que nul d'entre nous ne portait ses cheveux ni en queue, ni poudrés, comme Laxman et ses compagnons. Cette circonstance devait effectivement frapper un Japonais, puisque dans sa patrie la même mode d'arranger ses cheveux subsiste peut-être depuis plus de mille ans.

« Il nous parla d'un vaisseau russe arrivé quelque temps auparavant à Nangasaki pour y ramener des Japonais qui avaient fait naufrage sur la côte du Kamtchatka ; il sentait d'autant plus le mérite de cette action, que c'était la seconde fois que les Russes traitaient si généreusement ses compatriotes. Lorsque nous lui eûmes dit que c'était notre vaisseau qui avait transporté les naufragés

à Nangasaki, que nous n'avions quitté que depuis trois semaines ; la surprise et l'inquiétude se peignirent sur son rivage. Il exprima de nouveau son désir de nous voir partir au plutôt. Il nous décrivit les dangers de notre mouillage, où les ouragans sont très-fréquens, et d'une violence inconcevable au printemps et en été. On nous avait dit la même chose à Nangasaki. Je lui renouvelai la promesse que je lui avais faite, et nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde.

« Nous eûmes, toute la journée, des visites continuelles des Japonais et des Aïnos ; ceux-ci donnaient des harengs secs en échange de vieux habits et de boutons ; il faut que ce dernier objet ait un bien grand prix chez eux, ou bien que les harengs n'en aient qu'une très-mince, puisqu'ils en troquaient cinquante et même cent des plus beaux que j'aie jamais vus, contre un bouton. Les marchands japonais essayaient de nous vendre des pipes, des vases vernis et surtout des livres avec des figures obscènes, peut-être leur seule lecture, car ils ne les avaient probablement pas apportés de Matsmaï pour en faire commerce dans ce coin du monde. »

M. Langsdorf avait fait ce jour-là une excursion à terre avec plusieurs de ses compagnons. « Le ressac était très-fort le long du rivage; un Aïno

voyant notre embarras pour débarquer, eut aussitôt l'obligeance de venir nous chercher dans son petit canot. Il nous conduisit à sa misérable cabane, elle était construite en branchages et couverte en chaume. A l'entrée et par derrière, s'élevaient des perches ornées de feuillages et de guirlandes, vraisemblablement par un motif religieux. Le foyer était au milieu de la cabane; la famille composée d'une vieille femme, d'une jeune fille et de plusieurs hommes, était assise à terre autour du feu, sur lequel était suspendue une marmite de fer où cuisaient des poissons.

« Je sortis bientôt pour examiner les plantes du voisinage; elles ressemblaient à celles des terrains frais du nord de l'Europe : j'y vis le souci, l'angélique, la fumeterre, la prêle, l'ail. Le rivage était couvert d'une quantité de goêmons de différente espèce; parmi des restes de nautile papyracé, j'observai des noix semblables aux nôtres, mais je ne pus savoir d'où elles venaient. Le terrain du rivage était une argile durcie, dans laquelle des térébratules s'étaient nichés. Au-delà du marais qui bordait toute la côte, s'élevaient brusquement des coteaux de hauteur médiocre. Les pins et les bouleaux étaient les principaux arbres qui croissaient dans ce canton. Le rivage était coupé en plusieurs endroits par des ruisseaux limpides.

« Je vis partout beaucoup de chiens qui ressemblaient à ceux des Kamtchadales, quoique plus petits ; j'appris ensuite que les Aïnos les attèlent aussi à leurs voitures et à leurs traîneaux. On rencontrait de jeunes ours dans la plupart des cabanes ; on les nourrit jusqu'à ce qu'ils grandissent, et alors on les tue. On regarde leur chair comme un mets friand. C'est avec la peau de ces animaux, ainsi qu'avec celle des chiens, et celle d'un animal inconnu qui est d'un gris blanc, que les Aïnos font leurs vêtemens d'hiver.

« Les maisons sont assez rapprochées les unes des autres ; j'en comptai cinq fort grandes sur une étendue d'un mille d'Allemagne ; il y avait dans chacune une vingtaine d'hommes faits. Ils sont trapus, musculeux et assez robustes ; leur taille est au plus de cinq pieds ; les femmes sont plus petites ; elles ont les cheveux noirs, forts et coupés en rond ; les lèvres tatouées en bleu. Quelques-uns de mes compagnons crurent aussi remarquer qu'elles avaient les bras tatoués. Lorsque je m'approchais des maisons, les femmes s'enfuyaient du plus loin qu'elles m'apercevaient, quelques-unes se cachaient derrière les hommes, de manière à pouvoir me regarder sans être vues.

« Autour de la maison du marchand qui était allé la veille à bord de la *Nadiejeda*, je remarquai plusieurs milliers de harengs suspendus à sécher. Il

me raconta que tous les ans il faisait un voyage à Ouroup et à Itouroup.

« Tout ce que j'observai me donna lieu de penser que les Japonais approvisionnent médiocrement les Aïnos des choses dont ils ont besoin, car ceux-ci sont vêtus chétivement et possèdent à peine les objets les plus indispensables aux besoins du ménage. Les Aïnos tuent le gibier avec des flèches empoisonnées; ils tirent probablement le poison d'une espèce d'aconit très-commune dans ce canton; on dit qu'il est si fort, que dans quelques minutes le sang de l'animal tué se décompose, et lui sort par la bouche, le nez et les oreilles.

« Le climat est ici bien plus rigoureux que dans les pays situés sous le même parallèle; la végétation était singulièrement retardée; la plupart des plantes ne faisaient que de pousser, très-peu étaient en fleur; la neige couvrait encore la terre en plusieurs endroits au pied des coteaux dont le sommet en était complètement revêtu. Le 12 de mai le thermomètre de Réaumur ne marquait le matin que 2 degrés, et à midi que 6 degrés au-dessus de zéro. »

Le 13 mai au point du jour la *Nadiejeda* leva l'ancre; la brume se dissipa et laissa voir distinctement la côte méridionale de Tchoka.

M. J. Klaproth, savant voyageur auquel la géo-

graphie de l'Asie a tant d'obligations, observe dans une des notes qu'il a jointes à la relation de M. Langsdorf, que c'est à tort que l'on donne à cette île le nom de Sakhalin. « Les naturels, dit-il, la désignent par celui de *Karataï*. Les Mandchous qui l'ignoraient, lui appliquèrent celui de *Saghalin-Ann'ga-Khada*, c'est-à-dire, l'île de l'embouchure noire, parce qu'elle est située devant celle de l'Amour, qui chez eux est appelée *Saghalin-Oula* (le fleuve noir). Saghalin qui signifie noir, n'est donc pas le nom de l'île. On doit chercher à faire disparaître ces sortes d'erreur, plutôt qu'à les répandre. Quoique le nom de Karataï se trouve dans les livres de géographie imprimés au Japon, comme celui qui appartient véritablement à cette île, cependant La Pérouse avait eu raison de lui appliquer celui de Tchoka, puisque c'était celui que les indigènes lui avaient appris. »

Les Russes fixaient leur attention sur Tchoka, bientôt ils reconnurent le cap Crillon du navigateur français et l'écueil qu'il a nommé la *Dangereuse*; ils l'évitèrent soigneusement; à l'instant où ils en étaient le moins éloignés, ils entendirent un bruit continuel et très-fort, qu'ils attribuèrent aux vagues qui brisaient contre le rocher; bientôt ils s'aperçurent, à l'aide des lunettes d'approche, qu'il était causé par une incroyable quantité de grands

phoques, les uns couchés sur le roc, les autres à la nage.

La *Nadiejeda* franchit le détroit de La Pérouse avec des vents d'est variables, et dirigea sa route vers la baie d'Aniva sur la côte sud-est de Tchoka. « Quoique cette baie, dit M. de Krusenstern, et celle qui porte le nom de Patience, aient déjà été visitées par les Hollandais, je désirais commencer par les caps Crillon et Aniva, qui ont été déterminés astronomiquement par La Pérouse, la reconnaissance de la côte occidentale de Tchoka. Malgré l'habileté que les navigateurs hollandais ont montrée dans le dix-septième siècle, et malgré les éloges que leur donne La Pérouse, je me flattais néanmoins de rendre un service éminent à la géographie, en relevant en détail ces deux grandes baies, et en fixant leur étendue avec toute la précision possible. »

Effectivement M. de Krusenstern eut lieu de se convaincre par ses recherches que le capitaine Vries et son compagnon Schaëp avaient commis des erreurs graves; c'est à son travail que l'on doit la figure exacte de Tchoka, telle qu'elle est représentée aujourd'hui sur les cartes.

Le 14, vers quatre heures après midi, on aperçut la terre basse qui unit le cap Crillon au cap Aniva; le soir on laissa tomber l'ancre dans la partie septentrionale de la baie d'Aniva : les Hol-

landais l'ont nommée *baie des Saumons*. On avait aperçu dans la matinée un navire japonais qui était allé mouiller sur la côte orientale de la baie. Le lendemain M. de Krusenstern, l'ambassadeur et plusieurs officiers allèrent à son bord ; ils y furent très-bien reçus ; on les régala de saki, de biscuit, de riz et de tabac. Les Japonais montraient le plus grand désir d'obtenir du drap en échange de quelques bagatelles qu'ils offrirent ; ils craignaient beaucoup les officiers civils qui demeuraient à terre, et qui, s'ils eussent découvert ce trafic, leur eussent fait sauter la tête. Le capitaine raconta qu'il était venu d'Osaca avec une cargaison de sel et de riz ; il avait pris en échange des pelleteries, et surtout du poisson sec rangé dans la cale et recouvert de sel.

M. de Krusenstern apprit plus tard que le commerce avec Tchoka était de la plus grande importance pour les habitans du nord du Japon, puisque le poisson sec qu'on leur en apporte compose une partie essentielle de leur nourriture ; ce trafic était libre autrefois ; mais depuis quelques années le gouvernement japonais s'en est emparé, et en a fait un monopole impérial ; c'est à cet effet qu'il entretient des officiers dans la baie des Saumons. Il le vend à un prix très-élevé à ses sujets, ce qui les a beaucoup mécontentés ; les officiers, de leur côté, diminuent

beaucoup le profit qu'il retire de cette branche de négoce.

Les Aïnos ne vinrent pas à bord de la *Nadiejeda*, et les Russes furent déçus dans leur espoir de s'approvisionner de poissons pour plusieurs jours, quoiqu'ils soient si abondans, notamment les saumons, que les Hollandais en donnèrent le nom à cette baie.

Le lendemain M. de Krusenstern voulut aller faire visite aux Japonais à leur comptoir ; la violence du ressac ayant empêché les canots d'aborder, un Aïno transporta les Russes deux à deux dans son petit bateau au-delà des brisans. Le sol était, comme à la baie de Romanzov, humide et couvert de roseaux ; le printemps n'y était pas plus avancé.

L'établissement japonais est sur les deux rives d'un petit fleuve dont la largeur, à son embouchure, n'est que d'une cinquantaine de pieds ; les magasins sont la plupart neufs, et presque tous remplis de sel, de riz et de poissons. Les officiers japonais eurent l'air très-effrayés de l'apparition des Russes, et ne répondirent qu'en tremblant aux questions qu'on leur adressa ; ils avaient rassemblé une vingtaine de leurs compatriotes et à-peu-près cinquante Aïnos, apparemment dans la crainte d'une attaque ; dès qu'ils s'aperçurent que l'on n'avait pas des intentions

hostiles, toute cette troupe se dispersa. Dix grands bateaux plats étaient mouillés dans la rivière. La quantité de marchandises contenues dans les magasins fit juger que le commerce de ce comptoir doit occuper annuellement une douzaine de navires de cent à cent vingt tonneaux; c'est la grandeur de ceux dont les Japonais se servent ordinairement pour le cabotage le long de leurs côtes.

Un autre détachement était allé visiter Tamary-Aniva, comptoir situé un peu plus au sud, et plus considérable que le précédent. « Nous n'avons débarqué qu'avec peine, à cause de la force du ressac, dit M. Langsdorf, près de l'embouchure d'une petite rivière; le rivage était très-bas; à quelques centaines de pieds de distance, s'élevaient des coteaux, par une pente si escarpée, que l'on ne pouvait y gravir. Nous avons aperçu le long de la plage une quantité de maisons des indigènes; ce n'étaient que de misérables cabanes peu éloignées les unes des autres.

« Ils ne les habitent probablement que dans le temps de la pêche, car la plupart de ceux que nous avons vus étaient des hommes faits. Nous n'avons rencontré que peu de femmes et d'enfans, et presque partout, nous avons remarqué des sentiers battus qui conduisaient, par les vallées et par les flancs des montagnes, dans l'intérieur

Le petit nombre de femmes qui se trouva sur notre passage était occupé à fendre et à nettoyer les poissons que l'on allait faire sécher. Tout ce monde travaillait en plein air; on avait seulement placé des nattes sur des perches et des rames, pour se mettre à couvert du vent. Quand nous passions devant les maisons ou devant les endroits où la besogne était en train, les hommes se levaient, faisaient quelques pas au-devant de nous, nous saluaient de la manière la plus amicale, et d'un air riant, absolument comme les Aïnos d'Ieso : les femmes restaient tranquillement assises derrière leurs nattes. Il semblait que ces gens nous connaissaient, et que notre présence ne les surprenait nullement. Quelques hommes nous accompagnèrent par politesse à une très-petite distance, puis nous quittèrent. Nous avons ainsi continué notre promenade, sans être incommodés par la curiosité des naturels.

« Après avoir parcouru près d'un mille d'Allemagne, nous sommes arrivés à un endroit devant lequel des navires japonais étaient à l'ancre. Notre course avait été agréable et peu fatigante, parce que nous avions suivi un sentier très-fréquenté. Le flanc des collines couvertes de bois, était généralement escarpé et argileux. De petits ruisseaux s'échappaient des vallées qui se prolongeaient à différens intervalles dans l'intérieur. Des

ponts formés de larges planches, étaient jetés sur les plus grands de ces ruisseaux.

« Nous étant approchés des maisons, deux officiers japonais vêtus de soie, et portant deux sabres, vinrent au-devant de nous ; ils nous saluèrent d'un air de bienveillance, et s'étant assis sur des nattes, sans nous inviter à en faire autant, se mirent à nous demander, comme officiellement, qui nous étions, et d'où venait notre vaisseau. Ayant écrit nos réponses, ils se levèrent, et nous firent entrer dans une maison voisine pour nous y reposer et nous rafraîchir ; invitation qui fut accueillie sans façon de notre part.

« L'établissement japonais était plus considérable que celui de la baie des Saumons. Six grandes maisons et plusieurs plus petites sont construites autour d'un grand espace vide ; la plupart servent de magasins. Celle où nous sommes entrés était en bois et distribuée à la japonaise ; c'est-à-dire précédée d'une galerie devant laquelle il y avait une balustrade ; un treillis garni de papier tenait lieu de fenêtres.

« L'antichambre était spacieuse, de tous côtés contiguë à de petites chambres ouvertes par devant, et remplie de différentes marchandises. On entrait de là dans un appartement assez vaste, et élevé d'une marche ; il servait de salle et de cuisine ; le feu était allumé au milieu ; il y avait

près de ce foyer et vis-à-vis de l'entrée, de belles nattes de paille étendues sur le plancher. On nous invita de nous y asseoir ; nous en étant excusés, sur ce qu'avec nos bottes crottées, nous salirions ces nattes toutes neuves, elles furent enlevées, et on nous pria de ne pas nous gêner pour celles qui étaient dessous; quoique moins fines, elles étaient de même très-propres; nous ne pûmes donc nous en défendre, et n'ayant pas l'habitude de nous tenir à l'orientale, les jambes croisées sous nous, nous les étendîmes fort maladroitement. Nos hôtes nous voyant ainsi mal à notre aise, apportèrent de petits barils sur lesquels ils posèrent des planches ; cette espèce de siége fut bien mieux à notre convenance. On nous servit ensuite sur des assiettes de bois vernissées, du riz et du poisson, et l'on donna à chacun de nous deux brochettes de bois pour nous tenir lieu de fourchettes, puis on nous régala de saki ; quoique nous eussions passé six mois au Japon, c'était la première fois que nous dînions avec une famille japonaise.

« Pendant tout le temps que nous avons passé avec les japonais, nous nous sommes adressés mutuellement des questions pour nous instruire. Ces officiers nous dirent qu'ils avaient passé l'un six ans et l'autre huit dans cette île qu'ils nommaient Karafouto, et sa partie septentrionale qui leur

était inconnue, Sandan; ils pensaient qu'elle n'avait que la moitié de l'étendue d'Ieso. Ils n'avaient qu'une idée très-confuse de la Russie ou des pays voisins; ils ne connaissaient pas même de nom le Kamtchatka. Ils parlaient beaucoup de Laxman.

« Nous ayant demandé la permission de voir nos fusils de chasse, ils en admirèrent la batterie qui était une chose absolument nouvelle pour eux, parce que les mousquets japonais ont une mèche comme dans les premiers temps de l'invention des armes à feu : avant de les examiner, ils s'informèrent d'un air très-inquiet s'ils étaient chargés. Je suis persuadé que pour la défense de leur établissement, ils n'ont que des arcs et des flèches.

« Je comptai jusqu'à vingt-deux Japonais qui observaient toutes nos démarches avec une attention et une curiosité extrêmes. L'antichambre était remplie d'Aïnos à genoux dans l'attitude la plus soumise; lorsqu'ils eurent satisfait leur désir de nous voir, les Japonais les renvoyèrent à coups de bâton à leur ouvrage.

« Sur une colline voisine de la maison, s'élevait un petit temple, les Japonais nous permirent d'y entrer, à condition que nous ôterions nos bottes, mais il était trop tard pour profiter de cette permission. »

On ne voit dans aucune partie de ces mers au-

tant de baleines que dans cette baie; elles y sont si nombreuses, que les canots des Russes n'y pouvaient naviguer qu'avec les plus grandes précautions; le vaisseau en fut constamment entouré. Il paraît que les Japonais ne s'occupent pas de la pêche de ces cétacés.

Derrière la baie des Saumons, s'ouvre une grande vallée dont les flancs sont couverts de pins très-hauts; les Japonais en tirent le bois de construction pour leurs maisons et pour leurs navires. Les rivages offrent des huîtres et des écrevisses en abondance. Le poisson y est si commun que les Japonais emploient plus de quatre cents Aïnos à nettoyer et à faire sécher celui qu'ils expédient dans leur pays; les indigènes s'en nourrissent presque uniquement.

Les Aïnos de la partie méridionale de Tchoka ressemblent en tout à ceux d'Ieso; c'est ce qui explique comment le capitaine Van Vries put croire, après avoir visité successivement ces deux îles, qu'elles n'en faisaient qu'une seule. Ce peuple, quoique répandu sur une vaste surface, est peu nombreux; il ne connaît probablement d'autre forme de gouvernement que le patriarchal. L'harmonie et l'égalité la plus parfaite semblent régner dans les familles. « Après avoir resté quelques heures au milieu de l'une d'elles, dit M. de Krusenstern, il nous fut impossible d'en

distinguer le chef, tant les hommes les plus âgés affectaient peu des airs de supériorité envers les autres. Je distribuai donc mes présens également à tout le monde, ce qui parut faire plaisir; et convenir généralement : ensuite on me fit remarquer une petite fille d'environ huit ans que j'avais oubliée ; elle reçut aussitôt sa part. Cette union touchante, cette concorde, et la tranquillité que l'on observe parmi ce peuple donne l'idée la plus avantageuse de son caractère. La bonté, la bienveillance même avec laquelle ces Aïnos nous ont accueillis ; la joie qui animait tous les visages lorsqu'ils étendaient pour nous des nattes autour du feu ; l'empressement qu'ils mirent de leur plein gré à lancer leurs canots à la mer pour nous conduire de nos chaloupes à terre ou pour nous y ramener ; enfin leur discrétion extrême, car ils ne demandaient rien et recevaient sans l'examiner ce qu'on leur donnait ; toutes ces qualités, dis-je, qu'ils doivent, non à une civilisation perfectionnée, mais à leur heureux naturel, me font regarder les Aïnos comme le meilleur des peuples que j'aie vus. »

« Quelques relations anciennes, surtout celles des Chinois, dépeignent les Aïnos comme des sauvages dont tout le corps est extrêmement velu, et qui ont la barbe si longue, que pour boire ils sont obligés de la soulever. Les navigateurs hol-

landais, et plus tard les Russes, ont dit la même chose. Malgré tant de témoignages, je suis disposé, d'après mes observations, à regarder ce tableau comme chargé. Le jésuite Jérôme de Angelis, le premier Européen qui ait visité Ieso en 1620, ne parle que de la barbe touffue des indigènes; il ne dit rien du corps velu. Cependant il fit un long séjour chez les Aïnos. Certainement il n'eût pas manqué de citer un fait si remarquable. Nous avons examiné la poitrine, les bras et les jambes de plusieurs Aïnos, et nous n'avons pas remarqué qu'ils aient le corps plus velu que beaucoup d'Européens. »

Le 16 mai la *Nadiejeda* fit voile de la baie des Saumons, le soir elle avait doublé le cap Aniva. C'est un grand rocher, dont le sommet est fendu profondément. Il est encore plus remarquable par une chaîne de montagnes qui viennent du nord, et dont il forme l'extrémité sud. On fit ensuite route au nord. La côte était élevée; la neige revêtait encore le sommet des hauteurs. Pendant un calme qui dura une partie de l'après-midi, la mer fut couverte de baleines et de phoques, qui jouaient autour du vaisseau. Le soir un canot se détacha de terre, d'où nous étions éloignés de sept milles. Probablement l'approche de la nuit lui fit rebrousser chemin.

Quand on se trouva devant le cap Tonyn des

Hollandais, M. de Krusenstern envoya un canot à terre pour reconnaître la baie à l'ouest de ce cap. L'officier rapporta qu'il avait trouvé de l'eau douce et du bois tout le long de la côte; dans une vallée voisine, il rencontra plusieurs maisons; la plupart étaient vides, probablement les habitans les avaient quittées pour aller à la pêche dans la baie d'Aniva. Il n'aperçut en tout qu'une demi-douzaine d'hommes, quelques femmes et des enfans, qui ne montrèrent pas la moindre crainte. On l'invita d'entrer dans une maison, dont le maître se prosterna devant lui, et prononça, avec beaucoup de dignité, un discours qui dura plus de dix minutes; ensuite il étendit une natte, et pria l'officier de s'y reposer. Ces Aïnos étaient entièrement vêtus de peaux de phoques, et portaient par-dessous une robe de toile de coton fine, et très-propre. Ils paraissaient plus à leur aise, plus gais et plus libres que ceux que l'on avait rencontrés précédemment. Les femmes semblèrent moins laides que celles que l'on avait déjà vues, du moins leur teint était plus clair. Tous les meubles et les ustensiles de ménage de ces bonnes gens venaient du Japon; tous étaient vernis, même les vases où ils conservent l'eau qu'ils boivent. On supposa qu'indépendamment de la pêche du poisson, ils s'occupent aussi de celle des phoques, dont ils vendent l'huile et les peaux aux Japonais.

Sans doute ils portent ces objets par terre à Aniva.

On continua de suivre la côte jusqu'à la baie de Patience. Le temps était brumeux, froid et désagréable. On observa dans plusieurs endroits des ouvertures qui sont sans doute des anses, et les embouchures des vallées qui séparent les hauteurs. Le pays offrait un aspect bien plus agréable que toutes les terres que l'on avait vues depuis le Japon. Des falaises blanc hesadossées à des montagnes de figures très-variées et tapissées de la plus belle verdure, des vallées bien boisées donnaient l'idée la plus favorable de ce canton de Tchoka.

Plus avant dans l'intérieur plusieurs rangées de montagnes se prolongeaient du nord au sud. La plus éloignée, qui doit être celle du centre de la partie méridionale de Tchoka, est d'une hauteur considérable. La neige la couvrait entièrement, et les nuages en cachaient les cimes.

Le climat n'était nullement en harmonie avec la beauté du coup-d'œil dont on jouissait. Le 21 mai au soir il tomba de la neige, et le thermomètre de Réaumur descendit à zéro. Quoique, d'après les cartes hollandaises, ont eût déjà dû avoir atteint le parallèle du fond de la baie de Patience, cependant on ne le découvrait pas. D'ailleurs, la terre était entourée d'une brume épaisse. Le 22, après avoir doublé une pointe, située par

48° 52′ nord, et 216° 58′ à l'ouest de Greenwich, et que l'on nomma cap Seïmonov, on eut enfin connaissance, au nord-est, d'une terre hérissée de hautes montagnes couvertes de neige; et l'on supposa que l'on approchait de l'extrémité de la baie. Les sondes commencèrent à diminuer un peu. « Comme l'on n'apercevait encore aucune terre dans le fond, dit M. de Krusenstern, je ne renonçai pas à l'espérance d'y trouver un passage, étant presque sûr que le capitaine Van-Vries n'avait pas exploré toute l'étendue de la baie; sa latitude et ses sondes fautives me semblaient le prouver suffisamment. Je fus bientôt détrompé. A deux heures après-midi nous vîmes au nord une terre basse et une côte plate couverte d'arbres qui tournait vers l'est; et au-delà des montagnes neigeuses. J'approchai jusqu'à cinq milles de terre, où je n'eus plus que huit brasses d'eau; le fond était de vase. Beaucoup d'arbres flottans, et la diminution de la salure de la mer, indiquaient l'embouchure d'un grand fleuve. Désirant d'en déterminer la position, nous fîmes le tour de la baie. En naviguant vers l'est, nous découvrîmes deux embouchures. La plus septentrionale, qui est la plus grande, reçut le nom de *Nèva*. Elle est par 49° 14′ nord, et 216° 58′ ouest. A sept heures du soir nous eûmes connaissance de la côte orientale, qui paraissait se diriger ensuite au sud.

« Nous étions le 23 à quatre milles environ de la terre la plus proche. Nous n'avions découvert dans toute cette partie de Tchoka aucune trace d'habitation. Le vent avait graduellement faibli, et l'on avait laissé tomber l'ancre. Comme le calme semblait devoir durer toute la journée, un canot fut envoyé à la côte orientale de la baie. Il revint à cinq heures du soir, au moment où l'on mettait à la voile par un vent de nord-est. L'officier rapporta qu'il avait trouvé l'embouchure d'une rivière qui n'avait que soixante-dix pieds de largeur, et sept pieds de profondeur. Il la remonta à cinq milles. Elle était très-poissonneuse. Les bois qui bordaient ses rives abondaient en gibier. Il ne rencontra aucune maison; mais près de la rivière on reconnaissait que dans quelques endroits l'on avait fait du feu. Ayant aperçu trois Aïnos, il leur fit signe d'approcher. Ils s'éloignèrent dès qu'ils l'eurent découvert. Le terrain était couvert sur divers points de cinq à six pieds de bourbe, et ailleurs d'une terre grasse et noire. Les arbres étaient rabougris. C'étaient presque généralement des pins. Les autres commençaient à peine à pousser. La neige n'était pas entièrement fondue. Aucune anse n'offrait d'ailleurs un mouillage sûr.

Le temps continuant à être très-brumeux, le baromètre étant beaucoup descendu depuis le matin, et le vent étant favorable pour sortir de

la baie, M. de Krusenstern abandonna le projet de pénétrer plus avant à l'est, et de relever toute la partie orientale de la baie, parce que la position du cap Patience et des écueils qui en sont voisins avait été déterminée avec précision par les Hollandais en 1643. On fit donc route au sud.

Le lendemain à midi, on vit les rochers dangereux qui entourent Robben Eylan au sud du cap Patience, et sur lesquels les vagues brisaient; des récifs se présentaient de différens côtés, quelques-uns se prolongeaient sous des glaces dont la mer était couverte au nord; les jours suivans, on vit encore de la glace; comme on devait s'attendre à en rencontrer davantage en naviguant au nord, M. de Krusenstern résolut de suspendre pour le moment la reconnaissance ultérieure de Tchoka, et de gagner sans délai le Kamtchatka où M. de Resanov désirait d'arriver le plutôt possible. En conséquence, après avoir doublé toutes les glaces, il fit voile pour les Kouriles.

Des tempêtes successives retardèrent sa marche. Enfin le 1er. juin, il réussit à couper la chaîne des Kouriles entre Onekotan et Karamokotan. Le 3 il eut connaissance du cap Lopatka, et le 5 il laissa tomber l'ancre dans le port Saint-Pierre-Saint-Paul. L'ambassadeur débarqua avec toute sa suite : il partit bientôt après pour Kodiak sur un navire de

la compagnie d'Amérique. Le docteur Langsdorf le suivit.

M. de Krusenstern ayant ravitaillé son vaisseau, et pris congé de M. Kochelev qui était venu exprès de Nijnei Kamtchask pour lui rendre tous les services qui dépendaient de lui, mit à la voile le 2 juillet. Il coupa de nouveau la chaîne des Kouriles le 11, par un canal différent de celui qu'il avait traversé en allant au Kamtchatka; il est entre Matoua et Rachoua, il a seize milles de largeur et n'offre aucun danger; comme il n'avait pas encore de nom particulier, il reçut celui de *détroit de la Nadiejeda*. La brume qui s'était dissipée pendant quelques heures, comme pour laisser trouver ce passage, s'épaissit de nouveau; on eut ensuite des alternatives d'éclaircis et de brouillards; le 15 le vent qui avait soufflé grand frais de l'est, puis du sud-ouest et du nord-ouest, redoubla de force, le ciel se couvrit, la pluie tomba par torrens, il fallut serrer une partie des voiles; à midi la tempête éclata; elle fut dans sa plus grande violence à cinq heures du soir, elle déchira plusieurs voiles. Durant cette tourmente, le vent passa au nord-est, puis graduellement au nord et au nord-ouest; il se calma peu-à-peu; le lendemain le temps fut très-beau. Après quelques heures de calme, le vent sauta au sud, l'on en profita pour naviguer à toutes voiles vers la terre. On la découvrit à

huit heures du soir au coucher du soleil. Comme dans la précédente campagne, on n'avait pas vu la pointe méridionale du cap Patience bien distinctement, on alla la reconnaître.

Le 19 on put recommencer à explorer la côte de Tchoka, et l'on fit route au nord; la terre était peu élevée et n'offrait pas d'objet remarquable; en avançant, on aperçut dans l'intérieur plusieurs rangées de montagnes, la plupart très-hautes. Les rivages étaient escarpés et de couleur blanche. Les points de vue étaient plus agréables que ceux que l'on avait contemplés à la partie méridionale de Tchoka et aux Kouriles; car la verdure tapissait les collines, on distinguait des arbres, à la vérité assez petits, et sur le bord de la mer des buissons: on remarquait des vallées dans lesquelles des ruisseaux coulaient vers l'océan, mais on ne découvrait pas le moindre vestige de créature humaine.

On arriva le 28 vis-à-vis l'extrémité de la partie montagneuse de Tchoka; elle est marquée par un cap auquel M. de Krusenstern donna le nom de Delisle de la Croyère, en mémoire d'un astronome français qui avait accompagné Tchirikov dans son voyage à la côte nord-ouest d'Amérique en 1741, et qui mourut dans cette expédition. A l'exception de deux collines de médiocre grandeur qui s'étendent au nord à une petite distance du cap

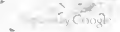
Delisle, on ne voit plus au-delà ni montagnes, ni terre haute. Toute la côte est unie et couverte de forêts. La Pérouse observa aussi dans sa reconnaissance de la côte occidentale de Tchoka, que sous le parallèle du 51° degré, il n'avait vu que des dunes. « Si l'on fait réflexion, ajoute M. de Krusenstern que Tchoka n'a pas ici plus de cinquante milles de largeur, de l'est à l'ouest, on concevra aisément qu'entre les 51° et 52° degrés, il ne doit se trouver dans toute cette contrée que des monticules de sable. »

M. de Krusenstern avait espéré de découvrir dans la côte qu'il prolongeait une ouverture qui séparait Tchoka en deux parties ; cette idée ne se réalisa pas, en deux jours il avait reconnu sur une étendue de près de quatre-vingts milles cette terre inhabitée. Le temps qui était très-beau, lui avait heureusement permis de la rallier de près. Le 2 août, après quelques alternatives de brumes, on se trouva tout-à-coup transporté dans une région nouvelle. Au lieu d'une côte plate et sablonneuse, le long de laquelle on courait depuis plus de quinze jours, on vit une terre haute et montagneuse, coupée par quelques ouvertures; le rivage était généralement escarpé, et en plusieurs endroits composé de rochers qui ressemblaient à la craie. Un grand cap que l'on avait au nord-ouest fut nommé *cap Lœwenstern*, d'après le troisième

lieutenant de la *Nadiejeda*. Sa latitude est de 54° 5′ nord et sa longitude de 216° 47′ ouest : un gros rocher est situé au large de ce cap. Au sud s'ouvrait une vallée riante environnée en partie de hautes montagnes; on supposa qu'une rivière y avait son embouchure. On découvrit deux maisons dans cette belle vallée; c'étaient les premières que l'on apercevait depuis que l'on suivait la côte orientale de Tchoka. A quelque distance de là on distinguait un enfoncement entre deux pointes liées entre elles par une terre basse. On perdait ainsi, à mesure que l'on avançait, l'espoir de rencontrer un port.

Au nord du cap Lœwenstern, jusqu'à l'extrémité de l'île, l'aspect de Tchoka redevient triste : nulle trace de végétation; partout une masse presque uniforme de granit noir tacheté de blanc frappe les regards; c'est ce que plusieurs navigateurs ont désigné par le nom de côte de fer.

Enfin le 8 août à dix heures du matin, on eut connaissance du cap septentrional de Tchoka, objet des vœux ardens des navigateurs russes. Bientôt le ciel se couvrit de nuages, il tomba des torrens de pluies, et l'on perdit entièrement la terre de vue, quoique l'on n'en fût éloigné que de trois milles. « Nous étions alors, dit M. de Krusenstern sur cinquante-cinq brasses, fond de sable. Nous remarquâmes un grand changement dans



la couleur de l'eau, elle était d'un jaune sale ; M. Horner la trouva de huit grains plus légère que celle qu'il avait pesée la veille. On ne pouvait attribuer la cause de ces phénomènes qu'au fleuve Amour dont l'embouchure se trouve à peu près à un degré et demi plus au sud. A une heure après midi, le ciel s'éclaircit; mais il redevint sombre et nébuleux pendant que nous doublions le cap septentrional de Tchoka. L'on découvrit bientôt une terre haute qui s'étendait à perte de vue dans le sud-ouest, elle paraissait former avec le cap une baie profonde. Ayant remarqué que le courant nous entraînait vers la côte, je m'éloignai pendant la nuit ».

M. de Krusenstern donna aux deux caps qui forment la côte septentrionale de Tchoka, les noms d'*Elisabeth* et de *Marie* en l'honneur de l'épouse et de la mère de son souverain. Le cap Elisabeth qui est par 54° 22' nord et 217° 13' ouest, offre une masse de rochers très-haute, qui fait la terminaison d'une chaîne de montagnes ; il est facile à reconnaître par une quantité de cimes aiguës et absolument pelées. Il s'abaisse insensiblement vers la mer. On distingue sur son penchant un piton, et à son extrémité la plus basse, un roc très-élevé qui est environné d'autres plus petits.

Le cap Marie situé par 54° 17' nord et 217° 42'

ouest, est moins haut que le cap Elisabeth. Il offre l'apparence d'un plateau uni, s'abaisse doucement vers la mer, et se termine par un escarpement d'où un banc de rochers très-dangereux se prolonge au nord-est, et forme des brisans très-forts.

La baie formée par l'enfoncement qui se trouve entre les deux caps, est très-profonde ; la terre qui l'entoure est d'élévation inégale. En s'en approchant, on vit une jolie vallée dans laquelle on compta vingt-sept maisons ; trente-cinq personnes étaient assises sur le rivage ; c'étaient les premiers habitans de Tchoka que l'on apercevait depuis que la *Nadiejeda* avait quitté la baie Patience. Un canot commandé par M. de Lœwenstern, fut envoyé à terre ; il aborda au bout d'une demie heure vis-à-vis du village. Trois hommes qui d'après leur habillement avaient l'air de chefs, vinrent à sa rencontre ; ils tenaient chacun à la main, une peau de renard qu'ils agitaient en l'air en criant tous à la fois, et si haut, qu'on les entendait du bord. Cependant les Russes descendirent à terre, et furent embrassés avec la plus grande cordialité, mais les insulaires semblaient vouloir les empêcher d'avancer. Au même instant, tous les autres arrivèrent, et comme ils étaient armés de poignards, et les chefs de sabres, cet accueil parut suspect. M. de Lœwenstern se rembarqua

donc aussitôt; il attérit ensuite dans une autre partie de la baie plus au nord, et trouva derrière une colline peu éloignée un lac qui probablement s'étendait au loin. Quoiqu'il n'eût vu qu'un instant les habitans de cette baie, il reconnut qu'ils étaient d'une race différente des Aïnos; la plupart avaient comme ceux-ci des blouses de peau de phoque; mais les chefs avaient des robes de soie bariolées et d'autres des surtouts de soies de couleurs différentes. On supposa qu'ils étaient des Tartares.

Les environs de la baie qui fut nommée *baie du nord* sont très-agréables; partout le sol est tapissé d'un beau gazon et offre une riche végétation; des sapins magnifiques s'élèvent sur les collines et les montagnes; plusieurs ruisseaux viennent aboutir au lac; on vit un autre petit village près du cap Marie. Plusieurs rennes paissaient sur le rivage.

Dès que M. de Lœwenstern fut de retour à bord, on mit toutes les voiles dehors pour doubler le cap Marie. En s'en approchant, la sonde qui avait augmenté peu-à-peu depuis que l'on était hors de la baie, rapporta tout-à-coup quarante-huit brasses; on était alors à-peu-près à sept milles de la terre. A huit heures du soir, le gouvernail refusant le service quoique le vent fût favorable, et soufflât bon frais, on reconnut que la cause en était due

à un courant très-fort, qui vers deux heures changea totalement de direction, sa rapidité était de deux milles à l'heure; elle augmenta pendant la nuit.

Le 11 le vent souffla grand frais du sud-est avec une pluie continuelle; le soleil ne se montra pas un seul instant. Ce mauvais temps força de louvoyer dans le canal qui sépare Tchoka de la Tartarie dont on ne distinguait pas les côtes. On ne pouvait refouler le courant; on vit une baie bien abritée, mais peu profonde, qui se trouvait derrière un cap que l'on nomma *cap Horner*. Il est au sud du cap Marie.

Les expériences qui furent faites sur la pesanteur spécifique de l'eau pendant que l'on naviguait dans le canal, prouvèrent que l'on approchait de plus en plus de l'embouchure du fleuve Amour.

La côte du nord-ouest de Tchoka continuait à offrir un aspect plus agréable que celle du sud-ouest. Des montagnes couvertes de bois jusqu'à leur sommet sont entrecoupées de vallées, où l'herbe touffue indique un sol très-favorable à la culture. Le rivage, escarpé presque partout et généralement de couleur jaune, ressemble à un mur élevé par l'art pour entourer le pays; il est interrompu en quelques endroits par des terres basses, où sont ordinairement des maisons ou au moins des indices d'habitations voisines, tels que

des canots, des perches et des échaffaudages pour sécher le poisson. On aperçut même des champs dont la culture soignée annonçait un peuple plus civilisé que les Aïnos. La limite entre les terres hautes et les terres basses dans cette partie de l'île se trouve sous le même parallèle que sur la côte opposée, et se reconnaît également à quelques montagnes que l'on avait vues en prolongeant celle-ci, et dont on constata l'identité. Au-delà de cette limite, on ne découvrait qu'un rivage bas et sablonneux qui se prolongeait au sud-sud-ouest à perte de vue, et sur lequel s'élevaient quelques dunes isolées semblables à celles que l'on avait observées sur la côte orientale. Toutefois leur aspect était pittoresque; l'irrégularité de leur position, la variété de leurs formes, la différence de leur hauteur leur donnaient quelque ressemblance avec les ruines d'une ville.

Vers le soir on eut un vent frais du nord-nord-ouest qui portait directement dans le canal. « Mais, dit M. de Krusenstern, comme le rivage s'inclinait de plus en plus à l'ouest; et qu'il aurait fallu naviguer au sud-ouest, pour suivre dans ce canal une direction parallèle à la côte, je crus prudent de le traverser par le milieu en faisant route à l'ouest et tenant le vent. . . . .

« Le 13 à onze heures du matin, nous découvrîmes entre le sud-ouest et l'ouest, une terre

montagneuse que le brouillard nous avait cachée jusqu'alors ; ce devait être la côte de Tartarie. Entre sa pointe la plus éloignée, derrière laquelle on distinguait deux montagnes d'élévation médiocre, et la côte de Tchoka, se trouvait une ouverture large de six milles au plus. On supposa que c'était le canal qui conduit à l'embouchure du fleuve Amour. Je dirigeai aussitôt ma route de ce côté ; mais à peine nous étions à cinq milles du milieu de l'ouverture, que nos sondes ne rapportèrent que six brasses. N'osant pas m'aventurer plus loin avec la *Nadiejeda*, je mis en travers et j'ordonnai à M. Romberg, un de mes lieutenans, d'aller avec un canot, d'abord à la pointe de Tchoka, jusqu'à ce qu'il ne trouvât que trois brasses d'eau ; puis de l'autre côté du canal au cap de la côte de Tartarie, et de sonder le canal dans toute sa largeur. M. Romberg revint à six heures du soir, rappelé par un coup de canon que je fis tirer, parce que nous l'avions perdu de vue depuis deux heures. Il m'apprit qu'un fort courant du sud avait rendu sa navigation si pénible, qu'il avait résolu de ne pas s'avancer jusqu'au point où il ne trouverait plus que trois brasses, parce qu'il voulait avoir le temps de sonder dans le canal. Cependant il était parvenu à un endroit où il n'y avait que quatre brasses, sa position était alors à mi-chemin en-

tre le vaisseau et la pointe de Tchoka; ensuite il s'était dirigé vers la côte de Tartarie. Le brassiage n'avait pas varié beaucoup; mais à la fin, la sonde n'avait plus donné que trois brasses et demie. Alors il était revenu au signal qu'on lui avait fait. Il rapporta un seau plein de l'eau puisée au milieu du canal dans l'endroit le plus éloigné, où il était parvenu; elle était très-douce, aussi légère que celle de Nangasaki, et ne pesait qu'un grain de plus que celle qui se boit au port Saint-Pierre-Saint-Paul. Celle même que nous puisions le long du vaisseau était bonne à boire. Pendant tout le temps que nous restâmes à l'entrée du canal, le courant venait du sud et du sud-sud-est avec beaucoup de force, ce qui me fit penser que nous étions près de l'embouchure du fleuve Amour. Je nommai les deux pointes qui forment le canal, l'occidentale sur la côte de Tartarie cap *Romberg*, et l'orientale sur la côte de Tchoka cap *Golovatchev*.

« Dès qu'on eut hissé le canot à bord, je me dirigeai sur la côte de Tartarie. Au coucher du soleil nous n'en étions plus qu'à six milles de distance. Nous découvrîmes un peu au nord du cap Romberg deux petites îles, puis une terre basse s'étendait en avant de la côte au nord-ouest. Des abaissemens que l'on distinguait sur quelques points, firent soupçonner que cette terre avancée

pouvait être une chaîne de petites îles ou peut-être une grande île séparée par un canal de la terre qui était derrière. Je nommai cap *Khabarov* une pointe au nord du cap Romberg ; Khabarov était un navigateur russe, habile et hardi qui, en 1649 hasarda à ses dépens l'entreprise périlleuse de compléter la découverte du fleuve Amour.

« Le vent ayant passé au sud-est pendant la nuit, je mis toutes les voiles dehors, pour sortir du canal en prolongeant la côte de Tartarie ; mais le courant venait du sud avec tant de force, que, quoique le vent soufflât grand frais, nous ne pûmes faire route dans l'ouest. Nous l'essayâmes inutilement pendant deux heures consécutives ; je me dirigeai donc au nord-est, pour gagner la côte de Tchoka, et le 14 je laissai tomber l'ancre dans la baie devant laquelle j'avais passé deux jours auparavant.

« Le jour étant trop avancé pour descendre à terre, je me contentai d'envoyer un canot à la pêche ; il revint deux heures après, si chargé de poissons, que l'équipage put s'en nourrir pendant trois jours. Ils étaient presque tous du genre du saumon, et ressemblaient entièrement à ceux que l'on nomme tchevitch au Kamtchatka.

« J'expédiai le 14 dès le matin deux canots, l'un pour pêcher, l'autre pour ramasser du bois

17*

épars sur le rivage; notre provision touchait à sa fin. A huit heures, j'allai à terre avec tous les officiers. Ayant le dessein de faire une promenade, nous abordâmes, non pas au village, mais à un mille de distance. Notre attente fut déçue ; des broussailles impénétrables bordaient partout la plage ; il fallut donc gagner le village en marchant jusqu'à mi-jambe dans le sable mouvant.

« Avant de sortir de la chaloupe, nous avions été accostés par un grand bateau contenant dix hommes ; à notre approche ils se levèrent tous, nous saluèrent en s'inclinant, et nous firent signe de venir chez eux. Ils nous invitaient de la même manière que ceux que l'on avait vus plus au nord, en agitant des peaux de renards, et montrant la terre. Lorsqu'ils s'aperçurent que notre projet était d'aborder, ils s'empressèrent d'arriver avant nous, débarquèrent, et halèrent leur bateau sur la plage. Notre entrevue fut très-amicale ; on s'embrassa cordialement. Notre pantomime respective exprimait au mieux que nous voulions être amis ; je crois pourtant qu'il y avait plus de sincérité de notre côté que du leur; car nous ne fûmes pas long-temps à remarquer que notre visite les embarrassait beaucoup. J'étais surpris de ne pas trouver ici un seul Aïno, puisque ce peuple est certainement indigène à Tchoka.

« Nous fûmes bientôt convaincus que les Tartares ne nous regardaient nullement comme des amis; la crainte seule leur avait fait feindre la joie en nous voyant. Leur bateau était rempli de piques, de flèches et de sabres. Nous primes néanmoins le chemin du village, ne paraissant nullement nous inquiéter des efforts qu'ils faisaient pour nous en écarter. Quand ils virent que toutes leurs peines étaient inutiles, ils coururent à leur bateau, le poussèrent au large, et s'éloignèrent avec précipitation.

« En approchant, nous trouvâmes, à une centaine de pas des maisons, une vingtaine d'hommes rassemblés, parmi lesquels nous reconnûmes ceux qui étaient venus en bateau au-devant de nous. L'un de ces Tartares était vêtu d'un magnifique habit de soie à fleurs, et coupé entièrement à la chinoise. Le reste de son habillement ne répondait pas à ce bel extérieur. Nous le prîmes pour le chef de la colonie. Voulant gagner ses bonnes grâces, je lui fis présent d'une pièce de drap de couleur orange; il me sembla qu'elle était fort à son gré; je distribuai aussi à ses compagnons des couteaux, des aiguilles, des mouchoirs et autres bagatelles de ce genre. Croyant les avoir convaincus par ces largesses que nous étions venus en amis, et qu'ils ne devaient avoir aucune méfiance de nous, je fis mine de

marcher vers leurs maisons; aussitôt la scène changea; ils nous barrèrent le chemin, et montrèrent la plus grande répugnance à nous laisser avancer. Nous fîmes d'abord semblant de ne pas nous apercevoir de leurs intentions, et nous continuâmes à nous approcher tout doucement; alors ils se rassemblèrent, poussèrent de grands cris, et manifestèrent leurs craintes et leur effroi, cependant sans nous suivre. Ne voulant donner aucun sujet de mécontentement à ces hommes méfians, je retournai aussitôt à eux, et prenant le chef par la main, je m'efforçai de lui faire comprendre que nous n'avions pas le moindre projet hostile; pour le lui mieux prouver, je me défis de mon épée, et je lui indiquai que nous ne voulions pas entrer dans les maisons; ensuite je le pris de nouveau par la main, et lui persuadai, ainsi qu'à ses compagnons, de venir avec nous. Ils tinrent conseil, et après avoir résolu de céder à notre demande, ils nous accompagnèrent. Toute la troupe ne resta pas avec nous: une grande partie courut au village, en prenant un chemin plus court à travers les broussailles, où nous ne pouvions les suivre. Nous y arrivâmes enfin. La première maison appartenait au chef; il nous le fit entendre en se plaçant devant avec toute sa suite. D'ailleurs deux hommes vigoureux se tenaient à la porte comme deux sentinelles,

pour en défendre l'entrée. J'avais promis de n'y pas mettre le pied, je ne l'essayai donc pas, malgré mon vif désir de connaître l'intérieur des habitations et le genre de vie de ce peuple. Après avoir distribué de nouveaux présens, je continuai ma promenade jusqu'à l'extrémité du village. J'avais prié le chef de venir avec moi, pour tranquilliser les autres habitans; nous marchions en nous tenant par la main. Il ne me donnait qu'à regret cette marque d'intimité, s'arrêtant à chaque pas, et me témoignant, d'un air fâché, son désir de me voir rebrousser chemin. Un nouveau présent d'un coupon de drap lui rendit sa bonne humeur, et j'eus lieu de supposer qu'il croyait enfin à mes intentions pacifiques.

« Parvenus à l'extrémité du village, rien ne nous frappa que la vue de quelques maisons situées à une certaine distance. Elles nous parurent mieux construites que les autres; elles avaient des cheminées. Nous en prîmes la route. Nous pûmes entrer dans la première, qui était vide. Plusieurs indices prouvaient que les propriétaires ne l'avaient pas quittée depuis long-temps. Il y avait, par exemple, aux deux coins de la pièce d'entrée un foyer en pierre, au-dessus duquel était fixé un grand crochet de fer destiné, sans doute, à suspendre la marmite.

« Je ne voulus pas aller plus loin. Nous re-

tournâmes donc à la maison du chef, devant laquelle beaucoup de Tartares s'étaient rassemblés pour troquer avec nous des bagatelles qui, pour nous, étaient des curiosités. Le chef lui-même s'abaissa jusqu'à nous vendre sa magnifique robe de soie pour une pièce de drap longue de trois aunes. Mais pour nous donner une haute idée de sa dignité, et peut-être aussi de sa richesse, il rentra aussitôt dans sa maison, et en sortit un quart-d'heure après paré d'une robe de soie rouge parsemée de fleurs d'or. Probablement il était disposé à vendre cet habit; mais il ne trouva pas d'amateur. L'avidité semblait former le trait saillant de son caractère. Il nous en donna une preuve évidente. Quoiqu'il eût reçu de nous des présens qui devaient être pour lui d'un grand prix, il ne voulut nous céder, qu'après que nous les eûmes payés, des poissons secs qui nous paraissaient préparés avec soin, et dont nous voulions goûter.

« Ils faisaient tous le plus grand cas du drap et du tabac, et notamment de ce dernier objet, pour lequel ils étaient prêts à donner tout ce qu'ils avaient. Malheureusement nous n'en étions pas pourvus. Les matelots de ma chaloupe qui en avaient pour leur usage, conclurent des marchés très-avantageux.

« A dix heures le vent commençant à fraîchir,

je m'empressai de retourner à bord. Notre curiosité avait été satisfaite en partie, et notre ignorance ne nous promettait pas d'en apprendre beaucoup plus par une visite plus longue, surtout l'entrée des maisons nous étant interdite.

« La partie septentrionale de Tchoka, s'écrie M. de Krusenstern, n'est donc pas habitée par son peuple indigène. La douceur des Aïnos a probablement contribué à les en faire expulser par les Tartares leurs voisins qui, des bords du fleuve Amour, sont venus sur cette terre, en passant par l'isthme qui la joint au continent depuis un temps qui n'est peut-être pas très-éloigné. Un sort semblable menace peut-être les Aïnos de la partie méridionale, les Japonais la regardant comme leur propriété, et ses habitans comme leurs sujets. Mais la colonie de la baie d'Aniva est soumise à un officier du gouvernement japonais, tandis que la cour de Peking ignore vraisemblablement l'émigration de ses sujets de Tartarie à Tchoka. Ainsi s'éteint insensiblement une nation qui, il y a deux siècles, peuplait les îles de Tchoka, d'Ieso et la plus grande partie des Kouriles. Elle s'est vu successivement enlever ses possessions par des voisins plus belliqueux et plus forts qu'elle. Je suppose qu'elle est entièrement extirpée dans le nord de Tchoka; car je n'y ai vu qu'un seul individu qui m'ait paru un Aïno.

« Les Tartares avec lesquels nous avons communiqué étaient vêtus d'une blouse de peau de chien ou de boyau de poisson. Leurs bottes étaient généralement de peau de phoques. Ils portaient sur la tête un chapeau de paille aplati comme ceux des Chinois. Leurs cheveux, tressés comme ceux de cette nation, leurs descendaient jusqu'au dessous des hanches. Ils avaient des chemises de toile de coton bleue, attachées autour du cou par deux boutons de laiton. Leurs pantalons fort larges étaient de grosse toile. A l'exception de sa robe de soie, le chef n'était ni vêtu moins simplement, ni moins sale que les autres. On ne lui témoignait pas un grand respect ; et on le traitait même avec une grande familiarité. Seul il avait la barbe pointue, tous les autres étaient rasés.

« Il paraît que ces Tartares ne se nourrissent que de poissons; car nous ne découvrîmes pas la moindre trace de culture, quoique la hauteur de l'herbe annonçât la fécondité du sol dans les plaines voisines du village. Nous ne vîmes que des chiens, et nul autre quadrupède, ni oiseau domestique. Il y avait près de chaque maison plusieurs échafaudages pour faire sécher le poisson. Il est préparé avec beaucoup de soin ; mais la terre était couverte, près de ces échaffaudages, d'une énorme quantité de petits vers, aspect non moins désagréable que dégoûtant.

« Les maisons sont grandes. Toutes, excepté celles de l'extrémité du village, étaient supportées sur des poteaux élevés de quatre pieds au-dessus du sol. Cet espace formait le logement des chiens. Un escalier de sept à huit marches conduit à une galerie large d'une dixaine de pieds, qui ne règne que sur le devant de la maison; au milieu se trouve la porte du vestibule qui occupe plus de la moitié de l'habitation; je n'y observai aucune espèce de meuble. Une porte qui fait face à l'entrée, mène sans doute à l'appartement des femmes. Ils les cachèrent si bien à nos regards, que nous n'aperçûmes qu'une petite fille de quatre ans environ qu'un homme tenait dans ses bras. Leur crainte extrême de nous voir approcher de leurs femmes, fut donc la cause de leur répugnance à recevoir notre visite, et leur suggéra aussi l'idée de barricader leurs portes et leurs fenêtres. On reconnaissait que ç'avait été l'affaire de quelques minutes; car ils ne les avaient fermées qu'avec des planches ramassées à la hâte, et soutenues seulement par des bâtons mis en travers. De petites ouvertures pratiquées dans les murs de la maison, servent de fenêtres.

« La population de ce village, où nous avons compté dix-huit maisons, pouvait s'élever au plus à soixante-dix personnes; car nous ne vîmes que vingt-cinq hommes adultes, et l'on peut

croire qu'ils s'étaient tous montrés, soit par curiosité, soit pour défendre leurs propriétés. Si l'on estime le nombre des hommes de la baie du Nord au double, c'est-à-dire à cent quarante, parce qu'il était plus considérable, et qu'on y en ajoute cinquante pour un autre petit village que l'on aperçut dans cette même baie, et encore cinquante pour quelques maisons isolées en divers endroits, on aura quatre cents individus pour toute la population tartare du nord de Tchoka; estimation qui me semble néanmoins plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité.

« Cette baie que j'ai nommée *baie de la Nadiejeda*, est un peu trop ouverte, et par conséquent peu sûre pour le mouillage, surtout à cause de son fond qui est généralement de roche. Du reste on peut y faire du bois et de l'eau avec facilité, et le poisson y est abondant. Mais à cause de sa position, il est probable qu'elle sera rarement visitée par les navigateurs. Elle est située par 54° 10′ nord et 217° 32′ ouest.

A une heure après midi, l'on fut de retour à bord, et sur-le-champ, on mit à la voile. Le courant violent du sud avait empêché de relever la côte de Tartarie : M. de Krusenstern mettait cependant beaucoup d'importance à connaître, si du cap Khabarov elle continuait à courir au nord-ouest, ou si elle tourne brusquement à l'ouest;

comme il le supposait et comme les cartes l'indiquent. Il fit route en conséquence au sud-ouest; l'horizon était si clair du côté où il allait, qu'on aurait pu découvrir une terre un peu haute à trente milles de distance. Cependant on n'apercevait rien, même du haut des mâts; on supposa que le courant entraînait la *Nadiejeda* avec beaucoup de force au nord, les observations du lendemain le confirmèrent; cette circonstance et une brume épaisse qui couvrait la terre haute, empêchèrent sans doute de la distinguer; mais si depuis le cap Khabarov, elle eût conservé sa direction au nord-ouest seulement pendant neuf milles, on en aurait été tellement rapproché, malgré le courant, qu'elle n'eût pu échapper aux regards. C'était donc une preuve que de ce point elle courait à l'ouest, et peut-être un peu au sud-ouest. Comme il ne restait plus qu'une heure de jour, M. de Krusenstern voulut en profiter, et fit route à l'ouest pour juger par la profondeur de l'eau si l'on approchait de la côte; la sonde fit connaître qu'à mesure que l'on avançait elle augmentait; il était donc évident que la côte ne conservait pas sa direction précédente.

« Quelque envie que j'eusse, observe M. de Krusenstern, de continuer mes recherches dans le canal, et de prolonger toute la côte de Tartarie depuis l'embouchure du fleuve Amour jus-

qu'aux frontières de la Russie, ce qui m'aurait mis à même de rectifier la géographie de cette partie de l'Asie, il fallut absolument renoncer à ce dessein. A mon dernier départ du Kamtchatka, il m'avait été expressément recommandé de ne m'approcher, dans aucun cas, de la partie de la côte de Tartarie qui est soumise à la Chine, afin de ne pas éveiller chez le gouvernement défiant et soupçonneux de cet empire, des craintes qui pourraient donner lieu à une rupture dont le premier effet serait de faire cesser sur-le-champ le commerce de Kiakhta si avantageux à la Russie.

« J'aurais eu beau faire, je n'aurais pu, en m'approchant de la côte, cacher de quelle nation nous étions. Nous avons vu du feu dans deux endroits sur les petites îles en avant de la côte de Tartarie : toute cette partie est donc habitée. D'ailleurs on sait que les Chinois entretiennent des bateaux armés à l'embouchure du fleuve Amour, de la possession duquel ils sont très-jaloux. Un rapport détaillé de notre visite eût donc été expédié à Peking. Il fallait par conséquent renoncer à mouiller dans cet endroit, et c'était cependant le seul où le vaisseau pût rester quelque temps avec sûreté.

« Je n'expose ainsi les motifs qui m'ont empêché de pousser mes recherches plus loin au sud, que parce que l'on pourrait m'en faire un repro-

che. Il est des géographes qui rendent rarement justice aux navigateurs, même à ceux qui par zèle pour la science ne redoutent pas d'affronter les plus grands dangers : on a été jusqu'à trouver mauvais que La Pérouse n'ait pas examiné le canal entre Tchoka et la Tartarie, parce que l'on a oublié qu'il dit expressément que sa chaloupe n'était pas pontée, et qu'avec une embarcation semblable, une entreprise de ce genre est trop périlleuse. La saison était d'ailleurs trop avancée, et le vent du sud si opiniâtre, que si heureusement un coup de vent du nord qui dura deux jours ne l'eût porté hors de cette mer étroite, il n'eût très-probablement pas pu gagner le Kamtchatka dans cette même année. Si donc on a pu adresser des reproches de n'avoir pas fait davantage à ce navigateur qui a rendu tant de services à la géographie dans cette mer brumeuse, à quoi ne devions-nous pas nous attendre !

« La relation de La Pérouse laissant quelque incertitude sur l'existence d'un canal entre Tchoka et la Tartarie, un de mes plans favoris avait été de faire disparaître tous les doutes à cet égard. Comme ce n'était pas avec un navire tirant seize pieds et demi d'eau que je pouvais effectuer cette recherche, j'avais profité de notre long séjour à Nangasaki et des bonnes dispositions du gouvernement japonais, pour mettre ma chaloupe en si

bon état qu'on aurait pu s'y embarquer sans danger et traverser la mer orageuse d'Okhotsk, dans le cas où un accident m'en aurait séparé ; elle était munie de tout ce qu'il fallait pour procéder à la reconnaissance des côtes de Tchoka et de la Tartarie, jusqu'à l'embouchure du fleuve Amour, et dans le cas où elle aurait découvert un canal ; j'avais indiqué la baie de Castries pour faire de l'eau et s'y reposer deux jours. Tel était mon projet, fondé sur la supposition de trouver à la côte nord-ouest de Tchoka, un port dans lequel le vaisseau pourrait rester mouillé avec sûreté pour y attendre la chaloupe pendant quinze jours ou trois semaines. On a vu plus haut, que sur ce point mon attente fut trompée. Au reste, quand même j'aurais rencontré ce port, l'instruction écrite que j'ai reçue à mon départ du Kamtchatka, ne m'aurait permis d'exécuter que la plus petite partie de mon dessein.

« Après avoir terminé ma reconnaissance de Tchoka, j'étais pleinement convaincu qu'il n'existe pas de passage entre cette île et la côte de Tartarie au sud de l'Amour ; ainsi la détermination de ce point ne pouvait être importante que pour confirmer mes conjectures relativement à la jonction de Tchoka avec la Tartarie, conjectures que je partageais avec le plus grand nombre de mes compagnons de voyage, en état d'en juger. Ce-

pendant des recherches dans cette partie ne seraient pas inutiles ; parce qu'il reste encore un espace de quatre-vingts à cent milles qui n'a pas été exploré, et que la position de l'embouchure du fleuve Amour, comprise dans cet intervalle, n'est pas encore déterminée avec exactitude. Du reste, cette reconnaissance non moins importante pour la politique de la Russie que pour la géographie en général, pourrait très-facilement avoir lieu par une expédition qui partirait du port d'Oudinsk.

« Les raisons sur lesquelles je fonde mon opinion qu'il n'existe pas de passage entre Tchoka et la Tartarie, reposent uniquement sur les observations de La Pérouse au sud et sur les nôtres au nord du point qui unit les deux pays. La Pérouse s'était flatté de trouver un canal par lequel il pourrait pénétrer dans la mer d'Okhotsk ; il alla donc au nord aussi loin que la grandeur de ses vaisseaux le lui permit. Mais à mesure qu'il avançait, il voyait les terres se rapprocher et les sondes diminuer de quelques brasses par mille ; un autre résultat le confirma dans l'idée qu'il se trouvait dans une baie et non dans le voisinage d'un détroit ; il ne remarquait aucun courant, et certainement il en aurait éprouvé un, si un canal, même d'une petite étendue, avait réuni la mer d'Okhotsk avec le golfe de Tartarie. Enfin

il laissa tomber l'ancre lorsque la sonde n'indiqua plus que neuf brasses de profondeur. Alors il envoya deux canots pour sonder: celui qui alla au nord, s'étant avancé à trois milles ne trouva que six brasses. Il est fort à regretter que l'on n'ait pas publié le résultat des expériences faites dans cet endroit, sur la pesanteur spécifique de l'eau. La différence nulle ou peu considérable, jointe à la tranquillité de la mer, aurait prouvé d'une manière incontestable qu'il n'existe pas de passage; c'est aussi ce que confirment, tout imparfaites qu'elles sont, à cause de l'ignorance de la langue, les informations que prit La Pérouse.

« Ayant dessiné devant les habitans de la baie de Castriès l'île de Tchoka et la côte de Tartarie qui lui est opposée, en laissant un canal entre les deux terres, ils se saisirent aussitôt du crayon, tracèrent un trait entre les deux terres, et firent entendre qu'un banc de sable, couvert de plantes marines, réunissait les deux rivages, et qu'ils avaient transporté leurs canots par-dessus. La Pérouse tira de ce rapport, comparé à la diminution régulière des sondes et à la tranquillité de la mer, la conclusion très-juste que Tchoka tenait à la Tartarie, ou bien que le canal qui les sépare est très-étroit, et a au plus quelques pieds de profondeur. S'il né donne pas son opinion d'une manière positive, il faut l'attribuer

à sa modestie qui le portait à ne pas prononcer affirmativement sur un point qu'il ne pouvait appuyer sur des faits, quoiqu'il en fût suffisamment convaincu.

« On continue en conséquence à représenter Tchoka comme une île, et à nommer *Canal* ou *Manche* de Tartarie, la mer comprise entre cette terre et la côte opposée, tandis que l'on doit appeler Tchoka une *presqu'île*, et la manche un golfe, la réunion étant assez établie.

« Les observations que nous avions faites au nord de Tchoka, ne laissent plus de doute à cet égard. A peine nous nous étions approchés de son cap septentrional, que la pesanteur de l'eau offrit une grande différence; on objectera peut-être qu'elle provient d'une rivière qui a son embouchure dans le voisinage. Mais m'étant avancé le plus possible de la côte nord-ouest de Tchoka, dans l'espérance d'y découvrir un port, je n'aurais pas manqué d'apercevoir le moindre ruisseau qui s'y serait trouvé. Le fleuve Amour était seul cause du changement. La couleur de l'eau était d'un jaune sale; elle devint de plus en plus légère à mesure qu'on s'avança vers la bouche de ce fleuve; enfin, dans le voisinage du canal qui, au nord de ce point, sépare Tchoka de la Tartarie, celle que l'on puisait le long du vaisseau était parfaitement douce. S'il existait le moindre canal au

sud du fleuve, les vents du sud qui, d'après l'expérience de La Pérouse, règnent constamment dans ces parages pendant l'été, feraient refouler une telle quantité d'eau dans le bassin situé au nord, qu'après s'être écoulée dans la mer d'Okhotsk, par le canal que nous avons découvert, il serait impossible qu'elle perdît toute sa salure, même après avoir reçu les eaux de l'Amour. N'ayant pu découvrir la moindre particule saline dans l'eau que nous y avons examinée, il en résulte la preuve qu'il n'existe pas de passage entre Tchoka et le continent au sud du fleuve. D'ailleurs, si ses eaux, après s'être réunies à celles de la mer, prenaient différentes directions, les courans du sud, dont j'ai parlé, auraient beaucoup moins de force.

« J'avais rédigé ces observations sur les lieux mêmes. Quelle joie j'éprouvai à mon arrivée à la Chine, en trouvant dans la *Relation du voyage du capitaine Broughton*, publiée pendant mon absence, des argumens à l'appui de mon opinion sur la réunion de Tchoka à la Tartarie. Les faits qu'il rapporte prouvent qu'il était parvenu au fond du grand golfe de Tartarie. Il est donc démontré que Tchoka est uni à la Tartarie par un isthme très-bas, et n'est qu'une presqu'île. Toutefois il est possible et même très-vraisemblable qu'anciennement, et sans doute à une époque

peu reculée, Tchoka était isolée du continent, comme les cartes chinoises l'indiquent. Les sables du fleuve Amour auront comblé peu-à-peu l'intervalle qui la séparait du continent. »

Le 15 août M. de Krusenstern fit route au nord-nord-est. Obligé de se trouver dans le commencement de novembre à Canton, où il avait donné rendez-vous à la *Nèva*, il ne put s'occuper de la reconnaissance des îles Chantar, qui lui avait été recommandée. Elles sont situées par 55° de latitude, et à soixante milles environ à l'est du port d'Oudinsk.

Après avoir éprouvé une tempête, il eut connaissance de l'île Jonas, qui n'est qu'un gros rocher entouré de brisans dangereux. Elle a deux cents toises de hauteur. Le mauvais temps et les brumes l'accompagnèrent constamment dans cette mer orageuse. Il coupa l'archipel des Kouriles entre Poromouchir et Onekotan. C'est le passage le plus large et le plus sûr de tous ceux qui séparent ces îles, et le seul que fréquentent les navires marchands russes. Le 27 il découvrit le pic de la pointe méridionale du Kamtchatka, et le 29 il laissa tomber l'ancre dans le port de Saint-Pierre-Saint-Paul. Pas un homme de l'équipage de la *Nadiejeda* n'était malade, quoique tous les jours, pendant huit semaines de navigation, on eût été mouillé par la pluie ou par le brouillard, que l'on man-

quât de vivres frais, et qu'il ne restât plus de remèdes anti-scorbutiques.

L'arrivée de M. de Krusenstern causa une frayeur extrême au Kamtchatka ; quoique le terme de son absence, fixé à deux mois, fût écoulé, et qu'on dût par conséquent l'attendre à chaque instant, il paraissait si peu vraisemblable à tous les habitans qu'il pût être si ponctuel, que lorsqu'ils aperçurent la *Nadiejeda*, ils ne purent croire que ce fût ce vaisseau ; et comme on n'en attendait aucun de cette grandeur, on conclut aussitôt que c'était un ennemi. Plusieurs familles commençaient déjà à fuir avec leurs meubles vers les montagnes. Il faut convenir que la peur trouble étrangement l'esprit ; car, observe M. de Krusenstern, était-il probable qu'une frégate ennemie aurait fait la moitié du tour du monde pour s'emparer d'une bourgade, dont toute la richesse consiste en quelques poissons secs qui ne pourraient approvisionner ce bâtiment que pour quinze jours. Enfin l'on se rassura, et les Russes accueillirent leurs compatriotes avec joie.

Le 2 septembre un navire arriva d'Okhotsk. Il apportait des dépêches de Saint-Pétersbourg du mois de mars, et même du 30 avril. L'on avait reçu dans cette capitale la lettre écrite du Japon. Indépendamment de celles du ministre de la marine pour M de Krusenstern, il s'en trouvait deux

de la propre main de l'empereur, qui lui témoignait sa satisfaction, et lui annonçait la récompense qu'il avait accordée à ses travaux.

Les officiers de la *Nadiejeda* profitèrent de leur loisir pour rétablir le monument sépulcral du capitaine Clerke, compagnon de Cook. La Pérouse avait déjà fait copier sur une planche de cuivre l'épitaphe de ce navigateur, qui d'abord n'était que sur une planche, et elle fut clouée à un arbre, au pied duquel il avait été enterré. Comme il était à moitié mort, la plaque fut enlevée. On éleva près de l'arbre, sur un piédestal solide en bois, une pyramide, sur un côté de laquelle on plaça la plaque, et à l'opposé on dessina les armoiries de Clerke. Une inscription gravée sur une autre face apprenait que le monument était dû aux officiers du premier vaisseau russe qui avait fait le tour du monde. Une quatrième rappelait que les cendres de Delisle de la Croyère, Français, astronome de l'expédition de Béring, reposaient dans le même endroit. Le monument fut entouré d'un fossé profond, et d'une balustrade, dont la clef fut confiée au commandant du lieu.

L'année précédente des Japonais, qui avaient fait naufrage sur une des Kouriles, avaient été amenés à Saint-Pierre-Saint-Paul. Ils demandèrent plusieurs fois à M. de Resanov la permission

de retourner dans leur patrie sur le bateau dans lequel ils s'étaient sauvés, et qu'ils offraient de réparer. Il ajournait toujours la réponse qu'il promettait de leur faire. Enfin, on décida de les garder, et de les envoyer à Verkhnoï-Kamtchask, capitale actuelle de la presqu'île, où l'on espérait que l'on pourrait tirer parti de leur esprit industrieux et actif. Instruits de cette résolution, ils ne marquèrent aucune répugnance, ils eurent même l'air contens du changement; on leur donna des vêtemens et la quantité de riz suffisante pour leur voyage; le gouverneur y ajouta du thé et de l'argent pour leur route. Le jour du départ était fixé, lorsque quelques-uns d'entre eux réclamèrent le baptême, disant que, destinés à passer le reste de leurs jours au Japon, sans espoir de retourner dans leur patrie, il était plus avantageux pour eux de se faire chrétiens. Le jour de la cérémonie fut fixé. On ne pouvait donc concevoir aucun soupçon, et quand même on leur aurait supposé le projet de s'enfuir, l'exécution en paraissait impossible. La veille du jour où ils l'effectuèrent, ils étaient, à leur ordinaire, allés à la pêche; ils furent de retour au coucher du soleil, halèrent leurs bateaux à terre et se retirèrent dans leur maison. Le lendemain matin, ils étaient disparus; on n'en revenait pas de surprise. Ils ignoraient probablement que de toutes les Kouriles du nord,

Poromouchir et Onékotan sont les seules où l'on trouve de l'eau ; ils n'avaient d'ailleurs ni baril, ni aucun vaisseau pour en conserver. Le courage et la hardiesse qu'ils montrèrent dans cette occasion méritaient d'être couronnés du succès le plus complet ; la providence a favorisé leur tentative. On apprit ensuite qu'ils étaient heureusement arrivés dans leur patrie.

Cook et La Pérouse avaient connu au Kamtchaka Ivachkin, un de ces exilés qui ont la force de vieillir au milieu des frimats. A l'époque de l'avénement d'Alexandre Ier au trône de Russie, cet infortuné obtint sa liberté et la permission de revenir en Europe, avec une somme convenable pour les frais de son voyage. Au moment de se mettre en route, la résolution lui manqua ; cependant l'envie de revoir son pays lui reprit pendant la relâche de M. de Krusenstern, il voulait s'embarquer avec lui ; bientôt il changea d'idée ; probablement il fit bien, car âgé de quatre-vingt-six ans ; on a raison de douter qu'il pût supporter les fatigues d'un trajet si long soit par terre, soit par mer. La clémence de l'empereur et les bontés de M. Kochelev, gouverneur du Kamtchatka, lui faisaient entrevoir la certitude de passer tranquillement le peu de temps qui lui restait encore à vivre.

Le 4 octobre la *Nadiejeda* était prête à faire

voile. « Nous éprouvions une peine véritable, dit M. de Krusentern, de nous éloigner de gens aussi estimables que M. Kochelev, son frère et quelques autres qui nous avaient comblés d'amitiés. Nous regrettions de laisser des hommes aussi honnêtes, aussi bien élevés que les deux frères, dans un pays où l'on ne sait guères apprécier leurs excellentes qualités : ils sont entourés de gens qui, bien loin d'être dignes de tels chefs, ne pensent qu'à leur rendre l'existence amère, à flétrir leur réputation, à les dénigrer. »

Le 9 la *Nadiejeda* sortit de la baie d'Avatcha par un vent frais du nord-ouest et par un très-beau temps ; c'était à pareil jour que, vingt-six ans auparavant, la *Résolution* et la *Découverte* en étaient sorties, allant de même à Macao.

Quoique la saison fût très-avancée, M. de Krusenstern consacra tout le temps qu'il lui fut possible, à la recherche de quelques îles que d'anciennes cartes placent sur la route du Kamtchatka à la Chine ; il n'en trouva aucune. Plusieurs tempêtes assaillirent la *Nadiejeda*, une entr'autres le 27 octobre, fut comparable au typhon que l'on avait éprouvé l'année précédente par le même parallèle. Un grand nombre de requins entouraient le vaisseau pendant cette tourmente, comme s'ils eussent compté sur sa destruction pour dévorer la proie qu'ils attendaient. En

deux heures de temps, on en prit six qui furent hissés à bord.

Le 7 novembre on vit une île voisine des côtes du Japon. Gore l'a nommée South-Island; on aperçut successivement l'île de Soufre et d'autres, qui font partie du même groupe. Le 20 on eut connaissance de celles qui se trouvent au large de l'embouchure de la rivière de Canton, et le soir on laissa tomber l'ancre devant Macao.

La *Nèva* n'était pas encore arrivée. Ce retard contrariait M. de Krusenstern, qui néanmoins s'occupa de mettre son vaisseau en état de prendre la mer. Il était prêt, lorsque le 3 décembre la *Nèva* parut devant Macao. Les deux bâtimens remontèrent à Wampo. Aucun négociant russe n'étant établi à Canton, M. de Krusenstern chargea une maison anglaise de la vente des pelleteries que la *Nèva* avait apportées. Ce ne fut pas sans peine que cette affaire se termina, parce que les Chinois craignaient de s'engager avec une nation qui était limitrophe de leur empire. Enfin, les pelleteries furent vendues 190,000 piastres. On remporta les plus belles peaux, puisque l'on était sûr d'en obtenir à Moscou un prix plus considérable qu'à Canton.

Déjà les vaisseaux avaient pris la plus grande partie de leur cargaison en thé, lorsqu'à la mi-janvier 1806 le bruit se répandit que le gouverneur

de Canton ne voulait pas permettre aux Russes d'appareiller avant d'avoir reçu de Peking des ordres positifs. Ce n'était pas une vaine rumeur, et déjà un bateau de garde chinois empêchait de porter à bord les provisions journalières. Après bien des peines, des démarches et des sollicitations, on obtint la permission de mettre à la voile. M. de Krusenstern en profita sans délai, et fit très-bien. Peu de temps après son retour à Saint-Pétersbourg, il reçut une lettre de Canton, dans laquelle on lui apprenait que vingt-quatre heures après son départ de Wampo, l'ordre était arrivé de Peking d'arrêter les deux vaisseaux russes.

Ce fut le 9 février 1806 que la *Nadiejeda* et la *Nèva* partirent de Wampo. Elles passèrent heureusement par le détroit de Gaspar, puis franchirent le détroit de la Sonde par le canal de Zutphen. Ils furent séparés l'un de l'autre le 15 avril par un temps sombre et pluvieux.

Le 1er mai la *Nadiejeda* eut connaissance de Sainte-Hélène. Le 4 elle mouilla dans la rade. Les officiers purent descendre à terre, et se promener dans la ville ; mais il était défendu expressément à tous les étrangers d'aller au-delà, et de parcourir l'île. Le 8 on la quitta.

Le 19, à cinq heures et demie du soir, la *Nadiejeda* était par 2° 43′ de latitude sud, et 20° 35′ de longitude ouest. On aperçut au nord-nord-

ouest, à la distance de douze à quinze milles, un phénomène extraordinaire, que l'on ne put pas observer assez long-temps, pour le décrire avec précision. Une fumée épaisse s'élevait au-dessus de la mer à-peu-près à la hauteur d'un vaisseau, puis disparaissait; ensuite elle se montrait de nouveau. Enfin, on ne la revit plus. Ce n'était ni une trombe, ni un vaisseau incendié, comme le croyaient quelques personnes. La fumée, ou la vapeur, était trop élevée pour provenir de brisans. M. Horner pensait que si ce phénomène n'était pas un jeu de réfraction, ce ne pouvait être qu'une éruption volcanique. Le 22, lorsque l'on était par 5° de latitude nord, et 23° de longitude, la mer fut extraordinairement lumineuse pendant toute la nuit. Son éclat éclairait les voiles du vaisseau; elle paraissait tout en feu. Il ventait bon frais du sud. Un capitaine de vaisseau anglais avait observé la même chose, au même endroit, en 1792.

M. de Krusenstern passa par l'ouest et le nord des îles britanniques. Le 17 juillet il eut connaissance des Orcades. Le 23 il rencontra une frégate anglaise, dont le capitaine lui apprit que la *Nèva* était partie depuis huit jours de Portsmouth pour Cronstadt. A six heures du soir on vit les côtes de Norwège. Les vents contraires et les calmes empêchèrent d'arriver à Copenhague avant le 2 août.

Enfin, le 19, on laissa tomber l'ancre dans la rade de Cronstadt. Le voyage avait duré trois ans et douze jours, et pendant tout ce temps la *Nadiejeda* n'avait pas perdu un seul homme.

VOYAGE

DE LISIANSKY

AUTOUR DU MONDE. (1803 A 1806.)

Lorsque le plan de l'expédition du capitaine Krusenstern fut arrêté, la *Nèva*, un des deux vaisseaux qui en faisaient partie, fut désignée pour aller à Cadiak et à la côte nord-ouest d'Amérique. Partie le 7 août de Cronstadt avec la *Nadiejeda*, elle navigua de conserve avec elle jusqu'au 24 mars 1804, qu'après être entrées dans le grand Océan, elle en fut séparée par un temps fort épais. Le capitaine Lisiansky fit tout ce qu'il put pour apercevoir de nouveau la *Nadiejeda*. Reconnaissant l'inutilité de ses efforts, il continua sa route, se dirigeant sur l'île de Pâques. Il en eut connaissance le 16 avril à trente milles de distance. De nombreuses volées de petites mouettes grises en avaient annoncé l'approche.

Le lendemain on était à peu de distance de sa pointe méridionale, reconnaissable à deux grands

rochers dont l'un ressemble si fort à un navire sous voile, que plusieurs personnes de l'équipage le prirent, au premier coup-d'œil pour la *Nadiejeda*.

« La côte orientale de l'île de Pâques, dit M. Lisiansky, est très-agréable par sa belle verdure, plusieurs parties paraissent être plantées en bananiers. Vers le milieu on découvrait deux statues en pierre noire, voisines l'une de l'autre; la côte méridionale est raboteuse et escarpée; on croit voir des rochers de schiste ou de calcaire disposés en couches horizontales; le sommet est couvert d'herbe.

« Après avoir doublé la pointe méridionale, je me dirigeai vers la côte occidentale; n'étant plus qu'à la distance de trois milles, je reconnus la baie de Cook, sur le rivage de laquelle le ressac était très-fort. On observait à peu de distance de la plage, les quatre statues décrites par La Pérouse.

« J'avais d'abord eu le projet de mouiller dans la baie de Cook; mais étant incertain, je craignis les vents d'ouest qui l'auraient rendue peu sûre. Toutefois je me décidai à rester quelques jours dans le voisinage de l'île, parce que j'espérais que la *Nadiejeda* nous y rejoindrait. Je revins donc le 18 à la côte est. Le milieu en est beaucoup plus bas que les deux extrémités. Quelques cabanes sont dispersées parmi les bananiers qui ne sont pas nombreux. Nous nous tenions si

près de la côte, que nous apercevions distinctement les naturels, suivant sur le rivage la marche du vaisseau. Ils étaient d'une couleur cuivrée foncée et absolument nus. Cette fois nous vîmes cinq monumens. Le premier qui consistait en quatre statues, se présenta à nos regards aussitôt que nous eûmes doublé la pointe sud de l'île. Le second en avait trois; le troisième était celui que nous avions remarqué la veille; le quatrième et le cinquième s'élevaient à peu de distance de la pointe orientale. Le voisinage de ces deux derniers paraissait contenir un plus grand nombre de maisons, et semblait mieux cultivé que les autres cantons. On observa aussi de nombreux tas de pierres dont le sommet était couvert de quelque chose de blanc; je ne pus former aucune conjecture satisfaisante sur ce que c'était.

« Quoique le vent soufflât du nord-ouest, le ressac était très-fort le long du rivage, où je ne découvris pas un seul ancrage. Au coucher du soleil le vent diminua. Pendant le jour nous avions été entourés de poissons volans et de diverses espèces d'oiseaux de mer.

« Le 19 nous eûmes de petits vents et une forte houle du sud-ouest, je rangeai la côte du nord à cinq milles de distance. Ce côté me parut peu habité. Je vis quatre monumens. Nous étant rapprochés davantage, des feux furent allumés

dans différens endroits, et brûlèrent jusqu'au coucher du soleil. Nous avons supposé que c'étaient des invitations de descendre à terre; mais nous ne trouvions pas de lieu favorable pour débarquer.

« Le 20 le temps fut si incertain, que je ne pus continuer ma reconnaissance de la côte nord; j'entrepris celle de l'ouest; le calme nuisit à l'opération. Le 21 le temps fut si orageux, que je ne pus arriver qu'à huit heures devant la baie de Cook. La forte houle du sud-ouest m'empêcha d'y mouiller. Toutefois comme je voulais laisser quelque renseignement qui annonçât à la *Nadiejeda*, dans le cas où elle y aborderait, que j'étais venu à cette île, je fis embarquer M. Povalichkin, mon second lieutenant, dans la iolle, avec des couteaux, des bouteilles vides, de petits morceaux de fer, et de la toile peinte. Il devait s'approcher du rivage autant qu'il le pourrait, et distribuer ces objets aux insulaires, qui probablement viendraient au-devant de lui à la nage, je lui recommandai en même temps d'examiner la baie, de sonder et de ne pas essayer de débarquer. Il revint à deux heures après midi, rapportant des bananes, des patates, des ignames et des cannes à sucre. Mes souhaits ainsi accomplis, je fis route à six heures pour les Marquésas, bien content d'avoir exploré les côtes d'une des îles les plus singulières du globe.

« Il me sembla que ses habitans ne sont pas aussi dénués de vivres que les ont dépeints quelques navigateurs. S'ils sont dépourvus d'animaux, ils ont en abondance des végétaux très-nourrissans. Les feux nombreux allumés régulièrement vers neuf heures, m'ont fait supposer que les repas s'y préparent en plein air, et que c'est l'heure à laquelle on les prend.

« Pendant que nous nous tenions en travers, devant la baie de Cook, nous vîmes beaucoup d'insulaires qui, en apercevant notre canot, se jetèrent à la nage pour le rencontrer, exprimant leur joie par de grands cris, et indiquant le lieu le plus sûr pour débarquer. Quand ils remarquèrent qu'il n'en avait pas le dessein, une trentaine s'élancèrent à travers un ressac très-fort, et joignirent le canot. M. Povalichkin leur répéta le mot *tio* (ami), en leur faisant signe de venir à lui l'un après l'autre. Il donna au premier une bouteille cachetée, contenant une lettre adressée au capitaine Krusenstern, et lui recommanda par signes de la remettre à un navire aussi grand que le nôtre, s'il arrivait. Ensuite il distribua parmi eux des couteaux, des copeks attachés à du fil d'archal, pour être suspendus au cou, des morceaux de toile peinte, et enfin plusieurs bouteilles de moutarde, munies d'étiquettes en bois sur lesquelles le nom de notre navire était écrit. Ils

reçurent les couteaux avec beaucoup d'empressement, je fus fâché d'en avoir envoyé si peu, car un vieillard de soixante ans qui vint après les autres insulaires, et fit présent à M. Povalichkin d'un sac tissu en herbe, et rempli de patates, en demanda un de la manière la plus pressante ; il n'en restait plus un seul ; on ne put lui donner que des pendans d'oreille en cuivre, et quelques autres bagatelles ; il en fut si satisfait, qu'il se mit à donner à M. Povalichkin tout ce qu'il avait, même la natte de roseau qui lui servait de soutien en nageant.

« La conduite de cet homme fit juger qu'il avait déjà vu des Européens. Seul il avait les cheveux longs et la barbe touffue ; tous les autres insulaires étaient tondus et rasés. On les invita d'aller au vaisseau, ils répondirent par signes qu'il était trop loin. Ce fait et la natte employée pour aider à nager prouvent que les canots ou les pirogues vues par La Pérouse n'existent plus depuis long-temps.

« M. Povalichkin remarqua qu'il y avait sur le rivage le plus voisin cinq cents personnes, y compris les enfans. Occupé avec les insulaires auxquels il avait affaire, il ne put observer si dans le nombre il y avait des femmes. Ceux qui nagèrent jusqu'au canot étaient tatoués à la figure et aux mains. M. Povalichkin n'observa pas

d'ailleurs les oreilles à lobes prodigieusement étendus dont parle Forster; ils ne les avaient pas plus longues que les nôtres. Le sac et la nátte du vieillard étaient tissus avec beaucoup d'habileté; le premier, long de quinze pouces et large de dix et demi, était en herbe grossière; la natte, qui avait quatre pieds et demi de longueur sur quinze pouces et demi de largeur, était en cannes à sucre, entrelacée avec des joncs.

« Le nombre des insulaires qui s'assemblèrent sur le rivage, et celui des maisons que je remarquai le long de la côte me fit estimer la population de l'île à quinze cents habitans au moins.

La *Nèva* quitta l'île de Pâques le 26 avril; la traversée jusqu'aux Marquésas fut très-heureuse. Le 7 mai au point du jour on eut connaissance de la Magdeléna ou Fatouhiva. On aperçut successivement les autres. Quand on s'approchait de la partie nord de Noukahiva, une pirogue où il y avait six insulaires se détacha de terre. « Arrivés à peu de distance du vaisseau, dit M. Lisiansky, l'un d'eux sonna d'une grande conque, un autre agita un morceau d'étoffe blanche. Supposant que c'étaient des marques d'amitié, je fis déployer un mouchoir blanc et arborer un pavillon de la même couleur. Les Indiens grimpèrent le long du bord à l'aide d'un bout de corde qu'on leur jeta, et se comportèrent aussi tranquille-

ment et aussi amicalement que s'ils eussent constamment vécu avec nous. Ils chantèrent, dansèrent et firent toutes sortes d'extravagances pour témoigner leur joie des présens que nous leur fîmes, surtout des couteaux qu'ils appelaient *cohé.* Observant quatre autres pirogues qui se détachaient de la côte, je dis à nos hôtes de nous quitter; à l'instant ils sautèrent tous à la mer. Ceux qui vinrent après eux nous ayant accostés, les premiers se mirent à crier comme des forcenés, et montrant nos présens, répétèrent le mot *couanna.* Dans une de ces pirogues que quinze rameurs conduisaient, se trouvait le chef; il tenait un long bâton auquel étaient attachés un régime de bananes, un morceau d'étoffe blanche et un éventail carré. Comme j'étais sous voile, je ne me souciais pas d'avoir à bord un trop grand nombre de ces sauvages; je leur signifiai donc que je n'en recevrais que quelques-uns. Le chef me comprit et, s'élançant dans la mer, il grimpa le long du vaisseau avec une vitesse surprenante. Parvenu sur le pont, il s'y assit et me fit présent de ses bananes et de son morceau d'étoffe blanche. J'allais lui coiffer la tête d'un bonnet rayé, il refusa cet honneur, et me demanda un couteau, il l'obtint avec une paire de pendeloques faite avec deux copeks. Un de mes officiers lui donna un petit miroir, je crus que notre hôte

en deviendrait fou de joie. Il n'était pas plus farouche que ceux qui l'avaient précédé. Tous se montrèrent très-honnêtes dans les échanges qu'ils firent avec nous ; aucun ne quitta le vaisseau sans m'en demander la permission. Je leur montrai des poules et des cochons ; ils nommaient les premières *moá* et les seconds *boaga* ; faisant connaître par signes qu'il y en avait beaucoup à terre ; leur surprise à la vue des chèvres et des moutons me fit penser que ces animaux leur étaient inconnus.

Le 10 la *Nèva* laissa tomber l'ancre dans la baie de Taïohaï où la *Nadiejeda* était déjà mouillée. M. Lisiansky y alla aussitôt pour saluer le capitaine. Il y trouva le roi auquel, dès le premier abord, il eut le bonheur de plaire, qui l'appela son *tou* et lui promit de lui rendre visite dès qu'il le pourrait. Il tint promptement parole, car M. Lisiansky en retournant à bord de son vaisseau, l'y trouva. Plusieurs insulaires nageaient à l'entour, en tenant à la main des fruits qu'ils désiraient vendre ; il y avait aussi des femmes dans le nombre. Le capitaine leur signifia que l'on n'en recevrait aucune que lorsque le bâtiment serait prêt à prendre la mer ; au coucher du soleil elles s'en retournèrent à la nage avec les autres.

On partit de Noukahiva le 17 mai ; on aperçut

Ovaïhy le 8 juin. Les pirogues des insulaires accostèrent bientôt les deux vaisseaux. En montant sur le pont ils prenaient la main de tous les Européens qu'ils rencontraient, en répétant *haou-lo-lo*, ce qui était probablement une corruption de la phrase anglaise par laquelle on demande comment vous portez-vous. Le 10 M. de Krusenstern continua son voyage au nord ; le lendemain la *Nèva* laissa tomber l'ancre dans la baie de Karakakoa.

Bientôt arriva un Anglais nommé Johns, et George Kernick, Ovaïhien qui parlait très-bien anglais, il avait passé sept ans en Angleterre. M. Lisiansky apprit avec plaisir que malgré l'absence du roi, qui avec tous les chefs était allé à Vahou, à cause de la guerre avec Otovaï, il pourrait se procurer toutes les provisions dont il avait besoin à un prix raisonnable. L'île, durant le voyage du roi était gouvernée par l'anglais Young.

« D'après les récits des navigateurs qui m'avaient précédé, dit M. Lisiansky, je m'étais figuré que le vaisseau aussitôt après avoir laissé tombé lancre aurait été entouré de naturels ; heureusement un tabou les retint à terre, et nous pûmes sans aucun empêchement, nous bien amarrer. Un peu avant la nuit une troupe d'une centaine de jeunes femmes vint vers nous à la nage ; elles donnèrent en s'approchant des mar-

ques non équivoques de joie, car elles étaient persuadées qu'elles allaient être admises. Je fus à regret obligé de mettre un terme à cette effusion de gaîté; mais j'étais fermement résolu à ne pas me départir de la résolution que j'avais prise de ne permettre à bord rien de contraire à la décence. C'était peut-être la première fois que ces nymphes éprouvaient un affront semblable de la part d'un navire européen.

Le lendemain le tabou était levé; les pirogues entourèrent la *Nèva* de très-bonne heure, aucune n'apportait d'animaux vivans. M. Lisiansky en demanda la raison; il apprit que M. Young avait défendu de porter sans sa permission, des cochons aux navires qui arriveraient. Ignorant, ajoute-t-il, si ce personnage important viendrait bientôt dans la baie, j'envoyai Johns à terre pour dire au chef de la baie que si je ne pouvais me procurer des provisions fraîches, je partirais dans la nuit pour en aller chercher ailleurs. Ce message produisit l'effet désiré. Le chef arriva bientôt avec deux cochons de grosseur moyenne et toutes sortes de végétaux; je lui témoignai des égards et lui offris deux bouteilles de rhum, deux haches et une doloire. Enchanté de ces présens, il m'assura que tous les jours on me fournirait ce dont j'aurais besoin. Sur ces entrefaites le commerce allait rondement entre l'équipage et les

insulaires. Quoique ceux-ci prissent en échange de leurs marchandises, des couteaux et de petits miroirs, ils donnaient pourtant la préférence à nos toiles peintes et à nos toiles communes ; ils ne faisaient aucun cas des cercles de fer. Le chef que j'invitai à dîner, mangea de très-bon appétit ; il fit de même honneur au vin de Porto et à l'eau-de-vie, et finit par s'enivrer.

« Malgré la prohibition de M. Young, nous avons acheté dans la journée des cochons, des chèvres, des poules, des cocos, des patates, du tarro et des cannes à sucre. Le lendemain il en fut de même.

« Ayant dit au chef que je voulais lui aller rendre une visite avec quelques-uns de mes officiers, il en eut l'air charmé et nous quitta sur-le-champ pour s'occuper de notre réception. Il commença par mettre le tabou sur tous les habitans des environs, ce qui nous débarrassa des importunités de la foule. J'observai dans un bocage de cocotiers plusieurs arbres qui portaient encore les marques des coups de canon dont ils avaient été frappés par les bâtimens anglais dans l'affaire malheureuse qui coûta la vie à Cook. Le premier objet digne de remarque que je rencontrai, fut un grand hangar dans lequel on conserve la goélette dont Vancouver avait fait présent à Tamcamea.

« Le palais du roi ne différait que par sa gran-

deur des autres maisons de l'île, il consistait en six cabanes élevées près d'un assez grand étang d'eau stagnante. Je ne sais comment elles sont tenues quand le roi les habite; mais dans le moment actuel elles étaient extrêmement malpropres. Néanmoins elles sont tellement respectées par les naturels, que personne n'ose y entrer sans se découvrir le corps; le chef qui était vêtu à l'européenne, défit son chapeau, ses souliers et sa redingote, dont nous lui avions fait cadeau; cependant il n'avait auprès de lui aucun de ses compatriotes.

« Le temple royal que nous vîmes ensuite n'est qu'une petite cabane entourée d'une palissade; devant la façade sont placées des statues grossièrement sculptées. Nous ne pûmes entrer dans ce lieu saint où l'on nous dit que le roi prenait ses repas durant les jours de tabou. Tout auprès il y avait un autre enclos renfermant plusieurs idoles: le chef nous expliqua ce qui les concernait, mais il parlait si mal anglais, que nous comprîmes à peine un mot de ce qu'il disait. En approchant du grand temple, Hivou, le chef, refusa de nous y suivre, sous prétexte que n'étant pas du premier rang, il ne pouvait y pénétrer; cela nous contrariait, il fallut nous décider à nous passer de son secours. Ce temple est simplement un terrain entouré de palissades en bois et de pierres;

il a deux cent cinquante pieds de longueur sur cent cinquante de largeur. Du côté de la montagne, se trouve un groupe de quinze idoles enveloppées de toile, de la ceinture en bas, et devant elles s'élève une plate-forme en perches posées sur des pieux : c'est l'autel des sacrifices ; j'y aperçus un cochon rôti, des bananes et des cocos : cette enceinte renferme encore d'autres statues qui sont en très-mauvais état, et un second autel. Du côté de la mer il y a une petite cabane qui tombe de même en ruines. Le principal prêtre étant venu nous joindre, nous dit que les quinze statues revêtues de toile représentaient les dieux de la guerre ; les deux à la droite de l'autel des sacrifices, les dieux du printemps, et celles du côté opposé, les gardiens de l'automne, et que le second autel était consacré au dieu de la joie, devant lequel les insulaires dansent et chantent aux jours fixés par leur religion.

« Ces temples n'excitent chez aucun étranger un sentiment de vénération. Ils sont si négligés et si sales que sans les statues on les prendrait pour des étables à pourceaux. En sortant de ce lieu nous avons sauté par-dessus un petit mur en pierre, le prêtre passa par une ouverture étroite, en nous disant que chez un insulaire c'eût été un crime digne de mort, de suivre notre exemple. Les étrangers ne sauraient être trop attentifs à

se conformer aux lois de ce genre, quoique leur transgression ne tire pas à conséquence pour eux.

« En revenant du temple au point où nous avions débarqué, nous avons pris une autre route si pierreuse que nous étions à chaque instant sur le point de tomber. Je remarquai que les pourceaux et les chiens sont les compagnons constans de leurs maîtres qui partagent avec eux leurs habitations ; aussi sont-elles d'une saleté qui révolte également l'œil et l'odorat. Je fus surpris de ne pas rencontrer durant ma promenade, un plus grand nombre d'arbres à pain : les meilleurs terrains étaient couverts d'une plante dont on extrait, me dit-on, une excellente couleur rouge. Dès que nous nous fûmes rembarqués, les insulaires qui avaient été retenus chez eux en conséquence du tabou, accoururent en foule sur le rivage pour nous souhaiter une bonne nuit. Le lendemain les échanges à bord allaient assez vivement ; ils cessèrent tout-à-coup à l'arrivée du chef de la baie. Soupçonnant qu'il était la cause de ce changement soudain, je le fis sortir du vaisseau, ils reprirent aussitôt leur cours.

« Young vint à bord le 15 dans la matinée. Il témoigna beaucoup de chagrin de ne pas nous avoir rendu ses devoirs plutôt, disant qu'il n'avait été instruit de notre arrivée que la veille.

J'en conclus que c'était un effet des intrigues du chef de la baie. Pour le punir, je ne l'invitai pas à dîner ; il en fut si affecté, que pour expier sa faute il m'apporta des vivres en quantité, et me promit de mieux se conduire à l'avenir. Je lui pardonnai, nous devînmes de nouveau bons amis. Young me fit présent de provisions, mais il demanda pour une plus grande quantité un prix si exorbitant, sous prétexte qu'elles appartenaient au roi qui les avait taxées, que je le laissai les remporter à terre.

« J'allai à terre l'après-midi, pour visiter le village de Tavaroa où l'immortel Cook avait perdu la vie. Nous avons débarqué sur le même rocher qui avait vu tomber ce grand homme. On nous a montré ensuite la partie d'une montagne où son corps avait été brûlé ; elle offre plusieurs excavations dans l'une desquelles sont déposés les ossemens des rois de l'île.

« Nous nous sommes arrêtés pour rendre nos devoirs à la sœur du grand chef de Tavaroa, c'était une vieille femme âgée de quatre-vingt-dix ans et aveugle. Young m'ayant présenté, elle me prit la main et voulut la baiser, ce que je ne permis pas. Elle était assise sous un grand arbre, et entourée d'une foule de jeunes gens des deux sexes qui avaient l'air de s'amuser de la singularité de sa tournure. Elle parla beaucoup de son

attachement pour les Européens et déplora amèrement la mort du capitaine Cook.

« De retour à bord, j'y trouvai quelques matelots des États-Unis d'Amérique. L'un d'eux était allé l'année précédente à la côte nord-ouest de ce continent. Il m'apprit que nos établissemens y avaient été attaqués et détruits par les naturels. Je fus d'autant plus porté à le croire, que ces informations s'accordaient avec les nouvelles données avant notre départ d'Europe par les journaux de Hambourg.

« M'étant approvisionné des vivres dont j'avais besoin, je mis à la voile le 16; j'étais le 19 devant Otouaï. En approchant de la baie d'Onêimi, je mis en travers, pour attendre quatre pirogues qui s'avançaient vers nous. Les insulaires n'avaient à vendre que des bagatelles. Le vent ayant fraîchi, nous avons atteint l'extrémité occidentale de l'île, où nous fûmes pris par les calmes. Ensuite les courans nous portèrent entre Otouaï et Oniheou. Tamoury, roi de ces îles, vint nous voir; il me souhaita le bon jour en anglais, et me montra plusieurs certificats qui lui avaient été donnés par les capitaines de divers navires qui avaient relâché à Otouaï. Il les prenait pour des titres de recommandation; quelques-uns cependant ne lui étaient pas favorables; j'en pris occasion de l'exhorter à être plus obligeant pour

les personnes dont il désirait obtenir des témoignages honorables de sa conduite, et de mieux traiter qu'il ne l'avait fait précédemment, les navigateurs européens qui aujourd'hui préfèrent s'arrêter à Ovaïhy plutôt qu'à Otouaï.

« Apprenant que nous venions d'Ovaïhy, il fut très-curieux de savoir ce qui s'y passait. Je lui racontai que Tameamea était actuellement à Vahou, et que depuis long-temps il serait allé à Otouaï, sans une maladie épidémique qui s'était répandue parmi ses troupes, et qui peut-être l'obligerait à abandonner ses conquêtes, et à retourner dans son île. Cette nouvelle fit très-grand plaisir à Tamoury; il me dit qu'à tout hasard, il était décidé à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, ajoutant qu'il avait trente mille guerriers dans son île; sans doute il voulait parler de tous les habitans parmi lesquels se trouvaient cinq Européens; il avait de plus trois canons de six, quarante pierriers, un certain nombre de fusils et une grande quantité de poudre et de balles.

« Tamoury régnait à cette époque sur Otouaï, Origoa et Tagoura; les autres îles de l'archipel de Sandwich étaient soumises à Tameamea. Celui-ci, homme courageux et adroit, avait réussi, par le bon accueil qu'il faisait à tous les navires européens qui abordaient à Ovaïhy, non seu-



lement à obtenir une quantité d'objets utiles à ses sujets, mais était aussi venu à bout d'organiser une armée que l'on pouvait qualifier d'invincible, en la comparant à toutes celles des autres îles du Grand-Océan ; car il avait près d'une cinquantaine d'hommes de l'Europe à son service, et tant de pièces de petite artillerie, de pierriers de fusils et de munitions, que ces objets avaient beaucoup perdu de leur valeur dans l'archipel.

« Les navigateurs qui m'ont précédé, dit M. Lisiansky, ont représenté ces insulaires comme des voleurs déterminés, je n'ai aucun grief de ce genre à alléguer contre eux. Durant notre séjour dans la baie de Caracacoa, nous en avons été constamment entourés ; il ne nous a pas été pris la moindre chose. Je conviens qu'ils ne concluent pas promptement un marché, et qu'ils savent tenir à un prix très-haut tout ce qu'ils ont à vendre ; ils s'entendent très-bien les uns les autres sur ce point, et ne rabattent rien de leurs prétentions ; ils laissent même passer un jour ou deux, dans l'espérance que l'on en passera par ce qu'ils veulent. Comme nous étions prévenus, nous nous montrions aussi obstinés qu'eux, et nous finissions ordinairement par les amener à être plus raisonnables. Ils ne veulent plus que du fer en barres ; les vieux cercles n'ont plus de valeur.

« Depuis dix ans, l'île d'Ovaïhy a subi de grands changemens. Tout y est très-cher à cause du grand nombre de navires américains qui viennent s'y ravitailler. Dans un an, dix-huit navires ont mouillé dans la baie de Caracacoa. »

Plusieurs navigateurs avaient porté un jugement favorable sur les insulaires de l'archipel de Sandwich, et les regardaient comme doués de dispositions heureuses. M. Lisiansky partage cette opinion. Il pense qu'ils ne resteront pas longtemps encore plongés dans la barbarie. Il dit qu'ils ont déjà fait de grands pas vers la civilisation, depuis que Cook découvrit leur archipel en 1779, et surtout depuis le règne de Tameamea. Un peu d'industrie systématique ne tarderait pas à les enrichir, grâces à leur position. Leurs îles produisent beaucoup de bois dont quelques-uns sont excellens pour les constructions navales. La canne à sucre croît chez eux ; en la cultivant avec soin, ils obtiendraient du sucre et du rhum ; ces deux denrées sont très-recherchées à la côte nord-ouest d'Amérique. Le seul inconvénient de ces îles pour faire un commerce étendu, est la rareté des bons ports ; on n'en connaît qu'un qui est à Vahou ; les autres îles n'ont que des rades. Les toiles que ces insulaires fabriquent sont bien préférables à celles de Noukahiva.

Le 20 juin la *Nèva* fit voile d'Otouaï pour la

côte d'Amérique. Du 3 au 7 juillet, on fut entouré d'un grand nombre d'oiseaux aquatiques, qui ne s'avancent jamais très-loin en mer; d'ailleurs, les observations de M. Lisiansky lui faisaient connaître qu'il n'était pas très-loin de l'île Tchirikov : effectivement on l'aperçut le 8 dans le nord-nord-est, à la distance de quarante milles. Le 10 on eut connaissance de Cadiak; en s'approchant du port des Trois-Saints, on vit plusieurs bidarkas ou canots en cuir venir vers le vaisseau ; ils portaient plusieurs Russes. Le 13 on laissa tomber l'ancre dans le port de Saint-Paul.

« Je croyais que mon voyage était terminé pour cette année, dit M. Lisiansky ; mais il en fut autrement. Dès que je fus arrivé, le capitaine Bander, vice-commandant de l'établissement de Cadiak, mit dans mes mains un écrit confirmant la nouvelle que j'avais reçue de la destruction de notre comptoir à Sitca, par les naturels ; il me pria en même temps de l'aider à combattre ces sauvages et à rétablir les choses dans leur ancien état. M. Baranov, agent de la compagnie, y était allé au printemps avec quatre petits navires, montés par cent vingt Russes, et trois cents bidarkas, qui portaient huit cents Aléoutes ; il y était encore.

« Concevant de quelle importance il était pour

le commerce russe de recouvrer ce poste, je me préparai à remettre tout de suite en mer. Dix jours auraient suffi pour tout ce que nous avions à faire; mais le temps pluvieux entrava nos opérations, et les vents d'est qui nous étaient contraires, nous retinrent près de six semaines dans le port. L'*Okeen*, navire des Etat-Unis, que j'y trouvai et qui portait le nom de son capitaine, partagea le même sort.

Le 15 août j'appareillai. Le 19 on eut une connaissance confuse de la terre à cause du temps brumeux, bientôt on distingua le cap Edgecumbe. Le lendemain je mouillai à l'entrée du Cross-Sound. Depuis que nous étions le long de la côte de Sitca, l'on n'y distinguait pas le moindre vestige d'habitation. Nous n'y apercevions que des bois impénétrables, qui du bord de l'eau se prolongeaient jusque sur le sommet des montagnes. Jamais je n'avais vu un pays si triste et si sauvage; il paraissait destiné à être habité plutôt par des bêtes farouches que par des hommes.

« Dès que nous eûmes laissé tomber l'ancre, une petite pirogue montée par quatre Indiens se dirigea vers nous; ils eurent d'abord l'air effrayé; je leur fis des signes, ils accostèrent le vaisseau. Ils ne voulurent pourtant pas y monter, malgré les boutons de cuivre et les autres bagatelles qu'on leur jeta pour les attirer. Cependant je croyais

être parvenu à gagner leur confiance; mais à la vue de deux grands bateaux en cuir qui sortaient du Cross-Sound, les autres nous quittèrent en nous faisant comprendre que les nouveaux venus étaient leurs ennemis. Nous reconnûmes bientôt que ces canots étaient russes, et appartenaient à la compagnie. Ils venaient d'Yacoutat ou de la baie de Béring, et attendaient M. Baranov qui était allé avec une troupe d'Aléoutes, sous le convoi de deux bateaux armés, chasser la loutre de mer. L'officier qui accompagnait les canots, m'apprit que les Sitcans s'étaient fortifiés, et décidés à ne pas souffrir, sans combattre, que les Russes vinssent former un nouvel établissement chez eux.

« Au coucher du soleil, nos compatriotes nous ayant quittés, la pirogue qui nous avait abordés revint; d'autres hommes la montaient. Ils craignaient de même de monter sur le vaisseau. Ils m'invitèrent par signes à leur rendre visite chez eux. Leurs visages étaient barbouillés de noir et de rouge; l'un entre autres avait un cercle noir qui s'étendait de son front à sa bouche, et le menton rougi; sa figure ressemblait absolument à un masque. Tous étaient armés de fusils. Ils me demandèrent si j'avais quelque chose à leur donner en échange de deux peaux de loutre. Ils se conduisirent très-paisiblement; cependant je faisais tenir constam-

ment les canons chargés à mitraille, parce que je pensais que la prudence m'ordonnait d'être sans cesse sur mes gardes.

« L'*Okeen* que nous avions vu à Cadiak, était arrivé avant nous à Cross-Sound. Lorsque nous eûmes mouillé plus avant dans cette baie, ce navire quitta l'endroit où il était auparavant et se rapprocha de nous, s'imaginant que nous faisions un commerce très-actif en peau de loutres. Le 26 après midi, une pirogue montée par trois jeunes gens accosta l'*Okeen*. Instruit que l'un d'eux était le fils d'un de nos plus grands ennemis, je ne pus résister au désir de l'avoir en mon pouvoir; j'expédiai donc la iolle à la poursuite de la pirogue dès qu'elle s'éloigna de l'*Okeen;* il ne put l'atteindre; on tira sur les Indiens, ils ripostèrent par des coups de fusil; ce qui annonçait à quelles gens nous avions affaire. Ils percèrent le grand canot qui était le long du vaisseau. Deux navires de la compagnie étaient à l'ancre dans la baie, je leur fournis beaucoup d'objets qui leur manquaient et entre autres je donnai à chacun deux canons.

« Aucun naturel ne reparut jusqu'au 31. On aperçut ce jour-là le long du rivage une grande pirogue conduite par douze hommes nus; ils avaient le visage et le corps barbouillés de différentes couleurs, et les cheveux saupoudrés de duvet

blanc. Nos canots étant alors occupés à pêcher à une distance considérable du vaisseau, j'appréhendai que le dessein de ces sauvages ne fût de les attaquer. Je fis en conséquence tirer quelques coups à mitraille ; mais la pirogue s'enfuit derrière des îles où nous ne pouvions l'atteindre.

« Le capitaine Okeen fut attaqué en revenant des bois. J'envoyai aussitôt une chaloupe armée contre les sauvages ; ils échappèrent en faisant passer leur pirogue par-dessus un banc, et la poussant dans une autre baie où la chaloupe ne put entrer ; celle-ci fut ensuite dépêchée à nos pêcheurs qui revinrent tous sans accident au coucher du soleil.

« Les sauvages tirent très-bien comme on l'a vu plus haut ; j'en eus encore une preuve par le triste état de la chaloupe du capitaine Okeen, et par le collet de son habit qui avait été percé d'une balle. Comme il se plaignait, je ne pus m'empêcher de lui dire qu'ayant, de même que ses compatriotes, donné des armes à feu à ces barbares, il ne devait pas être surpris de ce qu'ils en faisaient usage. Le 8 septembre ce capitaine mit à la voile pour retourner dans son pays.

« Le 19 M. Baranov arriva sur l'*Yermak*. Son arrivée me fit le plus grand plaisir, car depuis plus d'un mois je l'attendais impatiemment dans cet affreux climat, et j'avais fini par douter qu'il

fût encore en vie. Il avait essuyé des temps horribles durant sa navigation dans les différens bras de mer où il avait pénétré à l'ouest. Deux jours auparavant un coup de vent l'avait séparé d'une partie de son monde qu'il attendait à chaque instant.

« Indépendamment de la chasse aux loutres qui avait été heureuse, puisque malgré les obstacles il en rapportait seize cents peaux, il avait eu aussi pour but dans son expédition de punir les sauvages qui avaient détruit le comptoir ; ses projets ne réussirent pas, les Colouches qui habitent depuis Housnov (1) jusqu'aux îles au sud de Sitca, s'enfuirent à son approche ; il saccagea leurs maisons.

« Malgré l'espoir dont M. Baranov s'était flatté, les chasseurs dont un coup de vent l'avait séparé, n'avaient pas encore paru le 23 ; un canot armé fut envoyé à leur recherche ; il arriva le soir soixante bidarkas qui en faisaient partie ; parmi les hommes qui les montaient, il y avait vingt Russes. Je fis suspendre pendant la nuit une lanterne à chacun de nos mâts de perroquets pour guider les embarcations que l'on attendait encore.

(1) Le détroit de Chatam de Vancouver. Les indiens nomment passage de Stephen, *Ecou.*

« Le lendemain à la pointe du jour, voyant qu'une grande étendue de mer le long de la côte était couverte par les bateaux-chasseurs, j'expédiai ma chaloupe armée de quatre pierriers pour protéger nos gens. Ensuite j'allai à terre avec mes officiers. Un tableau entièrement nouveau s'y offrit à mes regards. Plusieurs familles de chasseurs avaient déjà dressé leurs tentes ; les uns faisaient sécher leurs vêtemens ; d'autres allumaient du feu ; ceux-ci faisaient leur cuisine ; ceux-là accablés de fatigue s'étaient étendus sur l'herbe pour se reposer. Quand je débarquai, plus de cinq cents de ces hommes, parmi lesquels il y avait plusieurs chefs ou toyons, vinrent au devant de moi.

« J'avais passé quelques heures au milieu de cette troupe bruyante, lorsque des chasseurs qui arrivaient répandirent la nouvelle que des bateaux restés en arrière avaient été attaqués par les Sitcans ; les Russes au service de la compagnie s'embarquèrent aussitôt, et dès que je fus à bord, je fis partir pour les soutenir mon grand canot et la iolle, sous le commandement du lieutenant Arbonsov; la petite flotte revint le soir. L'on n'avait pas rencontré l'ennemi, cependant l'on apprit qu'il s'était emparé d'un bidarka, et avait coupé la tête à deux hommes qui s'y trouvaient.

« Le 25 la plupart des bidarkas de la troupe de

M. Baranov étaient de retour, la manière dont les Aléoutes se forment une tente est expéditive. Ils retournent leur bidarka la quille en l'air, et le mettent sur le côté ; deux bâtons longs de cinq pieds, placés l'un à une extrémité, le second à l'autre soutiennent une perche posée transversalement et supportant les avirons qui de l'autre bout s'appuient sur le bateau ; on les couvre de peaux de phoques, et la tente est prête ; le feu est allumée en dehors ; sans cesse on y voit quelqu'un, surtout le matin, occupé à faire rôtir ou bouillir de la viande.

« La compagnie de chasseurs de M. Baranov était composée d'habitans d'Alachka, de Cadiak, de Kenay ou Cook's-River, et de Tchouhatchès, ou habitans de la rade du Prince-Guillaume. Quand elle partit d'Yacoutat, elle était forte de quatre cents bidarkas, portant à peu près neuf cents hommes ; il ne restait plus que trois cents cinquante bateaux et huit cents hommes; les autres avaient été renvoyés à Yacoutat, pour cause de maladie, ou étaient morts. La troupe était commandée par trente-six toyons qui reçoivent leurs ordres des Russes employés au service de la compagnie. Ils n'avaient autrefois pour se défendre que les lances et les flèches dont ils se servent à la chasse; M. Baranov leur avait récemment distribué des fusils.

« Les Aléoutes vinrent en foule à bord le 26 et le 27 ; je leur fis bon accueil et les régalai ; les toyons furent admis dans la chambre, où je leur versai de l'eau-de-vie. Leur imagination fut si frappée de tout ce qu'ils virent, qu'ils quittèrent la *Néva* persuadés que j'étais l'homme le plus riche du monde.

« L'après-midi nous fûmes invités à assister à une danse des Tchouhatchès ; ils vinrent au-devant de nous en chantant ; ils avaient la tête saupoudrée de duvet blanc comme les douze Sitcans que nous avions déjà vus. Chacun tenait un aviron à la main, excepté le toyon qui, vêtu d'un vieux manteau de drap et la tête coiffée d'un chapeau rond, marchait à côté de sa troupe. Du moment où ils nous rencontrèrent ils se mirent en rond et commencèrent leur danse qui consistait à faire des contorsions, chacun suivant son caprice, en chantant ou en s'accompagnant du son d'une vieille marmite fêlée sur laquelle ils frappaient. Ils finirent par arriver à un tel degré de frénésie, que nous trouvions ce spectacle horrible, tandis que les naturels le considéraient avec ravissement. Ce singulier divertissement terminé, je fis distribuer du tabac à ceux qui nous l'avaient donné. Le soir le reste de nos chasseurs arriva. Alors n'ayant plus personne en arrière, nous prîmes le parti d'attaquer sans re-

tard nos ennemis les Siteans ; à moins qu'ils ne consentissent à nous laisser former un second établissement dans leur pays.

« Nous sortîmes donc de Cross-Baï le 29. Le temps était si calme, qu'il fallut remorquer nos bâtimens, jusqu'à dix heures du soir qu'on laissa tomber l'ancre à peu de distance de l'ancien village des Sitcans. L'apparence formidable de notre flottille avait sans doute effrayé nos ennemis ; on entendit à terre un grand bruit qui venait, à ce que l'on supposa, de quelque cérémonie de sorcellerie pratiquée par un de leurs chamans.

« Le lendemain l'on débarqua, et l'on prit possession du village, situé sur un coteau assez haut, et convenable pour un fort. M. Baranov aurait sans doute préféré cet emplacement à celui qu'il avait choisi, et où, deux ans auparavant, trente de nos compatriotes avaient perdu la vie ; mais alors il appartenait à ces mêmes naturels dont il cherchait à cultiver l'amitié. Voulant m'assurer si les ennemis étaient dans le voisinage, je fis faire, avant de débarquer, plusieurs décharges d'artillerie et de mousqueterie de différens côtés, vers les endroits où nous supposions que les sauvages pouvaient être en embuscade, et j'envoyai M. Arbousov dans la chaloupe, en reconnaissance le long des rivages voisins. Vers midi nous avions mis en batterie quelques

pièces de campagne et deux canons de six, sur le coteau que je nommai Nouvel-Arkhangel. Bientôt on découvrit une grande pirogue ennemie qui épiait à une certaine distance entre les îles. Notre chaloupe l'attaqua sur-le-champ, elle sauta en l'air; on parvint avec peine à sauver six hommes de l'équipage; quatre étaient grièvement blessés. Ces gens revenaient de Housnov avec une provision de poudre et de pierres à fusil. Le chef qui était dans la pirogue, l'avait quittée en apercevant nos bâtimens, et était retourné par terre à son village. J'en fus fâché, parce que c'était un homme d'importance et d'un caractère violent. Si nous l'eussions pris, c'eût peut-être été un moyen de terminer notre entreprise sans autre combat. Vers le soir, les Siteans nous envoyèrent un ambassadeur chargé de faire des ouvertures amicales. On lui dit que nous étions prêts à traiter à l'amiable, pourvu que ses compatriotes consentissent à nous envoyer leurs chefs pour convenir des conditions; et l'on ajouta que, s'ils rejetaient cette offre, ils seraient punis avec la dernière rigueur de leur précédente perfidie. Il partit dans la nuit.

« Le lendemain matin, il revint avec un autre naturel, expédié comme otage pour prouver les bonnes intentions des Siteans. En approchant dans leur pirogue, ils entonnèrent une chanson

sur un air mélancolique. En débarquant, l'otage, conformément à la coutume du pays, se jeta à la renverse dans l'eau, et resta dans cette posture jusqu'à ce que quatre de nos gens vinssent l'en retirer, pour le conduire avec son compagnon dans le fort.

« L'ambassadeur reçut en présent de M. Baranov un vêtement chaud en retour d'une loutre qu'il lui avait donnée. Ensuite il fut congédié avec la même réponse que la veille. A midi nous vîmes trente hommes armés de fusils qui s'approchaient; arrivés à portée, ils s'arrêtèrent et commencèrent leur pourparler. Il fut vite rompu, parce qu'ils ne voulurent pas accéder à la demande de M. Baranov de nous laisser à jamais possesseurs de l'emplacement que nous occupions, et de nous remettre deux autres personnages de considération comme otages. L'entrevue terminée, les sauvages qui s'étaient assis, se levèrent, et, après avoir répété plusieurs fois en chantant : *ou, ou, ou !* c'est-à-dire, *fini, fini, fini !* ils se retirèrent en bon ordre militaire. Nous leur fîmes dire par notre interprète que nous allions sur-le-champ envoyer nos bâtimens contre leur fort, et qu'ils n'auraient à s'en prendre qu'à eux-mêmes des conséquences qui pourraient s'en suivre.

« Nous mîmes cette menace à exécution le

1er octobre, en plaçant quatre de nos navires en ligne devant leur fort. Alors je fis arborer un pavillon blanc à bord de la *Nèva*. L'ennemi en hissa un semblable. Cette circonstance me laissait quelque espérance de pouvoir éviter l'effusion du sang. Je me flattais en vain. Les Sitcans ne faisant aucune démarche, j'ordonnai aux navires de tirer sur le fort, et j'envoyai la chaloupe et un canot avec une pièce de quatre, pour détruire toutes les pirogues qui se trouvaient sur la plage; quelques-unes étaient assez grandes pour porter soixante hommes; je dis aussi de mettre le feu à une grande grange voisine du rivage, où je supposais que l'on avait renfermé des munitions. M. Arbousov voyant qu'il n'effectuait pas grand'-chose en restant dans ses embarcations, débarqua son artillerie, et marcha contre le fort. M. Baranov qui était en ce moment à bord de la *Nèva*, commanda de même de mettre à terre des pièces de campagne, et, avec cent cinquante hommes, marcha pour soutenir M. Arbousov. Les sauvages se tinrent parfaitement tranquilles jusqu'à la nuit, excepté que de temps en temps ils tiraient un coup de fusil. Trompé et encouragé par cette apparence paisible, M. Baranov donna le signal de monter à l'assaut, démarche qui manqua d'être funeste à nos gens. Les sauvages les voyant tout près de leur palissade, se réuni-

rent en peloton, et firent feu sur eux avec un ordre et une vigueur qui nous surprirent. Les Aléoutes qui, aidés de quelques employés de la compagnie, traînaient les pièces d'artillerie, furent si effrayés d'une réception si inattendue, qu'ils décampèrent. Les commandans, restés avec une poignée de monde qui appartenait à mon équipage, jugèrent qu'il était prudent de se retirer et de tâcher de sauver les canons. Les Sitcans s'en étant aperçus, fondirent sur eux. Quoique blessés, nos matelots se battirent vaillamment, et emmenèrent les pièces de campagne. Dans cette affaire, j'eus quatorze hommes de mon équipage blessés et deux tués. Si je n'eusse pas couvert la retraite par le feu de mon artillerie, probablement personne n'eût échappé. M. Baranov reçut une blessure au bras. Les barbares élevèrent à l'instant sur leurs lances, pour nous le montrer, le corps d'un des infortunés qui avaient été tués.

« Cette affaire qui se termina vers six heures du soir, nous dérangea beaucoup, et quoique le silence de nos ennemis pendant la nuit, nous fit croire qu'ils avaient peut-être plus souffert que nous, nous n'en éprouvâmes qu'une légère consolation.

« Le lendemain matin un de mes matelots blessés mourut. Bientôt après je reçus de M. Ba-

ranov qui s'était retiré dans son fort, une note par laquelle il m'apprenait que trop souffrant de son bras pour venir me trouver, il me priait de me charger à l'avenir de la conduite de la guerre avec les Sitcans. Employant alors le moyen auquel j'aurais souhaité qu'on eût eu recours la veille, le vaisseau commença un feu bien nourri contre le fort des ennemis. Dès l'après-midi, ils m'envoyèrent demander la paix, offrant de remettre en nos mains comme otages quelques-unes de leurs familles les plus considérables, et de nous rendre tous les prisonniers qu'ils nous avaient faits. Je reçus favorablement cette ouverture, mais j'insistai pour qu'aucune de leurs pirogues ne sortît avant qu'ils eussent rempli les conditions qu'ils proposaient.

« Avant la nuit un jeune homme arriva comme otage; les autres, dit-il, devaient le suivre le lendemain. Nous fûmes instruits par son canal du nombre de chefs qui étaient dans le fort, ainsi que de l'état de leurs provisions et de leurs munitions, et de la quantité de leurs fusils et de leurs canons. Je désirais d'autant plus connaître ce dernier point, qu'ils avaient considérablement endommagé nos manœuvres. Malgré les apparences favorables, on fit bonne garde pendant la nuit.

« Le 3 les Sitcans arborèrent un drapeau blanc et dans le cours de la journée envoyèrent d'autres

otages. Je fus cependant obligé de faire feu de temps en temps, parce que l'on voyait des hommes qui ramassaient nos boulets tombés sur la plage; ce qui était contraire à nos arrangemens.

« D'autres otages arrivèrent encore le lendemain avec un homme et deux femmes de Cadiak. Instruit par ceux-ci que plusieurs toyons malintentionnés étaient encore dans le fort, je leur demandai aussi des otages. L'après-midi M. Baranov étant venu à bord, nous avons décidé après mûre délibération d'insister, comme clause indispensable des préliminaires, sur la reddition du fort. Cette demande fut envoyée le soir même aux Sitcans pour qu'ils eussent le temps d'y réfléchir pendant la nuit, et pour leur montrer que nous parlions sérieusement, je fis approcher davantage le vaisseau de leur fort. Sur ces entrefaites nos Aléoutes avaient fouillé les bois, où ils découvrirent entre autres une grande quantité de draps et une quantité de poisson sec, suffisante pour charger cent cinquante bidarkas. Les Sitcans ont coutume de cacher dans les bois toutes les choses dont ils n'ont pas un besoin immédiat, et qui sans cette précaution leur seraient volées, s'ils les gardaient dans leurs maisons. Ce drap leur avait été fourni par les navires américains dont ils reçoivent aussi beaucoup d'autres marchandises.

« Le 15 il arriva encore deux otages; l'un était une jeune fille de Cadiak ; elle nous apprit que l'ennemi avait envoyé demander du secours aux habitans de Housnov. Aussitôt l'interprète alla de ma part exiger la reddition immédiate du fort; il ne rapporta qu'une réponse évasive. Après un échange successif de plusieurs messages, je consentis à attendre jusqu'au lendemain, le toyon promettant d'évacuer le fort. »

Le 16, après que M. Lisiansky eut arboré un pavillon blanc, il dépêcha un messager aux Sitcans ; comme les réponses qu'ils firent lui donnèrent lieu de soupçonner qu'ils ne voulaient que gagner du temps jusqu'à l'arrivée de quelque renfort, il recommença de tirer sur leur fort. Dans la journée les Russes prirent deux grandes pirogues ; l'une appartenait à un vieillard qu'ils avaient surnommé *Charon* parce qu'il passait les otages. Bientôt il vint demander sa barque, protestant qu'au moment où il quittait le fort, elle s'était démarrée et en allée en dérive. « Il mentait, dit M. Lisiansky, je la lui refusai, et je l'invitai à retourner près de ses compatriotes pour les engager à évacuer le fort au plutôt. Il y consentit, et ajouta que s'ils accédaient à cette proposition, ils la feraient connaître pendant la nuit en chantant *ou, ou, ou.*

« A huit heures du soir nos oreilles furent

frappées de ce cri auquel on répondit par une acclamation ; elle fut suivie d'une chanson des sauvages ; le sens en était que seulement de ce moment, les Sitcans pouvaient se regarder comme hors de danger.

« Le 7 j'observai de bonne heure des corneilles qui planaient au-dessus du fort ; un messager que j'envoyai pour en connaître la cause, m'annonça que les Sitcans l'avaient quitté pendant la nuit, n'y laissant que deux vieilles femmes et un petit garçon. Jugeant de nous par eux-mêmes, ils nous avaient cru capables de perfidie et de cruauté, et avaient supposé que s'ils fussent sortis ouvertement dans leurs pirogues, d'après notre convention, nous eussions tombé sur eux par représailles de leur conduite passée ; ils avaient donc préféré de s'échapper dans les bois, laissant beaucoup de choses derrière eux. On découvrit dans leur fort une bonne quantité de provisions pour nos chasseurs, et une vingtaine de grandes pirogues dont quelques-unes étaient neuves.

« M. Baranov ordonna de détruire le fort. L'on mit aussitôt la main à l'œuvre. Quelle peine cuisante j'éprouvai lorsqu'y étant allé le lendemain avant qu'on l'incendiât, je vis les cadavres d'une quantité de petits enfans égorgés par leurs parens, de crainte que leurs cris, lorsqu'on les aurait emportés, n'eussent trahi la retraite dans laquelle

ces barbares se réfugiaient. Le même motif avait fait tuer les chiens. La quantité de provisions de tout genre, de coffres vides, et d'ustensiles que l'on trouva dans l'enceinte du fort, fit conjecturer qu'il contenait au moins huit cents habitans mâles. Il étaiten blocs de bois si épais et si solides que nos coups de canon n'avaient pu les entamer à une encâblure de distance. Il avait du côté de la mer une porte et deux embrasures pour l'artillerie, et deux grandes portes du côté des bois.

« D'après les avis que nous reçûmes, il nous parut très-vraisemblable que les Sitcans s'étaient enfuis principalement parce qu'ils manquaient de poudre et de boulets; et qu'autrement ils se seraient défendus jusqu'à la dernière extrémité. Cette heureuse issue de la contestation nous mit en possession de deux petits canons de plus; et d'une centaine de nos boulets. »

En faisant le recensement de leur monde, les Russes trouvèrent qu'ils avaient perdu six hommes de leur nation et quelques Aléoutes. On ne put savoir de quel côté les Sitcans avaient fui, quoique l'on eût des chasseurs et des pêcheurs dispersés de tous les côtés. Le 21 un des derniers fut tué d'un coup de fusil parti du milieu des bois; ainsi, malgré la paix conclue avec les naturels, l'inimitié subsistait encore. « Nous n'en fûmes pas surpris, s'écrie M. Lisiansky, car quelle

foi peut-on avoir aux promesses, ou quel fond peut-on faire sur l'humanité d'un peuple qui nous avait donné un exemple si révoltant de son atroce barbarie en massacrant de sang-froid ses propres enfans

« Quelques jours après cet événement malheureux, le vieux Charon vint à bord de la *Néva*, non de la part des Sitcans, mais de celle des Housnoviais qui l'envoyaient pour nous assurer de leur amitié. Il apportait en présent deux loutres de mer; il reçut en retour des marchandises pour une valeur égale et la déclaration que nous désirions vivre amicalement avec tous nos voisins et notamment avec les bons Housnoviais. Ce respectable ambassadeur, en recevant une réponse si favorable, nous donna une idée peu avantageuse de ses sentimens; car dans un discours assez étendu, il nous pria, au nom de ses nouveaux commettans de leur permettre de combattre et de subjuguer les Sitcans qui ne méritaient pas d'être considérés comme un peuple indépendant. Ses compatriotes, car il était Housnoviais, et avait épousé une Sitcane, les méprisaient tant, que leur nom était employé comme terme de reproche; quand un enfant commet une faute on lui dit qu'il est aussi bête qu'un Sitcan.

« Quoique je connusse un peu le caractère des

sauvages, j'avoue que je fus étonné de la proposition des Housnoviais; alliés à leurs voisins les Sitcans par des mariages fréquens, ils auraient dus, ce me semblait, vivre du moins en bonne intelligence avec eux, malgré leur répugnance à les reconnaître comme des frères de la même famille. Mais ce ne sont pas là les idées que l'on trouve chez les peuples non civilisés; chez eux la puissance est le seul mobile de toutes les actions; ce principe est poussé ici au point qu'une tribu vaincue est attaquée par chacune jusqu'à ce qu'elle soit exterminée; les prisonniers sont réduits en esclavage, quoique ceux qui s'en sont emparés soient leurs plus proches parens.

« Malgré son zèle l'ambassadeur manqua le but auquel il croyait que son discours le ferait atteindre; on se contenta de lui répondre comme auparavant par les assurances d'une amitié générale. Informé du meurtre d'un de nos pêcheurs, il nous laissa à peine le temps d'achever notre récit, et nous pressa avec plus de véhémence pour obtenir la permission de détruire cette race de forcenés; puis il entama leur histoire dès leur origine, pour nous convaincre qu'ils avaient toujours été des gens peu considérables. Dans une petite île voisine de notre vieux fort, dit-il, vivaient autrefois deux frères; on ne savait d'où ils venaient; ils ne manquaient de rien. Un jour, en

se promenant sur le bord de la mer, Ichat le plus jeune des deux trouva une plante marine ressemblant à un fruit sauvage : il en goûta ; le frère aîné lui dit qu'il avait mangé un fruit défendu, et qu'en conséquence l'abondance dont ils jouissaient allait s'évanouir et qu'ils seraient obligés de travailler pour vivre ; alors ils s'abandonnèrent au chagrin et déplorèrent leur malheur. Bientôt quelques habitans de Stêhin, peuple qui demeurait au-delà des îles de l'Amirauté, étant venus à cet endroit, auraient fait les deux jeunes gens esclaves, s'ils ne leur eussent représenté qu'ils étaient pauvres et malheureux ; ils les prièrent de ne pas les priver de leur liberté, et leur demandèrent à épouser des femmes de leur pays qui leur enseigneraient à se conduire dans le monde. Les Stêhiniais se rendirent à leurs sollicitations, ces jeunes gens eurent ensuite plusieurs enfans et furent ainsi les fondateurs de la nation Sitcane.

« J'ai donné ce récit en entier à cause de sa grande ressemblance avec l'histoire de la faute de nos premiers pères. Malgré le mépris avec lequel ce vieillard traitait les Sitcans, j'ai eu plus d'une occasion de connaître dans nos relations avec eux qu'ils sont fins et hardis. Leurs toyons étaient souvent éloquens et employaient des expressions sublimes. Ils juraient par leurs ancêtres, par leurs parens vivans et morts ; et appelaient le

ciel, la terre, le soleil, la lune et les étoiles en témoignage de ce qu'ils disaient, principalement lorsqu'ils avaient l'intention de tromper.

Depuis notre arrivée au fort du Nouvel-Arkhangel, nous avions généralement eu beau temps. A la fin du mois d'octobre, il changea; la neige couvrit les montagnes; les matinées étaient très-froides. Du 2 au 9 novembre, on observa fréquemment des aurores boréales; le thermomètre ne s'éleva pas au-dessus du point de la congélation. Ayant effectué, autant qu'il était en mon pouvoir, l'objet pour lequel j'étais venu à Sitca, je dis adieu à M. Baranov, et je mis à la voile pour retourner à Cadiak, espérant y trouver le repos dont mon équipage et moi nous avions tous besoin.

La *Nèva* partit du Nouvel-Arkhangel le 10 novembre; elle mouilla dans le port Saint-Paul de l'île Cadiak le 16.

« Le lecteur peut aisément s'imaginer, dit M. Lisiansky, que nous nous trouvions très-heureux. Après avoir tenu la mer si long-temps et avoir éprouvé un événement aussi désagréable que le dernier qui nous était arrivé, un pays stérile nous paraissait bien préférable au meilleur vaisseau du monde. Toutefois la colonie de Saint-Paul, peu considérable et peuplée d'un petit nombre d'habitans civilisés, ne pouvait nous of-

frir ni beaucoup d'occupation, ni de grands amusemens pendant les cinq mois d'hiver que nous devions y passer. Mon devoir était de découvrir quelque chose de ce genre pour maintenir parmi mon équipage le bon ordre, la gaîté et la santé. La chasse et la pêche étaient les premières ressources qui se présentaient. Pendant les fêtes de noël, j'employai mes matelots à construire deux monticules immenses de glace dont la montée était assez large et assez douce, pour que l'on pût porter un traîneau à son sommet, et, après s'y être placé, glisser jusqu'en bas. Ce divertissement, très-commun en Russie, était nouveau à Cadiak, surtout pour les Aléoutes qui accouraient de tous côtés pour en être les spectateurs, et pour y prendre part, sous la direction de mes matelots. Je fournis à ceux-ci des fusils, de la poudre et du plomb ; en peu de temps ils devinrent d'excellens tireurs; quelquefois ils prenaient du poisson pour leur table ; quand le temps trop froid les empêchait de se livrer à cet exercice, ils faisaient la chasse aux corneilles ; elles étaient petites ; marinées dans le vinaigre, elles n'étaient pas mauvaises, je donnais l'exemple sur ce point. Parfois je me faisais servir de ces oiseaux ainsi préparés ; quoique ce ne fût pas un mets très-délicat, cependant il faisait diversion à l'uniformité constante de la viande salée ;

il fut à cet égard très-salutaire. M. Bander qui commandait la colonie, pendant l'absence de M. Baranov, était un homme enjoué ; la société de cet ancien militaire nous fit passer beaucoup de momens agréables.

« Durant le mois de décembre, quoique le vent soufflât du nord, le temps fut assez doux. Jusqu'au 24, le thermomètre ne descendit pas au-dessous de 38° (2° 66); alors il baissa jusqu'à 26° (2° 66—0) ; la terre se couvrit de neige pour plusieurs mois. On ne regarda pourtant l'hiver comme commencé qu'au mois de janvier. Il fut, à l'exception de quelques jours du mois de février, constamment sec et clair ; le vent soufflait bon frais de l'ouest au sud-ouest. Le jour le plus froid fut le 22 janvier ; le thermomètre descendit à zéro (14° 21'—0). Les derniers jours de février et les premiers de mars furent si froids, que le mercure était quelquefois entre 14 et 15°. A cette époque, je mesurai l'épaisseur de la glace dans le voisinage de nos habitations; elle était de 18 pouces.

« Le 9 mars le printemps commença ; j'en profitai pour faire à la *Nèva* les réparations nécessaires. Je déterminai la longitude du port Saint-Paul à 152° 8', à l'ouest de Greenwich. Ensuite j'explorai la partie orientale de Cadiak ; je m'embarquai à cet effet avec un maître et quelques matelots dans trois bidarkas. »

Dans cette excursion, M. Lisiansky visita Ihack, établissement de la compagnie, qui ne consistait qu'en onze maisons ou barabras ; elles étaient extrêmement misérables et sales. La marée était basse en ce moment ; tous les habitans en profitaient pour chercher sur le rivage des coquillages qui font leur principale nourriture dans cette saison ; il ne restait dans les maisons que les enfans trop jeunes pour se livrer à cette occupation.

« Le chef d'Ihack étant venu me voir, dit M. Lisiansky, se plaignit beaucoup de sa pauvreté ; j'essayai de lui persuader que son excessive indolence en était la cause principale, et je lui indiquai différens moyens d'améliorer sa position et de rendre son existence plus heureuse. Je lui conseillai, ainsi qu'à ses gens, de bâtir des maisons plus solides, de se munir régulièrement de provisions d'hiver, ce qu'ils négligent toujours, d'être plus propres, et enfin de cultiver diverses plantes potagères qui leur sauveraient l'embarras de recueillir des racines et des herbes bien moins nourrissantes et moins agréables au goût. En parlant de nourriture, ces gens me firent entendre que la chair de baleine était la meilleure ; quoique, pendant la saison de la pêche, ceux qui prennent ces cétacés soient regardés comme impurs, et que personne ne

veuille manger au même plat avec eux, ni même les approcher.

« On raconte que lorsque la saison de la pêche est passée, ces hommes cachent dans les montagnes leurs ustensiles de pêche, jusqu'à ce qu'ils en aient besoin de nouveau. On ajoute que lorsqu'ils le peuvent, ils déterrent et volent les cadavres des pêcheurs qui ont été heureux dans leurs entreprises, et les conservent dans des cavernes. Les uns disent que c'est parce qu'ils sont persuadés que la possession de ces corps rendra leur pêche avantageuse, d'autres prétendent que c'est pour en extraire un suc ou une graisse dans laquelle on trempe les flèches dont la blessure fait plus promptement mourir les baleines.

« J'appris dans ma conversation avec le chef d'Ihack, une particularité peu flatteuse pour un de mes compatriotes : le capitaine du premier navire russe qui s'était montré sur la côte méridionale de Cadiak, en 1768, en avait tellement maltraité les habitans, qu'ils en conçurent de l'aversion pour tous les étrangers. Un autre navire de la même nation ayant relâché au même endroit l'année suivante, ils l'attaquèrent et le forcèrent de se retirer.

« Dans la soirée du 26, je reçus la visite d'un Russe qui avait demeuré à Ounalachka, dans le

temps où une île nouvelle sortit de la mer dans son voisinage. J'avais entendu parler de ce phénomène, tout ce qui le concernait était fait pour piquer ma curiosité ; cet homme me dit que vers le milieu d'avril 1797, on aperçut une petite île dans un endroit où auparavant il n'en existait pas. La première nouvelle en avait été apportée par des Aléoutes qui, en revenant de la pêche, observèrent une grande fumée qui s'élevait de la surface de la mer ; au mois de mai 1798, le nuage creva en répandant une lumière qui fut vue distinctement de Macouchino, comptoir d'Ounalachka ; cette île n'est pas très-haute, et a environ cinq milles de circonférence ; on y voit trois sommets qui vomissent constamment de la fumée. Elle n'a pas augmenté depuis 1799 ; et n'a éprouvé aucun changement, sinon que quelques-unes de ses pointes les plus hautes ont été renversées par des éruptions violentes. Elle est à vingt milles d'Ounalachka.

« Je vis arriver le 28 Minack, vieillard de quatre-vingts ans, le plus fameux chaman ou sorcier de l'île. Voulant probablement me donner une grande idée de son pouvoir magique, il me dit qu'il avait un commerce direct avec le diable, ce qui le mettait en état de prédire l'avenir à ses compatriotes. Le sourire qu'il observa sur mon visage lui per-

suada apparemment que je ne croyais pas à ce qu'il me disait ; il en prit de la mauvaise humeur et me quitta brusquement.

« La baie d'Ihack offre plusieurs bons mouillages ; ses côtes intérieures sont montagneuses, et ne sont habitées que dans un petit nombre d'endroits ; elles sont couvertes d'aunes, de bouleaux, de peupliers ; ces derniers sont assez forts pour servir de solives dans les maisons, quoiqu'ils ne soient pas de durée. Plusieurs petites rivières qui se jettent dans cette baie sont poissonneuses en été. Les canards y sont si nombreux que dans un jour l'on en tue plusieurs centaines ; ils sont de plusieurs espèces ; ils font un bruit prodigieux avant le lever du soleil. Nous avons aussi tué beaucoup de merles presque aussi gros que des poules ; ils ont le bec et les pieds rouges.

« En entrant dans l'établissement d'Ouhachek, je trouvai les habitans en deuil à cause de la mort du fils du chef, mis en terre la veille. La mère, la sœur et une autre femme du défunt pleuraient sur son tombeau ; je leur offris une prise de tabac ; leur visage moins triste m'annonça que leur douleur devenait moins vive.

« Lorsque j'approchai de la baie de Kellouden, je vis un grand nombre de perches élevées sur une falaise très-haute ; c'était un signal pour empêcher d'avancer au-delà, plusieurs personnes

étant tombées dans la mer. Ces précautions sont nécessaires dans un pays où la frayeur est plus forte que le sens commun. Le chef chez qui je logeais me montra dans le voisinage deux îles qui, dit-il, étaient jadis habitées par quatorze familles et fortifiées : aujourd'hui l'on n'y découvre pas le moindre vestige d'habitation.

Quelle triste existence que celle des insulaires de Cadiak ! M. Lisiansky vit un établissement où il ne trouva que des femmes et des enfans. Tous les hommes avaient été emmenés le printemps précédent par M. Baranov. Faute de s'être munis de provisions pour l'hiver, ces pauvres gens étaient, à la lettre, à demi morts de faim. Il leur distribua le poisson sec qu'il y avait dans ses canots et quitta, le cœur navré, cette demeure de la misère.

Dans un autre village dont les habitans paraissaient mieux portans et plus à leur aise que ceux d'Ihack et de Kellouden, la femme du chef apporta un grand bassin de petits fruits confits dans de l'huile de baleine rance, en invitant les étrangers à se rafraîchir. Ce mets délicat servi dans une saison qui n'est pas celle des fruits, passe chez les insulaires pour une marque signalée d'opulence; M. Lisiansky n'en jugeant pas de même, le donna à ses Aléoutes.

« Le 2 avril, dès que mon arrivée au port des

Trois-Saints fut connue, dit-il, plusieurs toyons accoururent pour me rendre visite; après les complimens ordinaires, je leur offris une prise de tabac, ce qui les ravit. Ce peuple aime tant le tabac en poudre, que souvent un homme se dérange de vingt milles de son chemin, uniquement pour en avoir une prise ou deux. La conversation roula ensuite sur la pauvreté; M. Lisiansky répéta ce qu'il avait dit à la baie d'Ihack. Les toyons qui l'avaient écouté avec beaucoup d'attention, lui dirent qu'ils suivraient bien volontiers ses conseils, mais que des obstacles s'y opposaient. J'avoue que je rougis, ajoute-t-il, lorsque j'appris que le principal était le haut prix auquel la compagnie russe vendait ses marchandises et surtout les outils en fer; ce qui mettait les insulaires dans l'impossibilité de les acheter. Dans cet état de choses, quelle amélioration peut avoir lieu chez ce peuple? ou comment lui recommander de cultiver le terrain, comme mes instructions me le prescrivaient?

Les premiers pas des Russes dans cette île avaient été marqués par la violence; il est vrai que les insulaires avaient les premiers fait des démarches hostiles; mais on voulait exiger d'eux des otages, et ils ne se souciaient pas d'en donner.

« Un matin, en allant me promener, dit M. Li-

siansky, je trouvai tous les hommes assis sur le toit de leurs maisons. C'est leur récréation favorite dès qu'ils sont levés ; ils aiment aussi beaucoup à s'asseoir sur la plage et à regarder la mer pendant des heures entières, quand ils n'ont pas autre chose à faire. On se figure difficilement que des êtres raisonnables doués de la faculté de parler poussent l'indolence à cet excès. Ces sauvages réunis entre eux, semblent ne prendre aucun plaisir à converser ; un silence stupide règne dans l'assemblée. Leur simplicité est incompréhensible, il se passera long-temps avant que leur caractère éprouve, à cet égard, un changement visible. Il est vrai que lorsque j'entrais dans leurs maisons, ils observaient une sorte de cérémonie; mais cette espèce de contrainte disparaissait graduellement et si complètement, qu'un Aléoute se serait déshabillé tout nu sans aucun égard pour moi, quoiqu'ils me regardassent tous comme le premier personnage de l'île.

« Dans un village où je passai la nuit, je vis arriver le soir dans le barabra où j'étais, un aigle privé qui au coucher du soleil se plaça au coin du feu. Après s'être chauffé et avoir épluché ses plumes, il s'endormit. Les Aléoutes disent que cet oiseau est doué de tant de sagacité, qu'il reconnaît à la mer le bidarka de son maître, et en le voyant revenir de la pêche, le suit chez lui. Les

habitans de Cadiak nourrissent des aigles privés pour leurs plumes dont ils garnissent leurs flèches. »

En arrivant à Saint-Paul le 18 avril, M. Lisiansky trouva tout son monde en bonne santé, et les réparations de son vaisseau bien avancées.

Vers le milieu de mai le temps était chaud, la verdure revêtissait la partie inférieure des montagnes. Cependant il gela le 19, et la terre fut couverte d'un demi-pouce de neige, qui ne fondit qu'au bout de douze heures. Un changement si soudain est très-ordinaire dans ce pays; en Europe il aurait fait beaucoup de mal; mais dans ce coin du monde il y a si peu de terrain cultivé, qu'il n'en résulte aucun inconvénient. Les naturels regardent au contraire ces passages subits comme des indices de bonheur. Ils ne se trompèrent pas, dans cette circonstance, car le lendemain une baleine morte, longue de trente-cinq pieds échoua sur le rivage. Nous trouvions qu'elle puait horriblement : les Aléoutes au contraire se hâtèrent de la dépecer pour s'en régaler.

Cadiak est une des plus grandes îles de l'Amérique russe. Elle est très-montagneuse et découpée de baies profondes dans lesquelles beaucoup de petites rivières ont leur embouchure : on pourrait former plusieurs établissemens sur leurs rives, si le pays n'était pas si haut et généralement cou-

vert de neigne pendant la plus grande partie de l'année. Le terrain de Cadiak est principalement schisteux et granitique. Le climat est fort désagréable. L'air est rarement serein; même en été il y a peu de jours chauds. Tant que les vents soufflent du nord, de l'ouest ou du sud, le temps est beau; quand ils viennent de l'ouest, les brumes, l'humidité, la pluie règnent. L'hiver est plus humide que froid.

Le peuplier, l'aune, le bouleau croissent à Cadiak, mais ces arbres y sont peu communs. On n'a trouvé des pins que dans le voisinage du port Saint-Paul et plus au nord. Avant l'arrivée des Russes on n'y voyait que des plantes et des racines sauvages. A présent on y cultive dans quelques endroits des choux, des navets, des pommes-de-terre et autres plantes potagères. Indépendamment de la nonchalance des habitans, le temps sombre et pluvieux est contraire au jardinage et à la culture en général. En 1804 les agens de la compagnie semèrent de l'orge qui réussit dans plusieurs lieux. On espérait obtenir le même succès avec d'autres graines.

Les animaux indigènes sont les ours, les renards de plusieurs espèces, les hermines, les chiens et les rats. Depuis l'établissement des Russes, on y voit des bœufs, des chèvres, des cochons et des chats. M. Lisiansky y ajouta,

durant son séjour, un belier et une brebis; celle-ci mit bas avant le départ de la *Nèva*.

Les oiseaux sont très-nombreux. Il y a des aigles, des perdrix, des pluviers, des corneilles, des pies, des grues, des macareux, des canards, des mouettes et beaucoup d'autres oiseaux aquatiques. Quand les canards s'en vont au printemps, ils sont remplacés par des oies et des cygnes qui restent tout l'été.

Les poissons tels que turbots, plies, morues, perches, harengs et diverses espèces de saumons sont très-communs : les derniers fréquentent les rivières depuis le mois de mai jusqu'en octobre, en si grande quantité, qu'on en peut prendre des centaines à la main; les ours n'en mangent que la tête, qui pour eux est le morceau le plus délicat. La côte abonde en baleines, marsouins, phoques de plusieurs espèces et loutres de mer. On prend beaucoup de crâbes.

Cette île est peu peuplée relativement à son étendue. Le nombre des habitans n'est que de quatre mille; il baisse encore. Peut-être les mesures que la compagnie a prises pour adoucir le sort des habitans, obvieront à cette diminution. Les plus vieux de ceux-ci disent qu'avant l'arrivée des Russes la population était double. On a même prétendu qu'elle avait été de cinquante mille âmes.

Les indigènes ressemblent à ceux d'Ounala-

chka pour la figure, les mœurs et les usages. Ils se nourrissent principalement des productions de la mer. Le lard de la baleine fait leurs délices; ils le mangent cru, de même que les têtes de saumon. Ils font cuire dans des pots de terre, ou rôtir au bout de petits bâtons, les poissons, les coquillages et le gibier. Dans les temps de disette qui reviennent fréquemment en hiver et toujours au printemps, ils n'ont pour ressource que les coquillages; c'est pourquoi ils s'établissent près d'un grand banc où ils ont la facilité de s'en procurer.

« A l'arrivée des Russes, les insulaires croyaient à un bon et à un mauvais esprit, mais ne faisaient des offrandes qu'à ce dernier, parce qu'ils pensaient que le premier ne pouvait leur nuire. Actuellement plusieurs font profession de la religion chrétienne grecque, ce qui consiste à recevoir le baptême, à n'avoir qu'une femme et à faire le signe de la croix en entrant dans une maison russe. Ils ignorent entièrement les principes de la foi, et ne se disent chrétiens que pour obtenir une croix ou un autre présent. J'en ai connu qui, pour une chemise ou un mouchoir, s'étaient fait baptiser trois fois.

« Ils racontent toutes sortes de fables bizarres sur leur origine, et, ce qu'il y a de remarquable, une de ces traditions les fait descendre d'un chien



et d'une femme, une autre d'un homme et d'une chienne.

« Lorsqu'un homme entend dire que, dans tel endroit, il y a une fille qui, à ce qu'il suppose, lui conviendra, il y va, y porte les choses les plus précieuses qu'il possède, et se propose pour mari. Si les parens agréent sa demande, il leur fait des présens, jusqu'à ce qu'ils disent : « Assez. » S'ils ne s'accordent pas, il retourne chez lui avec tout son bagage. Le mari vit constamment avec les parens de sa femme, et est obligé de les servir ; cependant il peut de temps en temps aller voir sa famille. Lorsqu'ils ne se marient pas devant l'église grecque, ils n'observent aucune cérémonie. Néanmoins, après la première nuit, le jeune homme se lève avant le jour, pour aller chercher du bois qui est rare dans plusieurs parties de l'ile, et il est obligé de préparer un bain chaud, pour se purifier, ainsi que sa compagne. Il n'y a pas même de festin à l'occasion du mariage ; mais, si le nouveau marié tue un quadrupède ou un poisson un peu gros, le beau-père en envoye par ostentation des morceaux à ses amis ; cela n'a lieu d'ailleurs que dans les temps d'abondance ; dans les autres on ne donne rien, chacun garde pour lui ce qu'il a.

« Une coutume révoltante de ce peuple devient chaque jour moins commune. Des hommes, dé-

signés par le nom de choupans ; vivent avec d'autres comme leurs femmes. Dès leur enfance, leurs parens les élèvent avec de jeunes filles, et on les forme à toutes les occupations du sexe féminin ; ils en prennent le vêtement, et en contractent tellement toutes les habitudes, qu'un étranger les prendrait pour ce qu'ils ne sont pas. Cet usage odieux était autrefois si général, que le séjour d'un de ces monstres dans une maison, passait pour un bonheur. Mais, comme je l'ai dit, il est moins répandu qu'autrefois.

« Les habitans de Cadiak paraissent plus attachés à leurs parens morts qu'à ceux qui vivent; souvent ils pleurent, seulement en entendant prononcer leur nom. Ils vêtissent les morts de leurs meilleurs habits, puis les placent, ainsi parés, ordinairement dans le lieu où ils ont été malades et ont expiré. Pendant que l'on creuse le tombeau, toute la parenté et les connaissances du défunt hurlent de la manière la plus lamentable ; quand la fosse est prête, on enveloppe le corps de fourrures et de peaux de phoques, et on l'y étend. De grandes pierres et de gros morceaux de bois sont amoncelés par-dessus. Cette cérémonie finie, les parens éloignés et les amis retournent chez eux ; les proches parens restent sur le lieu, se désolant jusqu'au coucher du soleil. Autrefois, à la mort d'un personnage de conséquence, on

tuait un *culga* ou esclave, pour l'enterrer avec son maître. Cette pratique cruelle a été défendue. Aujourd'hui on se contente de parsemer le cadavre des gens riches de crânes fracassés et de petits grains d'ambre; cela n'a même lieu que rarement. On enterre généralement avec les chasseurs leurs flèches, leurs lances et leurs harpons, et l'on pose la carcasse d'un bidarka sur leur tombe. J'ai vu de longues perches érigées sur la sépulture des gens de conséquence.

« Ces insulaires manifestent leur douleur en se coupant les cheveux et se barbouillant le visage de suie. Une femme, à la mort de son mari, se retire dans un autre village, pendant un certain temps ; le mari fait de même au décès de sa femme. Quand un enfant cesse de vivre, la mère se cache pendant une vingtaine de jours dans une hutte construite à part.

« Une femme prête à accoucher s'enferme dans une petite cabane de roseaux couverte d'herbe ; il faut qu'elle y reste vingt jours, après avoir été délivrée, n'importe la saison. Durant cette période, elle passe pour si impure, que personne n'ose la toucher; on lui donne à manger au bout de baguettes. Les vingt jours expirés, elle se lave, ainsi que son enfant, d'abord dans l'eau froide et en plein air, ensuite dans un bain chaud. Pendant le premier lavage, on perce

souvent la cloison du nez de l'enfant, et l'on y fait passer un brin de bois pas plus gros qu'un fil d'archal bien mince ; on lui fend aussi horizontalement la lèvre inférieure, ou bien on y fait de petits trous. J'eus la curiosité de mesurer une de ces huttes où les femmes sont obligées de se retirer, toutes les fois qu'elles sont regardées comme impures ; elle avait trois pieds deux pouces de longueur, deux pieds sept pouces de largeur et deux pieds quatre pouces de hauteur.

« Les maladies les plus communes sont la siphilis, les rhumes, la pulmonie, la gale et les ulcères ; les deux derniers sont tellement inévitables qu'on trouve à peine un insulaire qui ne soit pas attaqué de l'une ou de l'autre. On les guérit de trois manières, par les sortiléges, par l'excision de la partie affectée, et par la saignée. Je vis pratiquer cette opération par une femme ; elle transperça d'abord la veine du bras avec une forte aiguille fixée à un manche de bois, puis coupa la peau au-dessus de l'aiguille avec un instrument de cuivre qui n'était pas très-bien aiguisé. N'ayant pas réussi à faire jaillir le sang du premier coup, elle répéta sa manœuvre jusqu'à ce qu'il sortît. Le patient restait fort tranquille, ce qui me surprit d'autant plus que, suivant ce que l'on me dit, il était saigné pour la première fois.

« Leur mode d'éducation est celui de tous les peuples sauvages. Ils supportent le froid parce qu'ils y ont été habitués de différentes manières dès le berceau. Souvent une mère, pour faire taire son enfant qui l'importune par ses cris, le plonge dans l'eau, même en hiver, et l'y laisse jusqu'à ce qu'il s'apaise. Ils n'ont pas besoin de leçons pour apprendre à souffrir la faim ; la nécessité le leur enseigne suffisamment ; puisqu'ils n'ont souvent rien à manger pendant plusieurs jours de suite. Les hommes sont de bonne heure formés à construire des bidarkas ou baïdars et à les conduire, à faire des flèches et à les tirer ; les femmes sont exercées dès leur enfance aux ouvrages de l'aiguille, à faire des filets, des lignes, des vêtemens. Tous les hommes sans exception sont dressés à chasser et à pêcher. Cependant la pêche de la baleine est réservée exclusivement à certaines familles, et passe par succession aux enfans qui sont reconnus les plus experts dans cet art. Il n'est pas porté à la même perfection qu'au Groënland et dans d'autres pays. Un insulaire de Cadiak dans son bidarka, n'attaque que de petites baleines; il a un harpon dont la pointe est armée d'une ardoise aiguisée et fixée à une hampe dont elle peut se détacher quand l'animal est frappé. Souvent la baleine blessée s'enfuit au large où elle meurt; quelquefois on ne la revoit

que lorsque les courans et les vents la jettent sur la côte. Aucun pêcheur de baleine n'est donc sûr de sa proie ; chacun marque sa lance pour pouvoir la reconnaître.

« On chasse les loutres de mer d'une manière différente, et sur cent de ces animaux, il est rare qu'il en échappe un seul. Plusieurs Aléoutes sortent ensemble dans leurs bidarkas. Dès que l'un d'eux découvre une loutre, il lui décoche sa flèche s'il le peut, et dans tous les cas, s'avance vers le point où elle plonge ; il arrête son bateau et lève son aviron. A ce signal, le reste des chasseurs forme un cercle autour de lui. Du moment où l'animal paraît à la surface de l'eau, le chasseur qui est le plus proche lui lance sa flèche, puis retourne à l'endroit où la loutre plonge de nouveau, et le fait connaître par le même signal. On se range de nouveau en cercle, et l'on continue ainsi jusqu'à ce que la pauvre bête soit épuisée par le sang qui coule de ses blessures. La première fois qu'elle plonge, elle reste plus d'un quart-d'heure sous l'eau ; la seconde fois, moins long-temps ; enfin les intervalles diminuent graduellement jusqu'à ce que ses forces l'abandonnent.

Exercés de bonne heure à cette chasse, les habitans de Cadiak y sont très-experts. De beau temps ils connaissent le chemin de la loutre sous l'eau, lorsqu'elle a plongé, par les bulles d'air

qui crèvent à la surface ; de même dans le mauvais temps ils le devinent, parce que l'animal nage toujours contre le vent.

Les femelles qui nagent avec leurs petits, donnent des preuves d'affection maternelle qui amolliraient un cœur moins dur que ceux de ces sauvages ; mais ils ne connaissent pas ces faiblesses et il faut que leur flèche soit lancée contre tout ce qu'ils rencontrent. Quand une femelle avec son petit se voit poursuivie, elle le prend entre ses pattes de devant et plonge avec lui pour le sauver ; celui-ci ne pouvant pas rester si long-temps sous l'eau, elle reparaît à l'air, et est aisément tuée par les chasseurs. Quelquefois ils s'approchent d'elle par surprise, afin de la séparer de son petit ; alors sa perte est inévitable, car lorsqu'elle l'entend crier, elle nage, sans redouter le danger, au bidarka d'où partent ses gémissemens. On dit que lorsqu'une femelle qui a deux petits est attaquée, elle en étrangle un ou bien l'abandonne à son sort afin de pouvoir mieux protéger l'autre.

Tuer une loutre est le sujet d'un grand triomphe. Tous les hommes qui font la chasse poussent en même temps un cri de joie ; il s'agit ensuite de savoir à qui la proie appartient. Celui qui a le premier lancé sa flèche à l'animal, a les droits les plus fondés. Si plusieurs l'ont frappé en même

temps, le côté droit a la préférence sur le gauche. Plus la blessure est proche de la tête, plus elle donne lieu à des prétentions. Enfin il y a des règles si compliquées pour les juger qu'il s'élève fréquemment des disputes dans ces occasions, et l'on appelle un Russe pour les décider.

Après la loutre, l'espèce de phoque appelée *nerpa* par les Russes est l'animal le plus estimé. On le prend avec des filets, ou bien on le tue pendant qu'il dort; ou ce qui est le plus aisé on s'en empare en l'attirant vers la côte. Un pêcheur se cache derrière les rochers et ne laisse voir que sa tête, qu'il couvre d'un casque ressemblant à la tête d'un phoque; il imite le cri de cet animal; celui dont on veut se saisir, trompé par l'apparence, court à sa perte.

Une autre affaire importante est la prise de l'*ouril*, oiseau aquatique, dont la peau s'emploie à faire des blouses très-chaudes; on se sert d'un filet dont la partie inférieure est étendue sur une perche longue de quatorze pieds; ces oiseaux se tiennent toujours sur des rochers hauts et escarpés. Le chasseur s'en approche autant qu'il peut, jette le filet sur les ourils, et quand ils s'y sont assez embarrassés en essayant de s'envoler, il serre le filet par une corde qui tient à son extrémité inférieure, et souvent prend ainsi d'un seul coup une volée entière. Le filet a

quatre-vingts pieds de long sur quatorze de large

On pêche les poissons soit à la main, soit au filet, soit en les frappant avec des lances ou des harpons. Ces derniers moyens sont mis en usage pour les baleines, les phoques et autres gros animaux. Autrefois l'arc et les flèches étaient les armes des Aléoutes dans leurs guerres les uns contre les autres, actuellement elles sont presque abandonnées.

Leurs outils sont en petit nombre ; ils ont une petite hache en fer, qui était auparavant en pierre, un couteau recourbé, qui a remplacé une coquille ; une pierre pour polir, et une dent fixée à un manche de bois. C'est avec ces instrumens simples qu'ils façonnent tous les objets dont ils ont besoin ; mais ils ne sont plus si habiles sculpteurs qu'autrefois.

Quant aux ouvrages d'aiguilles, les femmes n'ont de rivales que dans celles d'Ounalachka. Tout est cousu avec du fil tiré des fibres de la baleine ou d'autres animaux marins ; il y en a d'aussi fin que du fil de soie. Depuis les Russes, les aiguilles ont remplacé les arêtes. Le poil de renne et de chèvre est employé pour orner le vêtement des femmes ; elles effilent aussi des étoffes de laines d'Europe pour en former des glands de fantaisie.

A Cadiak, de même que sur toute la partie de la côte d'Amérique que j'ai vue, le chama-

nisme est en grand honneur. Elevés dans leur art dès l'enfance, les chamans sont venus à bout de persuader aux Aléoutes qu'ils ont commerce avec le diable, et savent par son moyen prédire l'avenir. Ils prétendent que certains enfans sont dès leur naissance destinés à devenir chamans, et que cette vocation est annoncée par un rêve. Chacun de ces sorciers emploie des momeries particulières, mais généralement on commence par étendre par terre au milieu d'un barabra ou de tout autre endroit, une peau de phoque, et l'on pose auprès un vase plein d'eau. Le chaman entre, se place sur la peau, se dépouille de son habit ordinaire, s'affuble d'une blouse qu'il met sens devant derrière; prend une perruque à laquelle sont attachées de chaque côté deux plumes qui ressemblent à des cornes; vis-à-vis de lui se tient la personne qui désire le consulter sur ses affaires; elle adresse la question au chaman qui se met à chanter; la compagnie se joint graduellement à lui, et l'on finit par un chorus ou plutôt un hurlement général. Durant cette incantation le chaman fait les grimaces et les contorsions les plus effrayables, jusqu'à ce qu'épuisé de fatigue, il tombe à terre; mais c'est pour se relever, et il répète cette parade plusieurs fois avant de donner la réponse qu'il assure avoir reçue dans ses accès, du malin esprit.

On consulte aussi les chamans comme médecins dans les cas dangereux; si le malade en réchappe, ils sont bien récompensés; s'il meurt, ils ne reçoivent rien.

Après les chamans, viennent les kaseks ou sages. Leur emploi est d'enseigner aux enfans les différens genres de danse, et de diriger les divertissemens publics. Ces insulaires désignent généralement nos prêtres par le nom de kaseks.

Enseveli dans l'ignorance la plus grossière, le naturel de Cadiak ne peut rien faire qu'il n'y mêle quelque pratique superstitieuse. Seulement pour ajuster un bout de ligne ou de corde, il ne le fait que sous l'auspice d'une racine, d'une pierre ou d'une herbe heureuse qui doit sa vertu à sa rareté. Un individu qui ne possède aucun de ces talismans, de ces dons de la fortune, est regardé comme le plus pauvre que l'on puisse imaginer. C'est par une de ces idées superstitieuses qu'au commencement du printemps, les pêcheurs de baleine parcourent l'intérieur de l'île pour chercher dans les montagnes des plumes d'aigle, des poils d'ours, et diverses sortes de pierres et de racines, et qu'ils déterrent des corps morts. Cet usage est porté si loin, qu'un père, à sa mort, lègue la caverne à celui de ses fils qu'il désigne pour lui succéder dans sa profession; celui-ci s'efforce d'augmenter cette précieuse collection,

de sorte qu'on en voit qui possèdent jusqu'à vingt cadavres. Quoique les pêcheurs de baleine passent pour impurs, ils ne sont pas moins considérés comme les pourvoyeurs de leur pays.

Ces insulaires passent leur temps à chasser, à se divertir, à jeûner. La chasse a lieu en été, les divertissemens commencent au mois de décembre et continuent tant qu'il reste des provisions, ensuite vient la période de famine qui ne cesse qu'au moment où les poissons reparaissent dans les rivières. Quelques individus meurent dans cet intervalle. Les fêtes consistent en danses qui diffèrent très-peu de celles des autres peuples sauvages, excepté qu'ici l'on met des masques les plus hideux.

Un autre passe-temps est le jeu; les habitans de Cadiak y sont tellement adonnés, qu'ils y perdent souvent tout ce qu'ils ont. Le kroukéghi est celui qu'ils aiment le mieux; il se joue à deux contre deux ou trois contre trois. Deux peaux sont étalées à terre à douze pieds de distance l'une de l'autre; on place sur chacune une marque ronde et plate faite en os, qui a quatre pouces et demi de circonférence, et est marquée d'un cercle noir et d'un point au centre. Chaque joueur a cinq petits disques en bois semblables aux dames du trictrac, et distingués de même par des couleurs. Les joueurs agenouillés, se penchent en avant en s'appuyant sur la main gauche, et jettent les

dames l'une après l'autre, chaque adversaire à son tour, en visant la marque ronde. Si on l'attrape, l'antagoniste essaye de déloger la dame avec la sienne. Toutes les dames épuisées, on examine leur position d'après laquelle on compte les points, et l'on continue ainsi jusqu'à ce que l'on ait atteint le nombre de cent douze qui fait gagner. On compte les points avec de petites baguettes.

Un autre jeu très en vogue est le *stopka*. On jette en l'air une petite figure sculptée en os; on compte différens points, suivant qu'elle tombe sur le derrière, sur le dos ou sur le ventre; il faut gagner vingt points.

La construction des bidarkas fait honneur à l'esprit d'invention de ces insulaires. Ils ressemblent aux baïdars d'Ounalachka. Ils en ont de trois espèces qui peuvent contenir une, deux ou trois personnes. Avant l'arrivée des Russes ils ne se servaient que des deux derniers. Ils avaient aussi de grands bateaux de cuir, qui pouvaient porter soixante-dix personnes; ils en fesaient usage dans leurs guerres et leurs longs voyages; aujourd'hui les Russes seuls les emploient. Les bidarkas vont très-vite et à la mer sont plus sûrs que les canots européens, surtout quand on est pourvu de bons vêtemens qui recouvrent l'ouverture dans laquelle on est assis. Ces bateaux vont jusqu'à Ounalachka et Sitca. Quand il y en a plusieurs ensemble et

qu'il survient une tempête, ils s'attachent par bandes de trois à quatre, et comme des canards, sont ballottés par des vagues sans courir le moindre danger. Dans le principe j'avais de l'aversion pour ces bateaux de cuir, à cause de leur excessive élasticité dans l'eau, qui vient de leur construction extrêmement légère; quand j'y fus accoutumé, je les trouvai très-agréables.

Il est surprenant qu'un peuple capable d'inventer les bidarkas, mette aussi peu de soin de la construction de ses barabras; on ne peut rien se figurer de plus misérable. C'est une grande chambre qui a une porte de trois pieds carrés, et une ouverture au toit pour laisser une issue à la fumée; au milieu de la cabane on creuse un trou pour le foyer, les côtés sont divisés par les planches en plusieurs magasins; c'est en même temps une cour, une cuisine et en cas de besoin un théâtre. On y danse, on y construit les bidarkas, on y vide et on y sèche le poisson, et l'on y vaque à toutes les autres occupations domestiques. On ne le nettoye jamais; on se borne de temps en temps à jeter de l'herbe fraîche sur la terre, pour lui donner une apparence un peu plus décente. Des *djoupans* ou petites chambres sont contiguës à cette salle malpropre; chacune a son entrée particulière ou plutôt un trou par lequel un homme a de la peine à passer; une

ouverture en haut est bouchée par une vessie ou des intestins de poissons cousus ensemble qui donnent un libre accès à la lumière. Ces djoupans servent de salons, de chambres à coucher, et quelquefois de tombeaux; j'en ai vu un qui avait quatorze pieds dix pouces de long, sur quatorze pieds sept pouces de large. Des blocs de bois étaient placés tout à l'entour, à trois pieds trois pouces de distance du mur; dans cet intervalle, étaient étendues des peaux de phoque et de la paille pour s'asseoir et se coucher. Ces blocs étaient ornés de dents de loutre de mer, et tenaient lieu de matelas. Les insulaires dorment en travers entre ces blocs et le mur, en rapprochant leurs genoux de leur menton. Quoique ces chambres soient suffisamment échauffées en hiver par la respiration de leurs habitans, on y apporte dans les temps froids des pierres chaudes, ce qui les convertit quelquefois en étuves.

L'île de Cadiak, de même que les autres établissemens russes de la côte nord-ouest d'Amérique, est administrée par une espèce de gouverneur général ou de commandant en chef, qui a sous lui des agens nommés, ainsi que lui, par la compagnie à Saint-Pétersbourg. Les petits comptoirs ont chacun un inspecteur russe, choisi par le gouverneur parmi les personnes que recommandent leurs longs services et leur bonne

conduite. Ils ont le pouvoir de punir jusqu'à un certain point ceux qu'ils sont chargés de surveiller; mais ils sont responsables au gouverneur de leurs abus d'autorité. Le siége du gouvernement est le port de Saint-Paul ; il y a une caserne, des magasins, plusieurs grandes maisons de bois, et une église, la seule de cette côte. Les magasins servent de dépôt aux pelleteries de prix qui sont apportées des différens comptoirs ; elles sont ensuite expédiées à Okhotsk, d'où une partie est envoyée en Europe, et l'autre à Kiakhta, entrepôt du commerce entre la Russie et la Chine.

« Un des principaux comptoirs est à la baie de Kenay ou Cook's-river. Un Russe qui en rapporta une cargaison de pelleteries, me dit que les naturels étaient d'un caractère pacifique ; mais avaient tant d'aversion pour nos prêtres, qu'ils menaçaient d'ôter la vie au premier qui oserait venir chez eux. Cette haine prit naissance en 1796 par le zèle imprudent d'un de nos missionnaires qui, ayant persuadé à plusieurs de ces Indiens d'embrasser le christianisme, avait insisté avec trop de rigueur pour les faire renoncer tout d'un coup à leurs préjugés et à leurs usages, et par l'autorité de son caractère sacré, en avait contraint plusieurs à se marier conformément aux rites de l'église grecque. Irrités au dernier degré par les entreprises audacieuses de cet

étranger fanatique, ils le tuèrent, et en même temps vouèrent une haine éternelle à tout le clergé russe.

Le 14 juin la *Nèva* fit voile du port Saint-Paul. Le 22 elle entra dans le port de la Nouvelle-Arkhangel. M. Baranov vint aussitôt à bord; il était bien guéri de ses blessures. « Le lendemain, dit M. Lisiansky, j'allai à terre; je fus surpris des progrès du nouvel établissement. Grâce aux soins de M. Baranov, on avait fini huit maisons, on avait mis en culture un terrain qui aurait suffi pour quinze jardins potagers. Il y avait du gros bétail, des moutons, des chèvres, des cochons et des poules, ce qui est d'un grand prix dans ce coin de l'univers.

« Étant allé le 29 avec quelques-uns de mes officiers et M. Baranov visiter l'emplacement de l'ancien fort d'Arkhangel, nous y avons encore trouvé quelques bâtimens qui avaient échappé aux ravages des sauvages et aux flammes. Cette colonie, bâtie du consentement des Indiens, existait depuis deux ans, et la meilleure intelligence semblait régner entre eux et M. Baranov. Ses affaires l'ayant appelé à Cadiak, il laissa le poste aux soins d'un inspecteur entre lequel et les principaux toyons des Sitcans régnait la plus grande cordialité, car ils passaient souvent des journées entières dans les demeures les uns des

autres. On ne devait donc pas appréhender des hostilités ; la garde du fort était un peu négligée, les Russes et les Aléoutes s'occupant de chasser les loutres de mer, ou de se procurer des provisions pour l'hiver. Les Sitcans profitèrent d'une occasion où la plupart étaient absens, et s'avancèrent secrètement les uns par les bois, les autres par les bras de mer voisins, vers leur lieu de rendez-vous, au nombre de six cents, tous pourvus d'armes à feu. Quoique attaqués à l'improviste, quelques Russes restés dans le fort se défendirent courageusement ; ils furent accablés par la quantité de leurs ennemis, et tous mis à mort ; en quelques heures le fort fut détruit et brûlé ; deux mille peaux de loutres et beaucoup d'autres marchandises furent sauvées de l'incendie. Ensuite les Sitcans se mirent de différens côtés à la poursuite des Russes et des Aléoutes, et en tuèrent plusieurs, exerçant sur la plupart des cruautés inouïes.

Peu de jours après mon arrivée, M. Baranov envoya un interprète aux Sitcans avec lesquels il n'avait eu aucune communication pendant l'hiver. Il leur annonçait que j'avais ramené de Cadiak quelques-uns de leurs otages. Il semblait qu'ils conservaient encore des sentimens hostiles, car, durant notre absence qui avait été fort longue, nul toyon n'avait consenti à venir au fort. Après avoir passé

l'hiver dispersés de côté et d'autre, ils s'étaient réunis de nouveau, et s'étaient construit un autre fort dans le détroit de Chatam, vis-à-vis le comptoir de Housnov, semblable à celui que nous avions détruit. La position en était bien choisie, dans une petite baie peu profonde; un grand rocher le défendait du côté de la mer. D'autres tribus voisines s'étaient aussi empressées de se fortifier, ce qui pouvait faire craindre que les Russes ne fussent en peu de temps entourés d'ennemis nombreux et formidables.

M. Lisiansky ayant fait faire la reconnaissance de l'île sur laquelle le mont Edgecumbe est situé, lui donna le nom d'île Crooze.

Après plusieurs pourpalers avec les Sitcans, par le canal d'un interprète qui allait les trouver, ils envoyèrent un ambassadeur pour conclure un traité de paix. Quoique ces peuples soient absolument barbares, ils aiment beaucoup l'apparat et observent scrupuleusement les cérémonies; on fit donc des préparatifs pour recevoir convenablement ce plénipotentiaire et sa suite. Ces insulaires arrivèrent dans cinq canots; quand ils furent à peu de distance du port, ils commencèrent à chanter. Les Aléoutes allèrent au-devant d'eux, pendant que les Tchoubatchis désignés pour les conduire à la conférence, se préparaient à s'acquitter de leur emploi en saupoudrant leurs che-

veux de duvet d'aigle ; et se vêtissant de leurs plus beaux habits. Il était difficile de s'empêcher de rire en regardant la parure de ces introducteurs. Plusieurs n'avaient qu'une veste de toile, d'autres étaient nus, sauf une culotte déchirée, ou un vieux chapeau ; ils étaient aussi vains de ces haillons que les élégans de l'Europe le sont de l'habit le plus galant. Les membres de l'ambassade, après avoir chanté, dansèrent dans leurs canots ; le toyon cabriolait et sautait de la manière la plus comique, en s'éventant avec de grandes plumes. Le chant qui accompagnait leurs contorsions était horrible. Cette farce finie, les introducteurs en commencèrent une autre du même genre sur la plage ; quoiqu'elle ne durât qu'un quart-d'heure, dit M. Lisiansky, elle mit notre patience à bout. Les Sitcans au contraire, restaient dans leurs canots à l'admirer : enfin l'ambassadeur fut enlevé de son bateau, placé sur un tapis précieux et transporté au lieu qui lui était destiné ainsi qu'aux autres, qui furent amenés de même, mais sur un véhicule moins somptueux. Ils furent tous régalés, et comme il était tard, on remit l'audience au lendemain.

Avant d'y aller, l'ambassadeur et sa suite, s'embarqua dans un canot de M. Baranov et me rendit visite à mon bord. En quittant le rivage, ils dansèrent et chantèrent. Celui qui était placé

à l'avant du bateau arrachait les plumes d'une peau d'oiseau et les soufflait en l'air. Quand ils furent près du bâtiment, ils dansèrent, et reprirent encore sur le pont leur exercice favori qui dura au moins une demi-heure. J'invitai l'ambassadeur et sa femme ainsi qu'un toyon de Cadiak qui était de la partie, à venir dans ma chambre ; les autres furent régalés sur le pont. Ayant versé à mes hôtes du thé et de l'eau-de-vie, je fis amener les trois otages ; l'un était fils de l'ambassadeur. Le vieillard le voyant plus grand et plus fort que lorsqu'il était parti, m'exprima sa reconnaissance de ce que je l'avais traité si amicalement ; il ne donna d'ailleurs aucune marque de tendresse à son fils dans cette entrevue, ce qui me fit concevoir une idée peu favorable de l'affection paternelle ou filiale parmi ces peuples. Ayant parlé de la destruction du vieux fort par ses compatriotes, l'ambassadeur m'assura qu'il n'y avait pris aucune part, et qu'il avait au contraire essayé de les détourner de cet attentat. Lorsqu'il vit que ses efforts étaient inutiles, il se retira à Tchilcat, village du canal de Lynn, afin de ne pas être témoin d'une action si criminelle. J'ajoutai foi à ce qu'il me disait, parce que je savais qu'il avait toujours été bien disposé pour les Russes.

« Après avoir resté deux heures avec moi, ils dansèrent, puis retournèrent à terre. Ces sauva-

ges aiment tant à danser, que je n'en ai jamais vu trois ensemble sans que leurs pieds fussent en mouvement. Avant que l'ambassadeur s'en allât, je lui permis de mettre le feu à un canon de deux, ce qu'il fit avec une fermeté qui me surprit, car il ne manifesta pas la moindre surprise soit au bruit, soit au recul de la pièce.

« L'après-midi j'allai à terre, et je fus présent à l'entrevue de M. Baranov avec les Sitcans; il fit présent à l'ambassadeur d'un beau manteau rouge bordé d'hermine, et à chacun de ses compagnons d'un manteau bleu commun; il leur distribua ensuite des médailles d'étain, comme des symboles de paix et d'amitié avec leur pays. Afin de donner une plus grande importance à cette pacification, un festin avait été préparé dans la maison de M. Baranov; toute l'ambassade y fut invitée; ils firent si bien honneur à la fête, que le soir ils furent rapportés complétement ivres dans leur chambre.

« Dans cette occasion solennelle, les Sitcans n'avaient pour tout vêtement qu'un coupon de drap d'Europe jeté sur l'épaule; tous avaient le visage barbouillé de différentes couleurs, et les cheveux saupoudrés d'abord de suie ensuite de duvet; cette manière de parer sa tête passe ici pour la plus magnifique; on ne l'observe que dans des circonstances particulières. La femme

de l'ambassadeur avait la figure peinte en noir, et les cheveux uniquement couverts de suie. Sa lèvre inférieure fendue portait le disque en bois, long de deux pouces et demi et épais d'un pouce, déjà décrit par d'autres voyageurs. Elle était obligée de boire avec la plus grande précaution pour ne pas gâter cette partie de ses charmes. Son enfant qu'elle portait dans un panier, et qui n'était pas âgé de plus de trois mois, avait déjà la cloison du nez et la lèvre inférieure percées, et chargées de grains de verroterie.

« Le 19 l'ambassade des Sitcans partit en chantant de même qu'à son arrivée. M. Baranov remit au vieillard, comme une dernière marque d'amitié, une plaque de cuivre avec les armes de Russie, fixée au bout d'une longue perche et ornée de plumes d'aigle et de rubans. Le Sitcan eut l'air charmé de ce présent; il eut aussi la permission d'emmener son fils auparavant laissé en otage, et promit d'en envoyer un autre plus jeune

« J'avais toujours eu le désir de gravir au sommet du mont Edgecumbe; faute de guide je n'avais pu le satisfaire, la route qui y mène passant presque toujours au milieu de bois impénétrables. Ayant trouvé deux Aléoutes qui la connaissaient bien, je pris avec moi le lieutenant Povalichkin et je m'embarquai le 21 à sept heures du matin. J'atteris à midi à l'île du Cap, où l'on

dressa les tentes, et l'on y passa la nuit auprès d'un grand feu. Ayant examiné les environs avec mon lieutenant, nous avons observé que toute la côte était formée par la lave; une falaise haute de trente pieds, et longue de plus d'un huitième de mille, offrait la même matière volcanique mêlée à l'argile; des pins en couronnaient le sommet.

« Malgré un brouillard très-épais nous nous sommes mis en marche le lendemain matin, espérant qu'il se dissiperait à mesure que le jour augmenterait, et comptant sur ce que me disaient les guides que nous pourrions revenir le soir à nos tentes, on n'emporta qu'un peu de pain. Le chemin très-mauvais, le devenait davantage en avançant. Les obstacles que nous opposaient des fossés, des arbres immenses tombés à terre, et des buissons épineux à travers lesquels il fallait se frayer un passage, nous fatiguèrent tellement, que nous fûmes obligés de nous reposer au bout de deux heures. On reconnut alors combien on avait eu tort de se pourvoir d'une si petite quantité de vivres; pour comble de malheur, le brouillard au lieu de diminuer, s'épaississait, nos guides s'égarèrent. Ces difficultés ne me firent pas départir de ma résolution, et pendant que nous nous reposions, j'envoyai un des Aléoutes chercher des provisions et des vêtemens,

chauds. Vers midi l'épuisement nous empêcha de faire un pas de plus; on se résigna donc à s'arrêter pendant la nuit sur une petite éminence près d'un ruisseau limpide. L'horizon qui, s'éclaircit alors, nous fit apercevoir qu'il nous faudrait beaucoup de temps pour achever notre entreprise. Malgré notre fatigue, nous nous mîmes à l'ouvrage, et vers le coucher du soleil nous eûmes construit deux cabanes en branchages. La nuit fut très-froide, le thermomètre descendit à 40° (3o° 55'), j'essayai en vain de dormir. Mes compagnons n'étaient pas plus à leur aise; ils s'étaient couverts d'écorce d'arbres pour se préserver de l'humidité glaciale du brouillard, et de l'ardeur du feu contre lequel ils s'étaient étendus.

« A la pointe du jour, le brouillard continuant encore, je tirai un coup de fusil; à ma joie extrême, j'entendis en réponse le cri de l'Aléoute et de quelques-uns de mes matelots qui l'accompagnaient avec des vivres. Bientôt le temps éprouva un changement favorable; on fit un bon repas et l'on partit. La route, quoique raide, était moins désagréable que la précédente. A midi nous sortîmes des bois, et après nous être reposés un peu, nous gravîmes vers le sommet de la montagne par un sentier qui suivait une ravine remplie de neige; dans quelques endroits il était étroit et parsemé de fragmens de matières volcaniques;

néanmoins la montée aisée nous permit d'arriver à notre but entre une et deux heures.

« Le premier objet qui frappa notre vue au sommet de la montagne fut une grande cavité à peu près de deux milles de circonférence et de deux cents pieds de profondeur, dont la surface était couverte de neige. Mes guides m'avaient dit qu'elle était pleine d'eau, je la trouvai parfaitement sèche. Sans doute à l'époque où ils l'avaient visitée, les fortes pluies d'automne l'avaient remplie, et lui avaient donné l'aspect d'un lac. Je suis persuadé d'ailleurs qu'au fond de ce bassin il y a des trous par lesquels l'eau s'écoule et forme les ruisseaux et les rigoles qui nous avaient tant incommodés dans notre montée. Après avoir fait le tour du sommet, j'écrivis nos noms sur un morceau de papier que j'enfermai dans une bouteille; elle fut enterrée sous un tas de pierres comme un témoignage de notre venue en ces lieux.

« De cette hauteur, nous apercevions à nos pieds une quantité innombrable d'îles et de détroits, jusqu'à l'entrée du Cross-Sund, et le continent qui se prolonge plus au nord; les montagnes de l'autre côté de la baie de Sitca, semblaient reposer sur les nuages immobiles suspendus à leur base. Pour ajouter à la beauté de la perspective, le soleil, après une ondée de quelques minutes, brilla de tout son éclat.

« Après avoir passé trois heures délicieuses sur ce sommet à contempler avec ravissement les œuvres du Créateur, nous avons retourné à nos cabanes où nous avons passé une meilleure nuit que la précédente, parce que le temps était plus chaud et que nous étions mieux pourvus de vivres.

« La hauteur perpendiculaire du mont Edgecumbe au-dessus de la mer, est suivant mon estime de 8,000 pieds. Le flanc du côté de la mer, quoique escarpé, était couvert de neige; celui qui fait face à la baie est en pente douce, d'un accès facile, et couvert de bois jusqu'à un mille et demi du sommet, qui est pierreux avec quelques espaces verdoyans. L'apparence de cette montagne volcanique donne sujet de conjecturer qu'elle a été beaucoup plus haute, et que les éruptions ayant cessé, les parties les plus élevées se sont écroulées par le laps de temps, en remplissant le gouffre qui avait vomi les matériaux dont le dehors du mont était formé. Le volcan est probablement éteint depuis un grand nombre de siècles, car beaucoup de laves se réduisent en terre. La plus dure est de couleur brune.

« Le 25, je fus de retour à bord de la *Néva*. J'arrivai à temps pour voir une troupe d'Aléoutes s'embarquer dans trois cents bidarkas, et aller à la chasse des loutres de mer; ils étaient vêtus de leurs plus beaux habits et avaient le visage telle-

ment barbouillé de peinture, qu'ils ressemblaient plutôt à des monstres qu'à des hommes.

« A peu près à neuf cents pieds de la côte occidentale de la baie de Sitca, et à douze milles du fort d'Arkhangel, une source d'eau chaude sort du flanc d'une montagne et tombe dans un grand bassin que l'on a creusé exprès. La chaleur de l'eau à l'endroit où elle jaillit du rocher, est de 150° (53° 20), et dans le bassin de 100° (30° 20). Elle est sulfureuse avec un mélange de sel et de magnésie. Les Sitcans s'y baignent lorsqu'ils sont affligés du scorbut et d'ulcères. J'en fis faire usage à mes matelots malades, et ils éprouvèrent un grand soulagement de ces bains.

« Quoique la partie de la côte où est située le Nouvel-Arkhangel ait été découverte depuis l'époque du voyage de Tchirikov en 1741, ce n'est que par le voyage de Vancouver que l'on a su qu'elle faisait partie d'un groupe d'îles; je lui ai attribué le nom de Sitca, d'après celui de *Sitca-Hans* (hommes de Sitca), que les naturels se donnent à eux-mêmes. La reconnaissance que j'en ai faite m'apprit qu'il y en a quatre principales : Jacobi, Crooze, Baranov et Tchitchagov.

« Le comptoir actuel est placé sur la baie que les Anglais ont nommée *Norfolk's-Sound*. Les îles Sitca sont bien boisées; le pin, le mélèze, le cèdre blanc, y sont les plus communs; il y a aussi des

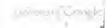
sapins et des peupliers, mais en moins grande quantité. Le pommier ressemble à celui d'Europe, son fruit qui n'est pas beaucoup plus gros qu'un bigarreau, a le goût d'une pomme sûre. Toutes sortes de petits fruits sont abondans, entre autres les fraises, les groseilles noires, les framboises et les bluets.

En été les rivières sont remplies de poissons excellens. Chaque printemps les harengs fourmillent dans la baie ; on y prend aussi d'excellentes morues et de très-grandes plies. Les animaux terrestres sont peu nombreux; ceux au contraire qui vivent également sur terre et dans l'eau, sont très-communs, entre autres les loutres de mer et de rivières, et plusieurs espèces de phoques. On n'y voit point autant d'oiseaux qu'à Cadiak, ils sont à peu près les mêmes, excepté une pie bleue avec une touffe de plumes sur la tête.

Le climat de ces îles permettrait, suivant mon opinion, d'y cultiver l'orge et l'avoine, et toutes sortes de fruits et de végétaux d'Europe. L'été est chaud, il finit avec le mois d'août; l'automne ne diffère de l'hiver que parce qu'il tombe moins fréquemment de la neige. La population se compose de huit cents individus mâles ; les femmes sont vraisemblablement plus nombreuses. Les Sitcans sont de taille moyenne, ils ont un air de jeunesse, et sont actifs et adroits : ils ont les che-

veux lisses, forts, et d'un noir de jais, le visage rond, les lèvres grosses, le teint foncé ou cuivré. Les hommes ont pour vêtement des coupons de drap ou des morceaux de peau de daim; quelques-uns portent une espèce de pantalon court, et une blouse étroite. Leur habit de guerre est une peau de daim doublée et renforcée autour du cou; ou bien un surtout de drap, muni à la poitrine de plaques de fer pour la garantir des balles. Autrefois ils avaient une espèce de cuirasse faite de morceaux de bois artistement entrelassés les uns dans les autres, et retenus par des fibres d'animaux. Les casaques de drap leur sont fournies par les marchands américains, en échange de peaux de loutres. En hiver ils s'habillent quelquefois de peaux; cependant le drap est plus en usage. Quelquefois les riches s'enveloppent d'une couverture blanche, fabriquée dans le pays avec la laine des moutons qui est aussi fine que celle des mérinos. On y brode des figures carrées et on les borde de glands noirs et jaunes. Il y en a de si artistement brochées d'un côté avec la fourrure de la loutre de mer, qu'on les en croirait doublées; elles sont très-belles.

Malgré leur bravoure, les Sitcans sont extrêmement cruels envers leurs prisonniers; ils les torturent jusqu'à la mort, ou bien les condamnent pour la vie à des travaux extrêmement durs; c'est



surtout contre les Européens qu'ils montrent cette atrocité; le malheureux qui tombe entre leurs mains ne doit s'attendre à aucune grâce; hommes, femmes, enfans tombent sur lui tous à la fois; on lui découpe la chair, on le pince, on le brûle, on lui coupe un bras ou une jambe, on lui enlève la chevelure. Cette opération barbare s'exerce principalement sur un ennemi tué ou resté sur le champ de bataille. Elle est effectuée par les chamans qui font d'abord une incision sur la peau autour de la tête, et ensuite l'enlèvent en tirant les cheveux. La tête est coupée et jetée, ou bien fichée sur un pieu en guise de trophée. Depuis que les Sitcans ont des fusils et de petits canons que leur fournissent les marchands des Etats-Unis, ils ne font plus grand usage d'arcs et de flèches.

En été ils se nourrissent de fruits sauvages, de poissons frais et de la chaire des mammifères amphibies. En hiver ils vivent principalement de saumon sec, d'huile et de rogue de poisson, surtout de harengs, et ils en ont toujours une bonne provision. Dès que ces poissons se montrent sur la côte, les Sitcans se réunissent et les poursuivent avec une activité remarquable. Pour recueillir la rogue, ils se servent de branches de pin sur lesquelles elle s'attache facilement, et où elle sèche. Ensuite on la met dans des paniers ou

des trous creusés exprès en terre, et on la conserve ainsi. Il faut ajouter à ces mets une espèce de goëmon et des gâteaux faits d'écorce de mélèze, qui ont un pied de surface carrée et un pouce d'épaisseur. Ils font, comme tous les sauvages, rôtir leurs viandes au bout de baguettes de bois, ou bien la font cuire dans des marmites de métal que les colons russes ou les commerçans leur vendent : les riches ont de la faïence d'Europe, les pauvres n'ont que des jattes de bois qu'ils font eux-mêmes, et de grandes cuillères en bois ou en cornes de mouton sauvage.

Les barabras des Sitcans sont vastes et de forme carrée; les parois sont en planche. Le toit ressemble à ceux de l'Europe septentrionale, excepté qu'il y a dans toute la longueur une ouverture large de deux pieds pour laisser sortir la fumée. Il n'y a pas de fenêtres; les portes sont si petites qu'il faut beaucoup se baisser pour y entrer. Le foyer est dans un grand trou carré, au milieu de la maison; chez les riches il est entouré de planches, et l'espace qui le sépare de la paroi, divisé en différens compartimens pour les familles unies par les liens de la parenté qui demeurent ensemble. Des tablettes en planche sont attachées aux parois pour les besoins du ménage.

Leurs pirogues sont faites avec le tchaha, bois léger qui croit plus au sud. On les creuse dans un

seul tronc d'arbre; il y en a d'assez grandes pour porter soixante hommes; j'en ai vu qui avaient quarante-cinq pieds de long; elles n'en ont ordinairement que trente; elles vont très-bien à la pagaye quand la mer est tranquille. Les grandes servent pour la guerre, ou pour le transport de plusieurs familles d'un lieu à un autre. Les petites sont pour la pêche ou pour toutes les occupations qui n'exigent pas beaucoup de bras. Elles sont très-ingénieusement construites.

Les mœurs et les usages des Sitcans ne diffèrent pas de ceux des insulaires de Cadiak, toutefois les premiers semblent aimer davantage les divertissemens; car ils chantent et dansent continuellement. Ils brûlent les morts et déposent dans des coffres de bois les cendres et les ossemens qui n'ont pas été consumés; ces coffres sont placés sur des poteaux ornés de figures peintes ou sculptées, suivant la richesse du défunt.

En prenant possession de leur nouveau comptoir, les Russes détruisirent au moins une centaine de ces monumens. A la mort d'un toyon et de tout personnage distingué, on égorge un de ses esclaves et on le brûle avec lui. La même cérémonie barbare s'observe lorsqu'un homme de conséquence bâtit une maison neuve, avec cette différence que dans cette occasion la malheureuse victime est enterrée. L'on brûle le corps

les Aléoutes. Ils tuent ordinairement à coups de fusil les animaux marins pendant qu'ils dorment. N'en pouvant pas détruire beaucoup de cette manière, les loutres de mer abondent dans leur voisinage. Les Aléoutes au contraire sont sûrs d'exterminer tous les animaux qui se trouvent autour d'eux ; en effet on ne trouve guère de traces de loutres marines, entre Kenay et Cross-Sound, où ces amphibies précieux étaient autrefois très-communs.

Ce que j'ai dit des Sitcans convient aussi à tous les Indiens qui habitent entre Iakoutat ou la baie de Béring, et le cinquante-septième parallèle nord. Ils se donnent à eux-mêmes le nom de *Colochés*. Ils demeurent dans des villages indépendans les uns des autres, mais se tiennent par les liens d'un même idiome et d'une origine commune. Leur nombre est à-peu-près de 10,000; leurs principales tribus prennent par distinction les noms des animaux qu'elles préfèrent ; il y a par exemple la tribu de l'ours, de l'aigle, de la corneille, du marsouin et du loup. Celle-ci nommée des Cokontans a plusieurs prérogatives dont ne jouissent point les autres ; on les regarde comme les meilleurs guerriers, comme insensibles à la douleur et comme remplis de mépris pour la mort. Si un des Cokontans est fait prisonnier à la guerre, on le traite toujours bien, et générale-

ment on lui rend la liberté. Ces tribus sont tellement mêlées entre elles, que l'on trouve des familles de chacune dans le même village : néanmoins celles-ci vivent à part; pour distinguer la caste à laquelle elles appartiennent, elles placent sur le toit de leur maison l'image peinte ou sculptée do l'oiseau ou du quadrupède qui la représente. Ces tribus se font rarement la guerre les unes aux autres, et sont toujours prêtes à faire cause commune dans le cas d'une attaque de la part d'une tribu étrangère.

Les Colochés croient à un créateur de toutes les choses célestes, qui, lorsqu'il est en colère, leur envoye des maladies. Ils croient aussi à un malin esprit qu'ils supposent cruel, et qui inflige des maux par l'intermédiaire de ses chamans.

Le droit de succession va de l'oncle au neveu, à l'exception de la dignité de toyon principal ; elle passe au plus puissant ou à celui qui a la parenté la plus nombreuse. Quoique les toyons exercent le pouvoir sur leurs sujets, il est extrêmement limité, à moins qu'il ne s'élève un homme d'une capacité extraordinaire; il gouverne despotiquement, et, suivant l'usage, fait beaucoup de mal. Ces toyons sont nombreux, même dans les petits villages, il y en a souvent quatre à cinq.

M. Lisiansky trouva par le résultat de plusieurs

observations comparées, que la longitude du Nouvel-Arkhangel est à 135° 33′ à l'ouest de Greenwich. Ce comptoir est très-bien situé, entouré de belles forêts, et abondamment pourvu d'eau fraîche. Indépendamment de ces avantages et de beaucoup d'autres, il est voisin des lieux les plus convenables pour la chasse aux loutres de mer. M. Lisiansky pense qu'il est destiné à devenir le principal des comptoirs russes sur cette côte d'Amérique.

La *Nèva* ayant chargé toutes les pelleteries que les agens de la compagnie avait à lui remettre, partit de la Sitca le 1er septembre 1805. Le 15 octobre elle était arrivée à 26° de latitude nord, et 175° 23′ de longitude ouest.

« Quoique depuis plusieurs jours, dit M. Lisiansky, nous eussions été entourés de grandes volées d'oiseaux et de poissons, nous n'en avions jamais tant vus qu'aujourd'hui ; le vaisseau était environné de marsouins, de bonites, de pilotes, de paille-en-culs, de frégates et de mouettes grises. Cette circonstance excita singulièrement mon attention, surtout parce que La Pérouse avait observé près de ce même endroit des indices qu'il regardait comme précurseurs de la découverte d'une terre nouvelle. Je recommandai à chacun de faire bonne garde, et je restai toute la journée sur le pont. Nous n'aper-

çûmes rien. Cependant, à dix heures du soir, notre courage fut mis à une rude épreuve. J'avais donné mes ordres pour la nuit au lieutenant de quart, et je me retirais dans ma chambre, lorsque le vaisseau ressentit un choc violent; je mis aussitôt la barre du gouvernail sous le vent, et je voulus virer de bord; ce fut inutile, le bâtiment toucha avant d'être venu au vent. Tout le monde fut aussitôt appelé sur le pont; la sonde fit connaître que nous avions touché sur un banc de corail. J'ordonnai de jeter à la mer les canons et les objets les plus lourds qui avaient été placés à l'entrée de la cale, mais de le faire avec assez de précaution, pour qu'on pût les recouvrer, si les circonstances le permettaient. La *Nèva* étant ainsi allégée, nous réussîmes à la remettre à flot le 16 à la pointe du jour. Il nous fit apercevoir à la distance d'environ un mille dans l'ouest-nord-ouest et dans le sud-sud-ouest de hauts rochers, battus par des brisans épouvantables, quoique la mer aux environs fût aussi unie qu'une glace. Malgré notre position critique, cette vue nous causa une grande satisfaction, et tout l'équipage travailla avec ardeur.

« Nous venions à peine d'être remis à flot, attendant le maître qui était allé dans un canot sonder de divers côtés, lorsqu'un raffale nous

jeta sur un banc plus dangereux que le premier. La mer était extrêmement grosse, et le vaisseau frappait continuellement contre le fond avec violence. Je fus obligé de jeter à l'eau les cables, les ancres et tous les objets les plus lourds, quelque nécessaires qu'ils fussent ; j'étais même décidé à couper les mâts, si nous ne parvenions pas à flotter avant la nuit. Après des peines extrêmes, nous en vînmes à bout. Quoique le vaisseau fût toujours en danger, il était absolument nécessaire de laisser prendre du repos à mon équipage. Heureusement un calme parfait régnait pendant tout ce temps ; sans cela nous étions tous perdus.

« A la pointe du jour le 17, je profitai du beau temps pour nous touer en avant, ensuite j'envoyai la moitié de mon équipage à la recherche des objets qui avaient été jetés à la mer. A ma grande satisfaction tout était rapporté à bord à cinq heures du soir. En les cherchant, on trouva un morceau de la fausse quille de la *Neva*, qui avait été emporté quand elle toucha ; les chocs répétés qu'elle avait éprouvés, lui avaient sans doute fait perdre la plus grande partie de cette quille, cependant depuis vingt-quatre heures l'eau n'avait pas considérablement augmenté dans la cale.

« A sept heures du soir, ayant atteint une pro-

fondeur de sept brasses, nous avons laissé tomber l'ancre. En songeant que pendant le temps que nous touchions, nous avions eu de trois à six brasses de fond, on serait disposé à supposer que nous aurions pu nous touer beaucoup plutôt, mais il faut faire attention que le fond de corail en coupant continuellement nos câbles, retardait la marche de notre manœuvre, et que la chaleur excessive nous suscitait un autre obstacle. Me sentant incommodé de l'excès de la fatigue, je n'allai pas ce soir à terre comme je me l'étais proposé; quelques-uns de mes officiers que j'y envoyai revinrent au bout de deux heures avec quatre grands phoques qu'ils avaient tués à coups de lance sur la plage.

« Le temps continuant le 18 à être absolument calme et beau, nous nous sommes encore toués au nord avec toute la promptitude possible. Curieux d'examiner un lieu qui par sa situation semblait être d'une grande importance pour la navigation, j'allai à terre avec plusieurs de mes officiers, laissant à bord l'ordre de gagner le large si un vent favorable s'élevait, et de nous y attendre après être sorti de tous les écueils. Le ressac était si fort, que nous eûmes beaucoup de difficulté à aborder une petite baie où il y avait des troupes nombreuses d'oiseaux de différentes espèces et des phoques d'une taille énorme. Après

être débarqués nous fûmes extrêmement incommodés par les oiseaux qui nous attaquaient en volant, tandis que d'autres couraient après nous en nous becquetant les jambes. Il n'était pas aisé de les écarter, même à coups de cannes. Les phoques étaient étendus sans mouvement sur la plage; quelques-uns avaient plus de sept pieds de longueur; ils remuèrent à peine à notre approche, et même n'ouvrirent guère les yeux. Dans toute autre circonstance la vue de ces animaux nous aurait fait très-grand plaisir; en ce moment nous avions à nous occuper d'un objet bien plus important, nous avons donc passé auprès d'eux sans les inquiéter. La chaleur était accablante; à chaque pas nous enfoncions jusqu'au genou dans des trous cachés par des plantes rampantes; nous avons supposé qu'ils contenaient des nids d'oiseaux, car nous entendions souvent des cris qui en sortaient quand nous y mettions les pieds. Vers le soir, ayant examiné tout ce qui méritait attention, nous avons fixé un pieu dans le sol, et enterré auprès une bouteille contenant la description de la découverte de cette île.

« De retour à bord, des réflexions décourageantes se présentèrent en foule à notre esprit; nos recherches nous ayant prouvé que si nous étions assez malheureux que de ne pouvoir parer cette île, nous n'avions d'autre parti à prendre

que de nous résigner tranquillement à la mort qui nous attendait, puisqu'il n'y avait pas une goutte d'eau fraîche sur cet îlot. Les poissons, les oiseaux, les tortues, les phoques y abondaient, nous pouvions satisfaire notre appétit : mais comment apaiser notre soif ?

« Cette île ne promet au navigateur, d'abord qu'un péril certain, puis une destruction presque inévitable. Elle est au milieu d'un banc de corail très-dangereux, et à l'exception d'une petite éminence à la partie orientale, elle est presque de niveau avec la mer. Le sol consiste en sable de corail recouvert d'herbe et de plantes rampantes. L'oiseau le plus remarquable que nous vîmes fut une espèce de pigeon sauvage; en volant pendant la nuit il produisait un bruit fort et désagréable.

« Nous avons trouvé sur la plage de grands troncs de bois flotté ; le plus gros avait vingt-un pieds de circonférence près de la racine ; ils ressemblaient au bois rouge, espèce d'arbre qui croît sur les bords de la Colombia en Amérique. S'ils n'ont pas pu être amenés de cette côte ici par la mer, à cause de la distance prodigieuse ; il s'ensuit qu'ils doivent venir d'un lieu plus proche. Mais ces arbres ne sont pas indigènes aux îles Sandwich, et le Japon est très-éloigné de même que l'Amérique. Il n'est donc pas improbable que sur la même ligne où sont situées les îles Sand-

wich, l'île Necker, et celle que nous venions de découvrir, il y a plus au nord-ouest des terres qu'un navigateur futur pourra trouver. C'est peut-être aussi sur la même ligne qu'est située l'île de laquelle les Espagnols, suivant quelques écrivains, ont eu jadis connaissance par 33° 50′ de latitude nord et 170° de longitude est.

« Je trouvai aussi sur la plage une petite calebasse, sur le côté de laquelle on avait taillé un trou rond. Elle ne pouvait pas avoir été amenée d'une grande distance, car elle était encore fraîche et bien conservée. C'est un grand malheur que le vaisseau ait touché; autrement je n'aurais certainement pas quitté les environs de cette île sans les explorer complètement; mais quoique l'espérance de faire des découvertes fût chère à mon cœur, je n'osai pas les hasarder, après les dommages que la *Nèva* avait soufferts.

« Lorsque je fais réflexion que le vaisseau aurait pu toucher sur ce banc, dans un endroit plus dangereux que celui qu'il a rencontré, et que le moindre vent, notamment du nord-est, aurait suffi pour le briser en pièces, je ne puis assez rendre grâces à la Providence, car je suis persuadé que sans son aide, nous n'eussions, comme La Pérouse et ses compagnons, jamais revu notre patrie; en supposant même que nous n'eussions pas été noyés, l'île n'offrant ni eau ni bois,

nous eussions éprouvé une mort mille fois plus affreuse, en périssant de faim. Je dois un tribut de reconnaissance à mon équipage, pour sa conduite dans cette occasion critique; tout le monde, officiers et matelots, fut si constamment employé, que l'on eut à peine six heures de repos pendant tout le temps que l'on resta sur cette île; bien loin d'en murmurer, chacun montra un empressement, un courage et une gaîté dignes des plus grands éloges. Je donnai le nom de *pointe de la Nèva*, à l'extrémité sud-est de cette île, sur laquelle ce vaisseau toucha, et celle-ci, d'après le vœu unanime de mon équipage, fut appelée *île Lisiansky*. Le milieu est par 26° 2′ de latitude nord, et 173° 42′ ouest.

« Le 19 une légère brise du nord-ouest souffla fort heureusement pour nous. A midi nous n'étions encore qu'à dix milles de distance de l'île, et pourtant on ne pouvait l'apercevoir distinctement, même du haut des mâts. On sonda, et l'on ne trouva pas fond à cent brasses; une demi-heure auparavant la profondeur avait été de vingt-cinq brasses, elle avait continuellement augmenté depuis l'endroit où nous avions mouillé. Partout le fond était plein de corail; il se montrait sur les points les plus bas, en masses de la dimension de grands arbres. »

Le 20 on vit de nombreuses volées d'oiseaux;

en conséquence on diminua de voiles; le 23 on faisait route à l'ouest, on aperçut des brisans dans cette direction; on les évita, une raffale assez forte en éloigna tellement le vaisseau, que l'on ne put revenir vers cet écueil pour le reconnaître : il fut nommé *rocher de Krusenstern ;* il est par 22° 15′ nord ; et 175° 37′ ouest.

« Le 15 novembre, dit M. Lisiansky, nous vîmes les îles de Saypan et de Tinian. Le 22 nous fûmes assaillis par un ouragan qui déchira la seule voile que l'on eût dehors, et fit tellement pencher le vaisseau, qu'une partie de l'écoutille était sous l'eau; le canot suspendu à l'arrière, les passe-avants et d'autres objets furent emportés en même temps. L'eau entra avec tant de violence et de rapidité dans la cale, par les coutures du côté sous le vent, d'où la pression de la mer avait fait sortir l'étoupe, que nos pompes ne purent la franchir, et nous aurions inévitablement coulé à fond, si cette affreuse tourmente ne s'était pas apaisée; elle diminua vers le soir. L'équipage qui était dans l'eau jusqu'aux genoux, se trouvait si épuisé par la fatigue, qu'il ne pouvait plus pomper. Ainsi la Providence nous accorda une seconde fois sa protection bien visible pour nous sauver de notre perte.

« Pendant la nuit le vent fut encore très-fort, mais à la pointe du jour le temps s'embellit telle-

ment, que l'on put remettre en ordre toutes les manœuvres qui avaient beaucoup souffert. Après avoir fini cette opération, l'on s'occupa de nettoyer le vaisseau et de sécher tout ce qui avait été mouillé durant la tourmente. Quoique l'on eût monté sur le pont tout ce qui était en bas, et que l'on eût fait des fumigations avec le vitriol dans toutes les parties du vaisseau, il sortait une odeur extrêmement puante de l'entrepont, alors je soupçonnai que les pelleteries qui se trouvaient dans la cale étaient gâtées.

« J'ordonnai donc le 24 dès le matin d'examiner la cale, et à mon grand chagrin ma conjecture se trouva juste. En levant la grande écoutille, il en sortit une vapeur bleue d'une odeur si fétide, que pendant quelque temps personne ne put rester près de cette ouverture.

Vérification faite des pelleteries qui remplissaient la cale, celles de dessus étaient en bon état; mais à mesure que l'on approchait du fond, on découvrit qu'elles étaient de plus en plus gâtées; on fut obligé de jeter par-dessus bord trente mille peaux d'ours, indépendamment de beaucoup d'autres qui avaient un grand prix; la perte occasionée par cet accident fut estimée à quarante mille piastres.

Le 1er décembre on vit le grand Lema, île de la côte de Chine; un pilote qui vint à bord de la

Nèva, annonça que la *Nadiejeda* était mouillée dans le Typa. Le lendemain les deux capitaines se revirent après une séparation de près de dix-huit mois. Le 10 février 1806 ils mirent à la voile en même temps; le 15 février ils se perdirent de vue pendant la nuit dans la mer des Indes; le 28 juin la *Nèva* laissa tomber l'ancre dans la rade de Portsmouth; elle en partit le 13 juillet; le 24 elle passa le Sund, et le 4 août elle arriva dans le port de Cronstadt.

VOYAGE

DE M. G. H. DE LANGSDORFF

AUX ILES ALÉOUTIENNES,

ET A LA CÔTE DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

(1805 A 1808.)

M. Resanov, après avoir débarqué au Kamtchatka, conçut le projet, en conséquence des lettres qu'il reçut de Saint-Pétersbourg, de visiter, comme chargé des pouvoirs de la Compagnie russe d'Amérique, les îles Aléoutiennes et la côte nord-ouest d'Amérique. Ayant jugé que dans un voyage à des contrées si sauvages un médecin ne lui serait pas inutile, il proposa à M. le docteur Langsdorff de l'accompagner. Le désir de parcourir des pays dont l'histoire naturelle n'avait pas été bien étudiée détermina M. Langsdorff, il accepta l'offre de M. Resanov.

Le 24 juin 1805 le navire la *Marie*, commandé par le capitaine Machin, mit à la voile du port Saint-Pierre-Saint-Paul. Indépendamment de M. Resanov et de M. Langsdorff. MM. Kvostov et Davidov, officiers de la marine russe, s'y étaient embarqués comme passagers.

Au lieu de matelots, ce navire avait soixante promichleniks ou chasseurs au service de la compagnie. Ce sont ordinairement de mauvais sujets, des ouvriers ou des marchands qui n'ont pas pu faire leurs affaires, ou même des gens repris de justice. La plupart avaient fait leur premier voyage sur mer l'année précédente en venant d'Okhotsk au Kamtchatka; ils étaient obligés d'apprendre de nouveau le nom des voiles et des manœuvres, il en résultait un embarras et une confusion extrêmes, et au moindre changement de vent, cinquante hommes ne faisaient pas la besogne dont dix bons matelots seraient venus à bout. De plus le navire était tellement encombré de marchandises, que plus de la moitié de l'équipage était constamment obligée de se tenir sur le pont. Par un effet de la nourriture malsaine et peu abondante que la compagnie leur avait fait délivrer au Kamtchatka, beaucoup étaient malades du scorbut. Cette circonstance était d'autant plus fâcheuse que, dans ces parages, la navigation est sujette à des fatigues particulières. Le soleil peut

rarement percer les brumes épaisses et humides, et durant tout l'été, l'on ne jouit que de peu de jours sereins. Toutefois le nombre des malades n'augmenta pas autant que je l'aurais cru.

Si cet équipage était mesquinement nourri, il était encore plus pitoyablement vêtu. Le manque de linge surtout, produisit tous les inconvéniens auxquels on pouvait s'attendre. C'était un spectacle dégoûtant et auquel il était impossible d'échapper à cause de la petitesse du navire, que de voir ces hommes excessivement sales, se débarrasser de la vermine qui les tourmentait. Malgré la propreté la plus soigneuse, il était difficile de se préserver de cette incommodité.

Tous les jours on voyait beaucoup d'oiseaux de mer ; le 6 juillet on aperçut Attou, la plus occidentale des îles Aléoutiennes. Les brouillards cachaient la plupart des autres ou ne permirent de les voir qu'imparfaitement ; le 11 on se trouva devant le port d'Ounalachka. Le vent contraire empêchant d'y entrer, M. Resanov décida d'aller visiter les îles de Saint-George et de Saint-Paul, situées au nord-ouest d'Ounalachka et encore peu connues. La brume, la pluie, la force du vent rendirent la navigation longue et pénible, on ne vit Saint-Paul que le 17 juillet, quoique sa distance d'Ounalachka ne soit que de 190 milles de mer ; le soir on mouilla dans une baie ouverte de la

côte nord-ouest qui n'est entourée que de collines de hauteur médiocre.

Le sable du rivage est noir, brillant, pesant; il contient probablement du fer ou du titane qui provient de débris de lave, car on l'observe en couches horizontales le long de la côte. Les collines et les montagnes étaient couvertes d'herbe verdoyante, aspect bien agréable pour des voyageurs qui venaient de quitter le Kamtchatka où elles étaient encore sous la neige, et qui n'avaient pas distingué autre chose aux îles Aléoutiennes.

En s'éloignant un peu du rivage, on rencontra des cabanes abandonnées; elles étaient creusées en terre; des côtes de baleines tenaient lieu de poutres; on voyait çà et là des barils, des pelleteries gâtées, des peaux de phoques, du bois, etc.; mais on ne découvrait pas le moindre vestige d'habitans. On présuma que des chasseurs russes de Saint-George étaient venus y passer quelque temps, puis l'avaient quittée.

S'éloignant de ces demeures abandonnées, les voyageurs marchèrent vers la pointe du nord-ouest, pour considérer les kotjas (*phoca ursina*), dont on avait déjà entendu au loin les rugissemens et les cris. Chacun s'arma d'un bâton. Ces phoques étaient couchés par milliers en troupes séparées; ne prévoyant pas le danger, ils ne témoignèrent

aucune crainte en voyant approcher cette troupe d'hommes ; cependant plusieurs se jetèrent à la mer ; les plus vieux restèrent, comme pour garder les jeunes animaux qui leur étaient confiés. Les plus gros, lorsqu'on fondit sur eux, ouvrirent la gueule, et firent entendre un sifflement ; d'autres cherchèrent à se défendre en mordant les hommes qui les attaquaient. Vains effort ; on en emporta plusieurs en les saisissant par les pieds de derrière, et les traînant ainsi sur les rochers. On avait faim, quelques-uns furent sur-le-champ écorchés et rôtis ; en moins d'une heure on en eut tué une cinquantaine des plus gros pour la provision de l'équipage. Si on eût laissé faire les matelots, ils les eussent assommés par centaines ; il fallut leur enjoindre expressément de s'en abstenir.

On trouva la chair de ces jeunes phoques excellente ; pour le goût, elle ressemble à celle du veau ; sa couleur noire cause d'abord une répugnance que l'on surmonte bien vite. Les pattes sont le morceau le plus délicat.

En retournant au navire, chargés de provisions bien nécessaires à l'équipage affamé, les voyageurs y trouvèrent des chasseurs russes arrivés, dans un baïdar, de la partie sud-ouest de l'île où ils s'étaient établis. Le lendemain on alla les visiter ; ils étaient quinze Russes et quelques

Aléoutes ; quelques-uns demeuraient là depuis plusieurs années, occupés à tuer des phoques et des renards pour la compagnie. Au commencement de l'été, ils ne songent qu'à se procurer des vivres pour l'hiver, qui consistent principalement en chair de phoques desséchée ; pendant le reste de l'été et en hiver, ils préparent les peaux. Depuis le 1[er] janvier ces quinze hommes avaient assommé trente mille phoques ou ours de mer pour leur provision, et en avaient jeté les peaux, parce qu'ils n'avaient pas le temps de les étendre pour les faire sécher.

Tout dans cette île annonce une origine volcanique. Un des chasseurs donna à M. Langsdorff des pétrifications recueillies sur la plus haute montagne qui est au milieu de l'île, ce qui surprit d'autant plus ce naturaliste, que, dans tout le Kamtchatka, dans les îles Aléoutiennes et sur la côte nord-ouest d'Amérique, on ne trouve que des roches primitives et volcaniques.

Le climat est très-rude ; on a peine à concevoir que des hommes aient pu se décider à vivre pendant des années sur cette petite île, séparés de l'univers entier. Pendant l'hiver on y éprouve des tempêtes épouvantables ; la mer est alors couverte d'énormes rochers de glaces, sur lesquels, quand le vent souffle du nord, on voit quelquefois arriver des ours blancs. En été les

brouillards sont fréquens ; quelques chasseurs russes qui, pendant le petit nombre de jours sereins de cette saison, avaient gravi sur les montagnes les plus hautes de l'île, s'accordaient tous à dire qu'ils avaient aperçu dans le nord-nord-est une île qui n'avait pas encore été visitée. Ils prétendaient que l'île Saint-Paul a été autrefois beaucoup plus froide qu'elle ne l'est aujourd'hui, et que, pendant leur séjour, la terre végétale, les plantes et les buissons s'y étaient augmentés.

Les renards étaient autrefois nombreux ; on les prend dans des piéges ; ils sont devenus fort rares. Le kottibi, espèce de phoque, arrive dans l'île au mois d'avril en troupes considérables, y fait ses petits, et s'en va au mois de septembre ; c'est sa fourrure, plus douce que celle du phoque commun, que les Chinois et les peuples mongols recherchent avec empressement. La compagnie en tire un avantage immense, car quinze hommes dont l'entretien ne lui coûte presque rien, peuvent aisément tuer dans un été cent mille kottibis et préparer leurs peaux ; chacune se vend à Canton une piastre ou une piastre et demie, et à Kiakhta deux à trois roubles. Il y a quelques années, on avait assommé tant de kottibis, qu'il se gâta dans les magasins de la compagnie pour plusieurs millions de roubles de leurs peaux ; parce qu'on ne s'occupait que d'en avoir beau-

coup, et non de les préparer avec soin. Pour tuer ces animaux, il ne s'agit que d'en séparer une troupe du reste de la bande, et de les pousser vers l'intérieur de l'île, où on les assomme avec des bâtons. On les partage ainsi pour ne pas effrayer ceux qui restent.

Les loutres de mer sont presque totalement extirpées; le phoque commun au contraire et le phoque à crinière y sont en grand nombre; les morses fréquentent une petite île éloignée de quelques verstes de la pointe sud-ouest. Le poisson est rare le long de ces côtes. Tous ces phoques sont des animaux carnassiers qui les en éloignent.

La grande quantité d'oiseaux de mer qui viennent pondre dans cette île procure à ces chasseurs un moyen d'augmenter leurs provisions pendant l'hiver. Au printemps, l'un d'eux se fait descendre par une corde dans une corbeille le long des rochers escarpés de la côte, à une profondeur qui est quelquefois de cent cinquante pieds, pour ramasser les œufs qui sont dans les trous. Quand on en a une quantité suffisante, on les lave soigneusement, on les sèche à l'air, puis on les met dans un baril rempli d'huile de poisson. Ils se conservent ainsi jusqu'après l'hiver, aussi frais qu'au sortir du nid.

M. Resanov, après avoir fait embarquer sur la *Marie* toutes les fourrures qui étaient prêtes,

voulut diminuer le nombre des chasseurs de l'île, afin de mettre par là un terme à la trop grande destruction des kottibis ; plusieurs de ces hommes, à la grande surprise des voyageurs, demandèrent en grâce à rester. On aurait pu croire, d'après la description qu'ils firent de leur heureux état, qu'ils vivaient entre eux dans la meilleure intelligence ; au contraire, on n'eut que trop de sujets, pendant deux jours que l'on passa au milieu d'eux, de connaître qu'ils étaient sans cesse en querelle les uns avec les autres. Ils se plaignirent des agens de la compagnie, on les débarrassa de quelques-uns.

Le 8 on partit de Saint-Paul. On eut connaissance de Saint-George, mais on essaya vainement d'y aborder ; alors on se dirigea sur Ounalachka. M. Resanov se convainquit par lui-même du triste état de cette possession de la compagnie et du malheureux sort des indigènes livrés aux caprices des agens et des chasseurs russes. A Cadiak, on fut accueilli par M. Bander, chef du comptoir ; M. Resanov ordonna les mesures qui lui parurent les plus convenables pour obvier aux maux dont le spectacle l'avait frappé ; M. Bander fut chargé de leur exécution ; peut-être le parti qui fut choisi n'était-il pas le meilleur ; n'importe, il faut savoir gré de leurs bonnes intentions, aux hommes qui cherchent, lorsqu'ils en

ont le moyen, à diminuer les maux de leurs semblables.

L'on alla ensuite à Sitca, où l'on arriva le 26 août, et l'on y passa l'hiver. M. Resanov s'occupa de faire augmenter les bâtimens et les fortifications du nouvel Arkhangel, les promichleniks étaient employés à ces travaux; on ne les nourrissait pas mieux, quoiqu'ils prissent beaucoup de peine; M. Baranov avait cédé le commandement au plénipotentiaire de la compagnie. Celui-ci était trompé par des agens auxquels il accordait sa confiance, de sorte que la condition des malheureux promichleniks faisait pitié. On avait fait venir de tous les comptoirs de la compagnie les hommes les mieux portans et les plus forts; dès le mois de février 1806, il en était mort un certain nombre, et beaucoup étaient malades. M. Langsdorff malgré son zèle ne put parvenir à faire donner à ceux-ci ce qui leur était nécessaire pour se rétablir.

Cependant les ouvrages ne s'achevaient pas, faute de bras; car il restait bien peu de promichleniks en état de travailler. Le meilleur moyen d'arrêter les progrès de la maladie, était de distribuer des vivres frais, on n'en avait pas assez. M. Resanov résolut d'en aller chercher aux colonies espagnoles; il s'embarqua donc sur la *Júnon*, navire appartenant à la compagnie, et prit

avec lui M. Langsdorff. On mit à la voile le 9 mars 1806. L'équipage était du même genre que celui qui avait conduit la *Marie* à Sitca ; dès le premier jour, la plupart de ces matelots furent attaqués du mal de mer.

Le 14 on aperçut la côte de la Nouvelle-Albion; on jeta l'ancre devant le hâvre de Gray pour reconnaître le pays, on vit de la fumée ; mais on ne découvrit pas un seul habitant. Le 9 avril on mouilla dans le port San-Francisco. Pas un Russe ne comprenait un mot d'espagnol, pas un Espagnol n'entendait un mot de russe. Heureusement un moine qui faisait partie d'un détachement chargé de reconnaître le navire arrivant, savait assez de latin pour servir d'interprète ; ce fut par son entremise et celle de M. Langsdorff que l'on put s'entretenir.

Les Russes furent très-bien accueillis au présidio. On leur fournit les vivres dont ils avaient besoin, et leur équipage put ainsi se refaire. M. Resanov aurait bien voulu conclure avec le gouverneur de Monterey qui était venu à San-Francisco un arrangement pour établir entre cette mission et Sitca, une navigation régulière qui aurait été également utile aux deux colonies ; les Russes auraient apporté aux Espagnols des marchandises d'Europe et auraient reçu en échange du bled, de la farine, du bétail, du sel et toute

espèce de denrée. Le gouverneur répondit qu'il n'avait pas les pouvoirs nécessaires pour prendre une décision sur ce sujet, quoiqu'il sentît parfaitement les avantages que l'exécution de ce projet procurerait à la Californie. Il ajouta que le cabinet de Madrid pouvait seul délibérer sur la proposition, et que le vice-roi du Mexique n'avait pas à cet égard une autorité suffisante. Quant aux provisions dont le navire avait besoin, ce point ne souffrit pas la moindre difficulté. Le gouverneur expédia sur-le-champ des ordres dans toutes les missions, pour qu'on apportât les denrées, dont les Russes avaient besoin, et leur permit de les payer en marchandises.

La mission de San-Francisco, la plus septentrionale que les Espagnols aient sur la côte de Californie, est comme tous les établissemens de ce genre dans un état de langueur. Le principal objet des gouverneurs et des ecclésiastiques est la propagation de la religion chrétienne. On serait donc porté à penser que les Indiens qui n'ont coutume de s'occuper que de leur subsistance, doivent se trouver bien plus heureux dans les missions, qu'ils ne l'étaient auparavant; car indépendamment de ce qu'on leur donne une excellente nourriture, ils conservent tous leurs anciens usages que la religion ne défend pas; ainsi on leur laisse leurs danses, leurs divertissemens, leurs jeux,

leurs parures; ils ont aussi de certains profits dans leur intérieur, ils ont à eux des poules et des pigeons : ils peuvent, quand ils en ont obtenu la permission, aller à la chasse et à la pêche, et en somme leur existence doit être bien plus exempte de souci que dans leur ancien état; toutefois le sentiment de la liberté se réveille quelquefois chez ces hommes. Il s'en trouve chez lesquels le goût de la chasse et de la pêche, de la paresse et d'une vie errante, l'emporte tellement sur tous les avantages dont suivant nos idées ils jouissent dans les missions, qu'ils s'échappent. Dès qu'on est instruit de leur fuite, on se met à leur poursuite; comme on connaît la tribu à laquelle le fugitif appartient, et comme il ne peut se sauver chez aucune autre, à cause des inimitiés qui existent entre elles, il ne lui est guère possible d'éviter les recherches des soldats ou des néophytes qui ont été mis à ses trousses, et il est presque toujours ramené à la mission. On le punit par la bastonnade, et on lui rive à une jambe un anneau dans lequel on passe une verge de fer, longue d'un pied et demi et de plus d'un pouce de diamètre. Ce châtiment l'empêche de recommencer une autre tentative, et sert d'avertissement aux autres pour les détourner de suivre son exemple.

« Lorsque l'on fait réflexion, dit M. Langsdorff, que trois moines et cinq soldats tiennent

en bride une troupe de mille à quinze cents hommes grossiers et sauvages, et les habituent à une manière de vivre absolument différente de celle qu'ils connaissaient auparavant, sans que jamais il prenne à ceux-ci la moindre idée de se soulever ou de se mutiner, il est naturel de penser que la douceur et l'indulgence, la bienveillance et l'amitié que ces pères spirituels montrent à leurs enfans, sont les causes principales de cette tranquillité; je crois pourtant que la simplicité de ces créatures qui n'appartiennent à la race humaine que par la forme extérieure et nullement par l'intelligence, contribue beaucoup à cet état de calme et de satisfaction. Du moins je les regarde comme absolument incapables de combiner en commun le moindre plan pour se mettre en liberté.

« Quoiqu'il ne soit nullement douteux qu'un climat tempéré convienne le mieux à l'homme, et qu'une contrée dont la température est douce ait été destinée par la nature pour qu'il l'habitât de préférence, toutefois on trouve dans ce pays l'exemple d'une exception frappante à cette assertion presque généralement adoptée. Sur cette portion de la côte occidentale de l'Amérique septentrionale, par le trente-huitième parallèle, où les indigènes vivent sous un climat tempéré, où ils ne souffrent pas du manque de nourriture et

n'ont pas besoin de s'inquiéter de leur demeure et de leur vêtement, où ils peuvent se sustenter soit pour la chasse, soit avec des racines, des grains, des fruits, des poissons, des coquillages; ces hommes sont laids, petits, malfaits, simples et stupides. D'autres peuples de cette même côte, au contraire, par exemple les Sitcans ou Calouchés, qui habitent par les cinquante-huitième et cinquante-neuvième parallèles, sont robustes, bien bâtis, et si rusés qu'ils ont souvent par leur finesse mis en défaut les Anglais, les Russes et d'autres Européens; j'avoue que ce phénomène est pour moi une énigme inexpliquable.

Les missionnaires ne sont que les administrateurs sous la direction desquels les néophytes se procurent tout ce dont ils ont besoin : le logement, la nourriture et le vêtement. Les travaux auxquels ceux-ci sont obligés de se livrer, consistent à cultiver la terre, soigner le bétail, tondre les moutons, construire les maisons, fondre du suif, faire du savon, fabriquer différens ustensiles de ménage, transporter avec des chevaux, d'une mission ou d'un présidio à un autre, les denrées et toutes les marchandises qui s'expédient. L'opération la plus pénible, celle de moudre le grain, est abandonnée uniquement aux femmes. Elles se servent à cet effet de deux pierres longues entre lesquelles on frotte le grain. La farine est très-

blanche, mais ne donne qu'un pain lourd et mat. La Pérouse avait laissé dans ce lieu un moulin à bras; il n'existe plus depuis long-temps, et n'a pas même servi de modèle pour en faire d'autres. Si l'on songe d'ailleurs que dans aucun pays les moulins à vent ne sont autant en usage qu'en Espagne, on ne conçoit pas comment ces machines utiles n'ont pas encore été introduites en Californie. J'appris que les missionnaires on teu un motif politique pour s'opposer à cette innovation. Ayant plus d'hommes qu'ils n'en peuvent occuper, ils pensent que s'ils établissaient des moulins, il y aurait parmi leurs néophytes trop de fainéans qui dans les momens de loisir sont occupés à broyer du grain.

L'éducation des chevaux, des bœufs et des moutons n'exige aucun soin; ces animaux passent toute l'année en plein air; on n'en voit dans le voisinage des habitations que la quantité nécessaire pour les besoins de l'agriculture. Quand on veut avoir des bœufs pour la cuisine de la mission, des soldats et des néophytes vont à cheval dans les pâturages, et avec de longues courroies munies de nœuds coulans, ils prennent autant d'animaux qu'il en faut.

On dit que tous les bœufs proviennent de cinq de ces animaux amenés à la mission en 1776. Le gouverneur de Monterey, nous assura que depuis

quelques années ils s'étaient tellement augmentés dans les missions de San-Francisco, Santa-Clara et Santa-Cruz, qui sont les plus septentrionales, qu'il avait été obligé d'expédier une troupe de soldats pour en tuer 20,000, parce qu'il craignait que leur trop grand nombre n'occasionât un manque de pâturage.

On laboure avec les bœufs; on n'emploie les chevaux avec quelques mulets que comme bêtes de somme. Les charrettes et toutes les espèces de voitures sont très-grossièrement construites; les roues ne consistent, comme en Espagne et en Portugal, qu'en un morceau de bois large et épais, qui même n'est pas toujours de forme ronde.

M. Langsdorff parcourut en canot, avec quelques-uns de ses compagnons, le bras de mer qui s'étend au nord de San-Francisco jusqu'à Santa-Clara. Un autre situé au nord et au nord-est de celui-là, long et large de plusieurs milles, renferme un grand nombre d'îles, et reçoit de l'est cinq rivières considérables; ce sont probablement les bras de l'embouchure d'un fleuve, qui vient du sud et du sud-est, et se jette dans la baie de San-Francisco. Les Espagnols ont plusieurs fois remonté à cheval le long de sa rive gauche, et sont ainsi parvenus assez loin; mais faute d'embarcation, ils n'ont pu explorer sa rive droite; on

dit que jusqu'à une hauteur de quatre-vingt-dix légoas, il a vingt-cinq pieds de profondeur, et que sa largeur est de plus d'une portée de fusil. Tous les ans on envoye des expéditions militaires pour examiner l'intérieur du pays, et ouvrir peu à peu une communication avec Santa-Fé du Nouveau-Mexique, et la côte nord-ouest d'Amérique.

Durant le séjour des Russes à San-Francisco, une de ces expéditions composée de treize soldats, un sergent et un caporal, revint à la mission de San-José. Ils prétendaient avoir pénétré à quatre-vingt-dix légoas dans l'intérieur, et être allés dans le voisinage d'une chaîne de montagnes hautes, fort longue, couverte de neiges perpétuelles, et nommée par les Espagnols Sierra-Nevada. Le fleuve San-Francisco, et une autre rivière qui se décharge dans la mer par 32° de latitude, prennent, dit-on, leurs sources dans ces montagnes.

Les Indiens de la Sierra-Nevada racontent qu'à quatre journées de route à l'est de ces monts, ils ont vu des hommes blancs avec des habits bleus et rouges, et qui ressemblaient parfaitement aux Espagnols de la Californie; c'étaient probablement des soldats envoyés de Santa-Fé, pour faire une reconnaissance de l'est à l'ouest. D'après ce récit, les Espagnols s'étaient assez rap-

prochés les uns des autres entre les trente-cinquième et trente-huitième parallèles, et pouvaient ainsi établir bientôt une communication entre Santa-Fé et San-Francisco.

Les voyageurs disaient que le territoire de l'intérieur renferme de grandes forêts, des rivières et des cantons fertiles, enfin qu'il est très-peuplé. Ils ajoutaient que les Indiens les plus voisins de la côte sont méchans et belliqueux, et qu'au contraire les hordes nombreuses habitant plus à l'est, sont pacifiques, timides et ombrageuses; ceux que l'on avait rencontrés le long du grand fleuve, sont très-bons nageurs; à l'approche des Espagnols, ils prennent ordinairement la fuite, et gagnent la rive opposée, où l'on ne peut les suivre à cause du manque de canots pour traverser ce fleuve profond.

Les Indiens n'ont d'autres armes que des arcs, des flèches et des frondes; les soldats espagnols qui les poursuivent, ont un fusil, deux pistolets et une lance; d'ailleurs leurs chevaux leur donnent un avantage immense sur leurs nombreux adversaires. Dès qu'ils soupçonnent une attaque hostile ou un danger, ils se couvrent les épaules d'un court manteau de peau de cerf, que son épaisseur rend impénétrable aux flèches; ils ont de plus un petit bouclier en cuir qu'ils opposent avec beaucoup d'adresse aux traits des sauvages.

Quand ils ont à se venger d'une attaque, ils font un grand dégât avec leurs lances, car se précipitant à toute bride au milieu de leurs ennemis, ils en renversent un grand nombre.

On préparait une expédition de ce genre pendant le séjour de M. Langsdorff à San-Francisco; elle devait parcourir la Sierra-Nevada. Elle était forte de vingt-cinq hommes; deux officiers, un caporal, et un religieux franciscain en faisaient partie. Ce dernier était destiné à convertir les sauvages et à reconnaître dans l'intérieur un canton qui avait été décrit comme très-propre à y fonder une mission. C'est de cette manière que les Espagnols cherchent à étendre leur puissance dans cette partie du monde; ils n'y vont que par degrés, mais ce mode est coûteux.

Il ne serait ni pénible, ni très-dispendieux de faire une expédition par eau, de remonter le grand fleuve qui se jette dans la baie San-Francisco, et de reconnaître son cours et sa source, enfin de savoir jusqu'à quelle hauteur il est navigable. Tous les ans il arrive à ce présidio des vaisseaux du gouvernement, qui en quelques semaines pourraient effectuer cette entreprise, et en un an on obtiendrait ainsi des renseignemens plus exacts que ceux que l'on se procure à grands frais par des expéditions militaires qui d'ailleurs ont lieu sans aucune observation astronomique.

Le manque de petits navires et de bateau dans le port de San-Francisco, isole presque entièrement les Espagnols de la côte qui est vis-à-vis, quoique la distance ne soit que d'un mille maritime; par la même raison, ils n'ont presque pas de communication avec les tribus indiennes, voisines du port de la Bodéga.

Le 22 mai l'on partit du port San-Francisco; le 7 juin on aperçut le cap Saint-James, pointe méridionale de l'île de la Reine-Charlotte; on en fut d'autant plus surpris qu'aucun indice n'avait annoncé le voisinage de la terre; on supposa qu'un fort courant avait poussé le navire plus au nord qu'on ne le supposait. Le 21 on laissa tomber l'ancre dans le port de Sitca.

On apprit que les Calouchés avaient surpris le comptoir d'Iacoutat ou de la baie de Béring, et massacré tous ceux qui s'y trouvaient. Depuis deux ans le manque de navires et d'hommes avait empêché de visiter ce comptoir et d'y envoyer des renforts.

Un navire de Boston était arrivé à Sitca, M. Baranov avait conclu avec lui un marché par lequel on lui donnait cinquante-deux baïdars et une centaine d'Aléoutes qui devaient l'accompagner aux côtes de la Nouvelle-Albion au nord des possessions espagnoles; les loutres de mer que l'on prendrait seraient partagées. Ainsi les Russes

cherchaient déjà à cette époque, par la rareté des loutres et de navires à eux, à étendre d'une autre manière leur puissance au sud de Sitca.

Lorsque Vancouver parcourut ces parages, les loutres étaient si communes et les Aléoutes si nombreux que ce navigateur rencontra une flotille de sept cents baïdars, portant quatorze cents Aléoutes. Quelle affreuse dépopulation ce pays a éprouvée! M. Langsdorff prétend qu'en 1806, époque de son séjour à Sitca, la compagnie russe ne pouvait pas dans tous ses comptoirs, rassembler plus de quatre cents baïdars.

Au mois de novembre 1805 une flotille de cent quarante baïdars montés par trois cents Aléoutes était partie de Sitca pour Cadiak; pendant long-temps on n'en avait pas eu de nouvelles; on savait qu'elle n'était pas arrivée à sa destination, et l'on supposait que tous les Aléoutes avaient été victimes de la vengeance et de la haine des Calouchés. On était d'autant plus affligé de ce malheur que cet armement était le plus considérable que l'on eût fait depuis long-temps. Enfin on apprit qu'une trentaine de baïdars et une soixantaine d'Aléoutes avaient échappé au désastre dont les autres avaient été les victimes. Ces malheureux en quittant Sitca, avaient navigué au nord le long de la côte d'Iakoutat et de Kenay et devaient aller jusqu'à Cadiak avec le seul secours de leurs avirons; c'est-

à-dire parcourir dans leurs petites embarcations un espace de seize degrés en longitude et trois degrés de latitude en remontant et autant en descendant, en un mot, faire un voyage de plus de trois cent cinquante lieues. L'hiver était déjà fort avancé, de sorte que la plupart de ces infortunés furent poussés au loin par les tempêtes si fréquentes dans cette saison, engourdis par le froid, et gelés en pleine mer.

Cet usage d'envoyer les Aléoutes à des entreprises forcées a déjà coûté la vie à un grand nombre de ces insulaires, il est la cause principale de la dépopulation de leur archipel; car en supposant même qu'ils terminent heureusement leur voyage, la plupart gagnent des inflammations de poitrine par la continuité de leurs efforts à ramer, et en sont tôt ou tard les victimes.

Les Sitcans, ainsi qu'on l'a vu dans la relation de M. Lisiansky, s'étaient construit un nouveau fort; il était situé sur un haut rocher de la côte nord-ouest de Sitca. Ils semblaient vivre en bonne intelligence avec les Russes et venaient de temps en temps leur faire visite. M. Langsdorff observe que leur voracité est excessive, ils aiment beaucoup le riz, les fruits, la chair et l'huile de phoque, et le poisson, mais ils rejettent le lard et l'huile de baleine; quoiqu'ils fassent cas de l'eau-de-vie, ils n'en veulent pas boire, parce qu'ils

connaissent ses effets, et craignent que dans le moment où ils seraient privés de leurs sens, les Russes ne missent la main sur eux.

Le désir d'étudier les mœurs des Sitcans auxquels les Russes donnent le nom de Calouchés, engagea M. Langsdorff à les aller voir chez eux. Il était accompagné du capitaine Dwolf, Américain, qui avait pénétré dans les détroits où ils habitent et qui connaissait plusieurs de leurs chefs; il eut pour interprète une jeune fille de cette tribu, qui, depuis plusieurs années vivait avec les Russes. En chemin les voyageurs firent halte pour passer la première nuit. Ils venaient d'allumer leur feu, ils faisaient cuire des oiseaux aquatiques pour leur souper, lorsqu'ils virent arriver une pirogue dans laquelle il y avait un chef, sa femme, et deux autres Calouchés; tous connaissaient l'interprète; attirés par la clarté du feu, ils étaient accourus, dans l'espérance de recevoir un présent. On leur donna des feuilles de tabac, des aiguilles, et d'autres bagatelles; ils en furent ravis. Ils passèrent tranquillement la nuit dans leur tente qu'ils avaient élevée à la hâte avec des écorces d'arbres. Le lendemain ils continuèrent leur route d'un autre côté.

La force du courant dans un détroit très-resserré rendit la navigation des trois baïdars de M. Langsdorff un peu fatigante; le soir on dé-

couvrit à quelque distance de la fumée qui annonçait la demeure d'un Calouché. « Comme personne ne paraissait, dit le voyageur, je voulais envoyer à la cabane un de nos Aléoutes qui parlait un peu la langue du pays ; mais il se joignit à notre interprète pour me représenter que le maître de la maison devait nous inviter. Nous restâmes donc dans le baïdar jusqu'à ce qu'on nous eût remarqués ; alors le père de famille vint nous prier de débarquer et de passer la nuit chez lui. »

Il y avait une quinzaine de Calouchés dans cette hutte qui était remplie de fumée et fort sale ; des poissons étaient suspendus tout à l'entour pour sécher. Les étrangers furent placés devant le chef de la maison, derrière le feu ; on les régala de poissons et de fruits. Le lendemain ils lui firent de petits présens ; il voulut leur vendre des peaux de loutres ; ils ne purent les acheter, parce qu'ils avaient encore plusieurs distributions de leur petite cargaison à faire dans le cours de leur excursion.

En avançant plus loin, on entra dans une hutte où était Chinkhetaë, le seul des chefs des Calouchés qui, dès le premier moment, s'était déclaré le partisan des Russes, ce qui lui avait tellement attiré la haine de ses compatriotes, qu'ils se sont séparés de lui, en lui témoignant leur mépris. Il

vit absolument isolé avec sa famille. « Il nous accueillit très-bien, dit M. Langsdorff, nous servit un excellent plat de poisson frais, et nous pria de passer la nuit chez lui ; nous fûmes obligés de le refuser pour ne pas perdre de temps, parce que nous n'étions qu'à quinze verstes du fort.

« Le vent et le courant nous étaient contraires, et ce dernier se pressait avec tant de violence dans l'embouchure du canal, que nous ne pûmes parcourir qu'avec les plus grands efforts le petit nombre de verstes qui restaient encore ; nous redoutions beaucoup de voir la nuit arriver avant d'être parvenus à notre destination. Rebrousser chemin, était impossible à cause de l'obscurité; essayer de débarquer près du port, nous aurait rendus suspects, et le feu qu'il aurait fallu allumer pour nous préserver du froid, nous aurait trahis à l'instant. Nous avons donc jugé plus convenable de nous approcher du fort, même pendant la nuit. A peine nous avions pris ce parti que du rivage l'on nous aperçut, et on nous héla à plusieurs reprises dans une langue que nous ne comprenions pas. Ni l'interprète, ni l'Aléoute ne voulurent répondre. Cette obstination nous mit, M. Dwolf et moi, dans le plus grand embarras. Avant que j'eusse pu leur en témoigner mon consentement, un coup de fusil d'alarme fut tiré ; alors ils se firent connaître. Au moment

où les rochers et les forêts firent retentir le bruit du coup, un mouvement très-actif eut lieu à terre. Quelques centaines d'hommes armés de fusils, et plusieurs autres pourvus de torches et de brandons de bois de pin, accoururent au lieu du débarquement; coup-d'œil qui n'était pas très-rassurant pour nous, puisque nous ne savions pas encore si nous avions affaire à des amis ou à des ennemis. Aussitôt que l'on sut qui nous étions, et que les Aléoutes eurent tiré nos baïdars à terre, les Calouchés nous entourèrent tumultueusement, et nous portèrent sur leurs mains par un sentier étroit et raide, jusque dans leur fort: c'était la plus grande marque d'honneur qu'on pût nous donner. Nous n'eûmes pas même le temps de recommander à nos Aléoutes de veiller soigneusement sur nos effets; ils étaient déjà enlevés par des hommes officieux.

« Menés dans la maison du chef D'Lkhatin, père de notre interprète, il nous accueillit de la manière la plus amicale, et nous marqua notre place vis-à-vis l'entrée, devant celle où il couchait. Ayant étendu nos tapis à terre, nous devînmes l'objet de la curiosité de quelques centaines de sauvages, qui se chauffaient à un grand feu allumé au milieu de la cabane, sur un âtre un peu élevé au-dessus du sol. Ce qui nous surprit le plus fut de voir qu'on avait déjà transporté ici

tous nos effets; il n'y manquait pas la moindre chose, quoiqu'il y eût certainement plus d'un objet qui avait excité les désirs de celui qui les portait, et que dans l'obscurité il aurait pu aisément mettre de côté sans qu'on s'en fût aperçu. M. Dwolf avait même, par l'empressement avec lequel on l'avait reçu, oublié dans le baïdar son fusil, ses pistolets et sa poire à poudre, tout lui fut remis exactement.

« Après que nous nous fûmes ranimés par quelques tasses de thé et un verre de punch, le principal et le plus ancien chef du fort nous fit inviter à l'aller trouver. Il nous reçut avec beaucoup de bienveillance, et me fit cadeau d'une peau de loutre, et à M. Dwolf d'une queue du même animal; ensuite nous revînmes chez D'Lkhatin. Pendant que nous mangions d'un plat de poisson frais et de riz, plusieurs hommes qui s'étaient couchés autour du feu, nous régalèrent d'un chant fort gai et très-harmonieux.

« La nuit fut froide et orageuse. Cependant plusieurs Calouchés qui, vraisemblablement faisaient partie de la famille, allèrent pieds nus dans la forêt prochaine, et en rapportèrent, sur leurs épaules découvertes, de grands blocs de bois qu'ils entassèrent en un brasier si haut, que je ne conçois pas encore comment le toit couvert en écorce ne prit pas feu, car la flamme y tou-

chait, et les étincelles qui sortaient par l'ouverture pratiquée en haut au lieu de cheminée, volaient en l'air comme celles du foyer d'une forge. Malgré notre lassitude, nous n'avons osé nous livrer au sommeil, que lorsque le feu qui a brûlé toute la nuit, est devenu moins violent, et que le danger que nous redoutions a été passé.

« Le lendemain nous fûmes surpris par la vue de la neige, la première qui fût tombée de cette automne. Nous fîmes des présens d'abord au commandant, qui la veille nous avait gratifiés de peaux de loutres, ensuite à la famille de notre interprète, parce que celle-ci nous avait avertis qu'offerts plus tard, ils auraient bien moins de prix. Son père reçut quelques aunes de drap, un coutelas, des hameçons et quelques livres de tabac; sa mère eut une chemise, des aiguilles, un petit miroir, des rubans, de la verroterie.

« Après nous être ainsi conformés aux usages, nous sommes allés de côté et d'autre sans être incommodés par des importuns empressés de nous suivre. Je tuai même quelques oiseaux, à peu de distance du fort, sans que personne y fît attention. Une grande partie de cette confiance était due sans doute à ce que l'été précédent M. Dwolf était venu commercer dans le bras de mer où nous étions. Il rencontra plusieurs Calouchés qu'il avait connus; ils me prenaient pour

quelqu'un de sa compagnie, et même pour un Américain. »

M. Langsdorff eut le loisir de bien observer le fort des Calouchés; il en trouva la position très-bien choisie; il est sur un rocher élevé de plusieurs centaines de pieds au-dessus de la mer. Le seul chemin par lequel on peut y arriver est embarrassé d'un grand nombre de gros troncs d'arbres; une double palissade haute d'une quinzaine de pieds et formée d'arbres de quatre pieds d'épaisseur; ensuite un mur en terre construit par la nature couvre les maisons, de sorte que de la mer on ne les aperçoit pas.

L'intérieur de ces demeures est extrêmement sale. La fumée, la puanteur des poissons et de l'huile animale, la vue de visages barbouillés de charbon et de terre, et défigurés par la fente à la lèvre inférieure et par l'écuelle qui y est posée; enfin les choses incroyables qui s'y passent, tout inspire le dégoût et la répugnance. Plusieurs de ces sauvages, par exemple, cherchaient la vermine sur leurs fourrures puantes, et la portaient à l'instant à leur bouche.

« Le courage et le jugement, l'âge, la richesse acquise par le succès à la chasse aux loutres, et par des échanges avantageux; enfin le grand nombre de personnes composant une famille, me semblent être les élémens qui valent à un

Calouché, l'autorité, le respect et la considération. Le chef d'une nombreuse famille y exerce la puissance d'un père de famille indépendant; il ordonne et punit les désobéissances. Le désir de conserver la liberté générale me paraît être le seul motif qui les a portés à se renfermer dans un fort, afin d'être en sûreté contre les attaques d'un ennemi commun. Du reste chaque famille vit pour elle-même et passe quelquefois des semaines entières, loin des autres, à chasser ou à pêcher. Celle de D'Lkhatin est composée d'une quarantaine de personnes, toutes demeurent dans la maison. Le nombre des habitans du fort est à peu près de 1,400 individus.

Le climat de la partie orientale de cet archipel, est beaucoup plus rude que celui de l'occidentale. Les principales roches sont le granit et une pierre ollaire très-fine.

Après avoir passé deux jours chez D'Lkhatin, les voyageurs le quittèrent : il leur fit don à leur départ d'une quantité de saumon fumé, ce qui leur fut d'autant plus agréable, qu'au Nouvel-Arkhangel ils étaient très-mal nourris. Le premier jour de leur course, ils couchèrent chez Chinkhetuèz qui les reçut de son mieux, et se plaignit amèrement de ce que sa pauvreté le mettait hors d'état de leur offrir des présens en échange de ceux qu'on lui fit. Sa femme donna une queue

de loutre, mais elle demanda une chemise en échange.

Le matin, à l'instant où ils se mirent en route, les voyageurs virent tous les hommes sortir nus, quoique le thermomètre marquât 8 degrés de froid, et courant sur la glace, gagner le rivage pour se baigner dans la mer. C'est leur usage constant; ils y sont accoutumés dès l'enfance.

Le vent et le courant qui avaient été précédemment contraires aux voyageurs, leur furent favorables, et ils arrivèrent promptement au comptoir russe.

M. Langsdorff était fort ennuyé de son séjour à Sitca, et avait notifié à M. Resanov son intention de profiter de la première occasion pour quitter ce pays; en conséquence, il partit le 1er juillet 1806; sur un petit navire commandé par le capitaine Dwolf; le 25 septembre il entra dans le port Saint-Pierre-Saint-Paul. Au mois de mai 1807 il dit adieu au Kamtchatka; le 27 juin il attérit à Okhotsk, puis traversa la Sibérie, et le 16 mars 1808 il termina son long voyage à Saint-Pétersbourg.

VOYAGE

DE M. OTTO DE KOTZEBUE,

AUTOUR DU MONDE (1815 A 1818).

L'HEUREUX succès de la première expédition des Russes autour du monde, fit naître naturellement le désir d'en entreprendre une nouvelle. Diverses circonstances ne permirent pas de s'en occuper aussitôt qu'on l'aurait désiré. Enfin la paix ayant étendu ses bienfaits sur toute l'Europe, la Russie s'occupa de nouveau de faire flotter son pavillon dans les mers qui ne l'avaient encore vu qu'une fois. Mais ce fut un particulier qui se chargea de faire exécuter ce voyage. Possesseur d'une grande fortune, M. le comte de Romanzov, chancelier de l'empire, crut ne pouvoir employer ses richesses à un meilleur usage, qu'en contribuant aux progrès de la géographie. Il arma le brig de *Rurick* du port de 180 tonneaux. Le commandement en fut confié à M. Otto de Kotzebue, officier de la marine royale, il avait pour lieutenans MM. Chich-

marev et Zakharin qui servaient dans le même corps; l'équipage était composé de vingt-trois hommes d'élite. MM. Escholz, médecin, Chamisso et Wormskiôld, naturalistes, Choris, dessinateur, accompagnaient l'expédition.

Le but du voyage était de reconnaître diverses îles du grand Océan, qui depuis leur découverte n'avaient pas été examinées, et d'explorer la côte de l'Amérique au sud et au nord, du détroit de Béring, pour chercher un bras de mer communiquant avec la mer de Baffin, ou conduisant à un des fleuves de ce continent qui se jettent dans la mer Glaciale.

Le *Rurick* fit voile de Cronstadt le 30 juillet 1815. Le 7 septembre il mouilla dans la rade Plymoth, et le 12 décembre devant Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil. Le voisinage du cap Horn fut annoncé par de violentes bourrasques; on le doubla le 22 janvier 1816, et le 13 février on laissa tomber l'ancre dans la baie de la Conception, sur la côte du Chili. Les Espagnols étaient extrêmement surpris de voir arriver chez eux un navire russe. Après trois semaines de séjour, M. de Kotzebue remit à la voile.

Le 28 mars le *Rurick* se trouvait en vue de l'île de Pâques. « Nous étant approchés de la baie de Cook, dit M. de Kotzebue, nous vîmes deux canots, montés chacun par deux insulaires, s'avancer

vers nous. Je ne doutais pas qu'ayant montré la plus grande confiance à La Pérouse, ils n'en usassent de même envers nous. Je me trompais, ils s'arrêtèrent à une portée de fusil, nous montrant des racines qu'ils semblaient nous offrir ; mais rien ne put les engager à nous accoster. Leurs canots avaient de cinq à six pieds de long, sur un pied de large ; ils n'ont pour les construire d'autre bois que celui que le courant de la mer leur amène des côtes de l'Amérique. »

Les Russes ayant voulu aller à terre, les insulaires qui virent leurs deux canots approcher, couvrirent la plage en criant de toutes leurs forces, et firent les contorsions les plus extraordinaires. Ils étaient en si grand nombre que l'on ne put débarquer, et l'on s'éloigna de la côte ; alors des centaines de ces sauvages se jetant à la mer, vinrent nager autour des canots, et offrirent des bananes et des cannes à sucre en échange de vieux morceaux de fer ; ils faisaient un vacarme insupportable, tous parlant à la fois avec une vivacité incroyable. Cependant ceux qui étaient restés sur le rivage, s'amusèrent à jeter des pierres aux Russes. Quelques coups de fusil tirés en l'air, dissipèrent la foule, et l'on put mettre pied à terre ; alors les insulaires se rassemblèrent de nouveau, ils s'étaient barbouillés le visage de blanc, de rouge et de noir ; ils recom-

mencèrent leurs contorsions et leurs cris. Pour les écarter on leur jeta des couteaux, tout-à-coup on fut assailli d'une nouvelle volée de pierres. On fit feu, et le capitaine débarqua. Il se hâta d'aller examiner les statues décrites par Cook et La Pérouse; il ne trouva qu'un monceau de ruines entassées près d'un piédestal encore entier. La conduite méfiante des insulaires fit soupçonner qu'ils les avaient détruites par suite d'une querelle avec des Européens. On fut frappé aussi de n'avoir pas vu une seule femme, tandis que d'autres navigateurs se sont plaints de leurs importunité. On supposa donc que les insulaires avaient récemment été victimes de quelque acte de cruauté.

Il était évident qu'ils ne voulaient pas permettre de pénétrer chez eux, on leur donna encore quelques morceaux de fer, et l'on se hâta de s'éloigner de la côte; lorsque les canots partirent, ils les accompagnèrent à coups de pierres. La conduite hostile de ce peuple qui avait si bien reçu Cook et La Pérouse, étonna beaucoup les Russes; ils en eurent l'explication quelque temps après par un Anglais qu'ils rencontrèrent aux îles Sandwich. Il leur raconta que le capitaine d'une goëlette américaine étant allé en 1805 à une des îles Juan Fernandès pour y faire la pêche des phoques, et n'ayant pas assez de monde pour suivre cette opération, exécuta le projet atroce

d'enlever de l'île de Pâques douze hommes et dix femmes qu'il comptait employer comme ses esclaves. Ces malheureux avaient été tenus aux fers pendant les trois premiers jours ; lorsque la goëlette eut perdu de vue l'île de Pâques, on les leur ôta. Le premier usage que les hommes firent de leur liberté, fut de se jeter tous à la mer. Il fallut employer la force pour empêcher les femmes de les suivre. Le capitaine mit aussitôt en travers, dans l'espoir que les fuyards reviendraient à bord lorsqu'ils ne pourraient plus nager ; mais ces infortunés se flattaient sans doute de l'idée de regagner à la nage leur île natale, quoiqu'ils en fussent éloignés de trois jours de route ; et en tout cas préféraient la mort à l'esclavage. Le capitaine ne les voyant pas revenir, dépêcha un canot à leur poursuite ; il fut impossible de les rattraper, parce qu'ils plongeaient au moment où l'on s'approchait d'eux. Il n'est malheureusement que trop vraisemblable qu'ils périrent tous.

D'autres navires qui avaient ensuite essayé d'aborder l'île de Pâques, avaient été aussi mal reçus que les Russes, défiance bien naturelle ; mais le monstre qui en est la cause a échappé au juste châtiment qu'il méritait !

Le 16 avril, on eut connaissance d'une terre, c'était une île avec une lagune dans son intérieur ; elle était boisée, les brisans empêchèrent

d'en approcher; on n'y vit pas d'habitans; elle est située par 14° 50′ sud, et 138° 47′ ouest. On ne savait si c'était l'île des Chiens de Le Maire et Schouten; elle fut nommée île *Douteuse*.

Le 19 on découvrit une autre île longue de trois milles, elle n'avait pas de lagune, on y aperçut des cocotiers. On ne put y débarquer qu'à l'aide d'un radeau. On suivit des sentiers fréquentés; on trouva des cabanes vides; on ne rencontra pas un seul habitant. On supposa que ceux des îles voisines y venaient quelquefois pour pêcher, car on y vit des filets suspendus sur des perches. Le nom d'île *Romanzov* fut donné à cette terre nouvelle. Elle est par 14° 57′ sud, et 144° 28′ ouest. Le 22 une autre qui avait une lagune dans le centre fut nommée île *Spiridow*; elle était à 16′ plus au nord, et 31′ plus à l'ouest que la précédente. Le 28, on eut connaissance de plusieurs îlots de corail, liés ensemble par des récifs, et se prolongeant dans le sud-ouest à perte de vue; au sud-est, l'on avait les îles Palisser de Cook. On jugea les premiers inhabités, ils furent nommés *chaîne du Rurick*. Le milieu est par 15° 21′ sud et 146° 20′ ouest; un autre groupe situé par 15° sud, et 148° 41′ ouest, reçut le nom d'îles Krusenstern. Le beau temps avait heureusement favorisé la navigation au milieu du labyrinthe d'îles qui a coûté la

vie à tant de marins, et que Le Maire et Schouten nommèrent avec raison Archipel de la mer mauvaise.

Le 30 avril on aperçut les îles de Lady Penrhyn, formant, comme les autres îles de corail, un cercle d'îlots liés les uns aux autres par des récifs de corail, et renfermant une lagune dans leur centre. On avait supposé qu'elles étaient inhabitées, on fut donc agréablement surpris en voyant s'élever de différens endroits des colonnes de fumée. A l'aide des télescopes, on distingua des hommes sur le rivage. Le lendemain le *Rurick* s'en étant rapproché à la distance de deux milles, « plusieurs pirogues, dit M. de Kotzebue, se détachèrent de terre et s'avancèrent vers nous, quelques-unes allaient à la voile, chacune portait une quinzaine d'hommes, au milieu se tenait un vieillard qui probablement commandait aux rameurs, et qui avait à la main gauche une branche de cocotier en signe de paix. Lorsque les insulaires furent à une distance d'une centaine de pieds du brig, ils s'arrêtèrent, et entonnèrent un chant d'un ton lamentable; puis ils s'approchèrent tout-à-fait sans témoigner la moindre crainte, mais sans vouloir monter à bord. Ils n'avaient pour toutes provisions à nous offrir que des cocos qui n'étaient pas mûrs. Je permis à mon monde d'acheter des ustensiles et des

armes. Le commerce d'échange devint très-actif, les Indiens prenaient en échange de vieux fers et des clous. Le *Rurick* était entouré de vingt-six pirogues; on les força de se tenir d'un seul côté, parce que mon équipage n'était pas assez fort pour défendre le vaisseau contre trois cents sauvages avides.

« Les échanges avaient lieu par le moyen d'une corde à laquelle ils attachaient leurs marchandises sans la moindre défiance, et attendaient patiemment ce qu'on leur envoyait en retour. Un des chefs ayant grimpé assez haut le long du bord pour voir par dessus le gaillard, fut tiré par les jambes par ses compagnons; rentré dans sa pirogue, ils l'entourèrent, et faisant beaucoup de gestes, il leur raconta les merveilles qu'il avait vues, ainsi que les présens que nous lui avions faits pour le récompenser de son courage.

« Les insulaires finirent par s'enhardir peu à peu, ils volèrent tout ce qui était à leur portée, sans s'embarrasser de nos représentations, et allèrent même jusqu'à nous menacer. Un coup de fusil tiré en l'air produisit l'effet désiré; tous les sauvages se jetèrent à la mer, où ils restèrent plongés assez long-temps, de sorte que le plus profond silence succéda tout-à-coup à leurs cris; il semblait que l'océan les eût tous engloutis. Enfin, ils reparurent les uns après les autres,

l'effroi peint sur leur visage, et regardant de tous côtés pour voir quel dégât le bruit avait produit. S'étant aperçus qu'il n'avait fait de mal à personne, ils rentrèrent dans leurs pirogues, et se conduisirent avec plus de retenue.

« Ces hommes sont grands et robustes comme les Marquésans; ils ont le teint plus foncé; ils ne se tatouent pas; ils se font sur le dos et sur la poitrine de longues raies rouges qui, avec leurs cheveux pendant en nattes, leur donnent un air vraiment effrayant. Quelques-uns portent autour du corps une sorte de ceinture grossière, les autres sont entièrement nus. Ils laissent pousser leurs ongles très-longs; c'est peut-être un ornement des chefs. Ils comprirent plusieurs mots de la langue taïtienne qu'on leur adressa. Leurs pirogues sont malfaites. J'aurais bien voulu débarquer, la faiblesse de mon équipage m'en empêcha. Je n'aperçus pas de maisons, mais je découvris un mur construit en pierres.

« Nous fûmes assaillis par un orage, accompagné de tonnerre, à l'instant où nous allions quitter ces îles. Les sauvages, loin d'être épouvantés du bruit, tâchaient de détacher les clous de notre vaisseau contre lequel ils avaient attaché leurs pirogues, et faisant en même temps un tel vacarme que l'on ne pouvait entendre le commandement. Pour m'en débarrasser, je mis toutes les voiles

dehors ; la vivacité des mouvemens du vaisseau qui fit chavirer plusieurs de leurs pirogues, les força de nous quitter, mais ils nous suivirent pendant long-temps, en nous montrant par leurs signes qu'ils désiraient nous voir revenir. La population nombreuse de ces îles, le caractère hardi des sauvages, et leurs armes diverses, prouvent qu'il doit y avoir dans leur voisinage un autre groupe, avec lequel ils sont fréquemment en guerre. La latitude de ce petit archipel fut déterminée à 9° 1′ sud, et sa longitude à 157° 34′.

Le 21 mai on découvrit plusieurs îles qui ressemblaient à la chaîne du Rurick, et offraient de beaux bosquets de cocotiers. Une grande pirogue s'étant détachée de la côte et avancée à la voile vers le *Rurick*, il mit en travers. La pirogue arrivée à cinq cents pieds de distance du bâtiment s'arrêta, elle portait neuf insulaires qui montraient aux Russes des fruits, et les invitaient par signes à les suivre à terre. Ils étaient tous sans armes, et paraissaient obéir au commandement de leur chef, assis, les jambes croisées sur des nattes de couleur ; ils avaient la tête ornée de fleurs et de coquillages. Ils regardaient le vaisseau d'un air étonné, indiquant du doigt les objets qui leur plaisaient le plus, et parlant très-haut : « Voyant l'inutilité de nos efforts pour les faire venir à bord, dit M. de Kotzebue, je fis

mettre un canot à la mer, et M. Chichmarev s'y embarqua, ainsi que quelques-uns des savans. La surprise des sauvages fut extrême quand ils virent le canot descendre le long du vaisseau; lorsqu'il s'approcha d'eux, ils parurent très-inquiets, cependant nos démonstrations amicales les rassurèrent, et ils acceptèrent nos présens. M. Chichmarev essaya de sauter dans leur pirogue, alors ils jetèrent dans la chaloupe un fruit de baquois, et une très-jolie natte, et s'éloignèrent précipitamment à force de rames. Il fut ensuite impossible de les décider à revenir; mais ils continuèrent à nous inviter par signes à venir à terre, ce qui ne se pouvait à cause des récifs de corail qui entourent cette île.

« Ces insulaires sont de couleur noire et d'une taille élancée; ils entrelassent de fleurs leurs cheveux noirs, et entourent leur cou et leurs oreilles d'une sorte de frange. Leur habillement consiste en deux nattes très-artistement teintes, qui leur descendent depuis la ceinture jusqu'au genou, l'une par devant, l'autre par derrière; leur figure exprimait la douceur. Ils manœuvrent leurs pirogues avec une adresse remarquable. Ce groupe fut nommé îles *Koutousov*.

L'on fit ensuite route au sud pour examiner un groupe voisin, séparé de l'autre par un canal long de trois milles et demi; le *Rurick* y passa

sans accident. Ce nouveau groupe parut inhabité. Le premier ne devait pas être très-peuplé, puisque l'on ne vit que deux pirogues, et que l'on n'aperçut qu'un petit nombre d'indigènes sur le rivage. Le second fut nommé île Souvarov. Le canal est situé par 11° 11′ sud, et 190° 9′ ouest.

Continuant ensuite la route au nord, l'on aperçut le 18 juin la côte du Kamtchatka couverte de neige et de glace; un télégraphe annonce aujourd'hui au gouverneur l'arrivée des vaisseaux. M. Zakharin, lieutenant du *Rurick*, et M. Wormskiœld, naturaliste, furent laissés à terre; le premier, parce que sa santé ne lui permettait pas de continuer le voyage; le second, parce qu'il voulait examiner les montagnes du pays. M. de Kotzebue renforça son équipage de six bons matelots et d'un Aléoute.

Le 15 juillet on remit en mer; le 20 on vit l'île Béring; le temps qui avait été constamment beau, devint brumeux, et fut accompagné d'une pluie fine. Le 26 on eut connaissance de l'île Saint-Laurent. On attérit dans une petite baie à la côte sud-ouest, et l'on découvrit sur la côte des hommes et des tentes. « Je voulus, dit M. de Kotzebue, profiter de l'occasion de connaître une île qui n'avait pas encore été visitée. On n'osa pas mouiller dans cette baie ouverte, le *Rurick* resta donc sous voile. Je m'embarquai avec plusieurs

officiers dans deux canots, nous étions tous bien armés. A une petite distance de la côte, nous rencontrâmes un baïdar portant dix insulaires; ils s'approchèrent de nous sans crainte, criant et nous invitant par signes à les suivre à terre; ils agitaient des peaux de renards. On découvrit des armes cachées dans le fond de leur bateau, et l'on se tint sur ses gardes. Après nous avoir salués en passant plusieurs fois la main sur leur poitrine, ils se mirent à crier *tobacco :* je leur en donnai quelques feuilles qu'ils portèrent aussitôt à leur bouche; ils nous donnèrent en échange quelques-uns de leurs ustensiles. Je continuai ensuite ma route vers la terre; ceux qui s'y trouvaient en eurent l'air très-effrayé, car ils couraient de côté et d'autre, et probablement plusieurs femmes s'enfuirent vers les montagnes. Notre présence occasionait beaucoup de crainte et de confusion. Ayant débarqué vis-à-vis des tentes, les insulaires nous aidèrent obligeamment à tirer nos canots à terre. Ce lieu n'est probablement fréquenté que pendant l'été pour la pêche des baleines, des morses et des phoques, puisque nous ne vîmes d'autres habitations que des tentes faites de côtes de baleines, couvertes de peaux de phoques; les insulaires nous firent comprendre par signes que leurs demeures habituelles étaient derrière un cap à l'ouest. Ils nous invitèrent à y aller; un bateau

arriva bientôt, venant de ce côté; il s'y trouvait deux femmes mises comme des hommes, leur visage était affreusement tatoué; sous plusieurs rapports ces insulaires ressemblent aux naturels du Norton-Sound, sur la côte d'Amérique, que Cook a décrits. Notre Aléoute qui avait séjourné à la péninsule d'Aliaksa, nous dit que ces deux peuples se ressemblaient beaucoup. Ils sont de taille moyenne, et ont l'air robustes et bien portans; leurs vêtemens, faits de peaux, sont d'une malpropreté extrême. Nous leur vîmes plusieurs ustensiles européens en fer et en cuivre; tous étaient armés d'un long couteau, et portaient des colliers de verroterie bleus et blancs.

« Ayant appris que j'étais le chef, ils m'invitèrent à entrer dans leur tente; une peau sale fut étendue à terre; dès que j'y fus assis, tous vinrent l'un après l'autre m'embrasser en frottant leur nez contre le mien, et finirent leurs politesses en crachant dans leurs mains qu'ils passèrent plusieurs fois sur mon visage. Quelque désagréables que fussent pour moi ces démonstrations d'amitié, il fallut bien les supporter; pour les faire cesser je leur distribuai des feuilles de tabac, des couteaux et des ciseaux, j'en vins à bout. Une épreuve plus forte m'attendait : ils apportèrent une auge de bois, remplie de chair de baleine; malgré ma répugnance, j'en mangeai. Cette con-

descendance, jointe à mes présens, scella notre amitié. Mon hôte qui paraissait être le chef de la troupe, voulut me donner le spectacle d'une danse. Elle ressemblait à celle des habitans de toutes ces contrées boréales. Ce divertissement terminé, je m'apprêtais à faire une excursion dans l'intérieur de l'île; le brouillard me força de regagner le *Rurick*, au grand déplaisir des naturels qui nous promirent de venir nous voir à bord.

« Ils appellent le pays à l'est, c'est-à-dire l'Amérique, *Kiliakh*, et leur île *Tchiboki;* c'est l'île Clerke de Cook. Elle présente un aspect aussi triste qu'aride. L'œil ne découvre pas même un arbuste sur ses rochers grisâtres, dont les sommets sont couverts de neige; seulement quelques brins d'herbes se font jour çà et là à travers la mousse. Les indigènes ont pour armes des arcs, des flèches et des lances, dont probablement ils se servent plus pour la chasse que pour la guerre. La pointe de fer large et bien façonnée dont ils garnissent leur lance, leur vient, ainsi que d'autres ustensiles d'Europe, de leurs voisins les Tchouktchis. »

Le *Rurick* ayant remis à la voile, se dirigea au nord vers le détroit de Béring. Le 30 juillet on vit l'île King, puis à l'est le cap du Prince-de-Galles à l'extrémité occidentale de la côte d'Amérique; les îles de Gvosdev, et même la côte d'Asie.

On rangea la côte d'Amérique d'assez près pour y découvrir des habitation, des échaffaudages en côtes de baleines, pour sécher le poisson, et des naturels qui regardaient le navire d'un air étonné. Le lendemain on descendit sur une île voisine de la côte; on entra dans des yourtes ou cabanes, on ne rencontra que des chiens. La baie derrière cette île reçut le nom de *Chichmarev*. On aperçut quelques baïdars de naturels; les uns montrèrent de la méfiance, d'autres des intentions hostiles, en décochant leurs flèches contre les canots.

On continua de faire route au nord-est dans la direction de la côte. Le 1er août M. de Kotzebue se trouvant par 166° 24′ de longitude ouest, et 66° 14′ de latitude nord, reconnut que la côte tournait à l'est; « et bientôt, dit-il, nous aperçûmes l'entrée d'un grand bras de mer; nous perdîmes de vue la côte que nous avions suivie jusqu'alors, tandis qu'au nord et à l'est nous distinguions une chaîne de hautes montagnes.

« Le vent ayant cessé tout-à-coup, on fut obligé de mouiller; la terre la plus proche se montrait au sud-est, le courant portait avec force de ce côté. Je crus avoir trouvé le passage du nord-est cherché depuis si long-temps. Afin d'avoir une idée de la direction de la côte, je fis mettre deux canots à la mer. La profondeur diminuait graduellement, à un demi mille du rivage

elle n'était plus que de cinq brasses. Nous avons débarqué sans difficulté au pied d'une colline où je montai; je ne vis la terre dans aucune partie du détroit. Les hauteurs au nord étaient ou des îles, ou une côte différente de celle où j'étais. Celle-ci se prolongeait à perte de vue à l'est; l'intérieur du pays est une vaste plaine couverte de verdure, coupée par des marais, des flaques d'eau, et une petite rivière qui avait sa source à peu de distance de nous; son cours était très-sinueux. Toute la campagne était verte, émaillée de fleurs dans quelques endroits; on ne découvrait de la neige que sur le sommet des montagnes dans le lointain; cependant en creusant la terre on la trouvait gelée.

« J'allais remonter dans mon canot pour reconnaître la côte, lorsque je vis plusieurs baïdars s'avancer vers nous en venant de l'est. Chacun portait une dixaine d'hommes, tous armés d'arcs et de lances. Ils débarquèrent près de nous; ils nous firent des signes avec une peau de renard noir attachée au bout d'une perche, et poussèrent en même temps de grands cris. Je dis à mes gens de se tenir sur la défensive, et accompagné de nos savans, j'allai droit aux sauvages, qui à notre approche s'assirent en cercle. Pour preuve de leurs intentions amicales, ils avaient laissé leurs armes dans leurs bateaux, à l'exception de leurs

longs couteaux qui étaient cachés dans leurs manches. Etant bien armés, nous sommes entrés au milieu du cercle; leur physionomie annonçait la méfiance, la curiosité et l'étonnement; ils parlaient beaucoup, mais nous ne comprîmes pas un mot de leur conversation. Je leur distribuai du tabac, doublant la portion pour les chefs; ce présent leur fut très-agréable; ils se mirent aussitôt à le fumer et à le mâcher; ils avaient des pipes en terre et des tuyaux en bois; je donnai ensuite aux chefs des couteaux et des ciseaux, ils semblaient ne pas connaître ces derniers, ils furent charmés de remarquer qu'ils pouvaient s'en servir pour couper leurs cheveux; ils se les passèrent de main en main, et en firent usage sur-le-champ.

« Ces sauvages sont au-dessus de la taille moyenne, robustes, vigoureux, et ont l'air bien portans. Tous leurs mouvemens sont vifs, leur caractère semble enjoué; quoique leur physionomie annonce de la gaîté, ils sont fort laids; ils ont les yeux petits et les pommettes des joues saillantes; ils se percent les joues de chaque côté de la bouche, pour y passer des morceaux d'os de morse ornés de grains de verroterie bleue. Leurs cheveux sont longs par derrière, et coupés très-courts sur le sommet de la tête. Ils ont pour habillement des pantalons et une blouse en peau de phoque; celle-ci ne leur va qu'au genou.

« Quoique le thermomètre ne marquât que 8° R., c'était l'été des sauvages; la plupart étaient pieds nus et à demi-vêtus. Cependant leur nombre augmentait, et comme je voyais beaucoup de baïdars venir de l'ouest, je crus qu'il était plus prudent de retourner à bord, que d'avoir à combattre avec quinze hommes contre plusieurs centaines d'Américains. Ils nous y suivirent, avec de grands cris, mais n'osèrent pas monter sur le pont. Ils échangèrent volontiers des ustensiles de leur fabrique contre des couteaux, des miroirs, du tabac, etc.; ils refusèrent de nous vendre, à aucun prix, des peaux de renards. Ils entendaient très-bien le trafic, se consultaient entre eux, et avaient l'air très-satisfait quand ils s'imaginaient nous avoir attrapés. Les plus fins étaient de vieilles femmes. Au milieu de ce négoce, ils plaisantaient et riaient aux éclats, de sorte que nous aurions pu nous croire environné de joyeux insulaires du grand Océan équinoxial, plutôt que de sérieux habitans du nord. Ces Indiens ont des lances, des arcs et des flèches, et un couteau à gaîne long de deux pieds. Leurs lances, armées de pointes en très-bon fer, ressemblent à celles que les Russes vendent aux Tchouktchis. Leurs verroteries sont de la même espèce que celle dont les peuples de l'Asie orientale font usage, ce qui indique qu'ils ont des relations avec eux.

« A sept heures je profitai d'un petit vent du sud pour m'avancer dans le bras de mer. Les Américains nous suivirent dans leurs baïdars, nous montrant leurs peaux, et nous faisant entendre par signes que nous en trouverions beaucoup du côté ou nous allions. L'un d'eux répéta en même temps à plusieurs reprises le mot *Iannieu-eu*, en désignant du doigt le *Rurick;* puis le bras de mer; nous ne pûmes en comprendre la signification.

« On navigua toute la journée du 2 août, en conservant l'espoir de trouver le détroit si désiré; le 3 on mouilla près d'une petite île que je nommai île Chamisso, d'après le naturaliste de l'expédition; elle contient sans doute beaucoup de fer, car la boussole que l'on y porta varia beaucoup. De la partie la plus élevée de cette île, nous reconnûmes que la baie où nous nous trouvions était fermée au sud; la mer se prolongeait à perte de vue au nord, ce n'était donc que de ce côté qu'il nous restait quelque espoir de découvrir ce que nous cherchions.

« A l'est, l'île Chamisso est séparée du continent par un détroit large de cinq milles dans sa partie la plus étroite; de même que le continent, elle est haute et rocailleuse; on ne voyait pas de neige; les coteaux étaient couverts de mousse; l'herbe était abondante près des rivages. Le temps était très-

beau, le thermomètre se tenait à 12° R., il n'avait jamais été si haut en dehors du détroit. Nous avions déjeûné sur une pointe de terre où se trouvaient plusieurs excavations; les Indiens qui s'en servaient comme de celliers, les avaient garnies de feuilles, et y avaient déposé de la chair de phoque. Ce lieu était probablement une des stations des Américains dans leurs parties de chasse; pour le reconnaître, ils y avaient élevé une petite pyramide grossièrement construite en pierres. Les rochers de l'île et des environs sont habités par des troupes innombrables de macareux; la grande quantité de coquilles de leurs œufs que nous avons rencontrée dans notre promenade, annonce que les renards en détruisent beaucoup; les perdrix et les lièvres étaient fort communs; des grues s'étaient, en passant, reposées sur l'île. Dans les lieux abrités du vent du nord, les saules croissaient à trois pieds de hauteur; c'est le seul arbre que nous ayons aperçu dans le détroit de Béring. En retournant au vaisseau, nous avons aperçu beaucoup de phoques couchés sur des rochers à l'ouest de l'île.

Le 4, après avoir déterminé la position de notre mouillage à 66° 13′ de latitude, et 161° 42′ de longitude ouest, je m'embarquai dans deux canots avec le lieutenant et les savans; nous étions armés et nous avions des vivres pour deux jours.

Le temps était beau ; profitant d'un petit vent de sud-ouest, nous avons doublé le cap qui était devant nous, puis nous nous sommes dirigés au nord. A midi nous nous étions avancés à quatorze milles ; ayant débarqué, nous avons gravi sur une colline d'où nous avons découvert, à notre grand chagrin, que la terre au nord paraissait se joindre à celle de l'est ; nous nous sommes ensuite approchés de la côte sur divers points ; partout nous avons trouvé que la profondeur diminuait avec la distance du rivage. Un espace semblait encore ouvert dans l'est ; mais bientôt on y aperçut aussi la terre ; il fallut renoncer à l'espoir de trouver le passage. L'eau étant peu salée dans la baie où nous étions, je me flattais que peut-être elle communiquait à un fleuve par lequel on pourrait pénétrer dans le continent. Le pays environnant s'élevait brusquement à une hauteur de cent vingt pieds, et se prolongeait à perte de vue. Il plut beaucoup pendant la nuit, le baïdar nous mit à couvert.

« Le 5, le temps continuant à être défavorable, je retournai à bord. Le 7 je repris la reconnaissance de la partie orientale de la baie ; je ne tardai pas à me convaincre que les terres se joignaient partout. On débarqua sur une pointe que la chaloupe put accoster. Nous vîmes tout auprès deux petites cabanes soutenues sur quatre pieux,

et couvertes de peau de morse ; elles paraissaient uniquement destinées à servir de dépôt pour des ustensiles de chasse, car elles contenaient des armes très-artistement façonnées. Je pris des flèches, et je laissai à la place des couteaux et une hache sur le manche de laquelle était gravé le nom de *Rurick*, et la date du jour de notre visite. Probablement les sauvages ne fréquentent cette côte qu'à l'époque de la chasse ; il paraît que le propriétaire a des rennes, du moins beaucoup de bois de ces animaux étaient épars sur le rivage. La côte s'élève graduellement à une hauteur considérable ; au bas croît de l'herbe touffue, le sommet est couvert de mousse.

« Le mauvais temps nous força de rester jusqu'au 8 au lieu où nous avions débarqué ; on alluma un grand feu avec du bois flotté, extrêmement abondant sur cette plage. Nous avions marché quelque temps sur une hauteur sans nous douter que nous étions sur la glace ; mais M. Escholz qui était allé un peu plus loin, observa dans un endroit, où une partie de la côte était tombée, que l'intérieur de la colline était uniquement composé de glace. Aussitôt nous prîmes tous des outils, et nous nous mîmes à creuser, et nous découvrîmes que la masse de glace avait cent pieds de hauteur, et s'étendait fort loin ; elle était recouverte d'une couche de terre épaisse

d'un demi-pied, et sur laquelle poussait de l'herbe très-touffue et de la mousse. Sans doute elle devait sa naissance à une terrible révolution de la nature ; la partie brisée qui est aujourd'hui exposée aux effets du soleil et de l'atmosphère, se fond, et envoie un ruisseau considérable à la mer. On peut inférer la formation primitive de cette glace du grand nombre d'ossemens et de dents de mammouth que l'on a trouvé dans ces masses quand elles se sont fondues ; j'y ai découvert une très-belle dent de cet animal. Nous ne savions non plus comment expliquer d'abord une forte odeur qui ressemblait à celle de la corne brûlée. Toute cette glace finira par disparaître, et à la place on verra une vallée verdoyante.

« Abandonnant l'espoir de trouver de ce côté le passage, je revins à bord le 9, et le lendemain je fis route au sud ; ayant jeté l'ancre, nous fûmes accostés par un baïdar ; nous reconnûmes un des Américains qui le montaient ; ils nous traitèrent d'une manière fort leste, ce qui ne nous empêcha pas de leur donner des couteaux. Je remis ensuite à la voile pour visiter la côte occidentale du golfe, auquel on avait donné mon nom. »

Après quelques tentatives inutiles, M. de Kotzebue remarquant un bras de mer qui semblait se prolonger dans l'ouest, se fit débarquer à quelque distance près d'une petite rivière. « Notre

troupe se partagea, dit-il, je suivis la côte au sud avec M. Chichmarev pour atteindre le bras de mer; les naturalistes se dirigèrent dans l'intérieur, une partie des matelots resta près des embarcations pour préparer le dîner. En continuant notre route, nous découvrîmes à la distance de trois cents pas, une cabane de laquelle sortirent un vieillard et un jeune homme de seize ans; ils étaient armés, et marchaient vers nous. A moitié chemin, ils s'arrêtèrent sur une éminence, et nous menacèrent de leurs flèches; le vieillard nous adressait quelques paroles d'un ton de voix rauque. Craignant que la supériorité de notre nombre ne leur causât de la frayeur, car trois matelots nous accompagnaient, je déposai mes armes, et je m'avançai seul vers ces sauvages; ils en firent autant, nous nous embrassâmes cordialement; pour leur prouver mes intentions pacifiques, je leur donnai un couteau; cependant ils n'étaient qu'à demi rassurés, et m'ayant entendu appeler mes compagnons, ils les ajustèrent en poussant de grands cris. Je renvoyai donc les matelots; M. Chichmarev vint seul; on lui fit la même réception qu'à moi, puis ces Indiens nous conduisirent dans leur cabane, couverte en peau de morse; une femme et deux enfans y étaient assis dans un coin. Cette famille possédait aussi deux bateaux, et avait une grande

quantité de peaux de phoques. Le fils qui avait une physionomie très-expressive, nous examinait avec beaucoup d'empressement; il s'empressa de nous indiquer les noms des différens objets que nous lui demandions, et nous regarda écrire avec une curiosité extraordinaire. La femme n'étant occupée que des boutons de métal de mon habit, elle essaya de les arracher furtivement. N'en pouvant venir à bout, elle en chargea ses deux petits enfans, qui enveloppés de fourrures ressemblaient à deux oursons; ils y appliquèrent leurs dents. Il ne me resta d'autre moyen de sauver mes boutons que de donner à ces gens un petit miroir; présent qui occasiona une dispute violente, parce que tous voulaient s'y regarder à la fois.

« Notre hôte étendit ensuite à côté de sa tente une peau de phoque, sur laquelle il nous fit asseoir, et nous donna à chacun une peau de martin-pêcheur; je lui témoignai notre reconnaissance par divers présens, le tabac lui fit le plus grand plaisir. Je lui demandai quelle était la longueur du bras de mer au bord duquel nous étions; il finit par me comprendre, s'assit par terre, remuant ses bras avec vitesse comme pour ramer, et répéta ce mouvement à neuf reprises, fermant les yeux à chaque fois, et posant sa tête sur sa main. J'en conclus qu'il nous faudrait

neuf jours de navigation pour gagner la haute mer par ce golfe, et je supposai qu'il pourrait communiquer avec le Norton-Sound. La plupart des mots de leur langue ressemblent à ceux que Cook a recueillis des habitans de ce bras de mer.

« Cet Américain nous fit de même entendre par signes que les anneaux de fer et de cuivre que sa femme portait autour des bras, leurs grains de verroterie, et différens objets qui paraissaient être de fabrique européenne, leur venaient du côté de l'entrée de la baie, et qu'ils les recevaient en échange de fourrures. C'est sans doute avec les Tchouktchis qu'ils font ce trafic d'échanges; il a lieu de la même manière qui est en usage dans l'enfance du commerce; on dépose de chaque côté ses marchandises à terre, et l'on n'enlève celles dont on veut se charger que lorsqu'après les avoir examinées on juge qu'elles sont d'une valeur égale à celles qu'on laisse.

« En retournant avec ces Américains à l'endroit où nous avions laissé notre monde, nous rencontrâmes M. Choris avec son cahier, dans lequel il avait dessiné plusieurs Indiens; la vue de ces figures enchanta les nôtres, mais leur étonnement fut au comble quand ce dessinateur eut esquissé la tête du père de famille; la joie du fils se manifesta par de grands éclats de rire.

« Arrivés à notre camp, nous nous assîmes pour dîner; nos couteaux, nos cuillers, nos fourchettes excitèrent l'admiration des naturels; ils gardèrent de la viande et du biscuit que nous leur donnâmes, et après notre départ restèrent long-temps dans le même lieu, occupés à chercher si nous n'y avions pas laissé quelque chose.

« Ayant doublé le cap qui forme l'entrée du bras de mer, et où la côte tourne brusquement à l'ouest, nous fûmes bientôt arrêtés par des hauts-fonds; cependant il doit y avoir un chenal navigable, la profondeur étant souvent de deux à trois brasses à côté d'un banc, et le courant étant assez fort. Ainsi, le rapport des Américains était exact, et ce bras s'étend soit jusqu'au Norton-Sound, soit jusqu'à la baie Chichmarev.

« La saison étant avancée, je me décidai à remettre à l'année suivante la reconnaissance de ce bras de mer que je me proposai d'effectuer avec des baïdars d'Ounalachka; en attendant je donnai à ce goulet le nom de baie de Bonne-Espérance. Vers le soir, huit baïdars portant chacun douze hommes, débarquèrent près de nous, sur le rivage opposé; leurs bateaux tirés à terre leur tinrent lieu de tentes; ils allumèrent du feu et s'assirent autour, en criant et frappant sur leurs tambours; leurs chiens hurlaient en cou-

rant de côté et d'autre sur le rivage. Comme nous étions bien moins nombreux que ces sauvages, je fis faire bonne garde. A une heure du matin nous partîmes, au bout d'une heure il s'éleva un orage, et le peu de profondeur de l'eau dans le bras de mer rendit notre navigation difficile. Enfin, le 13 août de grand matin, nous atteignîmes le *Rurick*.

« Nous reçûmes peu de temps après la visite de deux baïdars. Les Américains eurent recours à toutes sortes d'artifices pour nous tromper, en nous vendant leurs marchandises ; ils riaient de bon cœur quand ils s'apercevaient qu'ils n'y pouvaient réussir. L'usage de montrer d'abord les plus mauvaises, leur vient probablement des Tchouktchis qui sans doute l'ont appris des trafiquans russes. L'un d'eux qui semblait être le chef, finit par céder à mes invitations, et se hasarda à monter sur le pont. Il ne proféra pas une parole, ses yeux annonçaient un étonnement extrême. Après avoir bien regardé tout pendant un quart-d'heure, il rejoignit ses compagnons pour les entretenir des merveilles qu'il avait vues. L'heure du dîner de ces sauvages étant arrivée, ils placèrent au milieu d'eux un phoque qu'ils venaient de tuer, lui ouvrirent le ventre, où chacun plongea sa tête pour en sucer le sang ; ensuite ils coupèrent des morceaux de la chair qu'ils

mangèrent de bon appétit, et en faisant des grimaces affreuses. »

Le *Rurick* ayant mis à la voile, reconnut le cap Espenberg qui forme l'entrée du Kotzebue-Sound au sud, ensuite le cap Krusenstern qui est à la côte du nord; celle-ci se dirige au nord-est, puis au nord-ouest, où elle se termine par un cap qui est vraisemblablement le cap Mulgrave de Cook. Tout le pays de chaque côté de l'entrée de la baie parut bien peuplé. Le *Rurick* fut suivi par plusieurs baïdars qui cherchèrent inutilement à le joindre; il profitait du vent favorable pour voguer vers le cap Oriental de la côte d'Asie.

On trouva pendant la route que l'air était plus froid; on était entouré de troupes nombreuses de morses et de baleines. M. de Kotzebue observe que le courant du détroit de Béring porte avec force au nord-est, et que cette direction constante prouve qu'il ne rencontre aucun obstacle dans sa marche, et que par conséquent il doit exister un passage de ce côté, quoiqu'il ne soit peut-être pas navigable. On a déjà remarqué depuis long-temps que dans la mer de Baffin l'eau court au sud; il n'est donc pas douteux que la masse qui entre par le détroit de Béring, tourne autour de la côte nord de l'Amérique, et se portant dans la mer de Baffin, arrive ainsi dans l'Océan.

« Le 19 août le *Rurick* arriva devant le cap

Oriental; ce promontoire, dit M. de Kotzebue, est formé par des terres très-hautes, qui en quelques endroits sont couvertes de neiges perpétuelles. A son extrémité se trouve une montagne conique dont la moitié s'est écroulée; l'aspect de ce lieu est triste, à cause de l'entassement confus des rochers tombés les uns sur les autres. C'est un effet du grand bouleversement du globe, qui a séparé l'Asie de l'Amérique; car suivant toutes les apparences, ces deux continens étaient autrefois réunis par un isthme, dont les îles Gvodzev sont des fragmens.

« Ayant jeté l'ancre à quelques milles de la côte, un baïdar monté par onze Tchouktchis nous accosta, et fit plusieurs fois le tour du vaisseau, sans proférer un mot et sans vouloir monter à bord; quoiqu'ils comprissent bien nos signes d'invitation. Ils nous montrèrent du doigt des fourrures qui étaient dans leurs baïdars, puis leurs maisons, pour nous inviter à y aller; ensuite ils retournèrent à terre. Je remarquai avec peine un fusil parmi leurs armes. Si les commerçans russes leur vendent ainsi des armes à feu, il peut en résulter des conséquences fâcheuses pour notre colonie du Kamtchatka, car les Tchouktchis, nation brave et courageuse, ne tarderaient pas à lui devenir redoutables.

« J'allai à terre avec deux canots. Les Tchouk-

tchis nous reçurent avec une cordialité apparente, qui cependant laissait percer une certaine méfiance, puisqu'ils ne voulurent pas nous laisser aller jusqu'à leurs maisons. Cinquante d'entre eux, tous armés de longs couteaux, vinrent au-devant de nous, nous obligèrent à nous asseoir sur des peaux de phoque, tout près du rivage, et se placèrent en cercle autour de nous. Un nombre égal restait en observation derrière leurs cabanes. Malgré le peu de sûreté que notre séjour à terre semblait présenter, nous fîmes la conversation avec eux, autant que nous le pûmes. Je fis présent de quelques bagatelles aux chefs qui étaient à côté de moi, un peu séparés du reste, et je leur passai une médaille au cou. Ces hommes étaient très-malpropres, leur air farouche et leurs longs couteaux, leur donnaient l'air d'une troupe de bandits. Leur conduite qui finit par devenir très-hardie, me donna lieu de penser qu'ils avaient de fréquens rapports avec les Russes. Ils diffèrent peu des Américains que nous venions de quitter, excepté qu'ils n'ont pas comme eux la lèvre inférieure percée. Nous étant levés au bout d'une heure pour retourner à bord, chacun des chefs me donna une peau de renard. Ils nous accompagnèrent tous dans leurs baïdars, montèrent sans crainte à bord du *Rurick*, et goûtèrent avec plaisir de l'eau-de-vie et du biscuit. Ils mâchèrent

du tabac et en prirent en poudre, ils ne le fument pas. Un grand miroir fut ce qui attira le plus leur attention dans ma chambre; ils demeurèrent immobiles en y apercevant leurs figures; enfin l'un d'eux ayant fait un mouvement, et tous les autres l'ayant vu répété dans la glace, ils s'enfuirent épouvantés et sans proférer une parole. Un de ceux qui étaient restés sur le pont, fut piqué de curiosité en entendant le récit de ses compagnons, je le conduisis dans la chambre; il se contenta de passer sa tête par la porte, et à peine il se fut reconnu dans la glace, qu'il se hâta de décamper. J'ai souvent eu occasion d'observer dans mes voyages que la vue d'un miroir effraye les sauvages du nord, tandis que ceux du midi prennent du plaisir à s'y regarder. »

« L'après-midi le *Rurick* remit à la voile, des milliers de phoques jouaient autour du vaisseau; de temps en temps on voyait des baleines lançant l'eau en l'air par leurs évents. L'une d'elles, d'une taille considérable, et dont le dos était couvert d'herbes et de coquillages, fit jaillir l'eau à une telle hauteur, qu'elle vint nous asperger dans le bâtiment, ce qui nous déplut beaucoup, car l'odeur de cette eau était fétide. L'animal resta si long-temps au-dessus de la surface de l'eau, qu'un baleinier aurait pu aisément le tuer.

« Le 20 nous avons jeté l'ancre à l'entrée de la

baie Saint-Laurent, au sud du détroit de Béring. Deux baïdars, montés par vingt Tchouktchis, ne nous accostèrent que lorsque nous leur eûmes fait signe d'approcher; ils avaient commencé par chanter à gorge déployée. Nous descendîmes ensuite à terre, le terrain était en partie marécageux. Une portion de la surface du sol était encore couverte de neige et de glace; nous en avions aperçu tout le long de la côte d'Asie, tandis que sur celle d'Amérique, on en voyait beaucoup moins. Ces Tchouktchis nous laissèrent approcher de leurs cabanes, mais ils s'y retirèrent tous et ils semblaient se préparer à s'y défendre contre nous. Le chef, vieillard vénérable, était seul resté assis sur une peau à quelques pas de sa tente; il avait perdu l'usage de ses jambes; il me fit signe de me placer à côté de lui. J'engageai la conversation avec lui par l'entremise d'un matelot du Kamtchatka, qui sachant la langue des Koriaks, comprenait quelques mots de celle des Tchouktchis. Je lui appris que nous étions Russes, que nous avions débarqué pour renouveler notre provision d'eau, et que nous désirions avoir des rennes. Il promit de nous en fournir, ajoutant qu'il fallait deux jours pour les faire venir de l'intérieur des terres. Je lui offris de petits présens, il les reçut en me témoignant son regret de ne pouvoir me donner en retour quelque chose d'équivalent. Ce-

pendant un jeune homme qu'il avait envoyé dans sa cabane, en sortit avec un vêtement de peau qu'il déposa devant moi ; je refusai de l'accepter, et je gagnai toute sa confiance par le don d'une médaille à l'effigie de l'empereur. Les autres Tchouktchis me voyant causer familièrement avec leur chef, sortirent de leurs cabanes et se rangèrent en cercle autour de nous. Le vieillard me fit offrir par une jeune femme de la chair de baleine, cette fois je refusai. Néanmoins je m'acquis l'affection des femmes en leur distribuant des aiguilles et des grains de verroterie. Etant entré dans la tente du vieillard, qui m'y avait invité à plusieurs reprises, je la trouvai d'une saleté excessive ; j'y vis différens ustensiles de fer et de cuivre, qu'ils reçoivent probablement des Russes. Quand nous partîmes, les Tchouktchis répétèrent plusieurs fois le mot *terama*, qu'ils emploient quand ils reçoivent quelqu'un ou en prennent congé.

« Le 21 nous eûmes la visite des habitans du village de Nouniagmo, dont Cook a fait mention. L'un d'eux ressemblait tellement à un Russe, que l'on pouvait bien croire qu'il appartenait à cette nation ; il se distinguait des autres Tchouktchis par sa forte barbe ; cependant il se laissa raser par un matelot. D'après notre invitation, ils nous donnèrent à terre le spectacle d'une danse.

« On employa le 22 à reconnaître la baie Saint-

Laurent. Elle est en grande partie entourée de rochers de granit, qui s'élèvent presque verticalement du fond de la mer; on ne voit dans les endroits où la côte est abordable, que des saules chétifs, et quelque plante bien maigre; le sommet des rocs est couvert de neige. Ce bras de mer n'est pas habité; les Tchouktchis ne la fréquentent que pour la chasse et pour la pêche des phoques. Nous rencontrâmes quelques Tchouktchis qui nous donnèrent seize oies sauvages, et un phoque qu'ils venaient de tuer.

« De retour à bord, le lendemain un message du vieux chef m'annonça qu'il avait reçu des rennes, il me priait de les accepter en don de sa part et de celle de son peuple, et de venir les chercher. En conséquence j'allai à terre, et je témoignai ma reconnaissance par de petits présens. Je laissai tout ce monde charmé de notre générosité.

« Le mauvais temps m'empêchait de faire voile. Dans l'intervalle, il arrivait chaque jour des Tchouktchis à bord du *Rurick*. Le 28 je retournai à terre pour inviter le vieux chef à venir nous voir sur notre vaisseau. Il y consentit après avoir un peu hésité; il craignait que je ne voulusse l'emmener; un jeune homme vigoureux le prit sur ses épaules; il fut ainsi porté jusque dans ma

chambre; deux autres chefs l'accompagnaient. Ils se conduisirent tous les trois avec beaucoup de mesure; les nombreux objets qu'ils voyaient pour la première fois, excitaient vivement leur attention; je supposai qu'ils se communiquaient les réflexions que ces choses leur suggéraient. Je leur fis servir du thé, boisson qui leur était inconnue; ils regardèrent ce que je faisais de ma tasse, imitèrent mes mouvemens et trouvèrent le thé fort à leur goût. Au bout d'une demi-heure ils nous quittèrent, et j'eus beaucoup de peine à faire accepter quelques présens au vieillard; les deux autres ne furent pas si difficiles.

« J'ai déjà observé que tous les Tchouktchis que nous vîmes ressemblent aux naturels de la côte opposée d'Amérique. Ils sont également vifs et enjoués. Ils vivent dans un état d'hostilité continuelle avec eux, et les accusent de dépouiller et même d'égorger les étrangers quand ils peuvent le faire sans danger. Ces Américains tirent leur fer de Kolima, mais notre interprètre ne put comprendre s'ils l'achetaient des Tchouktchis ou des marchands russes.

« Le vieux chef me dit que la saison des tempêtes approchait, nous en avions récemment éprouvé une qui selon lui n'était qu'un coup de vent ordinaire; lorsque les ouragans se font sen-

tir, leur violence est si grande, qu'un homme ne peut se tenir debout ; il est obligé de se coucher à plat ventre. »

Le 29 août le *Rurick* fit voile de la baie Saint-Laurent; sa traversée de ce lieu aux îles Aléoutiennes, fut contrariée par les vents. Le 6 septembre on eut connaissance d'Ounalachka; le lendemain on entra dans le port d'Ilioulíouk. On le quitta le 14 pour aller chercher des vivres en Californie, et le 1er octobre on jeta l'ancre dans le port San-Francisco. M. de Kotzebue fut très-bien accueilli; il observa que cet établissement n'avait pas fait de grands progrès depuis le voyage de M. Langsdorff. « Nous allâmes, dit-il, voir le quartier des Indiens, la malpropreté y est extrême, elle est probablement la principale cause de la grande mortalité qui règne dans la colonie ; elle est telle que sur mille Indiens, il en meurt trois cents par an. »

La compagnie russe avait établi un comptoir au port de la Bodega, situé à peu de distance au nord de San-Francisco; il fournit des vivres à ceux qui sont plus au nord sur la côte d'Amérique. M. de Kotzebue ayant écrit au chef de ce comptoir pour lui demander différentes choses dont il avait besoin, les reçut au bout de quelques jours. Il apprit du gouverneur de Monterey que plusieurs Russes étaient prisonniers en Californie;

ils appartenaient à l'équipage d'un navire de la compagnie qui était venu commercer sur cette côte, en contravention avec les lois espagnoles; on les avait saisis pendant qu'ils étaient à terre. Un ordre exprès du vice-roi du Mexique, avait enjoint au gouverneur de Monterey de ne pas les délivrer à l'agent de la compagnie. On offrit à M. de Kotzebue de les lui remettre; la petitesse du *Rurick* ne lui permit d'en prendre que trois, ainsi que Jean Elliot de Castro, Portugais qui s'était trouvé sur le navire russe en qualité de subrécargue.

Lorsque l'on appareilla, on entendit au large le hurlement des phoques couchés sur les rochers voisins du rivage. Depuis un certain temps les loutres de mer sont devenues communes sur la côte de Californie; comme on ne les y avait pas vues autrefois, on peut supposer qu'elles s'y sont retirées pour éviter les poursuites acharnées auxquelles elles étaient exposées dans les parages des îles Aléoutiennes, et des parties les plus septentrionales de la côte nord-ouest d'Amérique.

On partit le 1er novembre du port San-Francisco, le 21 l'on aperçut Mona-Roa, la plus haute montagne d'Ovaïhy. « D'après l'avis de M. Elliot, dit M. de Kotzebue, je doublai la côte nord de cette île, afin d'obtenir des renseignemens sur la demeure actuelle du roi. M. Elliot avait été son médecin, et en avait reçu des terres. Son

esprit entreprenant l'avait ensuite mené aux colonies russes. Un insulaire vint à bord dans sa pirogue, il reconnut M. Elliot; on apprit que le roi était dans la rade de Karakakoa; ensuite d'autres pirogues chargées de femmes, nous accostèrent; je n'avais pas le temps de faire attention à elles, je me hâtais d'arriver auprès du roi. Bientôt nous fûmes surpris d'un calme plat; une pirogue en profita pour s'approcher de nous. Les Indiens reconnurent M. Elliot, l'un d'eux consentit à sa prière à nous servir de pilote, mais dès qu'il sut que nous étions Russes, il manifesta une vive inquiétude. Il nous raconta que cinq mois auparavant deux navires russes de la compagnie d'Amérique, ayant relâché à Ovaïhy, avaient eu avec les insulaires une querelle dans laquelle tous le tort était de leur côté. En quittant cet Archipel, ils avaient menacé les habitans de revenir bientôt avec des forces plus considérables pour se venger des mauvais traitemens qu'ils avaient éprouvés, et annoncé entre autres la prochaine arrivée d'un vaisseau de guerre; ces particularités nous expliquèrent l'air alarmé que nous avions trouvé aux insulaires qui nous avaient déjà accostés. Ce ne fut pas sans peine que je parvins à tranquilliser notre pilote, et je sentis doublement l'avantage d'avoir à bord M. Elliot.

« Le 24 les savans allèrent à terre avec lui

pour saluer le roi. Il revint deux heures après avec deux des principaux chefs; l'un était le frère de la reine. Ils étaient vêtus d'un habit noir, et avaient un chapeau de paille. Tameamea s'attendant à une attaque de la part d'un vaisseau de guerre russe, avait déjà garni la côte de quatre cents soldats armés de fusils. Rassuré par M. Elliot, il me fit prier de venir le voir, parce que ses sujets qui n'étaient pas encore revenus de leurs soupçons, l'empêcheraient de me faire une visite à bord; un de ses chefs devait rester en otage sur le *Rurick* pendant que je serais à terre. J'y allai donc avec mon lieutenant, M. Elliot et un chef qui se faisait appeler John Adams.

« Une troupe d'Indiens, le fusil au bras, était campée en bataille sur le rivage. Tameamea, accompagné de ses principaux guerriers, me reçut au débarquement, et me prit amicalement la main. La curiosité avait rassemblé une foule nombreuse dont la conduite fut très-réservée. Le roi me conduisit à son palais, construit en roseaux à la manière du pays, consistant en un seul appartement, et ouvert de tous les côtés pour mieux y laisser circuler l'air. Quoiqu'il possède plusieurs maisons bâties en pierres à l'européenne, il préfère celle-ci. Il était vêtu d'une chemise blanche, un pantalon bleu, une veste

rouge et une cravate de couleur; ce n'était qu'une espèce de négligé; quelquefois il porte un bel uniforme brodé; il en a plusieurs; ses officiers assis à terre, avaient, les uns un habit noir, les autres des habits ou des vestes de différentes couleurs. Les sentinelles placées à la porte, n'avaient pour vêtement qu'une ceinture, à laquelle était attachée une giberne et une paire de pistolets; elles étaient armées d'un fusil.

« On nous fit asseoir sur de jolies chaises à l'européenne, et une table en bois d'acajou fut placée devant nous. Tameamea nous fit verser de très-bon vin, et but à notre santé. Un jeune homme blanc, nommé Cook, établi dans l'île depuis plusieurs années, nous servit d'interprète; j'informai le roi du motif de ma relâche à Ovaïhy. « J'apprends, me répondit-il, que tu commandes un vaisseau de guerre pour une expédition du même genre que celle de Cook et de Vancouver, et que tu ne fais pas le commerce. Mon intention est donc de n'en faire aucun avec toi, et de te pourvoir gratuitement de tous les vivres que mes îles produisent; c'est une affaire décidée, qu'il n'en soit plus question. Maintenant, dis-moi, je te prie, si c'est du consentement de ton empereur que ses sujets viennent m'inquiéter sur mes vieux jours. Depuis que Tameamea est roi de ces îles, aucun Européen n'y

a éprouvé le moindre tort; j'en ai fait un asyle pour toutes les nations, et j'ai généreusement approvisionné tous les bâtimens qui ont mouillé ici. Il y a quelque temps, des Russes sont venus d'une colonie de Sitca en Amérique; jamais je n'avais eu le moindre rapport avec cette nation; ils ont été bien accueillis; ils m'en ont mal récompensé, en exerçant des hostilités contre mes sujets de Vahou, et ont menacé de conquérir toutes ces îles avec des vaisseaux de guerre; cela n'arrivera pourtant pas tant que Tameamea régnera. Un médecin russe nommé Scheffer vint ici, il y a quelques mois, sous prétexte que l'empereur Alexandre l'avait chargé de chercher des plantes dans mes îles. J'avais toujours entendu dire du bien de l'empereur Alexandre, je permis donc à Scheffer de recueillir des plantes, je lui promis tous les secours dont il aurait besoin, je lui donnai même une terre avec des paysans, pour qu'il ne manquât de rien. Qu'est-il résulté de mon hospitalité? il a payé mes bontés d'ingratitude; je l'ai supporté patiemment, ensuite il s'en est allé d'une île à une autre, et a fini par rester à Vahou, et s'y est montré le plus grand de mes ennemis, en détruisant le moraï qui est notre sanctuaire; il a passé ensuite à Otouaï où il a excité le roi Tamary, mon vassal, à me faire la guerre.

« Je m'empressai d'assurer le roi que la conduite répréhensible de quelques Russes ne pouvait nullement être imputée à leur empereur qui n'autorisait jamais aucun acte illégal de la part de ses sujets ; mais la vaste étendue de son empire s'opposait à ce qu'il fût instruit promptement de ces délits ; toutefois, lorsqu'ils parvenaient à sa connaissance, il les faisait punir. Tameamea, très-satisfait de ce que je lui dis que l'empereur Alexandre n'avait jamais songé à conquérir ses îles, but cordialement à la santé de ce monarque, soutint la conversation avec une vivacité peu ordinaire à son âge, et me fit beaucoup de questions sur la Russie. L'interprète éprouvait quelquefois de la difficulté à rendre ses expressions, parce qu'elles étaient particulières à la langue d'Ovaïhy, et mêlées de beaucoup de traits de gaîté qui faisaient fréquemment rire ses officiers.

« Après cet entretien nous fûmes, avec la permission du roi, conduits par Cook chez Kahoumanou, principale femme de Tameamea ; elle était avec deux autres ; toutes trois nous reçurent très-bien. Elles étaient assises sur de jolies nattes, et soigneusement enveloppées d'étoffes très-fines du pays ; leurs cheveux enduits d'une substance gluante et blanchâtre, contrastaient singulièrement avec la couleur foncée de leur teint. Au

moment où j'entrai, Kahoumanou fumait; elle me fit asseoir et m'offrit sa pipe; sur mon refus, elle la passa à sa voisine. Elle me régala d'une tranche de melon d'eau; quand je sortis, elle me demanda des nouvelles de Vancouver, et parut très-affligée d'apprendre sa mort.

« J'allai ensuite chez Lio-lio, fils aîné de Tameamea. Cook m'informa que son père, pour lui assurer après sa mort la possession tranquille du trône, lui avait déjà fait remplir quelques-unes de ses fonctions sacerdotales, ce qui lui a imprimé un caractère tellement sacré, que quiconque cherche à le voir pendant le jour, encourt la peine de mort. C'est depuis qu'il exerce ces hautes fonctions que le prince a pris le nom de Lio-lio, qui signifie *chien des chiens*. Je le trouvai dans une grande maison, nonchalamment étendu à plat ventre; à peine il leva la tête quand nous entrâmes; quelques soldats armés de fusils veillaient à sa sûreté; il avait aussi près de lui un jeune homme qui chassait les mouches avec une touffe de plumes rouges, et qu'à sa bonne mine on aurait pris pour le prince plutôt que Lio-lio; celui-ci était d'une corpulence extrême, et pouvait avoir vingt-deux ans. On regrette que Tameamea, qui s'est acquis une véritable gloire par la sagesse de son gouvernement et par l'habileté avec laquelle il a jeté parmi son peuple

les fondemens de la civilisation, n'ait pas un successeur capable d'achever ce qu'il a commencé. Quel avantage pour le commerce et la navigation, si les îles Sandwich se civilisaient progressivement! quel préjudice au contraire pour les marins qui fréquentent ces mers, si après la mort de Tameamea, son fils, cédant aux suggestions des chefs ennemis des améliorations, détruit l'ouvrage de son père!

« Etant revenus auprès de Tameamea, il nous fit servir à dîner à l'européenne; il ne mangea pas avec nous, parce que ce jour-là le cochon lui était interdit. Il parla beaucoup, et fut très-gai; il aime le vin, mais il en use modérément; il but à la santé de l'empereur Alexandre, et me fit présenter par un de ses officiers une fraise en plumes artistement faite, me chargeant de la présenter à mon souverain comme un témoignage de son affection.

« Tameamea alla ensuite à son moraï, et embrassant une des idoles à laquelle étaient suspendues des offrandes de porc et de fruits, il nous dit: « Voilà nos dieux que j'adore; j'ignore si en « agissant ainsi, je fais bien ou mal, mais je suis « la religion de mes pères, qui ne saurait être « mauvaise, puisqu'elle m'enseigne à ne pas faire « de mal. » Il resta quelques instans seul dans le moraï, et nous rejoignit bientôt. Il dîna, et en

mangeant, se servit de ses doigts au lieu de cuiller et de fourchette; comme j'en paraissais surpris: « C'est l'usage de mon pays, me dit-il, je n'en veux pas changer. »

« Après le dîner, le roi me fit connaître la quantité et l'espèce de vivres qui me seraient délivrés à Vahou. Pour lui témoigner ma reconnaissance, je lui offris au nom de l'empereur de Russie, deux mortiers de fonte avec leurs affûts, j'y joignis un quartaut de vin, sa provision étant presque épuisée. M. Choris, dont Tameamea avait admiré l'habileté et le talent à saisir la ressemblance dans le portrait de plusieurs chefs qu'il avait fait, ne réussit pas moins heureusement pour celui de ce prince; mais ce ne fut pas sans peine, parce que, après avoir consenti à se laisser peindre, le roi ne cessa pendant tout le temps de l'opération de montrer du malaise, probablement il craignait quelque enchantement.

« Je pris congé de Tameamea dans la soirée, et je partis pour Vahou; j'y abordai le 27 novembre; Manouia, l'insulaire d'Ovaïhy, que le roi avait chargé de m'accompagner, sauta dans la première pirogue qui nous accosta, et alla m'informer le gouverneur de mon arrivée. Ce Manouia était un homme d'esprit; quoiqu'il ne fût pas de la classe des chefs, Tameamea avait beaucoup de confiance en lui, et lui donnait en garde

quelques-unes de ses marchandises d'Europe les plus précieuses. Cook me dit que ce prince ne faisait aucune attention au rang de ses sujets, conférait toujours les emplois aux hommes de la classe inférieure, et se trompait rarement dans ses choix. Il est juste, mais sévère envers les nobles, il ne se fie pas beaucoup à eux, et les oblige presque toujours de le suivre dans ses voyages, afin de leur ôter l'occasion de conspirer contre lui.

« Nous étions près de Hanaroura; la vue de plusieurs maisons bâties à l'européenne, formait un contraste frappant avec les cabanes des naturels. On apercevait un fort sur lequel flottait le pavillon de Tameamea; plusieurs navires étaient à l'ancre dans le port; tout présentait l'apparence de l'Europe. Nous fûmes remorqués par des canots du pays dans le beau port de Hanaroura qui serait le meilleur du monde, si l'entrée n'en était pas difficile.

« En débarquant, je fus reçu par l'anglais Young, dont il a été question dans les relations de plusieurs navigateurs qui m'ont précédé; il me conduisit à sa maison où Kareïmoko, gouverneur de l'île, vint nous joindre avec ses principaux officiers, tous vêtus d'un grand manteau blanc, jeté sur l'épaule droite à la romaine; chacun avait à la ceinture une giberne et une paire de pistolets. Ce costume allait très-bien à

la taille athlétique et à la figure distinguée de Kareïmoko. C'est un homme d'un si grand jugement, que les Anglais qui habitent l'île lui ont donné le surnom de Pitt. Après qu'il m'eut salué à l'européenne en me serrant la main, Young lui expliqua le but de ma visite, et le rassura sur l'apparition inattendue d'un vaisseau de guerre russe. Il écouta ce discours avec grand plaisir, et protesta que jamais il n'avait fait le moindre tort aux Russes, tandis que ceux-ci lui avaient au contraire rendu le mal pour le bien.

« Le 29 les provisions commencèrent à arriver à bord, tout allait au mieux; un malentendu faillit à occasioner un soulèvement contre nous; le plan du port de Hanaroura n'ayant pas encore été fait, je résolus de le lever; en conséquence, je fis placer sur différens points de longues perches surmontées de pavillons. Leur vue exaspéra le peuple, car Scheffer en avait arboré un en disant qu'il prenait possession de l'île; on ne douta pas que ce ne fût le préliminaire de la conquête que je voulais entreprendre; déjà l'on courait aux armes, Young vint à bout de calmer la fermentation, et la tranquillité fut complètement rétablie lorsque j'eus substitué des balais aux pavillons. Voulant gagner complètement la confiance des insulaires, j'invitai Kareïmoko à dîner pour le lendemain. Il vint avec sa femme, Young

qui amenait aussi la sienne, et ses principaux officiers. Tous étaient parés de leur mieux ; la singularité de leurs costumes donnait à cette réunion l'air d'une mascarade ; par exemple Kareimoko était vêtu comme un maître d'équipage, avec des bottes bien cirées et un chapeau à trois cornes ; tout lui était si juste qu'il pouvait à peine se mouvoir, et que la chaleur le suffoquait ; les autres chefs n'étaient pas mis moins magnifiquement ; mais aussi peu à leur aise, ils offraient le plus comique assemblage de matelots, de quakers et de petits maîtres. Ces insulaires attachent en général beaucoup de prix à posséder quelques vêtemens à l'européenne ; les marchands américains savent mettre ce goût à profit, en leur vendant chèrement les vieux habits passés de mode ; et comme la plupart des habitans de ces îles sont grands et bien bâtis, ils sont presque toujours très à l'étroit, et ont les mouvemens tellement gênés, qu'on les prendrait pour des singes habillés. Les femmes, au contraire, ont conservé le vêtement national, elles n'ont adopté, du costume étranger, qu'un simple mouchoir de soie autour du cou.

« Mes hôtes refusèrent de manger, parce que les viandes, n'ayant pas été préalablement consacrées dans un moraï, étaient impures ; ils acceptèrent cependant du biscuit, du fromage, du

fruit, du vin et de l'eau-de-vie. Je leur fis divers présens, et ils se retirèrent très-satisfaits. Ils avaient au premier coup-d'œil reconnu le portrait de Tameamea; dès que l'on sut dans l'île que le roi était à bord du *Rurick* sur du papier, la foule accourut pour le voir.

« Etant allé à terre, je voulus voir le fort, la sentinelle me renvoya poliment avec le mot *tabou*. J'appris ensuite que l'on ne permettait l'entrée du port à aucun étranger, surtout aux Européens. Karcïmoko y demeure; les naturels n'entendant pas grand'chose à la manœuvre du canon, un Anglais nommé Berkley commande sous le gouverneur.

« Les étrangers établis dans Vahou y ont introduit la culture de différentes plantes, et ont essayé d'y élever des animaux d'Europe; les chèvres seules s'y sont beaucoup multipliées. Une des plus importantes productions de l'île est le bois de sandal qui est très recherché par les Chinois; la vente en a mis le roi à même d'acheter des Européens les armes et les navires qui lui servent à faire le commerce et à transporter des vivres de Vahou à Ovaïhy. Ses sujets n'étant pas assez au fait de la navigation, il attire à son service le plus d'Européens qu'il peut, et les récompense libéralement.

« Presque toutes les îles Sandwich sont aujour-

d'hui soumises à Tameamea ; il les maintient sous son obéissance, soit par la crainte qu'inspire sa bravoure personnelle, soit par son habileté à gouverner, soit par la supériorité des moyens dont il dispose. Son successeur ne possédant aucune de ses qualités, il est présumable qu'à sa mort les chefs des îles qu'il a conquises voudront recouvrer leur indépendance, et que son fils ne conservera qu'Ovaïhy. »

Depuis le retour de M. de Kotzebue en Europe, Tameama est mort en 1819, et d'après les nouvelles que l'on a reçues, les prétentions des différens chefs faisaient craindre des dissensions intestines.

Le *Rurick* radoubé et ravitaillé, mit à la voile le 14 décembre, et fit route au sud-ouest. Le 1er janvier 1817 on vit au nord-nord-ouest, une petite île boisée ; d'après le jour de la découverte, elle fut nommée *Ostrov Nova goda* (île du nouvel an) ; elle est par 10° 8′ sud et 189° 4′ ouest. Le lendemain on s'en approcha, et l'on fut très-surpris de voir six pirogues s'en détacher, et se diriger vers le vaisseau ; ces insulaires étaient d'une couleur très-foncée et tatoués ; ils étaient vêtus de nattes fines ; le lobe de leur oreille était percé et extraordinairement dilaté, et ils avaient fiché dans le trou un morceau de feuille roulé. « Nous ayant accostés sans vouloir monter à bord,

dit M. de Kotzebue, ils se mirent à faire des échanges avec nous; ils étaient fort doux et fort honnêtes. On voulut débarquer sur leur île, ils s'y opposèrent; elle est entourée d'un récif de corail. On compta près de deux cents insulaires sur le rivage et dans des pirogues, on ne vit que peu de femmes et pas un seul enfant. »

Le 4 à midi l'on fit encore signal que l'on apercevait la terre; bientôt on découvrit un groupe d'îles disposées presque circulairement, et liées les unes aux autres par un récif de corail. On le rangea à portée de fusil, et l'on finit par trouver un passage qui permit au *Rurick* de pénétrer dans ce bassin naturel, qui avait seize milles de longueur. Partout on y trouvait vingt-cinq à vingt-huit brasses de profondeur. L'eau y était parfaitement tranquille.

On débarqua sur plusieurs de ces iles; la plupart sont habitées, mais leur population est peu considérable. On s'arrêta plusieurs jours à Otdia qui est la plus grande. Les insulaires sont vifs, doux et timides, quoique enclins à la gaîté. Ils sont grands et bien faits, et ont les mains et les pieds remarquablement petits; leur seule occupation est de construire des pirogues. N'ayant d'autres outils que des coquilles et des pierres tranchantes, ils mettaient un grand prix à obtenir quelques morceaux de fer. Les femmes sont

d'une figure agréable; d'ailleurs beaucoup plus modestes et plus réservées que celles des autres îles du grand Océan. Ce sont elles qui fabriquent les voiles et les cordages des pirogues avec les filamens et la bourre des cocos.

On vécut constamment en bonne intelligence avec ces insulaires, quelques petits vols furent commis, mais les chefs réprimandèrent sévèrement les coupables. On donna beaucoup de fer à ces Indiens, ils ne purent rendre en échange que des cocos, quelques fruits à pain, et ceux du baquois qui font leur principale nourriture; en effet cet arbre y est le plus commun de tous ceux que l'on y rencontre. Les seuls quadrupèdes que l'on y aperçut furent des rats, excessivement incommodes; les naturels furent très-surpris à la vue des chèvres et des cochons qu'on leur laissa. On fit labourer un espace de terrain où l'on sema des pois, des melons, du maïs et d'autres plantes comestibles; à force de signes, on parvint à faire comprendre aux chefs que ces graines produiraient quelque chose qui serait bon à manger, et qu'on désirait mettre ce champ sous leur protection spéciale; alors ils attachèrent à la haie de cet enclos des feuilles de baquois tressées d'une manière particulière, pour indiquer qu'il était leur propriété.

Toutes ces îles sont couvertes d'une herbe très-

abondante. La terre végétale s'y est formée graduellement par des détritus de plantes dont les graines ont d'abord germé dans le sable charrié par la mer, et dans les débris de corail et de coquillages réduits en poussière, et arrêtés par les inégalités de la surface des masses de corail, qui par leur élévation au-dessus des vagues, sont d'abord restées à sec au moins une partie de l'année. En effet, l'aspect général de ces îles fait penser qu'elles doivent leur existence à des agglomérations de corail, qui se sont élevées peu à peu. Quand on creuse à une certaine profondeur, on en trouve des fragmens.

Les récifs qui lient ces îles entre elles assèchent de mer basse, de sorte que l'on peut alors aller sans se mouiller de l'une à l'autre. Elles varient beaucoup pour l'étendue; les plus grandes sont les plus fertiles, apparemment parce qu'elles sont sorties depuis plus long-temps du sein des eaux. Dans la suite des temps les récifs s'éleveront aussi au-dessus de l'eau, et formeront une ceinture de terre qui entourera une lagune, enfin cette lagune se comblera également, et fera avec le reste une grande île; mais combien de siècles il faudra pour que cela arrive!

Otdia, l'île principale, est située par 9° 28′ nord, et 189° 43′ ouest. Elle a en tout quatre-vingts habitans; le nombre total de ceux du groupe a

été estimé à cent cinquante. Ce qui les frappa le plus, fut la grandeur du vaisseau, et l'arrangement de ses diverses parties, les canons et les ancres. Ils appelaient le fer *mel*. Ils prirent beaucoup de plaisir à regarder la boussole, et en comprirent tout de suite l'usage. On leur demanda s'il y avait d'autres îles dans le voisinage ; un des chefs, plus intelligent que les autres, traça d'abord sur le sable un cercle destiné à représenter le groupe d'Otdia, désignant chacune des îles qui le composent par une pierre plus ou moins grosse ; puis il plaça à une certaine distance au nord, au sud, à l'ouest et à l'est d'autres groupes en les nommant ; il indiquait leur position par le moyen de la boussole, et faisait connaître combien de jours il faudrait employer pour y aller.

Le 7 février on quitta le groupe d'Otdia que l'on nomma aussi Romanzov, et à deux milles au sud on trouva celui d'Irigoub qui est bien moins considérable ; on n'y compta que treize îlots boisés ; il fut nommé Tchitchagov.

Le 10 février on était devant le groupe de Kaven, éloigné de quarante-cinq milles au sud-est d'Otdia ; il reçut le nom d'Araktchev. Ce groupe est le plus considérable de ceux que l'on avait visités ; il est aussi plus fertile ; la couche de terre végétale y étant plus profonde, offre un plus

grand nombre de plantes. Les insulaires peuvent cultiver le taro ; ils ont aussi quelques bananiers ; ayant une plus grande abondance de fruits que leurs voisins, ils ne sont pas si maigres que les naturels d'Otdia. On y vit des femmes très-jolies ; elles ont surtout le haut du corps très-beau. On estima que ce groupe était trois fois plus peuplé que celui d'Otdia. Kaben est situé par 8° 52′ nord et 189° 11′ ouest.

L'on visita ensuite le groupe d'Aour qui est au sud-sud-ouest de Kaven. Les insulaires s'approchèrent dans leurs pirogues, et n'hésitèrent pas à monter à bord. Tous étaient tatoués, mais l'un d'eux l'était d'une manière différente des autres ; il avait aussi le teint moins foncé qu'eux. Il dit au capitaine qu'il voulait rester avec lui ; cet homme montrait beaucoup d'intelligence ; il ne tarda pas à apprendre assez de russe pour pouvoir se faire entendre et raconter qu'il se nommait Kadou ; il était natif d'Oulea, une des îles Carolines. Un jour, étant allé à la pêche avec trois de ses compatriotes, un coup de vent les poussa très-loin en mer ; ils ne purent plus retrouver leur île. Pendant huit lunes ils furent ainsi ballottés de côté et d'autre, se nourrissant des poissons qu'ils prenaient, mais souffrant beaucoup de la soif. Enfin ils abordèrent l'île d'Aour ; les habitans voulaient les tuer pour s'emparer de quelques

morceaux de fer qu'ils avaient; heureusement le chef ou tamon survint et les prit sous sa protection. Il était dans cette île depuis quatre ans. « Je représentai à Kadou, dit M. de Kotzebue, que s'il m'accompagnait, il aurait un voyage long et pénible à faire, et qu'il ne reverrait probablement jamais sa patrie; pour toute réponse, il m'embrassa, et promit de ne m'abandonner jamais. Ayant déclaré sa résolution à ses camarades lorsque le soir ils retournèrent à bord dans leurs pirogues, ils essayèrent de le détourner de sa résolution; il y persista fermement. Tous paraissaient avoir pour lui beaucoup d'estime et d'affection.

« Nous apprîmes que les îles Otdia, Oudirik, Medid, Kaven et Aour, étaient alliées entre elles contre Arno, Mediouro, Millé et d'autres. Celles-ci avaient l'année précédente envoyé des pirogues armées qui avaient pillé Aour et d'autres îles de sa confédération; mais dans ce moment celles-ci armaient, et le grand chef Lamari les visitait toutes pour rassembler les hommes de guerre. » Aour est situé par 8° 18′ nord et 188° 51′ ouest. Ce groupe reçut le nom de Traversey.

Le 1er mars on vit le groupe d'Aïlou, qui est au nord-est d'Otdia; Kadou y joua le rôle d'un personnage important; les insulaires le portèrent à terre sur leurs épaules. Lamari venait de quit-

ter l'île pour aller à Oudirik continuer ses levées d'hommes.

« Je reçus, dit M. de Kotzebue, la visite de Langhenioui, vieux chef qui devait être âgé de quatre-vingts ans, mais qui avait toute la vivacité de la jeunesse. J'allai ensuite le voir à terre. Ayant remarqué plusieurs cicatrices sur son bras, je lui demandai quand il les avait reçues. Il montra l'ouest, et me dit que c'était dans les îles Ralik. J'appris à cette occasion que la chaîne des îles dont nous connaissions déjà plusieurs, qui s'étend de Millé au sud à Bigar au nord, porte chez les indigènes le nom de Radak, et qu'à l'ouest il y en a une autre parallèle qui consiste en neuf groupes et trois îles isolées, et qui est appelée *Ralik*, il est très-peuplé. Jadis ces deux archipels étaient en guerre, aujourd'hui ils vivent paisiblement ensemble; ils ont le même langage. Les chefs sont désignés dans chacun par le titre d'*E'roud*, celui de tamon avait été introduit par Kadou; c'est un mot de son pays. Je pense que l'archipel de Radak, à l'exception de quelques groupes, a été jusqu'ici absolument inconnu, et que celui de Ralik est le Mulgraves'-Range des Anglais, dont on ne sait pas grand chose.

« Je vis dans cette île un chef qui avait certainement plus de cent ans; sa barbe et ses cheveux



étaient blancs comme la neige ; des rides nombreuses couvraient son corps extrêmement maigre, mais il était fort gai, et son esprit conservait toutes ses facultés.

Langhemoui m'amena un jeune chef de l'île Miadi, située, disait-il, à l'est d'Aïlou ; je supposai que c'était notre île du Nouvel-An. Une tempête avait jeté la pirogue de ce jeune homme sur Aïlou ; il attendait l'arrivée de Lamari qui devait aller lever des troupes à Miadi.

Le groupe d'Aïlou fut nommé Krusenstern, il est situé par 10° 17' nord et 190° ouest.

Le 12 mars on vit Oudirik au nord, et bientôt on aperçut les deux groupes de Koutousov et de Souvarov, que nous avions découverts l'année précédente, ainsi que le canal qui les sépare. Le lendemain on débouqua par le détroit qui est entre Oudirik au nord et Tagaï au sud; n'ayant pas trouvé de canal assez étroit et assez large pour pénétrer entre les îles Souvarov, le *Rurick* resta un jour entier sous voile devant Oudirik. « Je voulais, dit M. de Kotzebue, parler à Lamari. Ce chef ne tarda pas effectivement à venir; quatre pirogues l'accompagnaient, les insulaires allaient répéter la même cérémonie que l'année précédente, lorsqu'à leur grand étonnement ils reconnurent Kadou ; Lamari ne resta que peu de

temps avec nous, ses gens craignaient que nous ne voulussions l'enlever.

« Il se distinguait moins des autres insulaires par son costume que par sa grande taille et sa vigueur. Il avait l'air spirituel et fin. Kadou m'apprit ensuite que Lamari, âgé actuellement de trente ans, était né à Arno au sud d'Aour; il y a quelques années il vint dans cette île, tua le chef sans nulle provocation, et s'empara de l'autorité; il alla ensuite avec ses partisans à Kaven, et ensuite d'île en île jusqu'à Oudirik, assassinant partout les premiers chefs, de sorte qu'il règne aujourd'hui sur tout l'archipel. »

Après avoir inutilement essayé d'atteindre l'île de Bigar pour y prendre des tortues, le *Rurick* fit route au nord le 15 mars. On aperçut le 19 de petites îles très-basses et qui n'étaient couvertes que de broussailles; on détermina leur position à 14° 39′ nord et 19° ouest. Le 13 avril un ouragan épouvantable brisa le mât de beaupré, et causa d'autres dommages. Le capitaine fut jeté avec tant de force contre le coin de l'habitacle, qu'il reçut un coup violent à la poitrine, et fut obligé de garder le lit pendant plusieurs jours. L'on eut très-mauvais temps jusqu'à Ounalachka, dont on eut connaissance le 21 avril.

Kadou, qui de sa vie n'avait vu que des îles plates et couvertes d'une verdure perpétuelle, fut

frappé d'étonnement à l'aspect des montagnes d'Ounalachka, surtout de celles qui étaient revêtues de neige. Il était surpris de ce qu'il n'y avait pas un seul arbre dans cette île. Les demeures souterraines des Aléoutes ne lui plurent guère. Les bœufs l'effrayèrent d'abord, mais quand il sut que c'était de la chair de ces animaux que l'on mangeait tous les jours à bord, il témoigna une grande joie; on lui en demanda la cause, il avoua qu'il avait cru que l'on s'y nourrissait de chair humaine. Ayant vu en route ouvrir un baril de viande salée, où il avait remarqué un morceau qu'il avait pris pour une côte d'homme, il s'était rappelé ce que lui avaient raconté les insulaires de Radak, que les Russes étaient anthropophages, et s'attendait à chaque jour à être dévoré.

Le 29 juin le *Rurick* quitta Ounalachka, il avait pris les Aléoutes qui devaient servir de chasseurs et de rameurs dans les parages septentrionaux, que l'on se disposait à visiter. Le 30 on attérit à l'île Saint-George; le 2 juillet on vit Saint-Paul, et ensuite on fit route pour Saint-Laurent. Les habitans furent très-effrayés à la vue des canots qui se préparaient à débarquer; les uns s'enfuirent avec leur bagage vers les montagnes, d'autres s'armèrent et vinrent au-devant des Russes; toutefois ils les reçurent amicale-

ment. Les interprètes que l'on avait à bord, s'entretinrent avec eux sans la moindre difficulté. Ils parlent la même langue que celle des Indiens de la côte d'Amérique, qu'ils appellent leurs frères; et sont constamment en communication avec eux.

« La première question qu'ils adressèrent à notre interprète, dit M. de Kotzebue, fut pour savoir d'où nous venions, et si nous avions le dessein de les tuer; un présent de feuille de tabac et de grains de verroterie, dissipa leurs soupçons. Ils nous dirent que la glace n'avait quitté leurs côtes que depuis trois jours. Cet avis me fit craindre de ne pouvoir pénétrer dans le détroit de Béring, puisque je ne devais pas espérer qu'il fût libre avant une quinzaine. »

A l'instant où l'on se disposait à entrer dans le détroit, on aperçut la mer entre le continent d'Amérique et l'île prise par les glaces au nord et au nord-est à perte de vue. On vira donc de bord, parce qu'on supposa que dans quelques jours elle serait libre; mais le 11 juillet l'équipage du *Rurick* apprit avec le plus vif chagrin que le capitaine souffrait tellement du coup dont il avait été atteint à la poitrine, qu'il ne pouvait se hasarder à ruiner entièrement sa santé en séjournant plus long-temps dans un climat si froid; déjà il crachait le sang. Il adressa donc à son équipage une déclaration par écrit, pour l'informer que le

mauvais état de sa santé l'obligeait de renoncer à toute tentative de faire une seconde campagne au nord.

Aussitôt on fit route pour Ounalachka, afin d'y ramener les Aléoutes; on devait ensuite retourner à Vahou et à Radak, puis aller se radouber à Manille, et gagner l'Europe, au lieu de visiter, suivant le premier plan, les parages au nord du détroit de Béring, le Kamtchatka, le détroit de Torrès et Timor, avant de revenir en Russie.

Le 22 on fut de retour à Ounalachka; on quitta cette île le 18 août; le 26 septembre on eut connaissance de Mona-Roa, la plus haute montagne d'Ovaïhy. Kadou excita vivement la curiosité des insulaires; ils étaient surtout frappés de la dimension prodigieuse du lobe de ses oreilles; il reçut divers présens de la reine. L'on alla ensuite à Vahou, six navires étaient à l'ancre dans le port de Hanaroura : savoir, un russe de la compagnie d'Amérique, six américains, enfin, un appartenant à Tameamea. Le 14 octobre le *Rurick* fit voile de Vahou; on s'y était ravitaillé et l'on y avait pris des animaux domestiques, des plantes et des graines que l'on se proposait de distribuer à Radak.

On aperçut une terre le 20, par 16° 45′ nord, et 169° 39′ est; elle était basse, terminée à son extrémité septentrionale par des mondrains, et

formait deux iles. Tandis qu'on en relevait la position, l'on faillit à échouer sur un rocher que le reflet du soleil avait empêché de distinguer de loin, et auprès duquel on ne trouva pas de fond.

Le 30 on eut connaissance du groupe d'Otdia; le 31 on entra dans la lagune; Kadou, au comble de la joie, ne pouvait concevoir comment nous avions retrouvé ces îles après une navigation si longue. Etant à Ounalachka, il s'était occupé de faire une collection de clous, de vieux morceaux de fer, de pierres à aiguiser; en un mot, de tous les objets qui pourraient être de quelque utilité à ses amis les insulaires. Son retour fut un grand événement pour eux. Le voyage qu'il venait de faire, les connaissances qu'il avait acquises, le costume européen qu'il avait adopté, lui donnaient sur eux une supériorité dont il sut tirer parti.

Pendant l'absence du *Rurick*, un chef d'Aour était venu à Otdia, avait forcé les habitans à lui livrer une partie du fer qu'on leur avait laissé, et enlevé trois chèvres déposées sur une île déserte. Quelque temps après Lamari arrivant d'Oudirik avec sa flotte, avait achevé de dépouiller les pauvres insulaires, et emporté presque toutes leurs provisions. Ainsi même dans ces petits archipels, où l'homme a si peu de besoins et les satisfait si aisément, le faible est la victime du plus fort. Pour ajouter aux calamités de ces pau-

vres gens, les rats avaient détruit tout ce qui avait été semé par les Russes; quelques racines qu'ils avaient épargnées n'avaient pu échapper à la rapacité de Lamari. Les cochons étaient morts, probablement faute d'eau.

« Cette circonstance me fit beaucoup de peine, dit M. de Kotzebue; cependant j'espérais que nos plantations sur les autres îles avaient été préservées d'un désastre pareil. Ayant montré aux insulaires tout ce que nous apportions pour eux, ils en furent ravis de joie; le chef Laghédiak m'embrassa à plusieurs reprises. Les orangers, les vignes, les pommes de terre, les ignames, les taros, étaient en très-bon état.

« Tout ayant été transporté à terre, le jardin fut foui de nouveau, M. Chamisso planta et sema lui-même la plupart des végétaux. Kadou expliqua aux insulaires la manière de les cultiver. Pour qu'ils pussent apprécier l'importance du présent qu'ils recevaient, on leur fit goûter de chacune des racines cuites, ils les trouvèrent fort bonnes; notamment les pommes de terre. Les chèvres et les chats furent placés sous la protection spéciale de Laghédiak; ces derniers animaux parurent d'autant plus singuliers aux insulaires, que dès qu'ils furent débarqués, ils se jetèrent sur les rats, qui ne s'attendaient pas à être ainsi dérangés. On donna aussi au chef un coq et deux poules; en

multipliant ainsi les moyens de subsistance de ces insulaires, j'avais pour but d'augmenter leur prospérité, et j'espérais par là faire cesser la coutume barbare de ne laisser vivre dans chaque famille que trois enfans, et rendre moins fréquentes les guerres occasionées ordinairement par la disette de vivres.

« Au moment où nous allions partir d'Otdia, Kadou m'annonça qu'il renonçait au projet de m'accompagner en Europe. La cause de ce changement soudain venait de ce qu'on lui avait dit que pendant son absence, son fils, qui était à Aour, l'appelait sans cesse, et courait dans les bois pour le chercher. La tendresse paternelle l'emporta. Cette séparation me chagrinait et me contrariait beaucoup; néanmoins, je ne combattis pas la résolution de Kadou; je tâchai de la rendre utile aux insulaires, en lui confiant le soin des animaux domestiques et des plantations. Comme il était à craindre que les présens dont mon équipage s'empressa de combler Kadou, n'excitassent la cupidité des insulaires, et surtout de Lamari, je laissai beaucoup de choses pour lui; je n'oubliai pas Laghédiak; puis tous les naturels d'Otdia ayant été rassemblés, je leur adressai par la bouche de Kakou le discours suivant :

« Le grand chef de tous les chefs du pays de « Russie, ordonne à Kadou de rester à Otdia

« pour avoir soin des plantes et des animaux « que les Russes y laissent. Il est défendu, sous « peine de mort, de lui faire le moindre mal. « On doit l'aider à cultiver la terre. Pour les ré- « compenser, un grand navire arrivera dans dix « mois de Russie à Otdia, et apportera aux in- « sulaires une grande quantité de fer et d'autres « choses. Si les plantations ont été détruites, « ceux qui les auront ravagées seront punis de « mort. » Chacun promit de se conformer aux ordres du grand chef de Russie. Pour donner plus de poids à la harangue, je fis un signal, aussitôt le *Rurick* tira deux coups de canon, et une fusée volante s'élança dans les airs. Je dis aux insulaires que s'ils ne tenaient pas leur parole, ils seraient tués par des feux semblables. Ensuite je leur distribuai des présens pour effacer l'impression de la terreur qui avait été très-forte; Kadou pleura comme un enfant quand nous lui dîmes adieu; tous les insulaires témoignèrent du regret de nous voir partir; après que nous nous fûmes embarqués, ils s'assirent sur le rivage, et entonnèrent une chanson dans laquelle nos noms étaient souvent répétés.

« Les îles qui forment chacun des groupes de l'archipel de Radak, dit M. de Kotzebue, sont disposées à peu près en cercle; le récif qui les lie les unes aux autres est interrompu en divers

endroits ; quelques-uns de ces intervalles sont assez larges pour donner passage à un navire. Ces îles ne présentent aucune élévation ; vues de la mer, on les croirait désertes ; toutes les maisons sont placées sur la partie qui fait face au bassin intérieur.

« L'arbre le plus utile qui croisse dans cet archipel est le baquois ; il pousse même dans le sable, et fertilise le sol par la grande quantité de feuilles qui tombent quand il en change. Les insulaires mangent son fruit encore vert, et de son suc font une espèce de confiture qui se conserve assez long-temps. Les femmes tressent avec les feuilles des nattes de différens degrés de finesse, dont on fait les vêtemens et les voiles, et sur lesquelles on se couche.

« J'ai déjà dit que le cocotier et l'arbre à pain y étaient moins communs que le baquois. D'autres plantes fournissent aux insulaires des matériaux pour leurs étoffes, et des fleurs dont ils aiment beaucoup à orner leur tête. La mer leur procure le bois de construction pour leurs pirogues, en jetant sur les récifs qui bordent leurs îles des troncs de sapins qui viennent du nord, des troncs de palmiers qui arrivent des plages de la zône torride, et même des débris de navires naufragés dans lesquels ils trouvent du fer; c'est avec ces vieux morceaux de métal, qu'ils façonnent les

outils qui leur servent à faire leurs pirogues.

« Dans quelques îles on mange les rats, seul quadrupède indigène de cet archipel. Les oiseaux sont peu nombreux ; la mer fournit aux insulaires plusieurs espèces de poissons et de crustacées : quelques coquilles sont employées comme instrumens tranchans. L'on ne trouva que deux insectes ; une scolopendre et un scorpion ; la piqûre de ce dernier occasione une enflure locale qui n'a rien de dangereux.

» Les exemples de longévité que nous avons vus, font présumer que les insulaires atteignent souvent à un âge avancé. Les hommes et les femmes arrangent avec beaucoup de soin leurs longs cheveux noirs, et les nouent sur le haut de la tête ; les hommes laissent croître leur barbe ; elle est peu fournie. Ils ont généralement les dents mauvaises, ce qui vient probablement de leur habitude de mâcher le fruit ligneux du baquois. Ils agrandissent suffisamment les trous qu'ils se font au lobe de l'oreille pour y passer un rouleau de feuille de baquois qui a trois pouces de diamètre chez les hommes et la moitié chez les femmes. Quelques-uns se percent aussi la partie supérieure de l'oreille pour y mettre des fleurs.

« Les hommes ont les épaules, la poitrine et le dos tatoués ; le dessin est le même pour tous : les chefs se tatouent de plus les côtés, les han-

ches, la nuque et les bras; les femmes n'ont que les épaules et les bras tatoués. Une idée religieuse est probablement attachée à cette opération, puisqu'elle ne peut avoir lieu sans certaines formalités. Celui qui doit être tatoué est tenu de passer la nuit dans une maison que l'opérateur consacre par une invocation à la divinité de l'île; si celle-ci donne son consentement, elle le fait connaître par un signe intelligible pour lui seul; dans le cas contraire, la cérémonie est différée. Toute infraction à cet usage serait punie d'une inondation qui dévasterait l'île entière.

« N'ayant jamais vu d'Européens, les insulaires parurent intimidés quand nous abordâmes chez eux; mais leurs chefs ne tardèrent pas à se rapprocher de nous avec confiance, et bientôt se familiarisèrent sans cependant devenir importuns. Nous parcourûmes seuls et sans armes plusieurs îles; nous passâmes même la nuit chez les indigènes, nous n'eûmes jamais à nous plaindre d'eux. Ils nous apportaient des fruits de baquois et des cocos sans nous rien demander en retour; ils acceptaient avec reconnaissance ce que nous leur offrions.

« La faiblesse de la population, l'âge récent des arbres, la simplicité extrême des mœurs des insulaires, tout semble indiquer que cet archipel n'est pas habité depuis très-long-temps. Les vices

qui dégradent plusieurs peuplades des îles du grand Océan, n'y ont pas encore pénétré; mais on a vu que le fléau de la guerre y exerce ses ravages. Les combats ont toujours lieu sur le rivage; les armées ennemies s'attaquent de loin avec des frondes et avec des javelots pointus aux deux bouts. Ces Indiens combattent deprès avec des lances longues de cinq pieds, et munies à l'extrémité de dents de requin. Pendant la bataille, les femmes se tiennent derrière les combattans, lancent des pierres sur l'ennemi, et battent du tambour. Les chefs, soit qu'ils meurent au combat ou de mort naturelle, sont enterrés dans l'intérieur de l'île, et on entasse des amas de grosses pierres sur leurs tombeaux; les corps des autres insulaires sont jetés à la mer sans aucune cérémonie. La polygamie est en usage; les femmes ne sont pas tenues dans cet asservissement qui a lieu chez la plupart des peuples sauvages; et ne sont pas non plus chargées exclusivement des travaux domestiques.

« Ces insulaires adorent un dieu invisible qu'ils nomment Anis. Ils placent sa demeure dans le ciel; ils lui offrent des fruits; ils n'ont ni temples ni prêtres. Lorsqu'ils partent pour une expédition guerrière, ou pour toute autre entreprise importante, le peuple s'assemble; quelqu'un élève en l'air les fruits présentés à la divinité, en

prononçant des paroles que chacun répète. Chaque père de famille, avant d'aller à la pêche, s'acquitte d'une cérémonie semblable au milieu des siens. Les mariages, les funérailles, les fêtes, semblent n'avoir rien de commun avec la religion. Nous ne pûmes découvrir s'ils ont quelque idée d'une vie future.

« Les chefs exercent un pouvoir absolu sur la propriété de leurs sujets; il paraît qu'il existe parmi eux une sorte de hiérarchie. Quelques-uns se distinguent des autres par des colliers de feuilles de baquois. La dignité de chef passe du frère aîné aux frères puînés; et à leur défaut, elle revient au fils aîné du frère aîné. Chaque tamon ou chef a un trésorier qui prend soin de tous les présens qu'on lui fait.

Le 4 novembre le *Rurick* appareilla d'Otdia, et fit voile vers l'ouest-nord-ouest, afin de découvrir le groupe de Lighi, qui, suivant l'indication des insulaires, est situé dans cette direction; en effet, on en eut connaissance le lendemain matin; il ressemble à ceux que l'on quittait, mais il est plus petit. Des pirogues accostèrent sans crainte le vaisseau, parce que les insulaires avaient entendu parler des Russes à Lamari. Ils parurent plus robustes que les autres indigènes de Radak. Après un échange de présens, ils se retirèrent.

On n'aperçut plus de terre jusqu'au 23 que l'on arriva en vue de Guaham, une des îles Ladrones. Bientôt le *Rurick* fut accosté par un pilote que le gouverneur lui envoyait; les officiers furent très-bien accueillis. Le 29 on continua le voyage vers Manille; le 18 décembre on laissa tomber l'ancre à Cavite. Les réparations dont le *Rurick* avait besoin étant terminées, il partit de Manille le 28 janvier 1818, passa par le détroit de Gaspar pour atteindre à celui de la Sonde; le 20 mars on entra dans la baie du cap de Bonne-Espérance. Le 4 avril M. de Kotzebue rendit visite à M. de Freycinet, capitaine de l'*Uranie*, corvette française qui était expédiée pour un voyage de découvertes dans le grand Océan. Le 8 on quitta la rade du cap; le 25 on était devant Sainte-Hélène. Le *Rurick* s'approchait de l'île, d'après l'assurance donnée par un officier anglais venu d'un des vaisseaux de garde, qu'on le pouvait sans inconvénient. Des boulets décochés par les batteries de terre, annoncèrent à M. de Kotzebue, que malgré le pavillon russe qui flottait sur son vaisseau, sa tentative de voir de près la prison qui recélait l'homme devant lequel l'Europe s'était tue si long-temps, était regardée comme au moins indiscrète. L'officier revint, disant que c'était sans doute un malentendu, et qu'à onze heures du matin on recevrait la per-

mission d'entrer dans le port. On était en train d'aller au-devant du canot que l'on espérait voir arriver pour l'apporter, lorsqu'une nouvelle volée avertit de rebrousser chemin. Ennuyé d'attendre jusqu'à midi, M. de Kotzebue amena son pavillon, tira un coup de canon et s'éloigna.

Le 16 juin le *Rurick* jeta l'ancre dans la rade de Spithead, devant Portsmouth; le 31 août il mouilla dans la Nèva, devant l'hôtel du comte de Romanzov, à la munificence éclairée duquel était due cette expédition qui a fait faire des progrès à la géographie.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

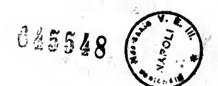


TABLE DES VOYAGES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.





